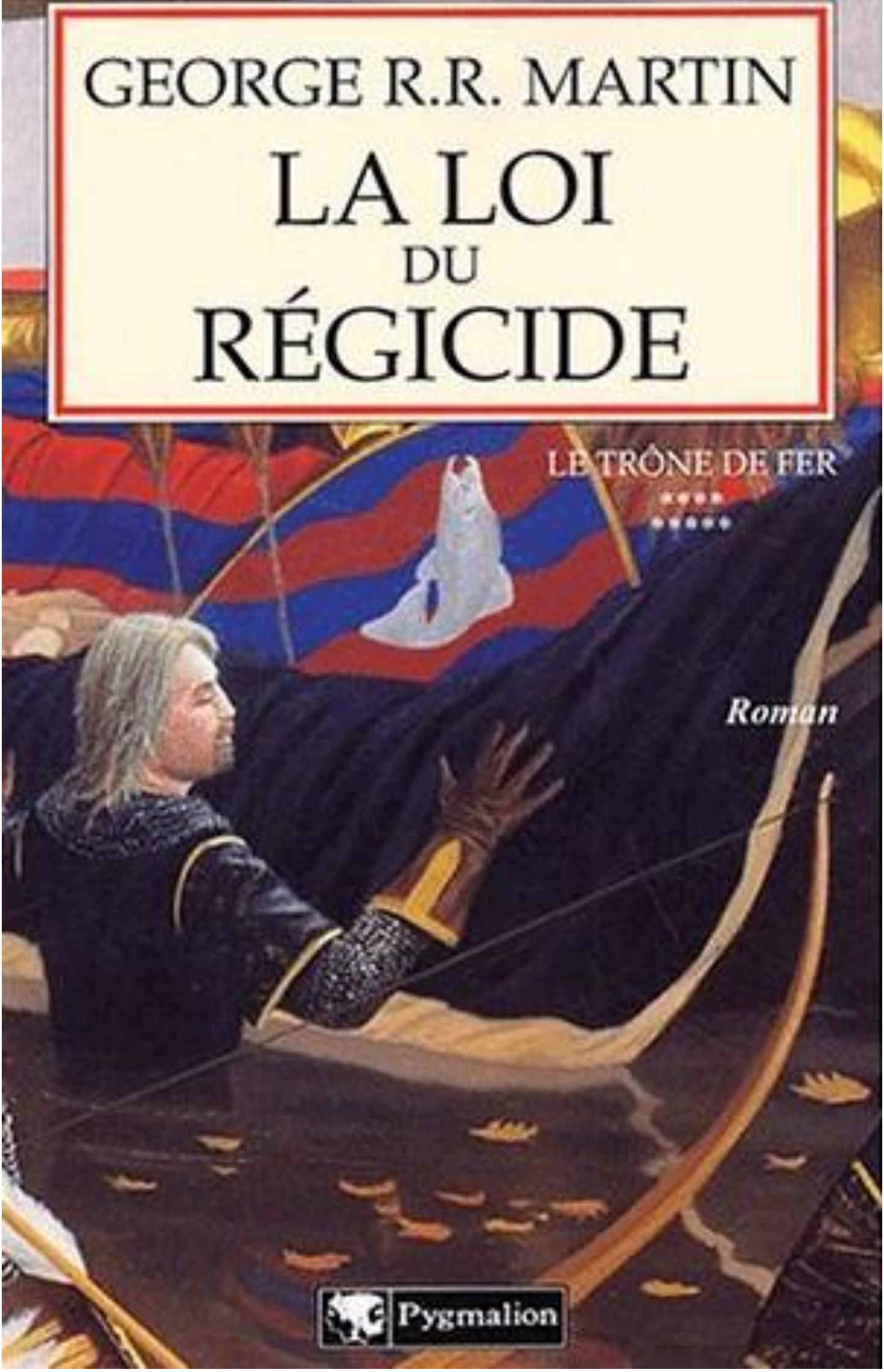
GEORGE R.R. MARTIN

LA LOI DU RÉGICIDE

LE TRÔNE DE FER

****
*****

Roman



Pygmalion

George R.R. Martin

LA LOI DU RÉGICIDE

Le Trône de Fer

*****

****

Traduit de l'américain par Jean Sola

Pygmalion

Pour Phyllis,
qui m’a fait inclure les dragons

PRINCIPAUX PERSONNAGES

Maison Targaryen (le dragon)

Le prince Viserys, héritier « légitime » des Sept Couronnes, tué par le *khal* dothraki Drogo, son beau-frère
La princesse Daenerys, sa sœur, veuve de Drogo, « mère des Dragons », prétendante au Trône de Fer

Maison Baratheon (le cerf couronné)

Le roi Robert, dit l'Usurpateur, mort d'un « accident de chasse » organisé par sa femme, Cersei Lannister
Le roi Joffrey, leur fils putatif, issu comme ses puînés Tommen et Myrcella de l'inceste de Cersei avec son jumeau Jaime. Assassiné lors de ses noces avec Margaery Tyrell
Lord Stannis, seigneur de Peyredragon, et lord Renly, seigneur d'Accalmie, tous deux frères de Robert et prétendants au trône, le second assassiné par l'intermédiaire de la prêtresse rouge Mélisandre d'Asshaï, âme damnée du premier

Maison Stark (le loup-garou)

Lord Eddard (Ned), seigneur de Winterfell, ami personnel et Main du roi Robert, décapité sous l'inculpation de félonie par le roi Joffrey
Lady Catelyn (Cat), née Tully de Vivesaigues, sa femme, assassinée lors des « noces pourpres » de son frère avec Roslin Frey
Robb, leur fils aîné, devenu, du fait de la guerre civile, roi du Nord et du Conflans, assassiné comme sa mère aux Jumeaux par leurs hôtes à la veille de la reconquête de Winterfell sur les envahisseurs fer-nés
Brandon (Bran) et Rickard (Rickon), ses cadets, présumés avoir péri assassinés de la main de Theon Greyjoy

Sansa, sa sœur, retenue en otage à Port-Réal comme « fiancée » du roi Joffrey puis mariée de force à Tyrion Lannister. Mêlée à son insu au régicide (dont on la soupçonne comme son mari), s'est enfuie la nuit même du Donjon Rouge grâce à lord Petyr Baelish, dit Littlefinger,... également instigateur du meurtre
Arya, son autre sœur, qui n'est parvenue à s'échapper, le jour de l'exécution de lord Eddard, que pour courir désespérément les routes du royaume, tour à tour captive des Braves Compaings, des « brigands » puis de Sandor Clegane qui n'aspire à son tour qu'à la rançonner
Benjen (Ben), chef des patrouilles de la Garde de Nuit, réputé disparu au-delà du Mur, frère d'Eddard
Jon le Bâtard (Snow), expédié au Mur et devenu là aide de camp du lord Commandant Mormont, fils illégitime officiel de lord Stark et d'une inconnue. Passé sur ordre aux sauvageons, leur a finalement faussé compagnie pour prévenir la Garde de Nuit et prendre part à la défense de Châteaunoir

Maison Lannister (le lion)

Lord Tywin, seigneur de Castral Roc, Main du roi Joffrey
Kevan, son frère (et acolyte en toutes choses)
Jaime, son fils, dit le Régicide pour avoir tué le roi Aerys Targaryen le Fol, membre puis lord Commandant de la Garde Royale et amant de sa sœur, la reine Cersei. Fait prisonnier par Robb Stark lors de la bataille du Bois-aux-Murmures, n'a été élargi de son cachot de Vivesaigues par lady Catelyn que contre la promesse qu'il lui ferait restituer ses filles, Sansa et Arya
Tyrion le nain, dit le Lutin, son second fils, ex-Main du roi, Grand Argentier pour l'heure et mari malgré lui de Sansa Stark. Inculpé de régicide et de parricide, en dépit de son innocence, après la mort de son neveu Joffrey

Maison Tully (la truite)

Lord Hoster, seigneur de Vivesaigues, mort après une interminable agonie
Brynden, dit le Silure, son frère

Edmure, Catelyn (Stark) et Lysa (Arryn), ses enfants

Maison Tyrell (la rose)

Lady Olenna Tyrell (dite la reine des Epines), mère de lord Mace
Lord Mace Tyrell, sire de Hautjardin, passé dans le camp Lannister après la mort de Renly Baratheon
Lady Alerie Tyrell, sa femme
Willos, Garlan (dit le Preux), Loras (dit le chevalier des Fleurs, et membre de la Garde Royale), leurs fils
Margaery, veuve successivement de Renly Baratheon puis du roi Joffrey, leur fille, désormais promise à Tommen Baratheon

Maison Greyjoy (la seiche)

Lord Balon Greyjoy, sire de Pyk, autoproclamé roi des îles de Fer et du Nord après la chute de Winterfell. Victime d'une tornade. Mort qui ouvre une succession houleuse entre
Euron (dit le Choucas), inopinément reparu après une longue absence, Victarion, amiral de la Flotte de Fer, Aeron (dit Tifs-trempes), ses frères
Asha, sa fille, qui s'est emparée de Motte-la-Forêt
Theon, son fils, ancien pupille de lord Eddard, preneur de Winterfell et « meurtrier » de Bran et Rickon Stark, présentement captif du bâtard Bolton

Maison Bolton (l'écorché)

Lord Roose Bolton, sire de Fort-Terreur, vassal de Winterfell, veuf sans descendance légitime et remarié récemment à une Frey, Walda la Grosse
Ramsay, son bâtard, alias Schlingue, responsable, entre autres forfaits, de l'incendie de Winterfell

Maison Mervault

Davos Mervault, dit le chevalier Oignon, ancien contrebandier repenti puis passé au service de Stannis Baratheon et devenu son homme de confiance, sa « conscience » et son conseiller officieux. Désormais sa Main, contrebalance de toutes ses forces l'influence « démoniaque » de Mélisandre et de son Maître de la Lumière
Dale, Blurd, Matthos et Maric (disparus durant la bataille de la Néra), Devan, écuyer de Stannis, les petits Stannis et Steffon, ses fils

Maison Tarly

Lord Randyll Tarly, sire de Corcolline, vassal de Hautjardin, allié de lord Renly puis des Lannister
Samwell, dit Sam, son fils aîné, froussard et obèse, déshérité en faveur du cadet et expédié à la Garde de Nuit, où il est devenu l'adjoint de mestre Aemon (Targaryen), avant de suivre l'expédition de lord Mormont contre les sauvageons. « Passeur » au-delà du Mur de Bran Stark parti pour le nord avec ses compagnons Reed et Hodor en quête de la corneille à trois yeux

JAIME

Le roi est mort, lui apprit la rumeur, sans se douter une seconde qu'il perdait en Joffrey un fils autant qu'un souverain.

« C'est le Lutin qui y a ouvert la gorge avec un couteau, claironna un marchand des quatre-saisons dans l'auberge du bord de route où l'on passait la nuit, puis qui y a bu son sang dans un calice grand comme ça d'or. » Ces ragots-là, le bonhomme les aurait sûrement gardés par-devers lui s'il avait su devant qui il les débitait, mais ni lui ni personne dans l'assistance n'avait identifié ce manchot de chevalier barbu dont le bouclier portait une grosse chauve-souris.

« Taratata, c'est le poison qu'y a fait le coup, j' vous dis, maintint l'aubergiste. Même qu'il a viré noir comme un pruneau, le môme.

— Puisse le Père le juger avec équité, marmotta un septon.

— Oh, mais ! la femme au nain s'y est mise aussi pour l'assassiner, jura ses grands dieux un archer frappé aux armes de lord Rowan. Même que, juste après, pffft, elle a disparu de la salle dans un nuage de soufre, et puis qu'ensuite on a vu rôder dans le Donjon Rouge un loup-garou fantôme que les babines lui dégouttaient de sang. »

Tous ces propos, Jaime, une corne à bière oubliée dans sa bonne main de misère, s'en imbiba sans piper mot. *Joffrey. Mon sang. Mon premier-né. Mon fils.* Il s'efforça d'en évoquer la physionomie, mais c'était celle de Cersei qui finissait invinciblement par surgir. *Elle doit être au désespoir, les cheveux en désordre et les yeux tout rouges d'avoir pleuré, la bouche tremblante pour peu qu'elle essaie de parler. Et elle*

aura beau les refouler de son mieux, ses larmes redoubleront lorsqu'elle me verra. Sa sœur ne se laissait guère aller à pleurer qu'avec lui. Passer pour faible aux yeux des autres lui était insupportable. Au jumeau seul pouvaient se montrer ses plaies. *Elle doit compter sur moi pour la réconforter, la venger*.

A sa requête expresse, on brûla les étapes, le lendemain. Son fils était mort, et sa sœur avait besoin de lui.

Lorsqu'il distingua la ville à l'horizon, noires tours de guet dressées contre la crue du crépuscule, Jaime Lannister se porta au petit galop à la hauteur de Walton Jarret-d'acier, juste derrière Nage et sa bannière de paix.

« C'est quoi, cette odeur infecte ? » geignit le Nordier.

La mort, pensa Jaime, mais il répondit : « La fumée, la sueur, la merde. Port-Réal, en un mot. Si vous avez le nez un peu fin, vous y décèlerez également la tricherie. Vous n'aviez jamais senti de ville, avant ?

— Blancport. Mais jamais Blancport n'a pué de cette façon.

— Blancport est à Port-Réal ce que Tyrion, mon frère, est à ser Gregor Clegane. »

Précédés de Nage et de la bannière à sept basques qu'agitait et vrillait le vent, tout autour de la grande hampe en haut de laquelle étincelait l'étoile à sept branches, ils gravirent côte à côte une colline basse. Et voilà, bientôt, il allait revoir Cersei, et Tyrion, et Père. *Se pourrait-il vraiment que mon frère soit le meurtrier ?* Jaime ne parvenait pas à le croire.

Il était étonnamment calme. Alors, il le savait, que les gens étaient censés devenir fous de chagrin lorsque leurs enfants disparaissaient. Alors qu'ils étaient censés s'arracher les cheveux à poignées, maudire les dieux, jurer de sanglants serments de vengeance. D'où venait dès lors qu'il éprouvât, lui, si peu d'émotion ? *Le petit est mort comme il avait vécu, persuadé d'avoir Robert Baratheon pour père.*

Jaime avait assisté à sa naissance, il est vrai, mais par intérêt pour Cersei bien plus que pour lui. Et il ne l'avait jamais tenu dans ses bras. « De quoi cela aurait-il l'air ? » La mise en garde de Cersei, une fois ses femmes retirées. « Joffrey te ressemble déjà bien assez sans que tu aggraves les choses en venant lui bêtifier dessus ! » Il s'était rendu sans guère

combattre. Et le mioche avait été un truc rose et braillard qui pompait trop de temps à Cersei, trop d'amour à Cersei, et pendait sans cesse aux seins de Cersei. Et qui réservait ses risettes à Robert.

Et voilà qu'il est mort. Il eut beau se représenter Joffrey gisant inerte et froid, s'imaginer ses traits noircis par le poison, peine perdue, cela ne lui faisait toujours rien. *Etait*-il donc le monstre que l'on prétendait ? Il savait bien, tiens, sur lequel des deux se porterait son choix, si le Père d'En-Haut descendait proposer de lui rendre ou bien son fils ou bien sa main. Des fils, après tout, il en avait un second, et il avait de la semence à revendre pour en fabriquer tant qu'on en voudrait. *Si Cersei en désire un autre, hé bien, je le lui donnerai..., mais je le tiendrai dans mes bras, cette fois, et les Autres emportent ceux qui s'en scandaliseraient !* Robert pourrissait dans sa tombe, et les mensonges, Jaime en avait la nausée.

Faisant brusquement volte-face, il partit au triple galop retrouver Brienne. *Pourquoi me soucier d'elle ? Les dieux seuls le savent, quand elle remporte si haut la main la palme de l'infréquentable sur toutes les créatures que j'ai eu le malheur de croiser... !* La gueuse chevauchait loin derrière et légèrement, quelques pieds, à l'écart de la colonne, comme pour signifier qu'elle n'était nullement des leurs. On lui avait en chemin déniché des vêtements d'homme, une tunique ici, là un mantelet, des chausses ailleurs, une pèlerine à capuche et même un vieux corselet de plates en fer. Mais elle avait beau paraître, accoutrée en mâle, moins empotée, aucune tenue au monde n'était susceptible de l'embellir. *Ni de lui donner l'air heureux.* A peine tirée d'Harrenhal, sa tête de mule et son caractère de cochon s'étaient révélés intacts. A force de l'entendre rabâcher : « Je veux qu'on me rende mes armes et mon armure », Jaime avait répliqué : « Oh, mais certainement, il nous faut, et vite fait, vous recouvrir d'acier... D'un heaume avant tout. Nous serons tous beaucoup plus contents si vous demeurez la bouche bien close et la visière bien abaissée. »

La fermer, justement, Brienne, c'était dans ses cordes, mais ses silences renfrognés n'avaient pas tardé à mettre Jaime de presque aussi mauvais poil que les manœuvres obséquieuses

dont le saoulait Qyburn. *Jamais je n'aurais cru que j'en viendrais, bonté divine ! à regretter la compagnie de Cleos Frey…* Il n'était pas loin, par moments, de déplorer de s'être donné tant de mal pour la soustraire aux griffes de l'ours.

« Port-Réal, annonça-t-il en la rejoignant. Notre voyage est achevé, madame. Vous avez tenu votre parole de me délivrer sain et sauf à Port-Réal. Intact, à quelques doigts et une main près. » Le regard de Brienne demeura morne. « Ce n'était là que la moitié de ma mission. J'avais juré à lady Catelyn de lui ramener ses filles. Au moins Sansa. Et, maintenant… »

Elle n'a jamais rencontré Robb Stark, et cela ne l'empêche pas de le pleurer plus douloureusement que je ne pleure Joff. A moins que ce ne fut plutôt le deuil de lady Catelyn qu'elle portât. Ils se trouvaient à Bois-Mouchy quand leur avait été apprise *cette* nouvelle-*là* par un ser Bertram des Essaims, poussah de chevalier rubicond qui avait pour emblème trois ruches sur champ rayé noir et jaune. Pas plus tard que la veille étaient passés par Bois-Mouchy, leur conta-t-il, des gens de lord Piper qui couraient à Port-Réal sous leur propre bannière de paix. « Depuis la mort du Jeune Loup, Piper ne voit plus de raison de poursuivre la lutte. Il a son fils prisonnier aux Jumeaux. » Brienne en étant restée bouche bée comme une vache qui s'étouffe en pleine rumination, c'est sur ses instances à lui que des Essaims leur avait déballé l'histoire des *noces pourpres*.

« Tout grand seigneur a des bannerets rétifs qui lui envient sa prépondérance, avait expliqué Jaime après coup. Mon père a eu les Reyne et les Tarbeck, les Tyrell ont les Florent, Hoster Tully avait Walder Frey. Seule la force maintient telle engeance en son rang. Mais qu'elle flaire un instant de faiblesse… Les Bolton de l'époque héroïque écorchaient volontiers les Stark et s'en faisaient des manteaux de peau. » Brienne avait l'air si malheureux qu'à sa grande stupeur il avait envie de la réconforter.

Depuis ce jour, en tout cas, Brienne s'était comportée comme un mort-vivant. On pouvait même l'appeler « fillette » par provocation sans qu'elle réagisse d'aucune manière. *Elle est vidée de son énergie*. La bonne femme qui avait balancé un quartier de roc sur Robin Ryger, affronté un ours avec une épée

de tournoi, sectionné d'un coup de dents l'oreille de Varshé Hèvre et réussi à l'éreinter lui-même en combat singulier..., cette femme-là était brisée, maintenant, finie. « J'intercéderai auprès de mon père pour qu'il vous renvoie à Torth, si cela vous agrée, dit-il. Mais si vous préfériez rester là, il se pourrait que d'aventure je vous décroche quelque place à la Cour.

— Comme dame de compagnie de la reine ? » lança-t-elle sombrement.

En se rappelant la dégaine qu'elle avait eue en robe de satin rose, il préféra ne pas tâcher de se figurer ce que dirait sa sœur d'une compagne aussi peu sortable. « Peut-être un poste du côté du Guet...

— On ne me verra de ma vie servir parmi des parjures et des assassins. »

Dans ce cas, pourquoi vous êtes-vous jamais mêlée de ceindre une épée ? lui était-il facile de répliquer, mais il préféra s'abstenir. « A votre aise, Brienne. » En bon manchot qui se respecte, il fit tant bien que mal volter son cheval et la planta là.

La porte des Dieux était ouverte lorsqu'ils l'atteignirent, mais deux douzaines de fourgons faisaient la queue le long de la route, chargés de balles de foin, de barriques de cidre, de tonneaux de pommes et de quelques-unes des plus grosses citrouilles que Jaime eût jamais vues. Chaque voiture ou presque avait ses propres gardes, hommes d'armes arborant l'emblème de tel ou tel hobereau, spadassins vêtus de maille et de cuir bouilli, voire même parfois simple fils de fermier à joues roses agrippant une pique rudimentaire à pointe durcie au feu. Jaime leur sourit à tous en les dépassant. A la porte, les agents du Guet faisaient casquer les charroyeurs avant d'accorder le passage aux véhicules successifs. « Quèqu' c'est qu' ça ? questionna Jarret-d'acier.

— Ils ont à acquitter des droits pour la vente en ville. Par ordre de la Main du Roi et du Grand Argentier. »

Jaime considéra la longue file de fourgons, de carrioles et de chevaux de trait. « Et ils font la queue pour payer, en plus ?

— Y a tout plein de bon fric à se faire, ici, main'nant que c'est fini, se battre, leur dit allègrement le conducteur le plus proche, un meunier. C'est les Lannister qui tiennent la ville,

main'nant, le vieux lord Tywin du Roc. Y en a des qui disent, comme ça, qu'il chie de l'argent.

— De l'or, rectifia Jaime d'un ton sec. Et puis crois-moi que Littlefinger vous l'estampe à l'effigie du bouton d'or, l'étron.

— C'est le Lutin, le Grand Argentier, maintenant, dit le capitaine de la porte. Enfin, c'était, jusqu'à temps qu'on l'arrête pour avoir assassiné le roi. » Il lorgna tous ces gens du Nord d'un air soupçonneux. « Vous êtes quoi, vous, là ?

— Des hommes à lord Bolton. On vient voir la Main du roi. »

Le capitaine loucha vers Nage et sa bannière de paix. « Plier le genou, ouais. Z-êtes pas les premiers. Montez droit au château, et gare à pas causer d'ennuis. » Il leur fit signe de passer puis retourna s'occuper des charrois.

Si Port-Réal pleurait son jouvenceau de roi, c'était d'une manière si discrète que jamais Jaime ne s'en serait douté. Il y avait bien, dans la rue aux Grains, ce frère mendiant loqueteux qui piaillait des prières en faveur de l'âme de Joffrey, mais les passants lui prêtaient autant d'attention qu'aux battements d'un volet dans le vent. Ailleurs grouillaient les cohues ordinaires, maille noire sous les manteaux d'or, petits mitrons criant leurs tartes et leurs tourtes et leurs pains, putains débordant des fenêtres, à demi délacées, déjections nocturnes du moindre ruisseau. Là, cinq types ahanaient à déboucher l'entrée d'une venelle d'un cheval mort ; un jongleur, plus loin, faisait virevolter des poignards pour épater des mioches et une bordée saoule de soudards Tyrell.

A suivre à cheval les rues familières en compagnie de deux cents Nordiens, d'un mestre sans chaîne et d'un repoussoir de travesti femelle, Jaime s'aperçut qu'il n'avait rien lui-même de très fascinant. Fallait-il en sourire ou s'en chagriner ? il ne savait trop. « Personne ne me reconnaît, dit-il à Jarret-d'acier comme on traversait la place Crépin.

— Votre tête qu'a changé, puis pas les mêmes armoiries non plus, répondit l'autre, et puis c'est qu'ils ont un nouveau Régicide, ici, maintenant. »

Les portes du Donjon Rouge étaient ouvertes, mais une douzaine de manteaux d'or équipés de piques barraient le

passage. Ils en abaissèrent les pointes en les voyant survenir au petit trot, mais Jaime n'eut pas de peine à identifier le chevalier blanc qui les commandait. « Ser Meryn. »

Les yeux flasques de ser Meryn Trant s'arrondirent. « Ser Jaime ?

— Trop ravi de votre souvenir. Ecartez-moi ces gus. »

Cela faisait une éternité que l'on n'avait mis tant de hâte à lui obéir. Il avait oublié comme il aimait ça.

On croisa deux autres membres de la Garde dans le poste extérieur, mais ces deux-là ne portaient pas le manteau blanc, lors du dernier séjour de Jaime à Port-Réal. *Bien de Cersei, ça, me nommer lord Commandant puis choisir mes collègues sans seulement me consulter.* « Je vois que quelqu'un m'a donné de nouveaux frères, dit-il en mettant pied à terre.

— Nous avons cet honneur, ser. » Le chevalier des Fleurs brillait d'un éclat si pur et si beau dans ses écailles et ses soieries blanches que Jaime se sentit dégueulasse et minable à côté.

Il se tourna vers Meryn Trant. « Vous avez apparemment négligé d'enseigner leur devoir à nos nouveaux frères, ser.

— Quel devoir ? demanda Meryn Trant, sur la défensive.

— Maintenir le roi en vie. Combien cela fait-il de souverains que vous avez perdus depuis que j'ai quitté la ville ? C'est bien deux, n'est-ce pas ? »

Là-dessus, ser Balon s'écarquilla sur le moignon. « *Votre main… »*

Jaime s'arracha un sourire. « A présent, c'est avec la gauche que je me bats. Les jeux sont d'autant plus ouverts. Où trouverai-j e messire mon père ?

— Dans sa loggia, en compagnie de lord Tyrell et du prince Oberyn. »

Mace Tyrell et la Vipère Rouge rompant le pain de conserve ? Bizarre et plus que bizarre. « La reine s'y trouve aussi ?

— Non, messire, répondit ser Balon. Vous la trouverez au septuaire, en train de prier pour le roi Jo…

— *Vous ! »*

Le dernier des gens du Nord avait mis pied à terre, vit Jaime, et, du coup, Loras venait d'apercevoir Brienne.

« Ser Loras. » Elle se tenait là d'un air hébété, bride en main.

Loras Tyrell s'avança sur elle. « Pourquoi ? lança-t-il. Vous allez me dire pourquoi. Il vous traitait avec bienveillance, il vous avait donné un manteau arc-en-ciel. Pourquoi désirer le tuer ?

— Jamais je n'ai désiré cela. Je serais morte de grand cœur pour lui.

— Vous allez mourir de ce pas. » Il dégaina sa longue épée.

« Ce n'est pas moi qui l'ai tué.

— Emmon Cuy a juré que si, dans son dernier souffle.

— Il se trouvait en dehors de la tente, il n'a pas vu…

— Il n'y avait personne d'autre *à l'intérieur* de la tente que vous-même et lady Stark. Prétendez-vous que cette vieille femme avait la force de perforer de l'acier trempé ?

— Il y avait une *ombre*. Je sais que ça paraît fou, comme ça, mais… J'étais en train d'aider Renly à mettre son armure, et puis les chandelles se sont éteintes, et il y a eu du sang partout. C'était Stannis, a dit lady Catelyn. Son… son ombre. Je n'y ai pris aucune part, je le jure sur mon honneur…

— Vous n'avez pas d'honneur. Tirez votre épée. Je ne veux pas qu'il soit dit que je vous ai tuée quand vous n'aviez pas d'arme au poing. »

Jaime s'interposa. « Laissez là l'épée, ser. »

Ser Loras entreprit de le contourner. « Etes-vous une pleutre en plus d'une meurtrière, Brienne ? Est-ce pour cela que vous avez si vite détalé, les mains une fois rougies de son sang ? *Tirez donc votre épée, femme !*

— Espérons plutôt qu'elle n'en fasse rien. » Jaime lui barrait de nouveau le passage. « Ou c'est votre cadavre à vous qu'on risque d'emporter. La fillette est aussi forte que Gregor Clegane, quoique moins mignonne.

— Cette affaire n'est pas vos oignons. » Ser Loras le poussa de côté.

De sa main valide, Jaime l'empoigna et le fit pivoter de force. « Je suis le *lord Commandant de la Garde Royale*, espèce d'arrogant chiot ! *Votre* chef, aussi longtemps que vous portez ce manteau blanc. Alors, *rengainez-moi cette putain d'épée* tout de suite, ou bien je me fais fort de vous la prendre et de vous la

fourrer dans un morceau laissé inexploré par Renly lui-même… ! »

Ser Balon Swann trouva la demi-seconde que dura l'hésitation du garçon suffisamment longue pour intervenir. « Faites-en comme vous l'ordonne le lord Commandant, Loras. » Certains manteaux d'or s'étant alors mêlés de mettre l'acier au clair, des types de Fort-Terreur les imitèrent instantanément. *Splendide,* songea Jaime, *à peine démonté-je, et voilà que la cour s'apprête à barboter dans le sang*.

Ser Loras Tyrell remit violemment l'épée au fourreau.

« Ce n'était pas tellement difficile, si ?

— J'exige son arrestation. » Ser Loras brandit l'index. « Lady Brienne, je vous accuse du meurtre de lord Renly Baratheon.

— De l'honneur, dit Jaime, la fillette en a, quelque valeur qu'il ait. En tout cas plus que je ne vous en ai vu jusqu'ici. Et il se peut même qu'elle dise la vérité. Elle a beau ne pas précisément briller, je vous l'accorde, par ce qui s'appelle l'intelligence, même mon cheval saurait nous fourguer un meilleur mensonge, si tant est qu'elle ait prétendu mentir. Mais puisque vous insistez…, soit. Ser Balon, veuillez mener lady Brienne dans une cellule de tour où elle se trouvera sous bonne garde. Et procurez des quartiers convenables à Jarret-d'acier et à ses hommes jusqu'à ce que mon père ait un moment de loisir à leur consacrer.

— Bien, messire. »

Un air affreusement blessé se lisait dans les grands yeux bleus de Brienne lorsque l'emmenèrent Balon Swann et une douzaine de manteaux d'or. Mais pourquoi diable fallait-il toujours que l'on se méprenne sur chacun des putains de gestes qu'il faisait ? *Aerys. C'est d'Aerys que tout procède.* Tournant carrément le dos à la gueuse, Jaime s'éloigna à grandes enjambées.

Un autre chevalier en armure blanche gardait les portes du septuaire royal – un grand pendard à barbe noire, larges épaules et nez crochu. La vue de Jaime lui fit grimacer un rictus et dire : « Et où c'est-y que tu comptes aller, comme ça, toi ?

— Dans le septuaire. » Il brandit son moignon pour montrer. « Celui qui est juste là derrière. Je veux voir la reine.

— Sa Grâce est dans le deuil. Puis pour quoi faire qu'elle aurait envie de voir un de tes pareils ? »

Parce que je suis son amant, et en plus le père de son fils assassiné, fut-il tenté de répondre. « Qui êtes-vous donc, par les sept enfers ?

— Un chevalier de la garde Royale, et tu ferais bien d'apprendre un peu le respect, l'estropié ! ou c'est l'autre main, moi, que je t'aurai, que t'aies plus qu'à la laper, ta bouillie d'avoine du matin…

— Je suis le frère de la reine, ser. »

Le chevalier blanc trouva celle-là bien bonne. « Evadé, que t'es ? Et grandi d'un coup, m'sire, aussi ?

— Son *autre* frère, abruti. Et le lord Commandant de la Garde. Et, maintenant, tu te gares, ou il t'en cuira. »

L'abruti se fit du coup plus attentif. « C'est-y que vous… ? Ser Jaime. » Il rectifia la position. « Mille pardons, messire. Je ne vous avais pas reconnu. J'ai l'honneur d'être ser Osmund Potaunoir. »

L'honneur en quoi ? « J'entends avoir un moment d'entretien seul à seul avec ma sœur. Veillez à ce que personne d'autre ne pénètre dans le septuaire, ser. Laissez-nous déranger, et j'aurai votre foutue tête.

— Ouais, ser. A vos ordres, ser. » Ser Osmund lui ouvrit la porte.

Cersei se tenait agenouillée devant l'autel de la Mère. On avait déposé la bière de Joffrey aux pieds de l'Etranger, censé conduire en l'autre monde les nouveau-morts. Le parfum de l'encens saturait l'atmosphère, et cent cierges ardents proféraient cent prières. *Risque aussi de n'être pas de trop pour Joff…*

Sa sœur jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule. « Qui ? » dit-elle, puis « Jaime ? ». Elle se leva, les yeux pleins de larmes. « Est-ce vraiment toi ? » Sans aller vers lui, toutefois. *Elle n'est jamais venue à moi,* songea-t-il. *Elle a toujours attendu que j'aille vers elle, moi. Prête à donner, mais à condition que je la sollicite.* « Tu aurais dû arriver plus tôt, murmura-t-elle lorsqu'il

la prit dans ses bras. Pourquoi ne t'a-t-il pas été possible d'arriver plus tôt pour le préserver ? Mon fils… »

Notre fils. « J'ai fait le plus vite que j'ai pu. » Il se dégagea de l'étreinte, recula d'un pas. « C'est la guerre, là dehors, ma sœur.

— Ce que tu peux avoir l'air maigre. Et tes cheveux, tes cheveux d'or…

— Les cheveux repousseront. » Il leva son moignon. *Il faut qu'elle voie.* « Ça, non. »

Elle fit les grands yeux. « Les Stark…

— Non. L'ouvrage de Varshé Hèvre. »

Le nom ne lui disait manifestement rien. « Qui ça ?

— La Chèvre d'Harrenhal. Peu de temps. »

Cersei se détourna pour contempler la bière de Joffrey. On avait revêtu la dépouille d'une armure dorée singulièrement analogue à celle de Jaime. La visière du heaume était abaissée, mais les flammes des cierges se reflétaient si doucement dans la dorure que le petit mort se trouvait comme auréolé de bravoure. Elles faisaient également étinceler, chatoyer les rubis qui constellaient le corsage de la robe de deuil. Les cheveux de Cersei flottaient sur ses épaules, hirsutes et sans soin. « Il l'a tué, Jaime. Exactement comme il m'en avait prévenue. Disant qu'il se débrouillerait, un jour où je me croirais heureuse et en sûreté, pour que je sente brusquement ma joie prendre un goût de cendre.

— Tyrion a dit ça ? » Jaime répugnait plus que jamais à croire une chose pareille. Le crime de parricide était encore pire que celui de régicide, au regard des dieux et des hommes. *Il savait que c'était mon fils. Et il savait que je l'aimais, lui. Que j'ai toujours été bon pour lui.* Enfin, sauf la fois où…, mais ça, justement, le Lutin ne le savait pas. *Ou il l'aurait su ?* « Pourquoi aurait-il voulu tuer Joff ?

— A cause d'une putain. » Elle lui prit sa main valide et la serra de toutes ses forces. « Il m'avait *dit* qu'il le ferait. Joffrey le savait. Même qu'au cours de son agonie il a *pointé l'index* sur son meurtrier. Sur notre petit monstre contrefait de frère. » Elle embrassa les doigts de Jaime. « Tu vas le tuer pour moi, n'est-ce pas ? Tu vas venger notre fils, hein ? »

Il se libéra. « Il demeure néanmoins mon frère. » Il lui brandit son moignon sous le nez, au cas où elle ne l'aurait toujours pas vu. « Et je ne suis pas en état de trucider quiconque.

— Tu as une autre main, non ? Et ce n'est quand même pas le Limier que je te demande de terrasser…, c'est un *nain,* claquemuré dans un cachot ! Les gardes iraient voir ailleurs si *tu* n'y es pas… »

L'idée lui souleva l'estomac. « Il me faut m'informer plus avant sur toute cette histoire. Sur la façon dont les choses se sont réellement passées.

— Tu le sauras, promit-elle. Il doit y avoir un procès. Une fois au courant de tout ce qu'il a fait, tu souhaiteras sa mort aussi fort que moi. » Elle lui toucha la figure. « J'étais perdue, Jaime, sans toi. J'avais peur que les Stark ne m'envoient ta tête. Je n'aurais pas pu supporter cela. » Elle l'embrassa. D'un baiser léger, furtif, par lequel ses lèvres n'avaient fait qu'effleurer les siennes, mais il la sentit toute tremblante quand il l'enlaça. « Sans toi, je n'étais pas entière. »

Il n'y avait aucune tendresse dans le baiser qu'il lui retourna, il n'y avait rien d'autre que de la faim. Elle s'ouvrit pour accueillir sa langue. « Non, protesta-t-elle d'une voix mourante en sentant sa bouche glisser le long de son cou, pas ici. Les septons…

— Les Autres les emportent, si ça leur chante. » Il l'embrassa de nouveau, l'embrassa, muet, l'embrassa jusqu'à ce qu'elle se mette à geindre. Alors, il flanqua les cierges par terre d'un coup de pied, puis, la soulevant jusque sur l'autel de la Mère, il lui retroussa jupes et fourreau de soie. Elle lui martelait la poitrine à coups de poings languides en invoquant tout bas les risques, le danger, les septons, Père, la fureur des dieux…, mais lui, loin d'en rien entendre, dénoua ses chausses et se mit en devoir de grimper tout en écartelant les blanches jambes nues, tandis que ses doigts remontaient le long d'une cuisse fourrager les sous-vêtements. Et il venait de les arracher en les déchirant quand il vit le sang qui les maculait, mais qu'est-ce que ça pouvait bien faire ?

« Vas-y, chuchotait-elle à présent, vite, *vite*, tout de suite, fais-le tout de suite, fais-le-moi là…, Jaime Jaime Jaime ! » Elle le guida de ses propres mains. « Oui, dit-elle quand il fonça, mon frère, frère chéri, oui, comme ça, oui, je t'ai, tu es chez toi, de retour chez toi, tu es chez *toi*. » Elle lui embrassa l'oreille, passa la main dans le chaume râpeux qui lui tapissait le crâne. Jaime s'engloutit en elle, s'abolit au fin fond de sa chair. Il sentait le cœur de Cersei battre au même rythme effréné que le sien, et il sentait semence et sang se fondre en une moiteur unique.

Mais à peine eurent-ils fini que la reine dit : « Laisse-moi me relever. Si l'on nous découvrait dans cette posture… »

Il s'effaça fort à contrecœur puis l'aida à redescendre de l'autel. Le marbre blanchâtre était barbouillé de sang. Jaime l'épongea avec sa manche puis remit sur pied les cierges qu'il avait flanqués par terre. Ils s'étaient par chance tous éteints en tombant. *Le septuaire se serait embrasé que j'aurais pu ne pas m'en rendre compte*.

« Une folie, c'était. » Cersei rajusta sa jupe. « Avec Père dans le château…, nous devons nous montrer prudents, Jaime.

— J'en ai marre d'être prudent. Les Targaryens se mariaient entre frères et sœurs, qu'est-ce qui nous empêche de faire pareil, nous ? Epouse-moi, Cersei. Clame à la face du royaume, une bonne fois, que c'est moi que tu veux. Nous aurons notre propre festin de noces, et nous ferons un autre fils pour remplacer Joffrey. »

Elle se rebiffa. « Ce n'est pas drôle.

— Tu m'as entendu glousser ?

— Tu as laissé ta cervelle à Vivesaigues, ou quoi ? » Le ton était devenu acerbe. « Tu sais bien quand même que c'est par Robert que le trône échoit à Tommen.

— Il aura Castral Roc, ça ne suffit pas ? Libre à Père d'occuper le trône. Tout ce que je veux, c'est toi. » Il voulut lui toucher la joue. Mais les vieilles habitudes ont la vie dure, et c'est la main droite qu'il leva.

Cersei eut un mouvement de recul devant le moignon. « *Ne me…* ne parle pas de cette façon. Tu m'effraies, Jaime. Ne sois

pas *stupide*. Un seul mot de travers, et tu nous fais tout perdre, tout. Qu'est-ce qu'on t'a fait ?

— On m'a coupé la main.

— Non, il y a plus, tu es *changé*. » Elle recula d'un pas. « Nous causerons plus tard. Demain. J'ai fait enfermer les caméristes de Sansa Stark dans une tour, il me faut les interroger… Tu ferais bien d'aller voir Père.

— Je me suis tapé mille lieues pour venir te retrouver, je me suis presque entièrement égaré moi-même en chemin. Ne me dis pas de te laisser.

— *Laisse-moi* », lui répliqua-t-elle en se détournant.

Il renoua ses chausses et fit ainsi qu'elle l'exigeait. Tout las qu'il était, il lui était impossible d'aller simplement se coucher. A présent, le seigneur son père le savait forcément de retour.

La tour de la Main était gardée par des hommes de la maisonnée Lannister. Eux le reconnurent d'emblée. « Les dieux sont bons de vous rendre à nous, ser, dit l'un d'entre eux, tout en lui tenant la porte.

— Les dieux n'y ont été pour rien. C'est à Catelyn Stark que je dois mon retour. A elle et au sire de Fort-Terreur. »

Il gravit l'escalier et s'introduisit dans la loggia sans se faire annoncer. Son père s'y tenait, assis au coin du feu. Seul, ce dont Jaime n'allait certes pas se plaindre. Il avait en effet tout sauf envie en ce moment précis d'offrir le spectacle de sa main mutilée à Mace Tyrell ou à la Vipère Rouge – et moins encore aux deux ensemble.

« Jaime, dit lord Tywin, du ton qu'il aurait pu avoir s'ils s'étaient rencontrés le matin même au petit déjeuner. Lord Bolton m'avait induit à t'attendre plus tôt. Je m'étais flatté que tu serais là pour le mariage.

— J'ai été retardé. » Il referma doucement la porte. « Ma sœur s'est surpassée, je me suis laissé dire. Soixante-dix-sept plats et un régicide, jamais noces ne furent plus réussies. Depuis quand savez-vous qu'on m'avait libéré ?

— L'eunuque me l'a appris quelques jours après ton évasion. J'ai expédié des hommes à ta recherche dans le Conflans. Gregor Clegane, Samwell Lépicier, les frères Prünh. Varys diffusait aussi la nouvelle, mais à mots couverts. Nous

étions convenus que moins il y aurait de gens à te savoir en liberté moins tu en aurais aux trousses.

— Varys a-t-il mentionné ceci ? » Afin de permettre à son père de bien admirer la chose, il se rapprocha du feu.

Lord Tywin s'arracha de son fauteuil en sifflant entre ses dents : « *Qui a fait ça ?* Si lady Catelyn se figurait…

— Lady Catelyn m'a seulement fait jurer, l'épée sous la gorge, de lui renvoyer ses filles. Ce que vous voyez là est l'ouvrage de votre chèvre. De Varshé Hèvre, sire d'Harrenhal. »

Lord Tywin détourna les yeux avec dégoût. « Fini. Ser Gregor a repris le château. Les reîtres avaient presque tous laissé tomber d'un coup leur ancien capitaine quand d'anciens serviteurs de lady Whent ouvrirent une poterne dérobée. Clegane a trouvé Hèvre installé dans la salle aux Cent Cheminées, complètement seul et à demi fou de souffrance et de fièvre à cause d'une blessure infectée. Son oreille, à ce qu'on m'a dit. »

Jaime ne put s'empêcher de rire. *Son oreille ! C'était trop joli !* Un peu plus, et il aurait couru le conter tout de suite à Brienne, dût-elle moins s'en divertir que lui. « Il est mort, ça y est ?

— Ne devrait plus guère tarder. On lui a tranché les pieds et les mains, mais il semblerait que ses bavassages de Qohori continuent d'amuser Clegane. »

Le sourire de Jaime se cailla. « Et ses Braves Compaings ?

— Les rares demeurés à Harrenhal sont morts. Les autres se sont dispersés. Ils vont chercher à gagner les ports, je parie, ou tâcher de se perdre au fin fond des bois. » Ses yeux se reportèrent sur le moignon de Jaime, et sa bouche se crispa de fureur. « Nous aurons leurs têtes. Tu peux manier une épée avec ta main gauche ? »

A peine si je peux m'habiller moi-même le matin. Il poussa la main en question sous le nez de son père afin d'en faciliter l'inspection. « Quatre doigts, un pouce, tout à fait comme l'autre. Pourquoi ne fonctionnerait-elle pas aussi bien ?

— Bon. » Son père se rassit. « Voilà un bon point. J'ai un cadeau pour toi. Pour ton retour. Une fois averti par Varys que…

— A moins qu'il ne s'agisse d'une nouvelle main, laissons ça pour l'instant. » Jaime prit le siège vis-à-vis. « Joffrey est mort comment ?

— Empoisonné. Il devait s'être en apparence étouffé bêtement sur une trop grosse bouchée, mais l'autopsie que j'ai fait pratiquer par les mestres a démenti formellement.

— Cersei accuse Tyrion de ce meurtre.

— Ton frère a servi au roi le vin empoisonné devant un millier de témoins.

— Ce n'était pas très malin de sa part…

— J'ai fait arrêter l'écuyer de Tyrion. Ainsi que les camérières de sa femme. Nous verrons bien s'ils ont des révélations à nous faire. Les manteaux d'or de ser Addam recherchent la petite Stark, et Varys a mis sa tête à prix. La justice du roi se fera. »

La justice du roi. « Vous feriez exécuter votre propre fils ?

— Il se trouve inculpé de régicide et de parricide. S'il est innocent, il n'a rien à craindre. Il nous faut avant toutes choses examiner ce qui plaide pour et contre lui. »

Les témoignages. Dans cette ville de menteurs, Jaime n'était pas sans savoir quel genre de témoignage on pourrait recueillir. « Renly est également mort de manière étrange, et juste au moment où Stannis y avait tout intérêt.

— Lord Renly a été assassiné par l'un de ses propres gardes, une bonne femme de Torth.

— C'est précisément cette bonne femme de Torth qui motive ma présence ici. Je l'ai fait jeter en prison pour apaiser ser Loras, mais, avant de la croire coupable, il me faudra gober le spectre de Renly. Stannis, en revanche…

— C'est le poison qui a tué Joffrey, pas des maléfices. » Lord Tywin jeta un nouveau coup d'œil furtif au moignon. « Tu ne saurais servir dans la garde Royale, sans main d'épée, me sem…

— Si fait, coupa Jaime. Et je le ferai. Il y a un précédent. Je consulterai le Blanc Livre pour le retrouver, si ça vous amuse. Estropié ou entier, c'est à vie que sert un chevalier de la Garde.

— Cersei a mis fin à tout cela le jour où elle a invoqué la limite d'âge pour remplacer ser Barristan. Un présent bien

choisi pour la Foi suffira à persuader le Grand Septon de te relever de tes vœux. Ta sœur a commis une fameuse bourde, force est d'en convenir, en congédiant Selmy, mais maintenant qu'elle a ouvert les vannes…

— … il va falloir que quelqu'un se charge de les refermer. » Jaime se leva. « J'en ai ma claque, Père, des tinettes que de grandes dames me balancent à la gueule à tout bout de champ. On ne m'a jamais demandé si je désirais être lord Commandant de la garde Royale, mais il semble que je le sois. J'ai des devoirs envers…

— Oui. » Lord Tywin se leva à son tour. « Des devoirs envers la maison Lannister. Tu es l'héritier de Castral Roc. C'est là-bas que tu devrais être. Tommen t'y accompagnerait, en qualité de pupille et d'écuyer. Le Roc est l'endroit idéal pour lui apprendre à être un Lannister, et je veux l'éloigner de sa mère. J'entends trouver un nouvel époux pour Cersei. Oberyn Martell pourrait faire l'affaire, une fois lord Tyrell convaincu par moi que ce mariage ne menace en rien Hautjardin. Et il est plus que temps de te marier aussi. Les Tyrell réclament à cor et à cri maintenant Tommen pour leur Margaery, mais si c'était toi que je proposais plutôt…

— *NON ! »* Jaime en avait entendu autant que ses forces le lui permettaient. *Au-delà* de ce que ses forces, en fait, lui permettaient. Il en avait jusque-là de ça, jusque-là des lords et des menteries, jusque-là de son père et de sa sœur, jusque-là de tout ce putain de bordel. « Non. Non. Non. Non. Non. Combien de fois me faudra-t-il encore dire *non* avant que vous l'entendiez ? *Oberyn Martell ?* Ce type est l'infamie même, et pas uniquement grâce à sa lame empoisonnée. Il a semé plus de bâtards que Robert, et il baise en plus avec des garçons. Et si vous vous figurez ne serait-ce qu'une foutue seconde que j'irais consentir à épouser la veuve de Joffrey…

— Lord Tyrell jure ses grands dieux que sa fille est encore vierge.

— Et libre à elle de mourir vierge, s'il ne tient qu'à moi. *Je ne veux pas d'elle, et je ne veux pas davantage de votre Roc !*

— Tu es mon fils, et…

— Je suis chevalier de la Garde. Le *lord Commandant* de la Garde ! Et voilà *tout* ce que j'entends être ! »

Les reflets du feu doraient vaguement les rudes favoris dont lord Tywin s'encadrait le visage. Une veine lui battait au col, mais il se taisait. Et se tut. Et se tut.

Ce silence angoissant se prolongea jusqu'au moment où, n'y tenant plus, Jaime commença : « Père…

— Vous n'êtes pas mon fils », l'interrompit lord Tywin. Avant d'ajouter, se détournant de lui : « Vous prétendez être le lord Commandant de la garde Royale et l'être exclusivement. Fort bien, ser. Allez assumer vos tâches. »

DAVOS

Leurs voix s'élevaient, telles des cendres, en tourbillonnant dans les ombres violettes du soir. « Guide-nous à l'écart des ténèbres, ô mon Maître, emplis nos cœurs de feu, que nous nous retrouvions à même de fouler ton sentier lumineux. »

Contre la crue du noir flambait le feu. L'air d'un énorme fauve orange étincelant qui se démenait, projetant par-dessus la cour à vingt pieds de haut des silhouettes désarticulées. Tout le long des remparts de Peyredragon semblait s'animer, grouiller l'armée grotesque des chimères.

Tout cela, Davos le regardait du haut d'une galerie à baies en plein cintre. Tout cela, et Mélisandre, qui, levant les bras, semblait vouloir étreindre les flammes oscillantes. « R'hllor, entonna-t-elle d'une voix claire et nette, tu es la lumière dans nos yeux, le feu dans nos cœurs, l'ardeur dans nos reins. A toi appartient le soleil qui réchauffe nos jours, à toi les étoiles qui veillent sur nous dans la poix des nuits.

— Sois notre défenseur, ô Maître de la Lumière, car la nuit est sombre et pleine de terreurs. » La reine Selyse menait les répons, son museau pincé tout crispé de ferveur. Le roi Stannis se tenait à ses côtés, la mâchoire durement bloquée, sa couronne d'or rouge miroitant pour peu qu'il bougeât la tête. *Il est avec eux, mais il n'est pas des leurs*, songea Davos. La princesse Shôren se trouvait entre ses parents. A la lueur du feu, les plaques grises qui lui bariolaient le visage et le cou paraissaient presque noires.

« Sois notre protecteur, ô Maître de la Lumière », chanta la reine. Le roi ne mêlait pas sa voix à celles de l'assistance. Il

scrutait fixement les flammes. Que pouvait-il bien y voir ? se demanda Davos. *Une nouvelle vision de la guerre à venir ? Ou quelque chose de plus proche dans l'espace, d'ordre plus intime, plus domestique ?*

« Sois remercié, R'hllor, pour nous avoir donné le souffle, lança Mélisandre. Sois remercié, R'hllor, pour nous avoir donné le jour.

— *Sois remercié pour le soleil qui nous réchauffe*, répondirent la reine Selyse et le reste des fidèles. *Sois remercié pour les étoiles qui veillent sur nous. Sois remercié pour les âtres et les torches qui nous permettent de tenir en respect la férocité des ténèbres. »* Il y avait moins de voix que la veille à se joindre aux répons, parut-il à Davos, et moins de visages, aussi, à se laisser oranger par l'éclat du feu. Mais que seraient-ils, demain, moins nombreux encore…, ou bien davantage ?

La voix de ser Axell Florent sonnait en tout cas comme une trompette. Il se dressait là, trapu comme un barricot sur ses jambes arquées, le mufle offert au feu comme aux pourlèchements d'une monstrueuse langue orange. Davos se demanda si ser Axell le remercierait pour l'opération de ce soir. Elle risquait pourtant de lui valoir enfin ce titre de Main du roi dont il rêvait si fort, non… ?

Mélisandre se mit à piailler : « Sois remercié pour Stannis, notre roi, par ta grâce. Sois remercié pour la pure blancheur du feu de sa bonté, pour la rouge épée de justice que brandit sa main, pour l'amour qu'il porte à ses loyaux sujets. Sois son guide et son défenseur, ô R'hllor, et daigne lui donner la force de châtier ses ennemis.

— *Daigne lui donner la force*, répondirent la reine Selyse et ser Axell et Devan et le reste de l'assistance. *Daigne lui donner le courage. Daigne lui donner la sagesse. »*

Enfant, Davos avait appris des septons à prier l'Aïeule pour la sagesse, le Guerrier pour le courage, le Ferrant pour la force. Mais c'est à la Mère que s'adressaient à présent ses prières, c'est la Mère qu'il conjurait de préserver son cher Devan, son fils, du dieu diabolique de la femme rouge.

« Lord Davos ? Faudrait nous y mettre… » Ser Andrew lui toucha gentiment le coude. « Messire ? »

S'entendre donner ce titre avait beau lui faire encore l'effet d'une incongruité, Davos se détourna néanmoins de la baie. « Mouais. Il est temps. » Stannis, Mélisandre et les gens de la reine en avaient encore pour une heure au moins, de leurs patenôtres. C'était dès le crépuscule que les prêtres rouges allumaient chaque jour leurs feux, tant afin de remercier R'hllor de la journée qui s'achevait que pour le supplier de renvoyer à l'aube son soleil dissiper le rassemblement des ténèbres. *Ses marées, voilà ce que doit savoir un contrebandier, ses marées et quand les saisir au collet.* Et il était cela, tandis que tombait la nuit, n'était que cela, Davos le contrebandier. Sa main mutilée se porta d'elle-même à son col afin de conjurer le sort et n'y trouva rien. Il la rabattit d'un geste agacé et se mit à marcher d'un pas légèrement plus vif.

Ses compagnons se maintinrent à sa hauteur en ajustant leurs foulées sur les siennes. Il y avait là le Bâtard Séréna, avec sa face ravagée par la petite vérole et ses airs de chevalerie loqueteuse ; ser Gerald Goüer, trapu, bourru, blond ; plus grand d'une bonne tête, barbe en pelle et sourcils en broussaille bruns, ser Andrew Estremont. Trois types bien, chacun dans son genre, aux yeux de Davos. *Et trois types morts, sous peu, si ça tourne à l'aigre, notre entreprise de ce soir.*

« Le feu est une chose vivante, lui avait dit la femme rouge, comme il la priait de lui enseigner à lire l'avenir dans les flammes. Il est toujours en mouvement, toujours en train de changer..., tel un livre dont le texte danserait et se modifierait tandis que vous tâcheriez de le déchiffrer. Il faut des années d'entraînement pour discerner les formes au-delà des flammes, et quantité d'années supplémentaires pour apprendre à distinguer les formes de ce qui sera des formes de ce qui peut être ou des formes de ce qui fut. Et même alors, la tâche n'en est pas moins rude, *rude.* Mais voilà des choses que vous ne concevez pas, vous autres, natifs des terres crépusculaires. » Comme, à ces mots, Davos s'était étonné que ser Axell eût trouvé le truc, lui, si promptement, elle s'était contentée de répondre, avec un sourire énigmatique : « N'importe quel chat peut fixer un feu et voir s'y ébattre des souris rouges. »

Aux hommes du roi, ses complices, il n'avait pas plus menti là-dessus que sur le reste. « Il se peut que la femme rouge, avait-il prévenu, voie nos desseins.

— On ferait aussi bien de commencer par la tuer, dans ce cas, fut d'avis Lewys la Poissarde. Je sais un coin qu'on pourrait la ferrer, à quatre, avec des épées pointues…

— Vous nous perdriez tous, objecta Davos. Mestre Cressen a essayé de la tuer, et elle l'a su tout de suite. Par le biais de ses flammes, je parierais. J'ai comme l'impression qu'elle n'est pas longue à se douter des menaces qui pèsent sur sa propre personne, mais sûrement qu'elle ne peut pas voir *tout*. Si nous affectons nous-mêmes de l'ignorer, peut-être avons-nous une chance de passer inaperçus d'elle.

— Il est déshonorant de se tapir et d'agir en catimini, regimba ser Triston de Mont-Taïaut, en qui lord Guncer Solverre avait eu jusqu'à sa mort sur le bûcher de Mélisandre un vassal exemplaire.

— Est-il tellement plus honorifique de brûler ? riposta Davos. Vous avez vu périr votre maître. Est-ce au même sort que vous aspirez ? Ce n'est pas d'hommes d'honneur que j'ai besoin pour l'heure, c'est de *contrebandiers*. Etes-vous avec moi ou non ? »

Ils l'étaient. Les dieux soient loués, ils l'étaient.

Mestre Pylos aidait Edric Storm à se dépêtrer de ses quatre opérations quand Davos ouvrit la porte. Ser Andrew lui marchait presque sur les talons, les autres étaient demeurés en arrière pour garder la porte de la cave et l'escalier. Le mestre leva la séance : « Ce sera tout pour aujourd'hui, Edric. »

Celui-ci se montra sidéré par leur intrusion. « Lord Davos, ser Andrew… ? Nous étions en train de faire du calcul. »

Ser Andrew sourit. « Je détestais le calcul, à ton âge, cousinet.

— Je n'en raffole pas non plus. C'est l'histoire, moi, que j'aime le mieux. C'est tout plein d'anecdotes.

— Maintenant, intervint mestre Pylos, cours prendre ton manteau, Edric. Tu accompagnes lord Davos.

— Ah bon ? » Le gamin se leva. « Où est-ce qu'on va ? » Sa bouche prit un pli têtu. « Je ne viens pas, si c'est pour aller prier

le Maître de la Lumière. Je suis un homme du Guerrier, moi, comme était mon père.

— Nous savons, mon gars, dit Davos, viens vite. Nous faut pas flâner. »

Edric s'emmitoufla dans un gros manteau de laine écrue muni d'un capuchon. Pylos l'aida à se l'agrafer puis lui rabattit le capuchon bien bas sur le visage. « Et vous, mestre, vous venez avec nous ? demanda le petit.

« Non. » Il toucha la chaîne aux nombreux métaux qui lui ceignait le col. « Ma place est ici, à Peyredragon. Suis lord Davos et fais ce qu'il te dira. Il est la Main du roi, n'oublie pas. Que t'ai-je dit de la Main du roi ?

— La Main parle avec la voix du Roi. »

Le jeune mestre sourit. « Voilà. Va, maintenant. »

Davos s'était d'abord quelque peu défié de lui. Peut-être parce qu'il lui en voulait d'avoir pris la place du vieux Cressen. Mais force lui était désormais d'admirer son courage. *Se pourrait qu'il y joue sa vie, lui aussi.*

Sur le palier du mestre se trouvait à les attendre ser Gerald Goüer. Edric Storm le lorgna d'un œil curieux. Puis, comme on commençait à descendre, il demanda : « Où est-ce qu'on va, lord Davos ?

— Au bord de l'eau. Tu vas prendre un bateau. »

Le gamin s'immobilisa brusquement. « Un bateau ?

— Un bateau de Sladhor Saan. Sla est un bon ami à moi.

— Je vais m'embarquer avec toi, cousin, le rassura ser Andrew. Il n'y a pas de raison d'avoir peur.

— Mais je n'ai pas *peur !* s'indigna Edric. Il y a simplement que… est-ce que Shôren vient aussi ?

— Non, répondit Davos. La princesse doit rester ici, avec ses père et mère.

— Je dois la voir, alors, expliqua le petit. Lui faire mes adieux. Sinon, elle sera triste. »

Beaucoup moins que si elle te voit brûler. « Pas le temps, répliqua Davos. Je vous promets de dire à la princesse que vous pensiez à elle. Et vous pourrez lui écrire, une fois là où vous allez. »

Edric se renfrogna. « Vous êtes vraiment sûr que je dois partir ? Pourquoi mon oncle me renverrait-il de Peyredragon ? Lui aurais-je déplu ? Je n'en ai jamais eu l'intention. » Sa mine butée reparut. « Je veux voir mon oncle. Je veux voir Sa Majesté Stannis. »

Ser Andrew et ser Gerald échangèrent un coup d'œil. « Nous n'en avons pas le temps, cousin, dit ser Andrew.

— Je veux le voir ! répéta Edric, encore plus fort.

— Lui ne veut pas te voir. » Il fallait bien dire quelque chose pour le faire redémarrer. « Je suis la Main du roi, je parle avec sa voix. Me faut-il aller trouver le roi et lui dire que tu refuses de faire ce que l'on te dit ? Sais-tu dans quelle colère cela va le mettre ? Est-ce que tu l'as déjà vu en colère, ton oncle ? » Il retira son gant pour lui montrer les quatre doigts qu'avait raccourcis Stannis. « Moi, oui. »

Mensonges que tout cela. Ce qui possédait Stannis Baratheon le jour où il avait mutilé la main de son chevalier Oignon, ce n'était pas la colère, pas l'ombre, ce n'était qu'une équité de fer, un sens inflexible de la justice. Mais Edric Storm ne pouvait pas le savoir, lui qui, à l'époque, n'était pas encore né. Du reste, la menace eut l'effet désiré. « Il n'aurait pas dû faire ça », maugréa le gamin, mais en se laissant prendre la main par Davos et emmener dans l'escalier.

Le Bâtard Séréna vint les grossir à la porte des caves. On pressa le pas pour traverser une cour envahie d'ombre, dévaler quelques marches de plus, passer sous la queue d'un dragon de pierre médusé. Lewys la Poissarde et Omer Lamûre s'impatientaient à la poterne, deux gardes à leurs pieds, ligotés, troussés. « La barque ? leur demanda Davos.

— Là, fit Lewys. Quatre rameurs. La galère est ancrée juste après la pointe. Le *Fol Prendos.* »

Davos ne put s'empêcher de glousser. *Un bateau baptisé d'après un type dingue. Hm, ça colle à merveille.* Il reconnaissait là le penchant de son Sla pour l'humour lugubre des pirates.

Il mit un genou en terre devant Edric Storm. « Il me faut vous quitter, maintenant, dit-il. Une barque est là, qui va vous mener à bord d'une galère. Et puis vous appareillerez pour

l'autre côté de la mer. Comme vous êtes le fils de Robert, je sais que vous vous montrerez brave, quoi qu'il advienne.

— Oui. Seulement… » Le gosse hésita.

« Prenez ça comme une aventure, messire. » Davos s'efforçait d'affecter un ton gaillard et plein d'allant. « C'est le début de la grande aventure de votre existence. Puisse le Guerrier vous défendre.

— Et puisse le Père vous juger avec équité, lord Davos. » Le gamin sortit par la poterne en compagnie de son cousin Andrew. Les autres suivirent tous, à l'exception du Bâtard Séréna. *Puisse le Père me juger avec équité*, songea tristement Davos. Mais, pour l'heure, c'était le jugement de Stannis qui le préoccupait vraiment.

« Ces deux-là ? s'enquit ser Rolland en désignant les gardes, une fois qu'il eut refermé puis barré la porte.

— Traîne-les-moi dans quelque cave, dit Davos. Tu pourras toujours leur rendre la liberté quand Edric Storm aura suffisamment pris le large pour ne plus courir aucun risque. »

Le Bâtard acquiesça d'un hochement sec. Il n'y avait plus de phrases à faire, le plus facile venait d'être accompli. Davos renfila son gant, tout au regret de sa chance perdue. Du temps où il la portait au cou, sa pochette d'os, il était quelqu'un de mieux qu'à présent, quelqu'un de plus brave. En passant ses doigts raccourcis dans ses cheveux bruns qui se clairsemaient, il se demanda s'il ne fallait pas les faire un peu tondre. Autant présenter une nuque à peu près convenable lorsqu'il se tiendrait en présence du roi, non ?

Jamais Peyredragon ne lui avait semblé si sombre et redoutable. Il marchait lentement, et l'écho de ses pas lui revenait lancé par la noirceur des murs et des dragons. *Des dragons de pierre que rien, j'espère, ne réveillera jamais.* Devant lui se dressait la silhouette monumentale de la tour Tambour. En le voyant approcher, les gardes postés à la porte décroisèrent leurs piques. *En faveur de la Main du roi, pas en faveur du chevalier Oignon.* De la Main qu'il était en entrant, du moins. Quant à ce qu'il serait en sortant, ça… *Si j'en sors jamais.*

Il trouva l'escalier plus interminable et plus abrupt qu'avant, mais peut-être cette impression ne lui venait-elle que de la fatigue. *La Mère ne m'avait assurément pas fait en vue de semblables besognes.* Il s'était élevé trop haut et trop vite, et l'air des cimes était décidément trop chiche pour ses poumons. Dans sa prime jeunesse, il avait rêvé de richesses, mais c'était si vieux, ça. Adulte, ensuite, son ambition s'était réduite à la possession de quelques acres de bonne terre, d'une demeure où vieillir en paix, à une existence moins âpre pour ses fils. Le Bâtard Aveugle lui répétait volontiers qu'un contrebandier malin, ça savait aussi bien borner ses prétentions que ne pas attirer l'attention sur soi. *Quelques acres et un manoir à colombages, un « ser » précédant mon nom, j'aurais dû m'estimer content.* Que cette nuit ne lui fut pas fatale, et, emmenant Devan, il mettrait à la voile et rentrerait chez lui, cap de l'Ire, auprès de sa gente Marya. *Nous pleurerons ensemble nos fils défunts, ensemble nous éduquerons les survivants à être gens de bien, et plus jamais il ne sera question de rois.*

La salle de la Table peinte était sombre et déserte lorsque Davos y pénétra ; le roi devait se trouver encore avec Mélisandre et les gens de la reine, en bas, auprès du brasier. Il s'agenouilla devant l'âtre pour y faire une flambée qui réchauffe si peu que ce soit l'atmosphère glacée de la pièce ronde et refoule les ombres au fond de leurs coins. Puis il fit le tour des quatre fenêtres pour en ouvrir successivement les lourds rideaux de velours et débâcler les volets de bois. Chargé de sel et de senteurs marines, le vent qui s'engouffrait à l'intérieur lui tiraillait son manteau brun.

A la fenêtre qui donnait au nord, il se pencha sur l'entablement pour prendre une goulée de fraîcheur nocturne et, si possible, voir appareiller le *Fol Prendos,* mais cet espoir fut déçu, la mer se révéla vide et noire à perte de vue. *Aurait-il déjà levé l'ancre ?* C'était ce qu'il pouvait souhaiter de mieux pour le salut du gosse. Un croissant de lune jouait à cache-cache au sein de nuages tout effilochés, là-haut, et l'œil distinguait nettement telle ou telle des constellations familières : ici, la Galère, voguant vers l'ouest ; la Lanterne de l'Aïeule, là, quatre étoiles étincelantes autour d'un halo doré ; les nuées occultaient

presque entièrement le Dragon de Glace, à l'exception de sa prunelle bleue dont l'éclat persistait à signaler le septentrion. *Le firmament foisonne d'astres à contrebandiers.* C'étaient de vieux amis, ces astres-là ; il espéra que leur présence fut d'heureux présage.

Mais le doute le prit lorsqu'il abaissa son regard jusque sur les remparts du château. La lueur du brasier faisait projeter d'immenses ombres noires aux ailes des dragons de pierre. Il s'évertua à se convaincre qu'il ne s'agissait là que de sculptures, de sculptures froides et inanimées. *Cette place forte fut leur place forte, autrefois. La place forte des dragons et des sires du dragon, le siège de la maison Targaryen.* Des Targaryens, sang de l'antique Valyria…

Les soupirs du vent se faufilaient à travers la salle et, dans le foyer, faisaient se coucher, virevolter les flammes. Davos écouta les bûches crépiter, cracher. Lorsqu'il délaissa la fenêtre, son ombre bondit devant lui s'abattre, longue et fine comme une lame, en travers de la table peinte. Et il resta là longtemps, immobile, à attendre. Le bruit des bottes sur la pierre finit par le prévenir que les autres montaient. La voix du roi les précédait. « … pas trois, disait-elle.

— Trois font trois, rétorqua celle de la femme rouge. Je vous le jure, Sire, je l'ai vu mourir et j'ai entendu les pleurs de sa mère.

— Dans le brasier. » Stannis et Mélisandre franchirent ensemble le seuil. « Les flammes sont pleines de fourberie. Ce qui est, ce qui sera, ce qui peut être. Vous ne sauriez m'affirmer…

— Sire. » Davos s'avança. « Dame Mélisandre a vu la vérité. Votre neveu Joffrey est bel et bien mort. »

Si le roi fut surpris de le découvrir là, près de la table peinte, il n'en manifesta rien. « Lord Davos, fit-il, ce n'était point mon neveu. Dussé-je avoir cru le contraire des années durant.

— Il s'est étouffé sur une bouchée pendant son festin de noces, reprit Davos. Il se pourrait qu'on l'ait empoisonné.

— Il est le troisième, déclara Mélisandre.

— Je sais compter, femme. » Stannis longea la table et, dépassant La Treille et Villevieille, remonta vers l'estuaire de la Mander et les îles Bouclier. « C'est devenu plus périlleux que les batailles, les noces, à ce qu'il paraît. Qui est l'empoisonneur ? On le sait ?

— Son oncle, dit-on. Le Lutin. »

Stannis grinça des dents. « Un homme dangereux. Je l'ai appris sur la Néra. D'où tenez-vous ces informations ?

— Les Lysiens poursuivent leur commerce à Port-Réal. Sladhor Saan n'a aucune raison de me mentir.

— Je présume que non. » Le roi fit courir ses doigts sur la table. « Joffrey… Me remémore une vieille histoire…, cette chatte des cuisines…, les cuisiniers la gavaient de bouts de viande et de têtes de poisson… S'imaginant qu'il voudrait peut-être un chaton, l'un d'eux avait dit au gosse qu'elle avait des petits dans le ventre. Joffrey ne fit ni une ni deux, il s'assura de la chose en ouvrant la pauvre bête d'un coup de couteau puis, tout fier de sa découverte, courut la montrer à son père. Robert le rossa si fort que je crus qu'il allait le tuer. » Le roi retira sa couronne et la déposa sur la table. « Nain ou sangsue, cet assassin a bien mérité du royaume. Ils vont bien *devoir* recourir à moi, maintenant.

— Ils n'en feront rien, dit Mélisandre. Joffrey a un frère.

— Tommen. » Le roi ne l'avait nommé que du bout des dents.

« Ils vont couronner Tommen et gouverner en son nom. »

Stannis serra les poings. « Tommen a beau être plus gracieux que Joffrey, il n'en est pas moins issu du même inceste. Un autre monstre par ses origines. Une autre sangsue collée sur le pays. Westeros a besoin d'une poigne virile, pas d'une menotte d'enfant. »

Mélisandre se rapprocha. « Soyez-en le sauveur, Sire. Laissez-moi réveiller les dragons de pierre. Trois font trois. Donnez-moi l'enfant.

— Edric Storm », dit Davos.

Et c'est à lui que s'en prit Stannis, avec une fureur froide. « *Je connais son nom !* Epargne-moi tes reproches. Ça ne me plaît pas plus qu'à toi, mais j'ai des devoirs envers le royaume.

Mon devoir… » Il se tourna vers Mélisandre. « Il n'y a pas d'autre moyen, vous me le jurez ? Jurez-le sur vos jours, car j'en fais serment, moi, vous mourrez à petit feu si vous me mentez.

— Vous êtes celui qui doit se dresser contre l'Autre. Celui dont la venue fut prophétisée voilà cinq mille ans. Votre héraut fut la comète rouge. Vous êtes le prince qui fut promis, et votre échec à vous serait aussi l'échec de l'univers entier. » Mélisandre marcha sur lui, ses lèvres rouges entrouvertes, rubis palpitant à son cou. « Donnez-moi cet enfant, chuchota-t-elle, et moi, c'est votre royaume que je vous donnerai.

— Impossible, lâcha Davos. Edric Storm est parti.

— Parti ? » Stannis sursauta. « Qu'est-ce que ça veut dire, *parti ?*

— Il se trouve à bord d'une galère lysienne, au large, en sécurité. » Davos scruta le visage pâle, en forme de cœur, de Mélisandre. Il y vit vaciller l'ombre d'un désarroi, d'une soudaine incertitude. *Elle ne l'avait pas vu !*

Dans la physionomie ravagée du roi, les yeux faisaient l'effet d'ecchymoses outremer. « Le bâtard a été emmené de Peyredragon sans ma permission ? Une galère, dis-tu ? Si ce pirate de Lys se figure qu'il va par ce biais m'extorquer de l'or…

— Ne voyez là que l'ouvrage de votre Main, Sire. » Mélisandre gratifia Davos d'un regard entendu. « Vous allez le faire ramener, messire. Et vite.

— Il se trouve hors de ma portée, rétorqua Davos. Et hors de la vôtre également, madame. »

Elle darda sur lui ses prunelles rouges comme afin de le supplicier. « J'aurais dû vous abandonner aux ténèbres, ser. Savez-vous ce que vous avez fait ?

— Mon devoir.

— Certains pourraient en l'espèce parler de trahison. » Stannis gagna la fenêtre et s'abîma dans la contemplation de la nuit. *Est-ce le bateau qu'il cherche à repérer ?* « Je t'ai tiré de la poussière, Davos. » Le ton était plus las que mécontent. « Etait-ce trop espérer que d'espérer ta loyauté ?

— Quatre de mes fils ont péri pour vous sur la Néra. J'aurais pu y périr moi-même. Ma loyauté vous est acquise, et à jamais. » Les paroles qu'il prononça ensuite, Davos Mervault les

avait longuement, durement méditées ; sa vie dépendait d'elles, et il le savait. « Votre Majesté m'a fait jurer de Lui donner probes conseils et prompte obéissance, de défendre Son royaume et Sa royauté contre Ses adversaires et de *protéger Son peuple*. Ce peuple, Sire, Edric Storm n'en ferait-il point partie ? N'est-il point l'un de ceux que je jurai de protéger ? J'ai tenu parole. Comment cela pourrait-il être taxé de trahison ? »

Stannis se remit à grincer des dents. « Je n'ai jamais demandé la couronne que voici. C'est froid, l'or, et c'est lourd à porter sur la tête, mais dans la mesure où je *me trouve être* le roi, des devoirs m'incombent… S'il faut absolument que je sacrifie un enfant dans les flammes pour en préserver des ténèbres un million… *Sacrifier*… n'est jamais facile, Davos. Ou bien sacrifice il n'y a pas. Dites-lui, madame.

— C'est dans le sang du cœur de son épouse bien-aimée qu'Azor Ahai trempa l'acier d'Illumination, dit Mélisandre. Si le propriétaire d'un millier de vaches en donne une au dieu, cela n'est rien. Mais celui qui donne l'unique vache qu'il possède…

— Elle parle de vaches, coupa Davos à l'adresse du roi. Moi, c'est d'un garçonnet que je parle, de l'ami de votre propre fille, du fils de votre propre frère.

— D'un fils de roi, dans les veines duquel coule la puissance du sang royal. » A la gorge de Mélisandre, le rubis rutilait comme un astre rouge. « Vous figurez-vous que vous avez sauvé cet enfant, chevalier Oignon ? Quand tombera la longue nuit, Edric Storm mourra avec les autres, en quelque lieu qu'il se trouve caché. Vos propres fils également. Les ténèbres et le froid couvriront la terre. Vous vous mêlez d'affaires auxquelles vous n'entendez goutte.

— Il est bien des choses auxquelles je n'entends goutte, admit Davos. Je ne me suis jamais targué du contraire. Je sais les mers et les rivières, la forme des côtes, l'emplacement des écueils et des bancs de sable. Je sais des anses discrètes où prendre terre ni vu ni connu. Et je sais qu'un roi protège son peuple, ou bien qu'il n'est pas roi du tout. »

Stannis s'assombrit. « Aurais-tu l'impudence de me narguer ? Mes devoirs de roi, est-ce à un vulgaire contrebandier de me les apprendre ? »

Davos s'agenouilla. « Si offense j'ai pu commettre, prenez ma tête. Je mourrai tel que j'ai vécu, loyalement vôtre. Mais écoutez-moi d'abord. Ecoutez-moi, de grâce, en souvenir des oignons que je vous apportai comme des doigts que vous me prîtes. »

Stannis fit glisser Illumination hors de son fourreau. Le rougeoiement de la lame inonda la salle. « Dis à ton gré, mais dis-le vite. » Les muscles de son cou saillaient comme des câbles.

A tâtons, Davos farfouilla dans son manteau et en retira le bout de parchemin fripé. Ça ne payait guère de mine, ce feuillet chétif, et pourtant il n'avait rien d'autre pour égide. « Une Main du roi se devrait toujours de savoir lire et écrire. Mestre Pylos m'a enseigné les rudiments. » Il lissa le document sur son genou, puis se mit à lire à la lumière de l'épée magique.

JON

Dans son rêve, il était de retour à Winterfell et longeait en boitant les rois de pierre alignés sur leurs trônes. Leurs yeux de granit gris le suivaient au fur et à mesure qu'il passait, et leurs doigts de granit gris se crispaient sur la garde des épées rouillées qui reposaient sur leurs genoux. *Tu n'es pas un Stark,* les entendait-il grommeler d'une grosse voix de granit gris. *Il n'y a pas de place pour toi en ces lieux. Va-t'en.* Il s'enfonçait plus avant dans les ténèbres. « Père ? appelait-il. Bran ? Rickon ? » Aucun d'entre eux ne répondait. Un courant d'air glacial lui soufflait sur la nuque. « Oncle ? insista-t-il. Oncle Benjen ? Père ? Je vous en prie, Père, aidez-moi. » D'en haut lui parvenaient des martèlements de tambours. *On banquette dans la grande salle, mais je n'y suis pas bienvenu. Je ne suis pas un Stark, et je n'ai pas de place en ces lieux.* Sa béquille lui échappa, et il tomba sur les genoux. Les cryptes se faisaient de plus en plus noires. *Une lumière a disparu de quelque part.* « Ygrid ? murmura-t-il. Pardonne-moi. S'il te plaît. » Mais il n'y avait là qu'un loup-garou – un épouvantable loup-garou gris maculé de sang, dont les prunelles d'or perçaient les ténèbres de leur éclatante affliction…

La cellule était sombre, et dur le lit sur lequel il gisait. Son lit, son propre lit, se rappela-t-il, le lit qui était le sien dans la cellule qu'il occupait, sous les appartements du Vieil Ours, en sa qualité d'aide de camp. Un lit qui n'aurait dû lui procurer, normalement, que des rêves plus agréables. Or, il pelait de froid, malgré ses monceaux de fourrures. C'est que cette cellule, avant l'expédition, Fantôme l'avait partagée avec lui, Fantôme

dont la chaleur combattait le glacial des nuits. Tandis qu'à la belle étoile, au-delà du Mur, Ygrid dormait à ses côtés. *Et me voici privé de tous deux, maintenant.* Ygrid, il l'avait brûlée de ses propres mains, comme elle aurait désiré l'être, il le savait ; quant à Fantôme… *Où es-tu, toi ?* Etait-il mort, lui aussi ? Etait-ce cela que signifiait son rêve de tout à l'heure, avec les cryptes et la robe ensanglantée du loup ? Mais le loup de son rêve était gris, pas blanc. *Gris, comme le loup de Bran.* Les Thenns auraient donc traqué puis abattu leur agresseur de Reine-Couronne ? Alors, c'est Bran que lui-même avait perdu pour jamais, cette fois.

Jon s'efforçait justement de démêler tout cet écheveau quand retentit la sonnerie de cor.

Le cor de l'Hiver, songea-t-il, encore embrumé de sommeil. Mais non, non, cela ne se pouvait pas, puisque le cor de Joramun, Mance n'avait pas réussi à le découvrir. Un second appel retentit, aussi grave, aussi prolongé que le précédent. Il fallait se lever, bien sûr, et il fallait se rendre sur le Mur, oui oui, mais que c'était dur, bons dieux… !

Il repoussa ses fourrures et parvint à s'asseoir. La douleur lui parut plus sourde, dans sa jambe, en tout cas tout sauf intolérable. Comme il s'était couché, pour avoir plus chaud, sans quitter ses sous-vêtements, ses braies ni sa tunique, il n'eut qu'à renfiler ses bottes puis à revêtir ses cuirs, sa maille et son manteau. Et comme le cor sonnait à nouveau, deux longs appels toujours, il se balança Grand-Griffe sur l'épaule, attrapa sa béquille et, cahin-caha, descendit l'escalier.

Il faisait nuit noire, dehors, froid de canard et ciel couvert. Tours et forts déversaient à qui mieux mieux leurs effectifs de frères qui, tout en cahotant vers le Mur, achevaient de boucler leur baudrier. Jon chercha des yeux Pyp et Grenn, mais en vain. Peut-être l'un d'eux était-il la sentinelle qui sonnait du cor. *Ça, c'est Mance, pour le coup,* songea-t-il. *Il est quand même arrivé, finalement.* Une bonne chose. *On va livrer bataille, et puis on se reposera. Mort ou vif, n'importe, on se reposera.*

A l'ancien emplacement de l'escalier ne subsistait plus, au bas du Mur, qu'un prodigieux méli-mélo de pans de glace en miettes et de poutres carbonisées. Le treuil permettait toujours

d'accéder au sommet, mais la cage ne pouvait contenir que dix hommes à la fois, et comme elle avait déjà entrepris son ascension lorsque Jon se présenta, il se trouva contraint d'attendre le prochain voyage. D'autres patientaient avec lui : Satin, Mully, Botte-en-rab, Muids, puis ce grand blondin d'Harse, que tout le monde appelait Tocard, à cause de sa formidable ganache, et au surplus palefrenier de son état, l'une des rares taupes demeurées à Châteaunoir. Ses autres congénères avaient dare-dare regagné La Mole et leurs champs, leurs masures ou leurs pieux du bordel, sous terre. Mais c'est qu'il avait envie de prendre le noir, ce grand benêt-là tout en dents de Tocard. Elle aussi était toujours là, tiens, Zei, la pute qui s'était révélée si douée à l'arbalète, plus les trois orphelins que Noye avait gardés, leurs pères ayant péri dans l'escalier. Ils étaient bien petits, ceux-là – neuf, huit et cinq ans –, mais ils n'avaient apparemment tenté personne d'autre…

Tandis qu'ils attendaient le retour de la cage, Clydas leur servit des coupes de vin aux épices bouillant, pendant qu'Hobb Trois-Doigts passait du pain noir à la ronde. Jon reçut pour sa part un quignon qu'il se mit à ronger d'emblée.

« Est-ce que c'est Mance Rayder ? s'inquiéta Satin.

— On peut l'espérer. » Il y avait dans le noir des trucs pires que les sauvageons. Les propos tenus par leur roi sur le Poing des Premiers Hommes, alors que tout autour la neige était rose, Jon n'était pas près de les oublier. « *Lorsque les morts marchent, il n'est épées ni pieux ni murs qui vaillent. On ne peut combattre les morts, Jon Snow. Je le sais deux fois mieux que quiconque au monde.* » Rien que de repenser à ça, le vent vous paraissait comme un peu plus froid.

Enfin, la cage redescendit en quincaillant, roulant au bout de ses longues chaînes, et ils s'y entassèrent en silence avant de refermer la porte.

Peu d'instants après que Mully eut branlé par trois fois la corde de la cloche, ils commencèrent à s'élever, non sans à-coups ni faux départs d'abord, puis de manière moins heurtée. Nul ne soufflait mot. En atteignant le sommet, la cage ballottait pas mal, et ils n'en émergèrent qu'un par un. Tocard tendit à Jon une main secourable pour l'aider à prendre pied sur la

glace. Le froid vous y écrasait la gueule comme un coup de poing.

Des feux brûlaient en ligne le long du Mur, dans des paniers de fer que supportaient des perches plus hautes qu'un homme. Le tisonnier glacé de la bise tourmentait les flammes si incessamment que leur sinistre lumière orange n'arrêtait pas de s'affoler en tourbillonnant. Des fagots de carreaux, de flèches, de lances et de dards de scorpions se trouvaient apprêtés partout. Des pierres étaient empilées en pyramides de dix pieds de haut ; de grosses futailles en bois d'huile de lampe et de poix étaient sagement rangées à côté. Châteaunoir, Bowen Marsh l'avait laissé fort bien approvisionné en toutes choses ; seuls y manquaient les défenseurs. Le vent flagellait les manteaux noirs des sentinelles épouvantails qui, pique au poing, bordaient le chemin de ronde. « J'espère que ce n'est pas l'une d'elles qui a sonné le cor, dit Jon à Donal Noye en venant boitiller près de lui.

— Tu entends ça ? répondit Noye, c'est quoi ? »

Il y avait le vent, il y avait des chevaux, et puis quelque chose d'autre. « Un mammouth, fit Jon. Ça, c'est un mammouth. »

L'haleine de l'armurier se gelait au sortir de ses larges narines épatées. Au nord du Mur s'étendait comme à l'infini la houle des ténèbres. Jon discernait le vague rougeoiement de feux lointains qui se déplaçaient sous bois. Mance, c'était, aussi sûr et certain que le retour de l'aube. Les Autres n'allumaient pas de torches, eux…

« Comment qu'on se bat contre eux, si on peut pas les voir ? » demanda Tocard.

Donal Noye se tourna vers les deux gigantesques trébuchets que Bowen Marsh avait fait remettre en état de marche. *« Lumière !* » rugit-il.

Des barils de poix furent chargés en un tournemain dans les poches à fronde puis embrasés avec une torche. Le vent attisait furieusement les flammes, d'un rouge ardent. « FEU ! » aboya Noye. Les contrepoids basculèrent vers le bas, les bras de lancement se dressèrent avant de frapper, *pouf !* les barres transversales capitonnées. La poix brûlante traversa les

ténèbres en tournoyant sur elle-même et en projetant un étrange éclairage intermittent sur le sol en contrebas. A la faveur de ce clair-obscur, Jon entrevit des mammouths en procession balourde et, en un clin d'œil, ne vit à nouveau plus rien. *Ils étaient une douzaine, voire davantage.* Là-dessus, les barils explosèrent en touchant le sol. Une basse profonde se mit à trompeter, puis un géant fulmina quelque chose en vieille langue, et le tonnerre de sa voix évoquait des époques si révolues que Jon en eut des sueurs froides le long de l'échiné.

« Encore ! » cria Noye, et les trébuchets furent rechargés, et deux nouveaux barils de poix embrasée volèrent en crépitant dans l'obscurité s'écraser parmi l'ennemi. Cette fois, l'un d'eux frappa un arbre mort qui s'environna de flammes. *Pas une douzaine,* se ravisa Jon, *une centaine de mammouths.*

Il s'approcha du vide. *Gaffe,* s'enjoignit-il, *ça ferait une sacrée chute.* Alyn le Rouge emboucha derechef son cor de guetteur. *Aaaaahooooooooooooooooooooooooo, aaaaahooooooooooooooooooooooooo.* Hormis que, pour le coup, les sauvageons répliquèrent, et pas rien qu'avec un cor, avec une bonne douzaine, puis avec des tambours et des cornemuses par-dessus le marché. *On est venus, oui,* semblaient-ils clamer, *venus briser votre Mur et venus vous piquer vos terres et venus vous faucher vos filles.* Hululait la bise et grinçaient, craquaient les trébuchets, s'envolaient *pouf ! pouf !* les barils de poix. Derrière les géants et les mammouths venaient sus au Mur, vit Jon, des hommes armés d'arcs et de haches. Etaient-ils vingt, étaient-ils vingt mille ? Dans le noir, impossible à dire. *C'est une bataille d'aveugles que celle-ci, mais Mance en a quelques milliers de plus que nous.*

« La porte ! gueula Pyp. Ils sont à la *PORTE ! »*

Le Mur était trop colossal pour rien avoir à redouter des méthodes d'assaut ordinaires ; trop haut pour des échelles ou des tours de siège, et trop épais pour des béliers. Aucune catapulte au monde n'était capable de propulser le gigantesque bloc de pierre qu'il eût fallu pour y faire une quelconque brèche, et quant à tenter de l'incendier, la glace en fusion eût tôt fait d'étouffer les flammes. On pouvait certes l'escalader, ainsi que venaient de le faire près de Griposte les commandos, mais à

condition d'être aussi vigoureux qu'en forme et d'avoir la main sûre, et encore risquait-on même dans ce cas de finir à la façon de Jarl, empalé sur un pin. *Il leur faut à tout prix s'emparer de la porte, sans quoi ils ne sauraient passer.*

Encore le terme de *porte* ne servait-il à désigner qu'un tunnel sinueux au travers de la glace, plus exigu qu'aucune entrée de château dans les Sept Couronnes et tellement resserré que les patrouilleurs ne pouvaient l'emprunter qu'en file indienne et chacun menant son cheval par la bride. Trois grilles de fer le ponctuaient intérieurement, toutes trois verrouillées, entortillées de chaînes et surmontées d'un assommoir. Quant au vantail extérieur, son bon vieux chêne, épais de neuf pouces et clouté de fer, ne le rendait pas spécialement vulnérable. *Mais Mance dispose de mammouths*, se dit Jon à la réflexion, *ainsi que de géants.*

« Doivent un peu se cailler, en bas, dit Noye. Vous dirait pas de les réchauffer, les gars ? » Une douzaine de jarres d'huile de lampe se trouvaient alignées au bord du précipice. Pyp les parcourut une à une muni d'une torche et les alluma. Owen Ballot marchait à sa suite et, l'une après l'autre, les fit basculer dans le vide. De longues langues de feu jaunâtres les environnaient de volutes au fur et à mesure qu'elles dégringolaient. A peine la dernière eut-elle disparu qu'à coups de pied Grenn libéra de ses cales un baril de poix et l'expédia plein de gargouillis rouler à son tour au gouffre. Au boucan d'en bas succéda, délicieux pour les défenseurs, un concert de plaintes et de glapissements.

En dépit de quoi les tambours persistaient à battre, les trébuchets à vibrer, soubresauter, *pouf ! pouf !* tandis qu'affluaient dans la nuit, tels des chants d'oiseaux farfelus, les couinements farouches des cornemuses. Du coup, septon Cellador se piquait lui-même de brailler, de sa voix tremblotante d'ivrogne pâteux :

« Gente Mère, ô fontaine de miséricorde,
Préserve nos fils de la guerre, nous t'en conjurons,
Suspends les épées et suspends les flèches,
Permets qu'ils connaissent… »

Donal Noye lui fonça dedans. « Le premier type que j'attrape à suspendre ses coups, j'y fous son cul froncé par-dessus bord..., à commencer par toi, septon. *Archers !* On en a, oui, des putains d'archers ?

— Moi, dit Satin.

— Et moi, dit Mully. Mais comment je fais pour viser ma cible ? Fait aussi noir que dans un porc ! Où c' qu'y sont, vos gus ? »

Noye pointa l'index au nord. « Tirez toujours, et tant que vous pouvez, peut-être vous aurez des touches, par-ci par-là. Au moins ça les emmerdera. » Il jeta un regard à la ronde sur les figures éclairées par le feu. « Me faut deux arcs et deux piques pour m'aider à tenir le tunnel, s'ils arrivent à défoncer la porte. » Plus de dix firent un pas en avant, et l'armurier préleva ses quatre. « A toi le Mur, Jon, jusqu'à mon retour. »

Jon crut d'abord avoir mal entendu. Il avait eu comme l'impression que Noye lui déléguait le commandement. « Messire ?

— *Messire ?* Suis que forgeron. A toi le Mur, j'ai dit. »

Il y a des hommes plus âgés, faillit protester Jon, *plus compétents. Je ne suis encore qu'un bleu, qu'un novice, et je suis non seulement blessé mais inculpé de désertion.* Il en avait la bouche sèche comme un vieil os. « Hm », fut tout ce qu'il parvint à proférer.

Après coup, cette nuit devait lui faire l'effet de n'avoir été rien d'autre qu'un rêve. Côte à côte avec les soldats de paille et crispant leurs mains à demi gelées sur leurs arcs et leurs arbalètes, ses hommes durent bien lâcher cent volées de traits contre un ennemi qu'ils ne voyaient jamais. De loin en loin leur survenait au vol en guise de réponse une flèche sauvageonne. Il expédia certains des siens se charger des petites catapultes et fit pulluler l'air de pierres déchiquetées grosses comme un poing de géant, mais les ténèbres les déglutissaient aussi prestement que vous goberiez, vous, une poignée de noix. Des mammouths trompetaient dans le noir, des voix bizarres lançaient des appels en des langues encore plus bizarres, et septon Cellador conjurait l'aube d'arriver par des beuglements tellement avinés que Jon

se vit à son tour tenté de le flanquer par-dessus bord. Ils entendirent un mammouth agoniser sous leurs pieds et en virent un autre se ruer tout en flammes à travers les bois, piétinant indistinctement les arbres et les hommes. Le vent soufflait, glacial et de plus en plus. Hobb fit monter des bols de soupe à l'oignon dont Owen et Clydas assurèrent le service en faisant la tournée des postes, afin que chacun pût continuer de décocher sa flèche entre deux lapées. Zei se joignit au groupe avec son arbalète. Des heures de secousses et de chocs incessants finirent par détraquer quelque chose dans le trébuchet de droite dont le contrepoids tomba comme une masse en se détachant, libérant par là, de manière aussi soudaine que catastrophique, le bras propulseur qui, non sans formidables craquements de bois déchiré, s'abattit de biais. Le trébuchet de gauche continua bien de lancer, lui, mais les sauvageons n'avaient pas tardé à comprendre que mieux valait éviter la zone des impacts.

Il nous faudrait vingt trébuchets, pas deux, et ils devraient être montés sur des patins de traîneaux et des plaques tournantes, afin qu'on puisse les déplacer. Mais c'était là une idée futile. Autant rêver, tant qu'il y était, d'avoir sous la main un millier d'hommes supplémentaires et, pourquoi pas ? deux ou trois dragons…

Donal Noye ne revenait pas, ni aucun de ceux qu'il avait emmenés tenir avec lui ce fameux tunnel noir et froid. *Le Mur est à moi,* se répétait Jon chaque fois qu'il sentait ses forces sur le point de l'abandonner. Il s'était lui-même saisi d'un grand arc, et ses doigts raidis n'arrêtaient pas de rouspéter contre l'excès du froid. Sans parler de la fièvre, qui était aussi de retour et qui lui secouait la jambe de tremblements irrépressibles grâce auxquels la douleur, telle une lame rougie à blanc, le lancinait de toutes parts. *Encore une flèche, et puis je me repose,* s'était-il dit et répété bien cinquante fois. *Rien qu'une de plus*. Mais son carquois se trouvait-il vide, l'une des taupes orphelines se dépêchait de le lui changer. *Encore un carquois, et puis je m'arrête*. L'aurore ne pouvait plus être bien loin.

Or, le matin survint sans qu'aucun d'eux s'en rendît d'abord véritablement compte. Le monde était encore

enténébré, mais le noir s'était changé en gris, et les formes commençaient à émerger vaguement de l'obscurité. Jon abaissa son arc pour observer les lourds nuages amoncelés vers l'est. Derrière se discernait comme une lueur, mais il rêvait peut-être, tout simplement. Il encocha une nouvelle flèche.

Et, soudain, le soleil levant perça au travers, dardant des rais de lumière pâlots sur le champ de bataille. Jon se surprit à retenir son souffle pendant que son regard balayait la bande de terre à peu près défrichée qui séparait sur un demi-mille le Mur et la lisière de la forêt. La moitié d'une nuit avait suffi pour en faire un désert d'herbe noircie, de poix crevant à grosses bulles, de pierres éparpillées, de cadavres. La carcasse du mammouth brûlé attirait déjà les corbeaux. A terre gisaient aussi des géants morts, mais, derrière eux…

Sur sa gauche s'élevèrent des gémissements, et il entendit septon Cellador marmotter : « Miséricorde, Mère, aïe aïe, aïe aïe aïe, *Mère, miséricorde.* »

Sous les arbres se massaient tous les sauvageons du monde : razzieurs et géants, zomans, mutants et montagnards, marins d'eau salée, cannibales des fleuves gelés, troglodytes aux visages teints, voitures à chiens de la Grève glacée, Pieds Cornés dont la plante semblait être de cuir bouilli, toute l'étrange barbarie qu'avait enfin pu agglutiner Mance dans l'espoir d'emporter le Mur. *Ces terres ne sont pas les vôtres,* eut envie de leur gueuler Jon. *Il n'y a pas de place ici pour vous. Allez-vous-en.* De quoi faire s'esclaffer, il croyait l'entendre, un Tormund Fléau-d'Ogres, alors qu'Ygrid aurait décrété : « T'y connais rien, Jon Snow »… Il fit jouer sa main d'épée, en en ployant et déployant les doigts, tout parfaitement conscient qu'il était que les épées n'entreraient jamais dans la danse, ici, sur son perchoir.

Il grelottait de froid, tremblait de fièvre et, tout à coup, le poids de l'arc excéda ses forces. La bataille avec le Magnar n'avait rien été, comprit-il, et pour moins que rien comptaient les combats de la nuit passée, ce n'était là qu'un coup de sonde, un picotement de poignard dans le noir pour voir s'il était possible de les prendre à l'improviste. Ce n'était qu'à présent qu'allaient débuter les choses vraiment sérieuses.

« Je m'étais jamais attendu à ce qu'y en aurait *tant* », fit Satin.

Jon, si. Pour les avoir déjà vus, quoique pas de cette façon, pas formés en ligne de bataille. Durant la marche, c'était sur des lieues et des lieues que s'étirait, tel un ver gigantesque, la colonne sauvageonne, si bien que vous n'en aviez jamais de vision globale. Alors que là, là…

« Ça y est, dit quelqu'un d'une voix étranglée, les v'là. »

Les mammouths occupaient le centre du dispositif sauvageon, vit Jon. Une centaine ou davantage, et chevauchés par des géants qui brandissaient des haches ou des masses de pierre énormes. D'autres géants les escortaient, qui roulaient à foulées prodigieuses un tronc d'arbre taillé en pointe et monté sur de grandes roues de bois. *Un bélier,* se dit-il sombrement. Si tant est que la porte tînt toujours, en bas, quelques câlins de ce machin-là suffiraient à la fracasser le temps de le dire. De part et d'autre des géants déferlaient à la course, avec une vague de cavaliers harnachés de cuir bouilli et armés de lances durcies au feu, des tas d'archers et des centaines de fantassins munis de boucliers de cuir et de piques et de frondes et de gourdins. Les chariots en os de la Grève glacée faisaient sur les flancs un fracas du tonnerre en rebondissant par-dessus rochers et racines derrière leurs monstrueux attelages de dogues blancs. *La fureur de la sauvagerie*, songea Jon, les tympans percés par les stridences des cornemuses, les abois et les jappements, le barrissement des mammouths, les cris et les sifflets du peuple libre, les vociférations en vieille langue des géants, l'écho des tambours que la glace répercutait à l'infini comme un grondement de tonnerre perpétuel.

Autour de lui, le désespoir s'était fait palpable. « Doit bien y en avoir cent mille…, geignit Satin. Comment qu'on pourrait stopper tout ça, nous ?

— C'est le Mur qui va les stopper », s'entendit déclarer Jon. Il se tourna pour le répéter d'une voix plus forte. « Le *Mur* qui va les stopper. *Le Mur se défend lui-même ! »* Des mots creux, mais qu'il avait besoin de prononcer, qu'il avait presque aussi fort que ses frères besoin d'entendre. « Mance se figure peut-être qu'il va nous intimider parce qu'il a l'avantage du nombre ?

Il nous prend peut-être pour des *idiots* ? » Il gueulait à présent de toutes ses forces, ayant complètement oublié sa jambe, et chacun l'écoutait, là. « Les chariots, les cavaliers, tous ces pitres à pied..., quel mal ils vont nous faire, en haut, ici, à nous ? Y en a, parmi vous, des fois, qui ont vu un mammouth escalader un mur ? » Il éclata de rire, et, du coup, Pyp, Owen et une demi-douzaine d'autres firent pareil. « *Rien* c'est, tout ça, moins que nos frères de paille, là, bernique, ils ne peuvent pas nous atteindre, ils ne peuvent pas nous blesser, et ils ne nous fichent pas la frousse, hein, si ?

— *NON !* hurla Grenn.

— Ils sont en bas, nous sommes en haut, reprit Jon, et, tant que nous tenons la porte, ils ne peuvent pas passer. *Ils ne pourront pas passer ! »* Ils s'étaient entre-temps tous mis à crier, à lui retourner à pleine gorge ses propres paroles ; ils brandissaient en l'air leurs épées, leurs arcs, et leurs joues s'empourpraient d'enthousiasme. Apercevant un cor de guerre sous le bras de Muids, « Frère, lui lança Jon, sonne-nous la bataille. »

Avec un grand sourire, Muids porta le cor à ses lèvres et en tira les deux longs appels signifiant *sauvageons*. D'autres cors reprirent ici la sonnerie puis là, puis là, si bien que le Mur lui-même parut frissonner tout entier, et que l'écho formidable de ces voix de basse plaintives finit par couvrir tout autre bruit.

« Archers, dit Jon quand les cors se furent éteints, vous allez tous tant que vous êtes me concentrer foutrement le tir sur les géants qui portent ce bélier. Vous ne tirerez *qu'à mon ordre*, pas avant. *LES GEANTS, LE BELIER*. Je veux leur voir grêler dessus des flèches à chaque pas, mais nous attendrons qu'ils se trouvent à portée. Quiconque me gaspille une flèche devra descendre la récupérer, c'est bien entendu ?

— Oui, glapit Owen Ballot, entendu, lord Snow ! »

Jon se mit à rire, à rire ou comme un ivrogne ou comme un fou, et ses hommes aussi. Les chariots et la cavalerie qui fonçaient sur les flancs se trouvaient désormais, vit-il, très en avant du centre. Les sauvageons n'avaient pas encore parcouru un tiers du demi-mille qui les séparait du Mur que déjà se désagrégeait leur ligne de bataille. « Chargez-moi le trébuchet

avec des chausse-trapes, ordonna Jon. Owen, Muids, orientez-moi les catapultes vers le centre. Scorpions, chargez des piques ardentes et larguez quand je vous l'ordonne. » Son doigt désigna tour à tour les mioches de La Mole. « Toi, toi et toi, des torches, et tenez-vous prêts. »

Les archers sauvageons ne demeuraient pas inactifs, loin de là, au cours de leur avance, car après une dizaine de pas au galop, ils s'arrêtaient, tiraient, reprenaient leur course en avant. Et ils étaient si nombreux que l'air se trouvait en permanence foisonner de flèches, au vol toutefois déplorablement court. *Du gâchis,* songea Jon. *Une véritable démonstration de leur manque de discipline.* Les arcs en corne et en bois du peuple libre ne faisaient pas le poids contre les arcs en if, beaucoup plus grands, de la Garde de Nuit, mais cela n'empêchait pas les sauvageons de prétendre atteindre l'adversaire perché sept cents pieds plus haut. « *Laissez-les tirer,* commanda Jon. Attendez. Patience. » Leurs manteaux claquaient derrière eux. « Nous avons le vent juste en face, ça va réduire notre portée. Attendez. » *Plus près, plus près.* Les cornemuses vagissaient, les tambours grondaient, les flèches sauvageonnes papillotaient un instant puis tombaient.

« BANDEZ. » Jon leva son propre arc et le banda jusqu'à ce que l'empennage de la flèche lui frôlât l'oreille. Satin fit de même, et Grenn et Owen Ballot, Botte-en-rab, Jack Noirbouloir, Emrick et Arron. Zei se hissa l'arbalète à hauteur d'épaule. Jon regardait le bélier s'approcher, s'approcher, balourdement flanqué par les mammouths et par les géants. Si petits qu'il aurait pu les écrabouiller tous, eût-on dit, dans une seule main. *Dommage que ma main ne soit pas assez grande…* S'approcher, traversant le champ de carnage. Une centaine de corbeaux s'envola, délaissant la charogne de mammouth, lorsque se fendit sur elle la marée tapageuse des sauvageons. Plus près, plus près, plus…

« LACHEZ ! »

Les noires flèches plongèrent en sifflant de toutes leurs plumes comme des serpents ailés. Jon n'attendit pas de voir où elles frappaient. A peine avait-il décoché la première que ses doigts cherchaient la suivante. *« ENCOCHEZ. BANDEZ.*

LACHEZ. » Pas plus tôt se fut-elle envolée qu'une autre se présenta. « *ENCOCHEZ. BANDEZ. LACHEZ.* » Et ainsi de suite et ainsi de suite et ainsi de suite. « *Trébuchet !* » cria Jon, et *crrrac !* entendit-il, et *pouf !* tandis qu'une centaine de chausse-trapes hérissées de pointes d'acier prenaient l'air en virevoltant. *« Catapultes !* lança-t-il, *scorpions ! »* et puis : « *Archers ! tir à volonté ! »* A présent, les flèches sauvageonnes atteignaient le Mur, une centaine de pieds plus bas. Un deuxième géant pivota sur lui-même en titubant. *Encocher, bander, lâcher.* Un mammouth fit une embardée contre son voisin, éparpillant des géants par terre. *Encocher, bander, lâcher.* Le bélier gisait immobilisé, les géants chargés de le manier étant tous ou mourants ou morts. *« Flèches enflammées !* hurla-t-il, je veux qu'il brûle, ce bélier. » Les cris stridents des mammouths blessés et les plaintes retentissantes des géants, tout cela faisait, mêlé au vacarme des cornemuses et des tambours, une musique abominable, mais les archers de Jon n'en persistaient pas moins à encocher, bander, lâcher comme s'ils étaient devenus aussi sourds que feu Dick Follard. Ils pouvaient bien être l'écume et la lie de l'ordre, ça ne les empêchait pas d'être des hommes de la Garde de Nuit, ou trop peu s'en fallait pour en tenir compte. *Et voilà pourquoi les autres ne passeront pas.*

L'un des mammouths s'était emballé et, galopant comme un fou furieux, assommait à coups de trompe ceux des archers sauvageons qu'il ne foulait pas aux pieds. Jon banda son arc une fois de plus et ficha une flèche supplémentaire dans la croupe hirsute de l'animal pour l'encourager à persévérer. A l'est comme à l'ouest, les flancs de l'armée sauvageonne avaient atteint le Mur sans rencontrer d'opposition. Les chariots s'immobilisaient au pied de la gigantesque falaise de glace ou y tournaient bride, tandis que les hommes à cheval venaient sans trêve y grouiller, s'y enchevêtrer. *« A la porte ! »* gueula quelqu'un. Botte-en-rab, peut-être. « *Mammouth à la porte !*

— Du feu, aboya Jon. Grenn, Pyp. »

Grenn se débarrassa vivement de son arc, coucha de force une futaille d'huile sur le flanc, la roula vers le bord du gouffre, et après que Pyp en eut fait sauter la bonde à coups de maillet puis y eut fourré un tortillon de tissu et l'eut enflammé avec une

torche, ils la poussèrent à eux deux dans le vide. Son explosion, quelque cent pieds plus bas, lorsqu'elle heurta le Mur, emplit l'atmosphère de débris de douves et d'huile embrasée. Mais déjà Grenn en roulait une deuxième vers le précipice, Muids une troisième, et Pyp les mettait à feu. « *'l est eu !* se mit à crier Satin, tellement démanché par-dessus bord que Jon crut dur comme fer qu'il allait forcément tomber, *'l est eu ! 'l est eu ! 'l est EU !* » On percevait le mugissement du feu. Enveloppé de flammes apparut brusquement un géant qui chancela puis roula à terre.

Et, sur ce, tout aussi brusquement, eut lieu la déroute des mammouths, qui, terrifiés par la fumée, les flammes, allaient dans leur fuite éperdue donner tête baissée dans ceux qui les suivaient. Lesquels reculèrent à leur tour, tandis que, derrière eux, géants et sauvageons se bousculaient à qui mieux mieux pour n'être pas sur leur passage. En moins d'une seconde, tout le centre du dispositif se trouvait en pleine désagrégation. Se voyant abandonnés, les cavaliers des flancs décidèrent de déguerpir aussi, sans qu'aucun d'entre eux eût seulement reçu son baptême du sang. Quant aux chariots, c'est à grand fracas qu'ils se replièrent eux-mêmes, sans avoir rien fait d'autre que sembler terribles et se montrer on ne peut plus bruyants. *Quand ils rompent, ils rompent dur,* songea Jon Snow en regardant leur débandade. Les tambours étaient tous devenus muets. *Que vous dit, Mance, de cette musique-là ? La trouvez-vous à votre goût, la femme du Dornien ?* « Nous avons quelqu'un de blessé ? demanda-t-il.

— Ces putains de bougres, y-z-ont eu ma jambe. » Botte-en-rab arracha la flèche et la brandit au-dessus de sa tête. « Celle en bois ! »

De vagues hourras s'élevèrent, assez maigrichons. Zei prit Owen par les mains, lui fit faire un tour de danse et puis le régala, là, sous les yeux de tous, d'un long patin gluant. Elle prétendait embrasser Jon aussi, mais il l'attrapa par l'épaule et la repoussa gentiment mais fermement. « Non », dit-il. *Fini, les baisers, moi.* Il était tout à coup trop las pour rester debout, et, de l'aine au genou, sa jambe souffrait mille morts. Il saisit sa

béquille à tâtons. « Pyp, aide-moi à gagner la cage. Grenn, tu prends le Mur.

— *Moi ?* fit Grenn.

— *Lui ?* » fit Pyp. Il était difficile de savoir lequel des deux était le plus horrifié.

« M-m-mais, bégaya Grenn, m-m-mais j' fais q-q-quoi, s'y z-z-z-attaquent encore un coup, les sauvageons ?

— Arrête-les », répondit Jon.

Pendant que la cage descendait, Pyp retira son heaume et s'épongea le front. « De la sueur gelée. Y a plus dégueulasse, tu crois, que la sueur gelée ? » Il se mit à rigoler. « Bons dieux, je crois pas que j'ai jamais eu si faim. Je boufferais un aurochs entier, j' te jure. Tu crois qu'Hobb voudra bien nous faire mijoter Grenn ? » Son sourire s'éteignit quand il remarqua la mine de Jon. « Ça va pas ? C'est ta patte ?

— Ma patte », convint Jon. Même les mots étaient un effort.

« Pas la bataille, au moins ? La bataille, on l'a gagnée.

— Attends que j'aie vu la porte pour me demander », répliqua Jon, sombrement. *J'ai envie d'un bon feu, d'un bon repas chaud, d'un bon lit douillet, et de quelque chose qui oblige ma jambe à cesser de me faire mal…* Seulement, il lui fallait d'abord aller examiner l'état du tunnel et savoir ce qu'était devenu Donal Noye.

Après la bataille contre les Thenns, il avait fallu près d'une journée pour déblayer la glace et les poutres brisées qui bloquaient la porte intérieure. Ne voyant là qu'un obstacle de plus pour Mance Rayder, Pat le Tavelé, Muids et certains autres du Génie s'étaient faits les ardents partisans de laisser les choses en l'état, mais, comme cette solution aurait impliqué que l'on renonce à la défense du tunnel, Noye avait refusé d'en entendre seulement parler. A condition de poster des hommes dans les assommoirs et des archers et des piques derrière chacune des grilles intérieures, il suffisait, à l'entendre, d'une poignée de frères déterminés pour tenir en échec un nombre de sauvageons cent fois supérieur et d'obstruer le passage à force de cadavres. Il n'était pas question pour lui d'accorder à Mance ses coudées franches sous la glace. Bref, on s'était finalement

armés de pics, de pelles et de câbles pour évacuer les décombres de l'escalier, puis pour creuser une tranchée d'accès jusqu'à la porte.

Jon battait la semelle auprès des barreaux de fer glacé en attendant que Pyp rapporte le double des clefs de chez mestre Aemon lorsqu'il eut la stupeur de le voir survenir accompagné de celui-ci ; Clydas les escortait, muni d'une lanterne. « Tu passeras me voir quand nous en aurons terminé, dit le vieil homme à Jon pendant que Pyp farfouillait dans les chaînes. Il va me falloir rafraîchir ton emplâtre et te changer ton pansement. Et je m'abuse fort, ou une rallonge de vinsonge ne sera pas de refus contre la douleur, hein… ? »

Jon acquiesça d'un hochement las. Une fois libérée la porte, Pyp ouvrit la marche, suivi de Clydas avec sa lanterne. Quant à Jon, ce lui fut un exploit que de marcher vaille que vaille au même pas que mestre Aemon. La glace vous serrait de près, tout autour, et vous sentiez aussi péniblement le froid s'infiltrer dans vos moelles que le Mur s'appesantir sur vous de toute sa masse. Vous aviez comme l'impression de déambuler dans la gargamelle d'un dragon de glace. Ça ne tournicotait dans un sens que pour tournicoter dans l'autre un peu plus loin. Après que Pyp eut décadenassé une deuxième porte de fer, on reprit la marche, et par-delà de nouveaux méandres apparut tout à coup, devant, une vague lumière pâle. *Y a du vilain,* se dit Jon instantanément. *Du très très très vilain…*

« Du sang par terre », confirma Pyp.

C'était tout au bout du tunnel sur une longueur de quelque vingt pieds que s'était déroulée une lutte à mort. Déchiquetée, fracassée, brisée, la porte extérieure en chêne bardé de fer avait fini par être arrachée de ses gonds, et l'un des géants s'était faufilé parmi les débris. Les détails de la scène macabre que révéla sur ces entrefaites le halo de la lanterne étaient d'un rouge immonde. Pendant que Pyp se détournait pour dégueuler, Jon lui-même se surprit à envier la cécité de mestre Aemon.

Pour accueillir les assaillants, Noye et ses hommes étaient restés en deçà d'une puissante grille de fer identique aux deux que Pyp avait précédemment ouvertes. Les deux arbalétriers avaient eu beau mettre au but une douzaine de carreaux tandis

que le géant se ruait vers eux, il avait encore fallu que les piques interviennent et frappent, frappent, frappent entre les barreaux, ce qui n'avait quand même pas empêché l'adversaire de dévisser la tête à Pat le Tavelé, d'empoigner la grille et de la forcer. Des maillons de chaîne brisés traînaient à terre. *Un seul géant. L'œuvre d'un seul géant, tout ça…*

« Ils sont tous morts ? demanda mestre Aemon dans un souffle.

— Oui. Donal a été le dernier. » Une bonne moitié de l'épée de Noye était enfoncée dans la gorge du géant. Alors qu'aux yeux de Jon, l'armurier avait toujours eu un aspect assez colossal, là, dans l'étau des bras prodigieux du géant, c'est presque d'un gosse qu'il avait l'air. « Le géant lui a rompu l'échine. Je ne sais pas lequel a péri le premier. » Il saisit la lanterne et s'avança pour mieux examiner les choses. « Mag. » *Je suis le dernier des géants…* Une tristesse l'étreignit, à y repenser, mais il n'avait pas de temps à perdre pour la tristesse. « C'était Mag le Puissant. Le roi des géants. »

Le besoin de soleil l'empoigna. Il faisait trop noir, il faisait trop froid là-dedans, dans le tunnel, et la puanteur de mort et de sang y était par trop suffocante. Jon rendit la lanterne à Clydas, s'effaça pour contourner les cadavres et se glisser à travers la grille démantibulée, puis s'avança vers le jour sous couleur d'aller se rendre un peu compte de l'état des choses, au-delà de la porte démolie.

La gigantesque carcasse d'un mammouth mort bloquait en partie l'issue. Le manteau de Jon se prit au passage dans l'une des défenses et s'y fit un accroc. Au-delà gisaient trois nouveaux géants, à demi ensevelis sous des amas de neige fondue, de pierres et de poix solidifiée. A chacun des endroits où les flammes avaient endommagé le Mur, constata Jon en levant les yeux, d'immenses plaques de glace ramollies par la chaleur s'en étaient détachées pour venir s'écraser sur le sol noirci. Les lacunes y étaient aussi dérisoires qu'impressionnantes. *Fou, la masse qu'il représente et l'allure menaçante qu'il a, vu d'ici, comme ça, en suspens…*

Il retourna auprès de ses compagnons, dedans. « Il nous faut réparer tant bien que mal la porte extérieure et puis

boucher cette section-ci du tunnel. Avec des gravats, de la glace, n'importe quoi. Si possible jusqu'à la deuxième porte. A ser Wynton d'assumer le commandement, il est le dernier chevalier restant, mais il va falloir qu'il le fasse *tout de suite,* les géants vont revenir, et sans nous prévenir. Nous devrons lui dire…

— Dis-lui ce que tu voudras, l'interrompit mestre Aemon d'un ton doux. Il sourira, hochera la tête et oubliera. Voilà trente ans, une douzaine de voix se portèrent sur ser Wynton Stout. Il aurait effectivement fait un excellent lord Commandant. Il en aurait encore été capable voilà dix ans. Mais plus maintenant. Tu le sais aussi bien, Jon, que le savait Donal. »

Il était inutile de le nier. « A vous, dans ce cas, de donner l'ordre, répliqua Jon. Vous avez passé toute votre vie sur le Mur, les hommes vous suivront. Il faut absolument que nous fermions la porte.

— Je ne suis qu'un mestre à chaîne et assermenté. Mon ordre sert, Jon. Nous donnons des conseils, pas des ordres.

— Il faut bien que quelqu'un…

— Toi. A toi de mener.

— Non.

— Si, Jon. Cela ne devrait pas être bien long. Jusqu'à ce que la garnison revienne, c'est tout. Le choix de Donal s'était porté sur toi, tout comme auparavant celui de Qhorin Mimain. Le lord Commandant Mormont avait fait de toi son aide de camp. Tu es un fils de Winterfell, un neveu de Benjen Stark. Ce doit être toi ou personne. Le Mur t'appartient, Jon Snow. »

ARYA

Elle le sentait à chacun de ses réveils, le matin, ce trou qui la creusait intérieurement. Ça n'était pas la faim, même si ça l'était aussi, quelquefois. Ça lui faisait comme un vide, comme un désert à l'endroit où elle avait eu le cœur, à l'endroit où ses frères avaient vécu, eux et puis ses parents. La tête aussi lui faisait mal. Pas si mal qu'au tout début, bon, mais sacrément mal quand même encore. Seulement, ça, elle avait fini par s'y habituer, puis la bosse, au moins, se rapetissait petit à petit. Tandis que le trou, dedans, il restait exactement pareil. *Le trou ne se sentira jamais mieux*, se persuadait-elle à l'heure du coucher.

Il y avait des matins où ce qu'elle voulait, c'était rien que ne pas se réveiller du tout. Où, vachement pelotonnée sous son manteau, les yeux vachement fermés, elle tâchait, c'est tout, de se forcer à se rendormir. Que le Limier vous lui foutrait seulement la paix, là, c'est jour et nuit qu'elle aurait roupillé.

Et rêvé. Ce qu'il y avait de plus chouette, là-dedans, rêver. Elle rêvait de loups la plupart des nuits. D'une grande meute de loups, plus elle à leur tête. Elle était plus grande qu'aucun d'entre eux, la plus forte et la plus vive et la plus véloce. Capable de battre à la course tous les chevaux du monde et au combat n'importe quel lion. Qu'elle dénudât simplement ses crocs, tiens, hé bien, même les hommes prenaient la fuite, et ça ne durait pas longtemps, qu'elle reste le ventre vide, et le vent pouvait bien souffler tout le froid qu'il savait, taratata, sa fourrure lui tenait chaud. Et puis elle avait à ses côtés ses frères et ses sœurs, tout plein, des tas, et féroces, et terribles, et à *elle*.

Et puis qui ne la quittaient pas d'une semelle et ne la quitteraient jamais.

Cependant, si ses nuits foisonnaient de loups, ses jours étaient l'apanage du chien. Tous les matins, qu'elle le veuille ou non, Sandor Clegane la faisait se lever. Il l'agonisait, de sa voix râpeuse, ou bien, la plantant de force sur ses pieds, la secouait comme un prunier. Une fois même, il n'avait pas craint de lui balancer un heaume plein d'eau froide en pleine bouille. Elle se leva d'un bond, ahurie de tremblote et de bafouillages, et tenta de se venger par des coups de pied, mais lui, ça ne le fit que rigoler. « Sèche-toi, puis donne à bouffer aux putains de chevaux », dit-il, et elle s'exécuta…

Des chevaux, ils en avaient deux, maintenant, Etranger et une alezane palefroi qu'elle avait baptisée Pétoche, parce que Sandor la soupçonnait fort de s'être échappée des Jumeaux comme eux. Ils l'avaient découverte errant sans cavalier, le lendemain de la tuerie, dans les champs. C'était une assez bonne bête, mais Arya ne pouvait éprouver d'affection pour elle, en raison de sa pleutrerie. *A sa place, Etranger se serait battu.* Cela ne l'empêchait pas de la bichonner de son mieux, pire étant, tout bien pesé, d'avoir à partager la selle du Limier. Et toute pleutre qu'elle avait pu se montrer, Pétoche ne manquait ni de jeunesse ni de vigueur. Elle aurait peut-être même, estimait Arya, les moyens de distancer Etranger, le cas échéant…

Le chien ne la surveillait plus d'aussi près, désormais. Il semblait parfois à peine se soucier qu'elle reste ou qu'elle s'en aille, et il avait cessé de la saucissonner, la nuit, dans un manteau. *Une de ces nuits, je le tuerai pendant qu'il dort,* se promettait-elle, mais elle ne le faisait pas. *Un de ces jours, je me tirerai sur Pétoche, et il pourra toujours courir pour me rattraper,* se promettait-elle, mais sans en rien faire non plus. Où aller, d'abord ? Winterfell n'était plus. A Vivesaigues, il y avait bien le frère de son grand-père, mais il ne la connaissait pas, et elle ne le connaissait pas davantage. Peut-être bien qu'à La Glandée lady Petibois consentirait à la recueillir, mais peut-être aussi pas. Sans compter qu'encore fallait-il la *retrouver,* La Glandée, et elle n'était pas du tout sûre de le pouvoir. Des fois,

elle envisageait de retourner à l'auberge de Sherna, si du moins les flots n'avaient pas emporté celle-ci. Elle y aurait Tourte pour compagnie, ou bien, qui sait ? lord Béric finirait par l'y dénicher. Anguy lui enseignerait le maniement de l'arc, et elle aurait la possibilité de chevaucher aux côtés de Gendry et d'être une hors-la-loi, comme la Wenda Faonblanc des chansons.

Mais ce n'étaient que des idioties, tout ça, des trucs, tiens, comme aurait pu en rêver Sansa. Tourte et Gendry te l'avaient, là, laissée tomber dès la seconde où ils avaient pu, et lord Béric ou ses brigands, tout ce qu'ils voulaient, c'est la rançonner, pareil que le Limier, rien de plus. Aucun d'entre eux ne la souhaitait dans ses parages, aucun. *Ils n'ont jamais été ma meute, pas même Tourte et Gendry. J'ai été stupide de m'imaginer le contraire, rien qu'une mouflette stupide, pas loup pour un sou.*

Ainsi demeurait-elle avec le Limier. On cavalait jour après jour toute la journée, jamais on ne couchait deux nuits dans le même endroit, et on évitait le plus possible bourgades, villes et châteaux. Une fois, elle questionna Sandor Clegane sur leur destination. « Au diable, répondit-il. T'as pas besoin d'en savoir plus. Maintenant que tu ne vaux plus un clou pour moi, t'entendre en plus couiner, j'ai vraiment pas envie. J'aurais dû te laisser filer te fourrer dans ce foutu château.

— Oui, vous auriez dû, confirma-t-elle en pensant à sa mère.

— Tu serais morte si je l'avais fait. Tu devrais me dire merci. Tu devrais me chanter une mignonne chansonnette, comme a fait ta sœur.

— Vous l'aviez assommée à coups de hache, elle aussi ?

— Je ne t'ai frappée que du *plat* de la hache, espèce de petite buse. Je l'aurais fait avec le tranchant que ton crâne, il en flotterait encore au fil de la Verfurque des tas d'esquilles. Maintenant, ferme ton putain de bec. Si j'avais ça de sens commun, c'est aux silencieuses de sœurs que je te filerais. La langue, elles te la coupent, aux greluches qui causent trop. »

Là, ce n'était vraiment pas juste à lui, dire un truc pareil. A part cette seule et unique fois, c'est tout juste si elle n'était pas totalement muette. Des journées entières s'écoulaient sans

qu'ils mouftent ni l'un ni l'autre. Elle parce qu'elle était trop vide pour parler, lui parce qu'il était trop en rogne. La fureur qui le possédait, elle ne la percevait qu'avec trop d'acuité ; elle la lisait sur son mufle, rien qu'à la manière dont il pinçait la bouche, la tordait, rien qu'aux regards qu'il lui décochait. Pour peu qu'il empoignât sa hache afin de couper du bois à brûler, jamais ça ne manquait de l'induire à une rage froide qui lui faisait massacrer si frénétiquement les arbres, morts ou vifs, et les branches auxquels il s'attaquait qu'au bout du compte on se retrouvait avec vingt fois plus de bûches et de petit bois qu'il n'était nécessaire. Après quoi il lui arrivait de se sentir tellement crevé, tellement moulu qu'il se jetait par terre et que, sans même allumer de feu, il sombrait instantanément dans un sommeil de plomb. Arya détestait ça, quand ça arrivait, et elle le détestait aussi, lui. C'était ces soirs-là qu'elle avait le plus de mal à détacher son regard de la hache. *Elle a l'air épouvantablement lourde, mais je te parie que je réussirais quand même à la lui balancer sur la gueule.* Et ce n'était pas avec le plat, toujours, qu'elle frapperait…

Au cours de leurs vagabondages, ils apercevaient de-ci de-là d'autres gens : des paysans dans leurs champs, des porchers avec leurs pourceaux, une laitière suivie de sa vache, un écuyer galopant transmettre un message par quelque chemin défoncé. A aucun d'entre eux non plus Arya n'avait la moindre envie d'adresser la parole. Ils lui faisaient l'effet de vivre dans une contrée lointaine et de parler une langue étrangère bizarre, d'avoir aussi peu à voir avec elle qu'elle avec eux.

Mieux valait au surplus passer inaperçu. De temps à autre défilaient, le long des sentiers de ferme sinueux, des colonnes de cavaliers en tête desquelles flottaient les tours jumelles Frey. « Ça traque du Nordien paumé, commenta le Limier, après le passage d'un détachement de cet acabit. Au moindre bruit de sabots, dépêche-toi de baisser la tête, maigre est la chance qu'il s'agisse d'amis à toi. »

Un jour, l'espèce d'antre terreux que formaient les racines d'un chêne abattu les mit nez à nez avec un autre rescapé des Jumeaux. L'emblème qu'il portait sur la poitrine consistait en une jouvencelle rose dansant dans un tourbillon de soieries, et il

se présenta à eux comme un homme de ser Marq Piper et comme un archer, bien qu'il eût perdu son arc. Il avait l'épaule gauche, à la jointure du bras, toute de traviole et boursouflée ; un coup de masse, expliqua-t-il, qui, non content de fracasser l'articulation, lui avait incrusté la maille au fin fond de la chair. « Un type du Nord, c'était, gémit-il. Il portait pour emblème un homme sanglant, et, à la vue du mien, il s'est mis à blaguer, qu'entre un mec rouge et une garce rose, ben, des fois, ça devrait coller. Moi, j'ai bu à son lord Bolton, lui, il a bu à ser Marq, tous les deux on a bu à lord Edmure et à lady Roslin et au roi du Nord. Et puis voilà qu'il me zigouille… » Il avait les yeux tout brillants de fièvre en racontant ça, et, Arya l'aurait affirmé, il ne mentait pas. Son épaule était outrancièrement gonflée, le pus et le sang lui avaient salopé tout le côté gauche. Et il répandait en plus une de ces odeurs… *Il pue comme un macchabée*. Il mendia une gorgée de vin.

« Si j'avais eu du vin, je me le serais envoyé moi-même, répondit le Limier. Tout ce que je peux, c'est te donner de la flotte et t'accorder le coup de grâce. »

Le blessé le dévisagea longuement avant de lâcher : « T'es le chien à Joffrey, toi…

— Mon propre chien, maintenant. Tu la veux, la flotte ?

— Ouais. » Il déglutit. « Et la grâce. Je t'en prie. »

On avait, peu de temps avant, dépassé une petite mare. Sandor chargea Arya de retourner y emplir son heaume, et elle y alla, non sans traîner passablement les pieds. La gadoue du bord manqua lui embourber les bottes. A l'utiliser comme un seau, le museau de chien fuyait par les orbites, mais il gardait pas mal d'eau tout de même au fond.

Quand il la vit de retour, l'archer tourna sa figure vers le ciel pour se faire verser l'eau directement dans la bouche, et il se mit à pomper plus vite encore qu'Arya ne versait. Le restant lui dégoulinait le long des joues et, allant se perdre dans ses favoris encroûtés de sang brun, finit par emperler sa barbe de larmes rosâtres. Le heaume vidé, il l'agrippa pour en lécher avidement l'acier. « Bon, dit-il. Quoique j'aurais préféré du vin. De vin, que j'avais envie.

— Moi aussi. » Presque tendrement, le Limier lui poussa son poignard dans la poitrine en en secondant la pointe de tout son poids pour qu'elle traverse le surcot, la maille et le matelassage, en dessous. Comme il retirait la lame et l'essuyait sur le cadavre, il loucha du côté d'Arya. « C'est là qu'est le cœur, petite. C'est comme ça qu'on tue un homme. »

Une des façons. « Nous allons l'enterrer ?

— Pour quoi faire ? rétorqua Sandor. Lui s'en fiche, et nous, nous n'avons pas de bêche. Laissons en profiter les loups et les chiens sauvages. Tes frères et les miens. » Son regard se durcit. « Mais d'abord, nous, on le dépouille. »

La bourse du mort contenait deux cerfs d'argent et près de trente liards de cuivre. Sur la poignée de sa dague était enchâssée une charmante pierre rose. Le Limier soupesa l'arme dans sa paume et puis la lança à Arya. Elle la saisit par le manche et, sitôt après l'avoir glissée dans sa ceinture, se sentit légèrement mieux. Ce n'était pas Aiguille, mais c'était de l'acier. Le mort laissait encore un carquois plein de flèches, mais à quoi pouvaient bien servir des flèches, sans arc ? Les bottes étant trop grandes pour Arya, trop petites pour le Limier, ils les abandonnèrent. Mais le bassinet avait beau lui descendre quasiment jusqu'au bas du nez, elle se l'adjugea tout de même, quitte à devoir le coiffer presque à la verticale pour y voir. « Il devait avoir une monture, aussi, sans quoi il n'aurait pas pu s'échapper, commenta Clegane en scrutant les alentours, mais la saloperie s'est évaporée, m'est avis. Et va savoir depuis combien de temps il croupissait là… »

Le temps d'atteindre les contreforts des montagnes de la Lune, et les pluies s'étaient à peu près arrêtées. Désormais en mesure de lorgner le soleil, la lune et les étoiles, Arya avait l'impression qu'on se dirigeait vers l'est. « Où allons-nous ? » demanda-t-elle une nouvelle fois.

Le Limier répondit, pour le coup : « Tu as une tante aux Eyrié. Peut-être après tout que ça la tentera, récupérer ton petit cul maigre, moyennant rançon. Bref…, une fois qu'on aura trouvé la grand-route, on n'aura plus qu'à la suivre tout du long jusqu'à la Porte Sanglante. »

Tante Lysa. Le sentiment de vide persista. C'était sa mère qu'Arya voulait, pas la sœur de sa mère. La sœur de sa mère, elle ne la connaissait pas plus qu'elle ne connaissait son grand-oncle Silure. *Nous aurions dû entrer dans le château*. En fait, ils ne *savaient* pas véritablement que Mère était morte, ou Robb, là. Ce n'était pas pareil que s'ils les avaient vus mourir et tout et tout. Peut-être que lord Frey les avait juste faits prisonniers. Peut-être qu'ils se trouvaient aux fers dans ses oubliettes, et peut-être aussi que les Frey les emmenaient à Port-Réal en ce moment même pour que Joffrey puisse leur trancher la tête. Non, ils ne *savaient* pas. « Nous devrions rebrousser chemin, trancha-t-elle sans préavis. Nous devrions retourner aux Jumeaux récupérer ma mère. Il est impossible qu'elle soit morte. Il nous faut l'aider.

— Et moi qui m'étais figuré que ta sœur était la seule à avoir la cervelle farcie de chansons… ! gronda le Limier. Il se pourrait très bien que Frey, c'est vrai, ait gardé ta mère en vie pour la rançonner. Mais les sept enfers eux-mêmes ne me fourniraient pas le moyen d'aller la cueillir tout seul par mes seules putains de forces au fin fond de ce foutu château… !

— Pas tout seul…, je viendrais aussi. »

Il émit un bruit qui pouvait passer pour un rire. « Ah, ça ferait pisser le vieux de trouille, *ça !*

— Peur de mourir, voilà tout ce que vous avez », cracha-t-elle avec un souverain mépris.

Là, Clegane se mit à rire *carrément*. « La mort ne me fait pas peur. Je n'ai peur que du feu. Et maintenant, la ferme, ou bien je te tranche moi-même la langue, que les sœurs du Silence en aient pas la corvée. Au Val qu'on va, nous, ouste. »

Arya ne le croyait pas *vraiment*, quand il menaçait de lui trancher la langue ; il disait juste ça, comme le faisait Zyeux-roses naguère en parlant de la battre au sang. N'empêche qu'elle n'était pas du tout tentée de le mettre à l'épreuve. Sandor Clegane n'était pas Zyeux-roses. Zyeux-roses ne fendait pas plus les gens en deux qu'il ne les assommait à coups de hache. Pas même avec le plat d'une hache.

Cette nuit-là, elle s'endormit en pensant à Mère et en se demandant si son devoir ne serait pas de tuer le Limier pendant

son sommeil puis de partir seule à la rescousse de lady Catelyn. En fermant les yeux, ce qui s'imprima derrière ses paupières, c'est le visage maternel. *Elle est si proche que je pourrais presque la sentir…*

… et elle se mit à la sentir *effectivement*. Une senteur ténue sous les autres odeurs, celles de mousse et de fange et d'eau, sous les remugles de roseaux en putréfaction, de chair humaine en putréfaction. A pas de velours, elle se fraya lentement passage sur le sol mouvant jusqu'à la berge de la rivière, lapa quelques gorgées puis releva la tête pour humer l'air. Le ciel était gris, plombé de nuages, les flots verts et pleins de choses à la dérive. Des morts encombraient les hauts-fonds, certains bougeaient encore lorsque le courant se mettait à les tripoter, d'autres gisaient échoués sur les rives. Ses frères et sœurs pullulaient tout autour et déchiraient à belles dents la riche bidoche bien faisandée.

Les corbeaux étaient là aussi, qui criaillaient contre les loups et saturaient de plumes l'atmosphère. Leur sang plus chaud la mettant en transes, l'une de ses sœurs avait refermé ses mâchoires sur l'un d'eux comme il s'envolait, et elle lui tenait une aile. Du coup, elle eut elle-même envie d'un corbeau. Elle avait envie de goûter le sang, d'entendre les os craquer sous ses crocs, de se remplir la panse de viande chaude au lieu de froide. Elle avait grand-faim et, de la viande, il y en avait tant qu'on voulait, de tous les côtés, mais elle se savait incapable d'y toucher.

La senteur se faisait maintenant plus forte. Pointant les oreilles, elle écouta les grommellements de sa meute, les piaulements coléreux des oiseaux, leurs fouettements d'ailes et la rumeur galopante des eaux. Quelque part au loin s'entendaient des chevaux, des appels d'hommes bien vivants, mais ce n'étaient pas eux qui lui importaient. La senteur seule lui importait. Elle huma de nouveau l'air. Là-bas, ça se trouvait, et voilà qu'elle le discernait aussi, quelque chose de pâle et blanc qui descendait la rivière et qui, lorsque l'éraflait d'aventure un obstacle, s'y dérobait en tournoyant. Et sur le passage duquel s'inclinaient les roseaux.

Pataugeant avec force éclaboussures à travers les eaux dormantes, elle alla se jeter bruyamment dans le profond des flots, pattes affolées, mais, tout fort qu'était le courant, plus forte que lui. Elle nagea, nagea, la truffe tendue vers la piste. La rivière exhalait des odeurs luxuriantes et moites, mais ce n'étaient pas ces odeurs-là qui la captivaient. C'était aux trousses de l'âcre et rouge murmure de sang froid qu'elle barbotait, derrière la senteur mielleuse et douceâtre de mort. C'était ce murmure et cette senteur qu'elle traquait comme elle avait jusqu'alors traqué nombre de daims rouges au travers des bois, et c'est eux qu'elle finit par rejoindre, haletante, lorsque ses mâchoires se refermèrent sur la blancheur blême d'un bras. Elle le secoua violemment pour qu'il bouge, mais elle n'avait dans la bouche que de la mort et que du sang. Sentant à présent s'épuiser ses forces, elle n'eut plus d'autre solution que de ramener le cadavre au bord. Or, comme elle le hissait enfin, vaille que vaille, sur la berge marécageuse, un de ses petits frères vint rôder par là, la langue pendante. Et elle dut gronder pour le mettre en fuite et lui interdire de se repaître comme il l'aurait fait. Alors seulement s'accorda-t-elle un peu de répit pour ébrouer sa fourrure trempée. La chose blanchâtre gisait cependant dans la boue face contre terre ; exsangue était sa chair morte, exsangue et fripée ; de sa gorge suintait un filet de sang froid. *Lève-toi,* songea-t-elle. *Lève-toi pour venir courir et manger avec nous*.

Un chahut de chevaux lui fit tourner la tête. *Humains*. Ils progressaient contre le vent, de sorte qu'elle ne les avait pas sentis, bien qu'ils fussent presque sur elle, à présent. Des hommes montés, tout ailés de noir et de jaune et de rose battants, tout griffus de griffes brillantes. Certains de ses plus jeunes frères dénudèrent leurs crocs pour défendre le festin qu'ils s'étaient trouvé, mais elle leur jappa de se disperser jusqu'à ce qu'ils détalent. Telle était la loi du monde sauvage. Si les daims, les lièvres et les corbeaux détalaient face aux loups, les loups détalaient face aux hommes. Abandonnant sa blanche proie froide dans la fange où elle l'avait tirée avec tant de peine, elle-même prit la fuite à son tour, et sans en éprouver de honte.

Le matin venu, le Limier n'eut pas plus à gueuler qu'à la secouer pour qu'Arya se réveille. Elle s'était réveillée avant lui, pour changer, et elle avait même abreuvé déjà les chevaux. Ils déjeunèrent sans un mot, et c'est finalement Sandor qui rompit le silence. « Pour en revenir à ta mère…

— Aucune importance, coupa-t-elle d'un ton maussade. Je sais qu'elle est morte. Je l'ai vue en songe. »

Le Limier la dévisagea longuement puis acquiesça d'un hochement. Et tout fut dit. Ils reprirent leur chevauchée du côté des montagnes.

Dans les hauts du piémont, ils tombèrent sur un minuscule village isolé que cernaient des vigiers gris-vert et de grands pins plantons bleus, et Clegane décida que l'on s'y risquerait. « Nous faut à bouffer, dit-il, et un toit sur la tête. Ils ne savent probablement pas ce qui s'est passé aux Jumeaux et, avec un peu de chance, ils ne me reconnaîtront pas. »

Les habitants étaient en train de construire autour de leurs bicoques une palissade de bois, et il leur suffit de voir l'impressionnante carrure du Limier pour offrir le gîte, le couvert et même de l'argent contre un coup de main. « S'il y a aussi du pinard à la clef, va pour le boulot », leur grogna-t-il. Il se contenta finalement de bière et, tous les soirs, se saoula désormais la gueule pour dormir.

C'est d'ailleurs là, dans ces collines, que le rêve de vendre Arya à lady Arryn, il dut en faire une fois pour toutes son deuil. « Y a du gel au-dessus de nous et de la neige dans les cols supérieurs, dit le doyen du village. Si vous crevez pas de faim ou de froid, c'est les lynx qu'auront raison de vous, ou les ours des grottes. Plus les clans qu'y a là. Les Faces Brûlées reculent plus devant rien, depuis que leur Timett N'a-qu'un-œil, il est revenu de la guerre. Et y a six mois de ça que Gunthor, fils de Gurn, a fondu avec ses Freux sur un bourg à pas huit milles d'ici. Ils y ont pris toutes les femmes et jusqu'au dernier grain de blé, et ils y ont massacré la moitié des hommes. Ils ont *de l'acier*, maintenant, de bonnes épées et des hauberts de maille, et ils surveillent la grand-route – et pas que les Freux, les Serpents de Lait, les Fils du Brouillard, tous tant qu'ils sont, quoi. Pourriez

peut-être en avoir quelques-uns mais, à la longue, c'est vous qu'ils auraient, avant d'embarquer votre fille… »

Je ne suis pas sa fille ! aurait pu glapir Arya, sauf qu'elle se sentait trop vannée pour ça. Elle n'était plus la fille de personne, à présent. Elle n'était personne. Ni Arya, ni Belette, ni Nan, ni Arry, ni Pigeonneau, ni même Tête-à-cloques. Elle n'était rien d'autre qu'une vague fille qui courait avec un chien, le jour, et qui, la nuit, rêvait de loups…

C'était bien peinard, au village. Ils y avaient des lits bourrés de paille et sans trop de poux, la chère y était simple mais nourrissante, et l'air embaumait le pin. En dépit de quoi Arya ne tarda guère à trancher qu'elle le détestait. Les villageois, c'étaient des pleutres. Aucun d'entre eux n'avait seulement le courage de regarder le Limier en face, si furtivement que ce fût. Quant à elle, certaines des bonnes femmes voulaient à tout prix l'affubler d'une robe et la fiche de force aux travaux d'aiguille, mais elles n'étaient pas lady Petibois, et elles pouvaient toujours courir pour lui imposer l'un ou l'autre. Puis il y avait une môme qui s'était mise à lui coller au train, la fille du fameux doyen. Elle avait à peu près son âge, mais ce n'était qu'une *gosse* ; que ça chialait si ça s'écorchait un genou, et que ça trimballait tout le temps, partout, une stupide poupée de chiffon. Une poupée bricolée pour avoir l'air d'un homme d'armes, plus ou moins, si bien que la gosse l'appelait ser Soldat et vous tannait sur la sécurité qu'il lui procurait. Tu pouvais bien lui dire : « Va-t-en », et plutôt cinquante fois qu'une, lui répéter : « Mais fous-moi la paix ! », rien à faire, rien. De guerre lasse, Arya le lui avait finalement arraché, son fantoche, éventré, elle avait mis à l'air les tripes de chiffon, clamant : « Voilà ! Maintenant, ça ressemble à un *vrai* soldat ! », puis elle l'avait balancé dans un torrent. Après ça, la colle ayant cessé de l'importuner, les journées d'Arya se passèrent à bouchonner Pétoche et Etranger ou à arpenter les bois. Il lui arrivait parfois de trouver un bâton propice à ses travaux d'aiguille personnels, et il lui servait à s'entraîner, mais alors lui revenaient à l'esprit les événements des Jumeaux, et elle se mettait à en fustiger les arbres jusqu'à ce qu'il soit en mille morceaux.

« Peut-être qu'on ferait bien de rester ici quelque temps », lui dit le Limier, au bout d'une quinzaine de jours. Il était saoul, mais la bière le faisait moins somnoler que ruminer. « On n'arrivera jamais aux Eyrié, et les Frey doivent encore traquer les survivants dans le Conflans. M'a tout l'air qu'ils ont besoin d'épées, dans les parages, avec les razzias de ces clans. Nous permettrait de nous reposer, peut-être aussi de trouver moyen de faire passer une lettre à ta tante. » Arya se rembrunit en entendant cela. Elle ne tenait vraiment pas à rester, mais il n'y avait pas d'endroit où aller non plus… Le matin suivant, dès que le Limier fut parti abattre des arbres et charrier des rondins, elle retourna se coucher en catimini.

Seulement, une fois les travaux achevés, une fois le village bien retranché derrière sa palissade, le doyen ne le leur envoya pas dire, qu'ils n'avaient pas leur place dans la communauté. « Vienne l'hiver, on aura diablement du mal à nourrir rien que nos propres bouches, expliqua-t-il. Et vous…, ben, un homme de votre espèce, ça finit toujours par attirer le sang… »

La bouche de Sandor se crispa. « Ainsi, vous savez qui je suis.

— Ouais. Y a pas de voyageurs qui passent par chez nous, mais on va au marché, on va sur les foires. On en sait un bout sur le chien de Joffrey.

— Quand ces Freux vous rendront visite, vous pourriez bien vous féliciter d'avoir un chien.

— Ça se pourrait. » L'homme hésita, puis, prenant son courage à deux mains : « Mais on dit que vous vous êtes salement dégonflé, pendant la bataille de la Néra. On dit…

— Je sais ce qu'on dit. » La voix de Sandor grinçait autant que deux scies à bois s'activant de conserve. « Payez-moi, et on vous débarrassera le plancher. »

A leur départ, le Limier emportait une bourse pleine de cuivraille, une outre de bière aigre et une nouvelle épée. C'était une épée très vétusté, à la vérité, quoique nouvelle entre ses mains. Il l'avait troquée à son propriétaire contre la hache à long manche prise aux Jumeaux, celle-là même dont il s'était servi pour égayer d'une bosse le crâne d'Arya. Il régla son sort à la bière en moins d'une journée, mais la lame, il se mit à l'affiler

soir après soir, non sans maudire le troqueur à chacune des ébréchures et chacune des taches de rouille contre lesquelles il s'escrimait. *S'il est si dégonflé que ça, qu'est-ce que ça peut bien lui faire, que son épée soit tranchante ou pas ?* Ce n'était pas le genre de question qu'Arya se risquerait à lui poser, mais elle y pensait pas mal. Etait-ce pour cette raison qu'il avait pris la poudre d'escampette et l'avait emmenée malgré elle aux Jumeaux ?

A leur retour dans le Conflans, ils découvrirent que les pluies s'étaient espacées, et que les rivières en crue avaient commencé à regagner leur lit. Le Limier tourna vers le sud, soit à nouveau du côté du Trident. « On va aller à Vivesaigues, annonça-t-il pendant que rôtissait un lièvre qu'il avait tué. Peut-être que le Silure voudra s'acheter une louve.

— Il ne me connaît pas. Il ne saura même pas si je suis vraiment moi. » Elle en avait marre d'aller à Vivesaigues. Ça faisait des années, lui semblait-il, qu'elle allait à Vivesaigues sans jamais réussir à y arriver. Chaque fois qu'elle allait à Vivesaigues, c'est dans un endroit pire qu'elle finissait par aboutir. « Il ne vous donnera pas un sou de rançon. Il se contentera probablement de vous pendre.

— Libre à lui d'essayer. » Il fit tourner la broche.

Il ne parle pas du tout comme un dégonflé. « Je sais où nous pourrions aller », reprit-elle. Il lui restait encore un frère. *Jon voudra bien de moi, lui, même si personne d'autre n'en veut. Il m'appellera « sœurette », et il m'ébouriffera les cheveux.* Mais ça faisait une fameuse trotte, et elle ne pensait pas être capable de l'accomplir toute seule. Elle n'avait même pas été capable d'atteindre Vivesaigues. « Nous pourrions aller au Mur. »

Le rire de Sandor se métissa d'un grondement. « La petite chienne de loup souhaite rallier la Garde de Nuit, c'est bien ça, hein ?

— Mon frère est sur le Mur », répondit-elle d'un air têtu.

Sa bouche se tordit. « Le Mur est à mille lieues d'ici. Nous faudrait passer sur le corps des putains de Frey rien que pour parvenir au Neck. Il y a des lézards-lions, dans ces marécages, qui s'envoient des loups, chaque matin, comme petit déjeuner.

Et si d'aventure nous parvenions au nord avec notre peau sur le dos, des Fer-nés y occupent la moitié des châteaux, plus des milliers de putains de bougres nordiens.

— Et ils vous font peur ? demanda-t-elle. Vous êtes si dégonflé que ça ? »

Pendant un bon moment, elle crut qu'il allait cogner. Mais, pour lors, le lièvre était bien roussi, grésillant, et sa graisse pétillait en gouttant dans les braises. Sandor le retira de la broche, le partagea d'une simple traction de ses deux pattes énormes, et en jeta une moitié dans le giron d'Arya. « Ce n'est pas du tout que je manque d'air, déclara-t-il en détachant de la sienne une cuisse, mais je ne donnerai pas un pet de lapin pour toi *ou* pour ton frère. J'en ai un, moi aussi, de frère. »

TYRION

« Enfin, Tyrion..., dit ser Kevan Lannister d'un ton las, si tu es véritablement innocent de la mort de Joffrey, tu ne devrais pas avoir de difficulté à le prouver durant le procès... »

Tyrion se détourna de la fenêtre. « Qui dois-je avoir pour juges ?

— La justice appartient au trône. Le roi est mort, mais ton père est toujours la Main. Etant donné que c'est son propre fils qui se trouve en posture d'accusé et que la victime était son propre petit-fils, il a prié lord Tyrell et le prince Oberyn de siéger à ses côtés comme assesseurs. »

Ce n'était guère rassurant. Mace Tyrell avait été le beau-père de Joffrey, quoique brièvement, et la Vipère Rouge était... était un serpent, là. « Serai-je autorisé à réclamer un duel judiciaire ?

— Je ne le conseillerais pas.

— Pourquoi donc ? » Ce recours l'avait sauvé, dans le Val, pourquoi pas ici ? « Répondez-moi, mon oncle. Serai-je autorisé à réclamer un duel judiciaire, ainsi qu'un champion, pour administrer la preuve de mon innocence ?

— Certainement, si tel est ton désir. Autant que tu le saches, cependant, ta sœur entend désigner pour *son* champion ser Gregor Clegane, en cas de duel de ce genre. »

La garce, elle contre mes gestes avant même que je n'aie bougé. Dommage qu'elle n'ait pas jeté son dévolu sur un Potaunoir... Bronn n'aurait fait qu'une bouchée de n'importe lequel des trois frères, mais la Montagne-en-marche était une marmite d'un tout autre métal. « Je vais avoir besoin d'y songer

à tête reposée. » *Besoin d'en parler à Bronn, et vite.* Il préférait ne pas penser à ce que risquait de lui coûter cette aventure-ci. Bronn se faisait une haute idée de la valeur de sa précieuse peau. « Est-ce que Cersei produit des témoins à ma charge ?

— Davantage de jour en jour.

— Alors, il me faut avoir des témoins à moi.

— Dis-moi qui tu comptes produire, et ser Addam chargera le Guet de les amener au procès.

— Je préférerais les trouver moi-même.

— Tu es inculpé de régicide et de parricide. Tu ne te figures quand même pas qu'on va te permettre d'aller et venir à ta guise ? » La main de ser Kevan désigna la table. « Tu as là des plumes, de l'encre et du parchemin. Ecris les noms de ceux que tu requiers en tant que témoins, et je ferai tout mon possible pour les produire, je t'en donne ma parole de Lannister. Mais tu ne quitteras cette tour que pour te rendre au procès. »

Tyrion n'entendait pas s'abaisser jusqu'à mendier. « Permettrez-vous à mon écuyer d'aller et venir ? Le petit Podrick Payne ?

— Certainement, si tel est ton désir. Je vais te l'envoyer.

— Faites-le. Plus tôt vaudrait mieux que plus tard, et sur-le-champ vaudrait mieux que plus tôt. » Il chaloupa vers l'écritoire. Mais, en entendant la porte s'ouvrir, il se retourna et lança : « Oncle ? »

Ser Kevan s'immobilisa. « Oui ?

— Je n'y suis pour rien.

— Je voudrais pouvoir le croire, Tyrion. »

Une fois la porte refermée, Tyrion se hissa dans le fauteuil, tailla une plume et attira à lui une feuille blanche. *Qui parlera en ma faveur ?* Il trempa la plume dans l'encrier.

La feuille était toujours vierge quand se présenta Podrick Payne, quelque temps plus tard. « Messire », dit le gamin.

Tyrion reposa la plume. « Trouve-moi Bronn, et ramène-le tout de suite. Dis-lui qu'il y a de l'or à la clef, plus d'or qu'il n'en a jamais rêvé, et débrouille-toi pour ne pas revenir sans lui.

— Oui, messire. Je veux dire non. Je ne le ferai pas. Revenir. » Et il s'éclipsa.

Il n'était toujours pas de retour au crépuscule. Ni quand se leva la lune. Tyrion finit par s'assoupir sur la banquette de la fenêtre et ne se réveilla, raide et courbatu, qu'à l'aube. Un serviteur lui apporta de la bouillie d'avoine et des pommes pour son déjeuner, ainsi qu'une corne de bière. Il s'attabla pour manger, la feuille vierge sous les yeux. Une heure plus tard, l'homme reparut pour desservir. « Tu n'as pas vu mon écuyer ? » lui demanda Tyrion. L'autre secoua simplement la tête.

Avec un soupir, il retourna à sa table et, à nouveau, trempa la plume. *Sansa,* inscrivit-il sur le parchemin. Et il demeura là, les yeux attachés à ce nom, les dents si durement serrées qu'elles lui faisaient mal.

A supposer que Joffrey ne se fut pas tout bonnement étouffé avec un morceau de tourte, hypothèse que même Tyrion trouvait dure à avaler, Sansa devait l'avoir empoisonné. *Joff lui a quasiment fourré sa coupe sur les genoux, et il ne l'avait que trop abreuvée de griefs.* Quelques doutes qu'il eût pu nourrir à cet égard, ceux-ci s'étaient évanouis avec la disparition de sa femme. *Une seule chair, un seul cœur et une seule âme.* Sa bouche se tordit. *Elle n'a pas perdu de temps pour prouver dans quelle estime elle tenait ces serments, n'est-ce pas ? Hé bien, nabot, tu t'attendais à quoi ?*

Et pourtant..., où diable Sansa se serait-elle procuré du poison ? Il ne pouvait croire que la jeune fille eût agi seule, en l'occurrence. *Est-ce que je tiens réellement à la retrouver ?* Et les juges, eux, croiraient-ils que son enfant d'épouse avait empoisonné un roi à son insu à lui, son seigneur et maître ? *A leur place, moi, je n'en ferais rien.* Cersei, elle, ne manquerait pas d'affirmer qu'ils avaient conjointement perpétré le crime...

Malgré cela, il remit le parchemin tel quel à son oncle le lendemain. Ser Kevan s'en renfrogna. « Lady Sansa est ton unique témoin ?

— Je penserai à d'autres le moment venu.

— Tu ferais mieux d'y penser maintenant. Les juges comptent ouvrir le procès dans trois jours d'ici.

— C'est trop tôt. Vous m'avez claquemuré ici sous bonne garde, comment faut-il que je m'y prenne pour dénicher des témoins de mon innocence ?

— Ta sœur n'a eu aucune difficulté pour trouver des témoins de ta culpabilité. » Ser Kevan roula le parchemin. « Ser Addam a lancé des hommes aux trousses de ta femme. Varys a offert cent cerfs pour quiconque révélerait où elle se trouve, et cent dragons pour qui la lui livrerait en personne. S'il est possible de la retrouver, elle sera retrouvée, et je te l'amènerai. Je ne vois pas de mal à ce que mari et femme partagent la même cellule et se réconfortent mutuellement.

— Trop aimable à vous. Auriez-vous vu mon écuyer ?

— Je te l'ai envoyé avant-hier. Il n'est pas venu ?

— Il est venu, reconnut Tyrion, et puis reparti.

— Je te l'enverrai de nouveau. »

Podrick Payne ne refit néanmoins surface que le lendemain matin. Il pénétra dans la pièce d'un pas hésitant, les traits bouleversés par la peur, manifestement. Bronn entra sur ses talons. Le chevalier reître portait un justaucorps tout clouté d'argent et un lourd manteau de cheval. Des gants de cuir délicatement repoussé lui jaillissaient du baudrier.

Un seul coup d'œil à sa physionomie, et Tyrion ressentit un malaise au creux de l'estomac. « Tu en as mis, du temps…

— C'est le gosse qui m'a supplié, sans quoi je serais pas venu du tout. Je suis attendu pour souper au château de Castelfoyer.

— Castelfoyer ? » Tyrion ne fit qu'un saut de son lit à terre. « Et qu'y a-t-il pour toi, je te prie, à Castelfoyer ?

— Une fiancée. » Bronn eut le sourire d'un loup dévorant des yeux un agneau perdu. « Je dois épouser Lollys dans deux jours.

— Lollys. » *Parfait, foutrement parfait*. La fille débile de lady Tanda se dégotait un mari des plus chevaleresques avec un semblant de père pour le bâtard qu'elle se trimballait dans le tiroir, et ser Bronn de la Néra grimpait un nouvel échelon. Tout ça puant les pattes de Cersei. « Ma chienne de sœur t'a vendu un cheval boiteux. Ta promise est simple d'esprit.

— Si l'esprit me tentait, c'est vous que j'épouserais.

— Lollys est grosse d'un autre homme.

— Et, lorsqu'elle aura mis bas, c'est de mes propres œuvres qu'elle sera grosse.

— Elle n'est même pas l'héritière de Castelfoyer, signala Tyrion. Elle a une sœur aînée. Falyse. Une sœur *mariée*.

— Mariée depuis dix ans et toujours stérile, objecta Bronn. Son seigneur et maître boude sa couche. Il préfère les vierges, à ce qu'on prétend.

— Il pourrait préférer les chèvres que cela ne changerait rien. Les terres n'en passeront pas moins à sa femme, à la mort de lady Tanda.

— A moins que Falyse meure avant sa mère. »

Et voilà quelle espèce d'aspic Cersei avait donné à allaiter à lady Tanda..., s'extasia Tyrion. S'en doutait-elle le moins du monde ? *Et quand bien même elle s'en douterait, s'en soucierait-elle ?* « Pourquoi venir ici, dans ce cas ? »

Bronn haussa les épaules. « Vous m'avez dit une fois que si jamais quelqu'un me demandait de vendre votre peau, vous doubleriez les prix. »

Oui. « C'est deux épouses que tu exiges, ou bien deux châteaux ?

— Un exemplaire de chaque espèce pourrait aller. Mais si vous prétendez me voir liquider Gregor Clegane à votre place, vaudrait mieux, alors, que le château, il soit fichtrement *gros. »*

Les pucelles de haute naissance avaient beau pulluler, dans les Sept Couronnes, il n'empêchait que même la plus rance, la plus moche, la plus miteuse des laissés-pour-compte répugnerait à se laisser unir à de la racaille d'aussi basse extrace qu'un Bronn. *A moins d'être flasque de tête et flasque de corps, d'être enceinte d'un enfant sans père issu d'une demi-centaine de viols*. Lady Tanda avait tellement désespéré de trouver un mari pour sa Lollys qu'elle était allée jusqu'à le harceler, lui, Tyrion, quelque temps, et ce *dès avant* que la moitié de Port-Réal n'eût sauté la donzelle. Sûrement Cersei avait-elle enrobé la pilule d'une manière ou d'une autre, et puis Bronn *était* chevalier, maintenant, statut qui faisait de lui un parti sortable, après tout, pour une cadette de maison de second ordre.

« Le malheur veut que je me trouve moi-même à court tout à la fois de nobles damoiselles et de châteaux pour l'instant, confessa Tyrion. Mais je suis en mesure de t'offrir comme auparavant de l'or et de la gratitude.

— De l'or, j'en ai. Quant à la gratitude, ça me permet d'acheter quoi ?

— De quoi te sidérer, peut-être. Un Lannister paie toujours ses dettes.

— Votre sœur aussi est une Lannister.

— Madame ma femme est l'héritière de Winterfell. S'il advient que je me tire de ce mauvais pas la tête encore sur les épaules, il se peut qu'un jour je gouverne le Nord en son nom. Rien ne s'opposerait dès lors à ce que je t'y taille une belle tranche.

— Si, peut-être, des fois que, rétorqua Bronn. Et fait foutrement froid, là-bas. Lollys est charnue, chaude et à portée de main. Deux nuits de plus, et je me la farcis.

— Perspective assez peu friande, à mes yeux.

— Ah bon ? » Bronn s'épanouit. « Admets-le, Lutin. Tu serais libre de choisir entre baiser Lollys et te battre avec la Montagne, en moins d'un clin d'œil que t'aurais les chausses par terre et la queue en l'air. »

Le salopard me connaît trop bien. Tyrion tâta d'une autre tactique. « Je me suis laissé dire que Gregor Clegane avait été blessé sur la Ruffurque et derechef à Sombreval. Ces blessures ne doivent pas manquer de le ralentir. »

Bronn manifesta quelque agacement. « Il n'a jamais été rapide. Il n'est rien que d'une taille monstrueuse et d'une force monstrueuse. D'accord, il est plus vif que ce qu'on attendrait d'un type de ce calibre. Il a une allonge tout ce qu'y a de pas normale, et il n'a pas l'air de sentir les coups comme tout le monde.

— Il te fiche à ce point la frousse ? susurra Tyrion dans l'espoir de le voir relever le défi.

— S'il ne me fichait pas la frousse, je serais le dernier des cons. » Il haussa les épaules. « Se pourrait que j'arrive à l'avoir. En lui dansant tout autour jusqu'à temps qu'il soit tellement crevé de frapper comme un forcené qu'il ne puisse même plus

brandir son épée. En lui faisant perdre l'équilibre n'importe comment. Quand ça s'aplatit sur son dos, un type, ça ne change rien, qu'il soit géant. N'empêche que le risque est gros. Un seul faux pas, et je suis mort. Pour quoi faire que je devrais m'y frotter ? Je vous aime bien, tout vilain petit fils de pute que vous êtes…, mais, si je me bats pour vous, je suis perdant de toute manière. De deux choses l'une, ou bien la Montagne me répand les tripes, ou bien c'est moi qui le tue, mais alors, bernique, Castelfoyer. Mon épée, je la vends, je ne la donne pas. Je ne suis pas votre putain de frère.

— Non, s'attrista Tyrion. Non, tu ne l'es pas. » Sa main balaya l'espace. « File, alors. Cours à Castelfoyer rejoindre lady Lollys. Puisses-tu trouver plus de joie dans ton lit conjugal que je n'en ai jamais trouvé dans le mien. »

Bronn hésita sur le seuil de la porte. « Vous allez faire quoi, Lutin ?

— Tuer Gregor moi-même. *Voilà-t-y pas* qui donnerait une sacrée chanson ?

— J'espère que je l'entendrai chanter. » Bronn sourit une dernière fois, et puis il sortit de la pièce et du Donjon Rouge et de l'existence du nain.

Pod agita ses pieds. « Je suis désolé.

— Pourquoi ? Est-ce par ta faute que Bronn est une impudente fripouille au cœur noir ? Une impudente fripouille au cœur noir, il l'a toujours été. C'est ce qui me plaisait bien, en lui. » Tyrion se versa une coupe de vin qu'il alla déguster sur la banquette de la fenêtre. Dehors, le jour était gris et pluvieux, mais toujours y avait-il quelque chose de plus réjouissant dans cette vue que dans celle qu'il s'offrait lui-même. Expédier Podrick Payne en quête de Shagga, rien, présuma-t-il, ne s'y opposait, mais le Bois-du-Roi recélait tant et tant de cachettes dans ses profondeurs qu'y capturer les hors-la-loi prenait des années, souvent… *Et puis Pod a parfois du mal à trouver les cuisines quand je l'envoie m'y chercher du fromage.* Timett, fils de Timett ? Il devait être à présent retourné dans les montagnes de la Lune. Et quant à affronter en personne Gregor Clegane, allons donc, pas question, malgré ce qu'il venait de dire à Bronn, ce serait d'une bouffonnerie encore plus énorme que les

nains jouteurs de Joffrey. Il n'entrait assurément pas dans ses intentions de mourir assourdi par les éclats de rire. *Le duel judiciaire, affaire entendue.*

Ce même jour, mais plus tard, ser Kevan lui fit une nouvelle visite, et encore une le lendemain. On n'avait pas retrouvé Sansa, l'informa-t-il poliment. Ni ce pitre de ser Dontos, disparu durant la même nuit qu'elle. Tyrion souhaitait-il voir convoquer d'autres témoins ? Non. *Comment diable puis-je prouver que je n'ai pas empoisonné le vin, alors qu'un millier de personnes m'ont vu remplir la coupe de Joffrey ?*

Il ne ferma pas l'œil une seconde, cette nuit-là.

Ce qui lui permit, allongé dans le noir et les yeux fixés sur le ciel de lit, de dénombrer les fantômes qui le hantaient. Il revit Tysha sourire en l'embrassant, revit Sansa grelotter de peur dans sa nudité. Il revit Joffrey se griffer la gorge, le sang lui dégouliner le long du cou pendant que sa figure virait au noir. Il revit les yeux de Cersei, Bronn et son sourire de loup, la malice ensorceleuse de Shae. Penser à Shae ne le fit même pas bander. Il se tripota, dans l'espoir que, s'il réveillait sa queue et lui donnait satisfaction, trouver le repos lui serait plus facile, après, mais cela fut en pure perte.

Et, là-dessus, l'aube survint, puis l'heure où devait débuter le procès.

Ce n'est pas ser Kevan qui se présenta, ce matin-là, mais ser Addam Marpheux, escorté d'une douzaine de manteaux d'or. Après avoir déjeuné d'œufs à la coque, de lard grillé, de pain frit, Tyrion s'était paré de ses plus beaux atours. « Ser Addam, dit-il, je m'étais figuré que mon père enverrait la Blanche Garde pour me conduire devant mes juges. Je fais toujours partie de la famille royale, n'est-ce pas ?

— En effet, messire, mais je crains que la plupart des membres de la Blanche Garde ne soient en l'occurrence témoins à charge. Lord Tywin a eu le sentiment qu'il ne serait pas convenable de les affecter à votre conduite.

— Les dieux nous préservent de commettre une quelconque *inconvenance*. De grâce, conduisez-moi donc. »

Son procès devait se dérouler dans la salle du Trône, théâtre aussi de la mort de Joffrey. Tandis que ser Addam lui en

faisait franchir les monumentales portes de bronze puis remonter l'interminable tapis de l'allée centrale, il sentait tous les yeux s'appesantir sur lui. Par centaines que c'était venu s'amasser pour le voir juger. Si du moins, espéra-t-il, telle était bien la cause de leur affluence. *Pour autant que je sache, ils sont tous des témoins à charge.* Il repéra la reine Margaery, là-haut, dans la tribune, pâle et belle en ses effets de deuil. *Deux fois mariée, deux fois veuve, et seulement seize ans…* Son imposante mère la flanquait d'un côté, de l'autre sa menue grand-mère ; les dames attachées à son service et les chevaliers de la maisonnée paternelle encombraient le reste de la tribune.

L'estrade se dressait encore au bas du trône de fer vacant, mais on l'avait intégralement débarrassée, exception faite d'une seule table. Derrière étaient assis l'épais lord Mace Tyrell, tout en vert sous un mantelet d'or, et le svelte prince Oberyn Martell, en robes flottantes à rayures orange, écarlates et jaunes. Entre eux siégeait lord Tywin Lannister. *Peut-être y a-t-il encore une lueur d'espoir.* Le Dornien et le sire de Hautjardin se méprisaient férocement l'un l'autre. *Si je puis trouver un moyen d'utiliser ça…*

Pour commencer, le Grand Septon y alla d'une patenôtre, priant le Père d'En-Haut de les guider vers la justice. La chose achevée, le père d'en-bas se pencha par-dessus la table et lâcha : « Tyrion, est-ce vous qui avez assassiné Sa Majesté Joffrey ? »

Il n'irait pas vous gaspiller le temps d'un battement de cœur. « Non.

— Hé bien, voilà un soulagement, fit d'un ton sec Oberyn Martell.

— Est-ce Sansa Stark qui l'a fait, alors ? » demanda lord Tyrell.

Je l'aurais fait, si j'avais été elle. Mais Sansa, où qu'elle se trouvât, quelque part qu'elle eût éventuellement prise au meurtre, Sansa demeurait sa femme. Eût-il pour ce faire dû se jucher sur le dos d'un fol, il ne lui en avait pas moins enveloppé les épaules dans le manteau de sa protection. « Les dieux ont tué Joffrey. Il s'est étouffé avec sa tourte de pigeon. »

Lord Tyrell s'empourpra. « Vous accuseriez les cuisines ?

— Elles ou les pigeons. Laissez-moi juste en dehors du coup. » Aux rires nerveux qui lui parvinrent, il comprit qu'il venait de commettre une bourde. *Retiens ta langue, espèce de petit crétin, ou elle creusera ta tombe.*

« Il y a des témoins contre vous, déclara lord Tywin. Nous les entendrons en premier. Puis il vous sera loisible de produire vos propres témoins. Vous ne devrez intervenir et prendre la parole qu'avec notre autorisation. »

Tyrion ne put rien faire d'autre que hocher du chef.

Ser Addam n'avait dit que trop vrai, la première personne qu'on introduisit fut ser Balon Swann, de la Garde. « Messire Main, débuta-t-il, après que le Grand Septon lui eut fait jurer de ne dire que la vérité, j'ai eu l'honneur de me battre aux côtés de votre fils sur le pont de bateaux. C'est un brave, en dépit de sa taille, et je ne saurais croire qu'il ait commis ce crime. »

Un murmure courut à travers la salle, pendant que Tyrion se demandait quel jeu infernal jouait là sa sœur. *Pourquoi refiler un témoin convaincu de mon innocence ?* Il n'allait pas tarder à l'apprendre. Ser Balon ne parla qu'avec répugnance de son intervention, le jour de l'émeute, pour le détacher de Joffrey. « Il avait frappé Sa Majesté, c'est exact. Mais c'était dans un accès de fureur, pas plus. Un orage d'été. Il s'en était fallu de rien que la populace ne nous massacre tous.

— A l'époque des Targaryens, quiconque osait frapper une personne du sang royal était sûr de perdre la main coupable de ce forfait, fit observer la Vipère Rouge de Dorne. Est-ce la menotte du nain qui a repoussé, ou est-ce vous, blanches épées, qui avez omis de remplir vos devoirs ?

— Il était lui-même du sang royal, répliqua ser Balon. Et, au surplus, la Main du roi.

— Non pas, fit lord Tywin. Il *tenait le rôle* de Main, à ma place. »

En lui succédant à la barre, ser Meryn Trant se complut à en rajouter sur le témoignage de ser Balon. « Il avait flanqué le roi par terre, et il commençait à le bourrer de coups de pied. Il a hurlé que c'était injuste que Sa Majesté se soit tirée indemne des pattes des émeutiers. »

Pour lors, Tyrion se mit à mieux discerner les manigances de sa sœur. *Elle a débuté par un homme réputé honnête et l'a trait de tout le lait qu'il voulait bien donner. Chacun des témoins suivants va débiter des fables pires, et je finirai par paraître aussi méchant qu'Aerys le Fol et Maegor le Cruel réunis, plus une pincée d'Aegon l'Indigne, pour épicer.*

Ser Meryn en vint de fil en aiguille à raconter de quelle manière avait été mis un terme au châtiment publiquement infligé par Joffrey à Sansa Stark. « Même que le nain demanda à Sa Majesté si Elle était au courant des mésaventures d'Aerys Targaryen. Et que, quand ser Boros prit la défense du roi, il le menaça de le faire tuer. »

Ce fut ensuite Blount soi-même, afin de reprendre en écho cette navrante histoire-*là*. Quelque rancune que son renvoi de la Garde pût lui faire nourrir à l'endroit de Cersei, il n'en proféra pas moins les paroles mêmes que souhaitait celle-ci.

Tyrion ne put retenir plus longtemps sa langue. « Mais dites donc aux juges ce que Joffrey était *en train de faire*, pourquoi vous en taisez-vous ? »

L'autre ganache le toisa d'un air furibond. « Vous avez dit à vos sauvages de me tuer si j'ouvrais ma gueule, voilà ce que je leur dirai.

— Tyrion, dit lord Tywin, vous ne devez parler que si nous vous y invitons. Considérez cela comme un avertissement. »

Tyrion se ratatina, hors de lui.

Survinrent là-dessus les Potaunoir, tous les trois, chacun à son tour. Osfryd et Osney déballèrent l'histoire de son souper avec Cersei, avant la bataille de la Néra, et des menaces qu'il y avait proférées.

« Il a dit à Sa Grâce qu'il comptait bien lui faire du mal, spécifia ser Osfryd. Pour qu'elle souffre. » Son Osney de frère élabora. « Il a dit qu'il attendrait un jour qu'elle soit bien heureuse, et qu'il s'arrangerait pour que son bonheur prenne un goût de cendres dans sa bouche. » Aucun des deux ne pipa mot d'Alayaya.

Telle une vision de chevalerie dans son armure immaculée d'écailles et son manteau de laine blanc, ser Osmund Potaunoir jura pour sa part que le roi Joffrey avait dès longtemps compris

que son oncle Tyrion mijotait de l'assassiner. « C'est le jour qu'on m'a donné le manteau blanc, messires, déclara-t-il aux juges. Ce brave gosse m'a dit à moi : "Mon bon ser Osmund, gardez-moi bien soigneusement, parce que mon oncle, il m'aime pas. Il veut être roi à ma place." »

C'en était plus que Tyrion ne pouvait encaisser. « *Menteur !* » Mais il n'eut pas fait plus de deux pas vers lui que les manteaux d'or le tiraient déjà en arrière.

Lord Tywin fronça les sourcils. « Devrons-nous vous faire enchaîner les chevilles et les poignets, comme à un vulgaire malandrin ? »

Tyrion se mit à grincer des dents. *Deuxième bourde, crétin, crétin, crétin de nabot. Garde ton calme, ou ton compte est bon.* « Non. Je vous conjure de me pardonner, messires. Ses mensonges m'ont mis en colère.

— Ses vérités, voulez-vous dire..., rétorqua Cersei. Moi, Père, je vous conjure de le mettre aux fers, pour votre propre sécurité. Vous voyez bien comment il est.

— Je vois qu'il est nain, fit le prince Oberyn. Le jour où je craindrai la rogne d'un nain est le jour où je me noierai dans un baril de rouge.

— Nous n'avons que faire de fers. » Lord Tywin jeta un coup d'œil du côté des fenêtres et se leva. « Il se fait tard. Nous reprendrons demain. »

Avec pour seule compagnie, cette nuit-là, dans sa cellule de la tour, du parchemin vierge et une coupe de vin, Tyrion se surprit en train de penser à sa femme. Non pas à Sansa mais à sa *première* femme, Tysha. *La femme putain, pas la femme loup*. Son amour pour lui n'avait été que simulé, et pourtant il y avait cru, et il s'était fait une joie d'y croire. *Régalez-moi de doux mensonges, et gardez vos vérités saumâtres*. Il avala son vin et se mit à songer à Shae. Et lorsque ser Kevan vint, plus tard, lui rendre sa visite de chaque soir, il lui réclama celle de Varys.

« Tu t'imagines que l'eunuque va témoigner en ta faveur ?

— Je n'en saurai rien tant que je n'aurai pas causé avec lui. Envoyez-le-moi, mon oncle, si ce n'est abuser de votre bonté.

— A ta guise. »

Les mestres Ballabar et Frenken ouvrirent la deuxième journée du procès. Ils avaient également ouvert la noble dépouille de Sa Majesté Joffrey sans découvrir, jurèrent-ils, le moindre morceau de tourte au pigeon ni d'aucun autre mets coincé dans le royal gosier. « C'est le poison qui causa le décès, messires », affirma Ballabar, tandis que Frenken hochait gravement du chef.

On introduisit là-dessus le Grand Mestre Pycelle, pesamment courbé sur une canne toute tordue, secoué de tremblote à chacun de ses pas, son long cou de poulet çà et là barbelé de poils blancs. Comme il était devenu trop faiblard pour rester debout, les juges permirent d'apporter un fauteuil à son intention, ainsi qu'une table. Sur la table furent déposées un certain nombre de petites fioles. Pycelle prit un plaisir manifeste à les nommer l'une après l'autre.

« Griset, énonça-t-il d'une voix tremblotante, extrait du volvaire visqueux. Noxombre, bonsomme, daemonium. Cécité, ceci. Sang-de-veuve, là, ainsi nommé à cause de sa couleur. Une potion des plus cruelles. Qui bloque les viscères et la vessie, de sorte que le patient finit par se noyer dans ses propres poisons. Voilà du pesteloup, ça, c'est du venin de basilic, et celui-ci, ah..., les larmes de Lys. Oui oui. Je les reconnais tous. Le Lutin Tyrion Lannister les a volés dans mes appartements, quand il m'avait arbitrairement fait emprisonner.

— *Pycelle !* appela Tyrion, quitte à essuyer la rage paternelle, un seul de ces poisons serait-il susceptible d'étouffer un homme en lui coupant la respiration ?

— Non. Pour obtenir cet effet, vous devez recourir à un poison plus rare. Quand je n'étais encore qu'un gamin, mes professeurs de la Citadelle l'appelaient simplement *l'étrangleur*.

— Mais ce poison rare n'a pas été retrouvé, si ?

— Non, messire. » Pycelle clignota dans sa direction. « Vous l'avez utilisé tout entier pour assassiner le plus noble enfant que les dieux eussent jamais placé sur cette terre de bonté. »

La colère submergea le bon sens de Tyrion. « Joffrey était la cruauté, la stupidité mêmes, mais je ne l'ai pas tué. Faites-

moi trancher la tête, si ça vous chante, je n'ai pas le moins du monde trempé dans la mort de mon neveu.

— *Silence !* ordonna lord Tywin. Je vous l'ai déjà dit à trois reprises. La prochaine fois, ce sont des chaînes et un bâillon que vous obtiendrez. »

Après Pycelle, ce fut une véritable procession, aussi lassante qu'interminable. Seigneurs et dames et nobles chevaliers, gens de la haute autant que gens de rien, ils s'étaient tous trouvés au festin de noces, ils avaient tous vu Joffrey s'étouffer, tous vu sa poire devenir d'un noir à faire pâlir les prunes de Dorne. Lord Redwyne, lord Celtigar et ser Flement Brax avaient entendu Tyrion menacer le roi ; deux serviteurs, un jongleur, lord Gyles, ser Hobber Redwyne et ser Philip Pièdre l'avaient observé pendant qu'il remplissait le calice nuptial ; lady Merryweather jura l'avoir vu lâcher quelque chose dans le vin du roi tandis que Joff et Margaery découpaient la tourte ; le vieil Estremont, le jeune Dombecq, le chanteur Galyeon de Cuy et les écuyers Morros et Jothos Slynt l'avaient surpris en train de ramasser le calice alors que Joff agonisait et de vider sur le plancher ce qu'il contenait encore de vin empoisonné.

Quand donc me suis-je fait pareille foule d'ennemis ? Lady Merryweather n'était qu'une étrangère. Etait-elle aveugle ou stipendiée ? se demanda-t-il. Au moins Galyeon de Cuy n'avait-il pas mis en musique sa déposition, sans quoi ce sont soixante-dix-sept putains de couplets qu'elle eût risqué de comporter.

Lorsque son oncle vint le voir après le souper, ce soir-là, il affectait des manières froides et distantes. *Lui aussi me croit coupable.* « Vous avez des témoins à nous proposer ? demanda-t-il.

— Pas en tant que tels, non. A moins que vous n'ayez retrouvé ma femme. »

Ser Kevan secoua la tête. « Il semblerait que le procès prenne une tournure très fâcheuse pour vous.

— Oh, vous trouvez vraiment ? Je ne l'avais pas remarqué. » Tyrion tripota sa cicatrice. « Varys n'est pas venu.

— Et il ne viendra pas. Il témoigne contre vous demain. »

Charmant. « Je vois. » Il se trémoussa sur son siège. « Je suis curieux. Vous avez toujours été un homme équitable, Oncle. Qu'est-ce qui vous a convaincu ?

— Pourquoi voler des poisons chez Pycelle, si ce n'est pour les utiliser ? répondit abruptement ser Kevan. Et lady Merryweather a vu…

— … *rien !* Il n'y a rien eu à voir. Mais comment faire pour le prouver ? Comment faire pour prouver *quoi que ce soit,* de ma cage d'ici ?

— Peut-être l'heure a-t-elle sonné de faire vos aveux. »

Tout épaisses qu'étaient les murailles du Donjon Rouge, Tyrion percevait néanmoins nettement le martèlement obstiné de la pluie. « Redites-moi ça, Oncle ? Je serais prêt à jurer que vous m'avez pressé de faire des aveux…

— Si vous vous décidiez à reconnaître votre culpabilité devant le trône et à vous repentir de votre crime, votre père retiendrait l'épée. Vous vous verriez autoriser à prendre le noir. »

Tyrion lui éclata de rire au nez. « Ce sont là les conditions mêmes que Cersei avait offertes à Eddard Stark. Nous savons tous comment *ça* a fini.

— Votre père n'a été pour rien là-dedans. »

Ça, c'était vrai, au moins. « Châteaunoir fourmille de meurtriers, de voleurs et de violeurs, dit Tyrion, mais je ne me rappelle pas avoir croisé beaucoup de régicides durant mon séjour là-bas. Vous comptez me voir gober que, si je reconnais être un régicide et un parricide, mon père hochera simplement la tête, me pardonnera et m'embarquera pour le Mur avec un baluchon de sous-vêtements de laine bien chauds ? *Hou… !* mon oncle, *hou… !* conclut-il avec la dernière des grossièretés.

— Il n'a nullement été question de pardon, repartit ser Kevan sans perdre son sérieux. Une belle et bonne confession suffirait à enterrer l'affaire. C'est pour cette raison que votre père m'a chargé de vous transmettre sa proposition.

— Vous l'en remercierez gentiment de ma part, Oncle, répondit Tyrion, mais en stipulant que je ne me sens pas présentement d'humeur à me confesser.

— Si j'étais que de vous, je changerais d'humeur. Votre sœur veut votre tête, et lord Tyrell au moins penche à la lui accorder.

— Ainsi, l'un de mes juges m'a déjà condamné sans avoir seulement entendu un mot de ma défense ? » Il ne s'attendait à rien de mieux. « Serai-je encore autorisé à prendre la parole et à produire des témoins ?

— Des témoins, vous n'en avez *pas*, lui rappela son oncle. Tyrion…, si vous êtes coupable de cette monstruosité, le Mur est un sort plus indulgent que vous ne méritez. Et si vous êtes sans reproche…, on a beau se battre dans le Nord, je le sais, vous y serez néanmoins plus en sûreté qu'à Port-Réal, quelle que soit l'issue de votre procès. La populace est persuadée de votre culpabilité. Seriez-vous assez extravagant pour vous aventurer dans la rue qu'elle vous écartèlerait, vous mettrait en pièces.

— Je constate à quel point cette perspective vous bouleverse.

— Vous êtes le fils de mon frère.

— C'est à *lui* que vous pourriez rafraîchir la mémoire sur ce point.

— Pensez-vous qu'il vous permettrait de prendre le noir si vous n'étiez son propre sang et celui de Joanna ? Tywin vous paraît un homme dur, je ne l'ignore pas, mais il n'est pas plus dur qu'il n'a eu à l'être. Notre père à nous était amène, aimable, mais d'une telle pusillanimité qu'entre deux libations ses propres bannerets se moquaient de lui. Certains allèrent même jusqu'à juger bon de le défier ouvertement. D'autres seigneurs empruntaient notre or et jamais ne se souciaient de le rembourser. A la cour, ils brocardaient les lions édentés. Il n'était jusqu'à sa maîtresse qui ne le volât. Une gueuse à peine au-dessus des putains, et qui se servait à pleines mains dans les bijoux de ma mère ! A Tywin incomba la tâche de rendre à la maison Lannister le rang qui lui revenait. Exactement comme il lui incomba de régir ce royaume, alors qu'il n'avait pas plus de vingt ans. Terrible fardeau qu'il porta *vingt années durant,* sans y gagner rien d'autre que la jalousie d'un roi fou. Au lieu de l'honneur qui devait en rejaillir sur lui, ce sont des affronts sans nombre qu'il lui fallut essuyer, et cependant il prodigua aux

Sept Couronnes la paix, l'opulence et la justice. C'est un homme juste. Il serait avisé à vous de lui faire confiance. »

La stupeur fit clignoter Tyrion. Il avait toujours vu en ser Kevan quelqu'un de solide, de terne et de pragmatique ; jamais il ne l'avait entendu s'exprimer avec tant de ferveur. « Vous l'aimez.

— Il est mon frère.

— Je… je vais réfléchir à ce que vous venez de dire.

— Faites-le sérieusement, alors. Et vite. »

Il ne pensa guère à autre chose, cette nuit-là, mais, le matin venu, ne se trouva guère plus avancé quant à la confiance qu'il pouvait accorder à son père. Un serviteur lui apporta pour son déjeuner de la bouillie d'avoine et du miel, mais la seule idée d'avouer donnait à tout un goût de fiel. *On m'appellera parricide jusqu'à la fin de mes jours. Pendant mille ans ou davantage, on ne m'évoquera, si tant est que l'on se souvienne seulement de moi, que sous la défroque du monstrueux nain qui empoisonna son jeune neveu durant son festin de noces.* Cette pensée le mit dans une colère si noire qu'il balança cuillère et bol à travers la pièce, et que le mur en demeura barbouillé de bouillie. Ser Addam Marpheux loucha sur la chose avec curiosité lorsqu'il vint l'emmener devant ses juges, mais il eut le tact de ne point poser de question.

« Lord Varys, annonça le héraut, maître des chuchoteurs. »

Poudré à frimas, pomponné, puant l'eau de rose, l'Araignée se pelota les pattes en permanence au cours de sa déposition. *Ma vie, qu'il fiche à l'eau,* songea Tyrion pendant que l'eunuque lui imputait d'un ton lugubre de sombres manœuvres pour soustraire Joffrey à la protection du Limier et faisait état des propos tenus à Bronn sur les avantages d'avoir Tommen pour roi. *Des demi-vérités valent infiniment plus que des mensonges purs et simples.* Et, contrairement à ses prédécesseurs, Varys produisait des pièces à conviction ; des parchemins minutieusement surchargés de notes, de détails, de dates, de conversations intégrales. Une si formidable documentation que la présenter occupa toute la journée, le tout accablant, naturellement. Varys confirma la visite à minuit de Tyrion dans les appartements du Grand Mestre Pycelle et le vol de ses

philtres et poisons, confirma la menace faite à Cersei le soir du fameux souper, confirma chaque putain d'histoire, à l'exception de l'empoisonnement lui-même. Lorsque le prince Oberyn lui demanda par quel miracle il en savait si long, sans avoir assisté en personne à telle ou telle des scènes dont il parlait, Varys se contenta de glousser avant de répondre : « Mes petits oiseaux me l'ont pépié. Savoir est leur affaire comme la mienne. »

Ça se récuse comment, un petit oiseau ? songea Tyrion. *J'aurais dû me payer la tête de l'eunuque dès le jour de mon arrivée à Port-Réal. Maudit soit-il. Et maudit sois-je, moi, pour m'être fié en lui si peu que ce fût.*

« En avons-nous terminé avec les auditions ? demanda lord Tywin à sa fille une fois que Varys se fut retiré.

— Presque, répondit-elle. Avec votre permission, je produirai demain un dernier témoin.

— Qu'il en soit selon vos vœux », conclut lord Tywin.

Ah, tant mieux… ! songea férocement Tyrion. *Après cette pantalonnade de procès, l'exécution me fera presque l'effet d'un soulagement.*

Il était cette nuit-là assis près de sa fenêtre, à siroter, quand des voix retentirent, derrière sa porte. *Ser Kevan, venu chercher ma réponse,* se dit-il d'emblée, mais ce ne fut pas son oncle qui franchit le seuil.

Tyrion se leva pour gratifier le prince Oberyn d'une révérence ironique. « Il est donc permis aux juges de visiter les accusés ?

— Il est permis aux princes d'aller où bon leur semble. C'est en tout cas ce que j'ai servi à vos gardes. » La Vipère Rouge s'adjugea un siège.

« Mon père en sera ulcéré.

— La félicité de Tywin Lannister n'a jamais figuré en tête de ma liste personnelle de préoccupations. C'est du vin de Dorne que vous buvez là ?

— De La Treille. »

Oberyn fit la moue. « De l'eau rouge. Vous avez empoisonné le mioche ?

— Non. Et vous ? »

Le prince sourit. « Est-ce que tous les nains ont la langue aussi bien pendue que la vôtre ? Quelqu'un va en couper une, un de ces jours.

— Vous n'êtes pas le premier à m'en aviser. Peut-être devrais-je la couper moi-même, elle a tout l'air de ne me causer que des ennuis sans fin.

— Je l'ai constaté. M'est avis qu'après tout je puis boire une goutte du jus de raisin de milord Redwyne.

— Libre à vous. » Tyrion lui servit une coupe.

L'autre prit une petite gorgée, se la fit clapoter dans la bouche et l'avala. « Ça ira, pour l'heure. Je vous ferai monter du corsé de Dorne, demain. » Il s'envoya une nouvelle gorgée. « Je me la suis enfin dénichée, la pute à cheveux d'or que j'espérais.

— Vous avez donc trouvé la taule de Chataya ?

— Chez Chataya, je me suis fait la fille à peau noire. Alayaya, je crois que c'est, son nom. Exquise, en dépit des zébrures qui marbrent son dos. Mais la pute à qui je faisais allusion, c'est votre sœur.

— Vous a-t-elle déjà embobiné ? » demanda Tyrion, sans se montrer du tout surpris.

Oberyn s'esclaffa. « Non, mais elle le fera si je paie le prix qu'elle exige. Elle a même insinué mariage. Sa Grâce a besoin d'un nouvel époux, et quoi de mieux qu'un prince de Dorne ? Ellaria trouve que je devrais accepter. Rien qu'imaginer Cersei dans notre pieu la fait mouiller, cette salope. Et nous n'aurions pas même à payer le liard du nain. Votre sœur ne me réclame en tout et pour tout qu'une tête, une espèce de machin disproportionné qui n'a plus de pif.

— Et ? » demanda Tyrion, attendant la suite.

En guise de réponse, le prince Oberyn fit tournoyer son vin puis dit : « Quand le Jeune Dragon conquit Dorne, voilà une éternité, il laissa le sire de Haut jardin pour nous gouverner, après la soumission de Lancehélion. Ce Tyrell s'en fut avec sa séquelle de fort en fort, traquant les rebelles et assurant par là que nos genoux restent bien ployés. Il arrivait en force, prenait un château et s'y installait comme chez lui, y séjournait toute une lune, puis chevauchait jusqu'au château suivant. Il était dans ses habitudes d'expulser les châtelains de leurs

appartements et de s'arroger leur couche. Une nuit, il se retrouva sous un lourd ciel de lit de velours. Un cordon pendait auprès des oreillers, pour le cas où lui prendrait la fantaisie de faire venir une fille. Il avait un gros faible pour les Dorniennes, ce lord Tyrell-là, et qui le lui reprocherait ? Bref, il tira sur le cordon, et, du coup, le ciel de lit s'ouvrit, lui déversant sur la gueule une centaine de scorpions rouges. Sa mort alluma un incendie qui, de proche en proche, embrasa tout Dorne et, en quinze jours, réduisit à néant toutes les victoires du Jeune Dragon. Les agenouillés se levèrent, et nous recouvrâmes notre liberté.

— Je connais l'histoire, fit Tyrion. Et ça nous mène où ?

— Juste à ceci que, s'il m'arrivait jamais de trouver un cordon au chevet de mon propre lit et de tirer dessus, je préférerais recevoir sur la gueule les scorpions susdits plutôt que la reine en toute la splendeur de sa nudité. »

Tyrion sourit. « Voilà qui nous fait au moins un point commun, alors.

— Assurément, je ne saurais trop remercier votre sœur. N'eût été l'accusation lancée par elle à votre encontre lors du festin, c'est vous qui risqueriez fort d'être en train de me juger, et non pas moi vous. » L'amusement donnait aux yeux du prince un éclat de jais. « Qui est plus expert en poisons que la Vipère Rouge de Dorne, après tout ? Qui a davantage lieu de souhaiter maintenir les Tyrell le plus loin possible de la couronne ? Et, Joffrey au tombeau, qui la loi *dornienne* lui donne-t-elle pour successeur immédiat sur le Trône de Fer, sinon Myrcella qui, d'aventure, se trouve être promise à mon propre neveu à moi, grâce à vous ?

— La loi de Dorne ne s'applique pas. » Englué comme il l'était dans ses problèmes personnels, Tyrion n'avait jusque-là pas pris une seule seconde pour envisager la question de la succession. « Mon père va couronner Tommen, comptez-y bien.

— Il lui est en effet loisible de couronner Tommen ici, à Port-Réal. Ce qui ne revient pas à dire qu'il ne soit pas loisible à mon frère de couronner Myrcella, à Lancehélion. Votre père fera-t-il la guerre à votre nièce au nom de votre neveu ? Et votre sœur ? » Il haussa les épaules. « Peut-être devrais-je épouser la

reine Cersei, tout compte fait, sous réserve qu'elle soutienne sa fille contre son fils. Elle y consentirait, d'après vous ? »

Jamais, fut tenté de répondre Tyrion, mais le mot s'étrangla dans sa gorge. Cersei n'avait jamais digéré d'être exclue du pouvoir en raison de son sexe. *Si la loi de Dorne s'appliquait à l'ouest, elle serait l'héritière de Castral Roc, conformément à sa propre conception de ses droits*. Elle et Jaime étaient bien jumeaux, mais le jour, c'est elle qui l'avait vu la première, et il n'en fallait pas davantage. En se faisant le champion de Myrcella, elle serait le champion de sa propre cause. « J'ignore sur qui se porterait son choix, de Tommen ou de Myrcella, convint-il. Cela ne change rien. Mon père ne lui laissera jamais ce choix-là.

— Votre père, objecta le prince Oberyn, peut ne pas vivre éternellement. »

Il venait d'y avoir dans ses intonations quelque chose qui fit se dresser les cheveux sur la nuque de Tyrion. Elia lui revint subitement à l'esprit, ainsi que les propos du prince, alors qu'ils chevauchaient tous deux au milieu des cendres. *Il veut la tête qui donnait les ordres, et pas seulement la main qui maniait l'épée.* « Il est peu judicieux de proférer de telles félonies dans l'enceinte du Donjon Rouge, prince. Les oisillons sont tout ouïe.

— Libre à eux. Est-ce félonie que de dire qu'un homme est mortel ? *Valar morghulis,* ainsi exprimait-on cela dans l'antique Valyria. *Tous les hommes doivent tôt ou tard mourir*. Et le Fléau survint, qui prouva la véracité du dicton. » Il se rendit à la fenêtre pour scruter la nuit. « La rumeur prétend que vous n'avez pas de témoins à nous proposer.

— Je me flattais qu'un seul regard au doux minois qui est le mien suffirait à vous convaincre tous de mon innocence.

— Vous vous êtes abusé, messire. La Fleur de Suif de Hautjardin est aussi absolument convaincu de votre culpabilité que résolu à vous voir périr. Sa précieuse Margaery buvait aussi dans ce calice, ainsi qu'il nous l'a bien ressassé cinquante fois.

— Et vous ? fit Tyrion.

— Les gens sont rarement ce qu'ils paraissent. Vous avez l'air si excessivement coupable que je suis convaincu de votre innocence. Cependant, vous allez probablement être condamné.

La justice est une denrée peu courante, de ce côté-ci des montagnes. Il a été impossible de s'en procurer tant pour Elia que pour Aegon ou pour Rhaenys. Pourquoi s'en trouverait-il la moindre once pour vous ? Peut-être un ours a-t-il dévoré le véritable assassin de Joffrey. La chose semble se produire assez fréquemment à Port-Réal. Oh, attendez, non, l'ours, c'était à Harrenhal, maintenant que je me rappelle.

— Est-ce là le jeu auquel nous jouons ? » Tyrion frotta son moignon de nez. Il n'avait rien à perdre, à dire à Oberyn la vérité. « Il y avait *bien* un ours à Harrenhal, et il a *bien* tué ser Amory Lorch.

— Comme c'est navrant. Pour lui, dit la Vipère Rouge. Et pour vous. Tous les gens sans nez mentent-ils si mal ? Je vous livre ma perplexité.

— Je ne mens pas. Ser Amory tira la princesse Rhaenys de sous le lit de son père et la frappa mortellement. Des hommes d'armes se trouvaient avec lui, mais je ne connais pas leurs noms. » Il se pencha vers son vis-à-vis. « C'est ser Gregor Clegane qui écrasa le crâne du prince Aegon contre un mur et qui, les mains encore souillées de cervelle et de sang, viola votre sœur, Elia.

— Qu'est-ce là, maintenant ? La vérité, dans la bouche d'un Lannister ? » Oberyn sourit froidement. « Les ordres émanaient de votre père, oui ?

— Non. » Il avait lâché le mensonge sans hésitation, et il ne s'accorda pas le loisir de se demander pourquoi.

Le Dornien haussa un fin sourcil noir. « Quel scrupuleux de fils. Et quel piteux mensonge. C'est lord Tywin qui présenta les enfants de ma sœur au roi Robert tout emballés dans des manteaux à l'écarlate Lannister.

— Peut-être feriez-vous mieux d'avoir cette conversation avec mon père. Il était sur les lieux, lui. Moi, je me trouvais au Roc, et si jeune encore que je croyais uniquement fait pour pisser ce que j'avais entre les jambes.

— Oui, mais vous vous trouvez ici, maintenant, et dans une situation un peu embarrassante, je dirais. Votre innocence a beau être aussi évidente que la cicatrice de votre figure, cela ne

vous sauvera pas. Pas plus que ne le fera votre père. » Le prince se mit à sourire. « Mais je pourrais bien, moi.

— Vous ? » Tyrion le dévisagea. « Vous n'êtes qu'un juge sur trois. Comment pourriez-vous me sauver ?

— Pas en ma qualité de juge. En tant que votre champion. »

JAIME

Un livre blanc, posé sur une table blanche dans une pièce blanche.

La pièce était ronde, ses murs de pierre chaulée tendus de tapisseries de laine blanches. En elle consistait le rez-de-chaussée de la tour de la Blanche Epée, svelte édifice de trois étages planté dans un angle des murs du château qui surplombait la baie. Le sous-sol servait de resserre pour les armes et les armures ; le premier et le deuxième étages étaient distribués en petites chambres d'appoint pour les six frères de la Garde.

L'une de ces dernières avait été la sienne pendant dix-huit ans, mais, le matin même, il avait déménagé ses affaires au dernier étage, intégralement dévolu aux appartements du lord Commandant. Des appartements eux-mêmes d'appoint, quoique spacieux ; et comme on dominait de là l'enceinte extérieure, il y jouirait d'une vue sur la mer. *Ça va bien me plaire,* avait-il songé. *Le panorama comme tout le reste.*

Aussi pâle que la pièce même en ses blancs de la garde Royale, Jaime attendait, assis près du livre, ses frères jurés. Une longue épée lui parait la hanche. *La mauvaise hanche.* C'était sur la gauche, auparavant, qu'il la portait toujours, et de gauche à droite que son torse la voyait passer lorsqu'il dégainait. Il l'avait établie sur sa hanche droite le matin même, afin de pouvoir la tirer de manière analogue avec la main gauche, mais la sentir peser de ce côté-là faisait un effet bizarre, et, lorsqu'il s'était essayé à défourailler, le geste lui avait de bout en bout paru pataud et fabriqué. Son arroi n'était pas plus satisfaisant. Il

avait revêtu la tenue d'hiver de son corps, tunique et braies de laine blanchie, lourd manteau blanc, mais tout semblait pendouiller et flotter sur lui.

Il avait passé ses journées au procès de son frère, debout bien au fond de la salle, et ou bien Tyrion ne l'avait pas vu, ou bien il ne l'avait pas reconnu, ce qui n'était pas surprenant. La moitié de la cour avait l'air aussi de ne plus le reconnaître. *Dans ma propre maison, je suis un étranger.* Son fils était mort, son père l'avait renié, et sa sœur… Elle lui avait refusé le moindre tête-à-tête, depuis leurs retrouvailles du premier jour, dans le septuaire royal où Joffrey gisait entouré de cierges. Et même le jour où l'on avait traversé la ville avec la dépouille afin de la déposer dans sa tombe, au Grand Septuaire de Baelor, Cersei s'était soigneusement tenue à distance.

Son regard parcourut la Rotonde une fois de plus. Les tentures de laine blanche qui tapissaient les murs, le bouclier blanc et les deux rapières croisées placées sur le manteau de la cheminée. Le fauteuil de vieux chêne noir, derrière la table, avait des coussins en peau de vache blanchie, presque transparente à force d'usure. *Usée par le cul osseux de Barristan le Hardi, par celui de ser Gerold Hightower, avant lui, par ceux du prince Aemon Chevalier-Dragon, de ser Ryam Redwyne et du Démon de Darry, de ser Duncan la Perche et du Griffon Pâle, Alyn Connington.* Comment diable le Régicide pouvait-il faire partie d'une compagnie si altière ?

Il se trouvait là, pourtant.

La table était quant à elle en vieux barral, d'une pâleur d'os, sculptée en forme d'écu gigantesque et supportée par trois étalons blancs. La tradition voulait que le lord Commandant siège en haut de l'écu, les frères sur les côtés, trois par trois, dans les rares occasions où les sept étaient tous présents. Le livre qui jouxtait son coude était un fameux morceau : haut de deux pieds, large d'un et demi, épais d'un millier de pages en fin vélin blanc, relié de cuir blanc blanchi, orné de ferrures et de fermoirs d'or. *Le Livre des Frères* était officiellement son nom, mais on se contentait plus souvent de l'appellation familière de Blanc Livre.

Le Blanc Livre contenait les chroniques de la garde Royale. Chacun des chevaliers qui avaient jamais servi dans celle-ci avait une page où étaient pour toujours commémorés son patronyme et ses actions. Dans le coin supérieur gauche était représenté, en encres vives et multicolores, le bouclier qu'il portait à l'époque de sa désignation. Dans le coin inférieur bas figurait celui de la Garde, d'un blanc neigeux, uni, pur. Les boucliers d'en haut différaient tous ; ceux du bas étaient tous identiques. Dans l'espace intermédiaire étaient détaillés les états de service et les faits saillants de la vie. Les dessins héraldiques et les enluminures étaient réalisés par des septons qu'envoyait trois fois l'an le Grand Septuaire de Baelor, mais au seul lord Commandant incombait de tenir les rubriques à jour.

A moi, maintenant. Une fois qu'il aurait appris à écrire avec la main gauche, par exemple. Le Blanc Livre comportait bon nombre de lacunes. Les disparitions de ser Mandon Moore et de ser Preston Verchamps devaient être enregistrées, et le satané passage en courant d'air de Gregor Clegane dans la Garde également. De nouvelles pages devaient être entamées pour ser Balon Swann, ser Osmund Potaunoir et le chevalier des Fleurs. *Il va me falloir mander un septon pour dessiner leurs boucliers.*

Le prédécesseur immédiat de Jaime au poste suprême avait été ser Barristan. En haut de la page qui le concernait, le bouclier arborait les armes de la maison Selmy : trois tiges de blé, jaunes, sur champ brun. Jaime fut amusé, sinon surpris, de découvrir qu'avant de quitter le château ser Barristan avait pris le temps de noter son propre renvoi.

Ser Barristan, de la maison Selmy. Fils aîné de ser Lyonel Selmy, des Eteules. Servi comme écuyer de ser Manfred Swann. Surnommé « le Hardi », en sa dixième année, pour avoir endossé une armure d'emprunt afin de se présenter en mystérieux chevalier au tournoi de Havrenoir, où il fut défait et démasqué par Duncan, prince des Libellules. Fait chevalier, en sa seizième année, par Sa Majesté Aegon V Targaryen, après avoir accompli des prouesses insignes en mystérieux chevalier lors du tournoi d'hiver de Port-Réal, défaisant le

prince Duncan le Petit et ser Duncan le Grand, lord Commandant de la Garde. Tué Maelys le Monstrueux, dernier des prétendants Feunoyr, en combat singulier durant la guerre des Rois à neuf sous. Défait Lormelle Longue Lance et Cedrik Storm, le Bâtard de Bronzes. Nommé dans la Garde, en sa vingt-troisième année, par le lord Commandant ser Gerold Hightower. Défendu le passage contre tous les compétiteurs lors du tournoi du Pont d'Argent. Vainqueur dans la mêlée à Viergétang. Mené Sa Majesté Aerys II en lieu de sûreté durant le Défi de Sombreval, malgré une blessure de flèche dans la poitrine. Vengé le meurtre de son frère juré, ser Gwayne Gaunt. Secouru lady Jeyne Swann et sa septa contre la Fraternité Bois-du-Roi, défaisant Simon Tignac et le chevalier Badin et tuant le premier. Au tournoi de Villevieille, défait et démasqué le mystérieux chevalier Noirécu, révélant en lui le Bâtard Hautesterres. Champion solitaire au tournoi de lord Steffon à Accalmie, démonta néanmoins lord Robert Baratheon, le prince Oberyn Martell, lord Leyton Hightower, lord John Connington, lord Jason Mallister et Rhaegar, prince de Peyredragon. Blessé par flèche, pique et épée à la bataille du Trident tandis qu'il combattait aux côtés de ses frères jurés et de Rhaegar, prince de Peyredragon. Pardonné puis nommé lord Commandant de la garde Royale par Sa Majesté Robert Ier Baratheon. Servi dans la garde d'honneur chargée d'amener à Port-Réal lady Cersei, de la maison Lannister, pour son mariage avec le roi Robert. Mené l'assaut contre Vieux Wyk, durant la Rébellion de Balon Greyjoy. Champion du tournoi de Port-Réal, en sa cinquante-septième année. Démis de ses fonctions par Sa Majesté Joffrey Ier Baratheon, en sa soixante-et-unième année, pour raison d'âge.

La première partie de la carrière ainsi retracée de ser Barristan l'avait été par ser Gerold Hightower d'une grande écriture vigoureuse. L'écriture, plus petite et plus élégante, de Selmy lui-même prenait la relève avec l'évocation des blessures reçues au Trident.

La page consacrée à Jaime était maigrelette, en comparaison.

Ser Jaime, de la maison Lannister. Fils aîné de lord Tywin et lady Joanna, de Castral Roc. Servi contre la Fraternité Bois-du-Roi comme écuyer de lord Sumner Crakehall. Fait chevalier, en sa quinzième année, par ser Arthur Dayne, de la garde Royale, pour sa bravoure sur le champ de bataille. Choisi pour la Garde, en sa quinzième année, par Sa Majesté Aerys II Targaryen. Tué, lors du Sac de Port-Réal, Sa Majesté Aerys II au pied du trône de fer. Dès lors surnommé « le Régicide ». Pardonné de ce crime par Sa Majesté Robert Ier Baratheon. Servi dans la garde d'honneur chargée d'amener à Port-Réal sa sœur, lady Cersei, pour son mariage avec le roi Robert. Champion, lors du tournoi donné à Port-Réal à l'occasion de ce mariage.

Résumée de la sorte, son existence avait un petit air plutôt piètre et mesquin. Ser Barristan aurait au moins pu faire état de ses autres victoires en tournoi. Et ser Gerold aurait tout de même pu se montrer moins laconique sur les exploits qu'il avait accomplis lorsque ser Arthur Dayne écrasait la Fraternité Bois-du-Roi. C'était bien *lui*, non, qui avait sauvé les jours de lord Sumner, alors que Ben Gros-bide s'apprêtait à lui fracasser le crâne, même si le bandit s'était finalement échappé ? Et n'avait-il pas tenu bon, tout seul, contre le chevalier Badin, même si c'était finalement ser Arthur qui avait tué celui-ci ? *Quel duel, bons dieux, et quel adversaire… !* Le chevalier Badin était un dément, un invraisemblable méli-mélo d'esprit chevaleresque et de cruauté, mais il ignorait superbement ce que peur veut dire. *Et Dayne, Aube au poing…* En voyant l'épée du bandit si salement ébréchée, ser Arthur avait fini par suspendre l'assaut pour lui permettre d'en prendre une autre. « C'est cette épée blanche que tu as que je veux », lança le chevalier larron lors de la reprise, en dépit du sang qu'il pissait déjà par une douzaine de plaies. « Dans ce cas, vous l'aurez, ser », rétorqua l'Epée du Matin, et il la lui passa au travers du corps.

Le monde était plus simple, à cette époque-là, songea Jaime, *et les hommes comme les lames étaient faits d'un plus bel acier*. Ou ce sentiment tenait-il au fait qu'il n'avait alors que

quinze ans ? Tous étaient dans la tombe, à présent, l'Epée du Matin comme le chevalier Badin, le Taureau Blanc comme le prince Lewyn, ser Oswell Whent et son humour noir comme l'austère Jon Darry, Simon Tignac et sa Fraternité Bois-du-Roi, ce vieux bourru de Sumner Crakehall. *Et moi, ce gamin que j'étais..., quand suis-je mort, au fait ? Quand j'ai endossé le manteau blanc ? Quand j'ai tranché la gorge d'Aerys ?* Ce gamin-là n'aspirait qu'à être ser Arthur Dayne, mais il s'était quelque part, en route, égaré pour devenir plutôt le chevalier Badin.

En entendant s'ouvrir la porte, il referma le Blanc Livre et se leva pour accueillir ses frères jurés. Ser Osmund Potaunoir fut le premier à se présenter. Il enroba Jaime dans un sourire digne d'un vieux compagnon d'armes à lui. « Ser Jaime, dit-il, vous auriez pas eu cette tête, l'autre soir, que je vous aurais reconnu tout de suite.

— Ah bon, vraiment ? » Jaime en doutait fort. Les serviteurs l'avaient baigné, rasé, lui avaient lavé, brossé les cheveux. En se contemplant dans un miroir, ce qu'il voyait n'était plus l'homme qui avait traversé le Conflans avec Brienne..., mais ce n'était pas lui non plus. Il avait une gueule maigre et creuse, et des rides sous les yeux. *L'air d'un vieillard.* « Allez vous mettre près de votre siège, ser. »

Potaunoir s'exécuta. Les autres frères jurés défilèrent un par un. « Messers, les interpella Jaime d'un ton solennel lorsqu'ils furent là tous les cinq, qui garde le roi ?

— Mes frères, ser Osfryd et ser Osney, répondit ser Osmund.

— Et mon frère, ser Garlan, ajouta le chevalier des Fleurs.

— Ils assureront sa sécurité ?

— Ils n'y manqueront pas, messire.

— Prenez place, alors. » Ces formules étaient rituelles. Avant que les sept n'entrent en séance, la sécurité du roi devait être assurée.

Ser Boros et ser Meryn s'assirent à sa droite, séparés par le siège vacant réservé à ser Arys du Rouvre, toujours en mission à Dorne. Ser Osmund, ser Balon et ser Loras s'installèrent à sa gauche. *Les anciens et les nouveaux.* Jaime se demanda si ces

qualificatifs avaient la moindre signification. Au cours de sa longue histoire, les querelles intestines n'avaient pas manqué de diviser maintes fois la Garde, et d'une manière particulièrement virulente pendant la Danse des Dragons. Devait-il aussi redouter cela ?

Occuper la place de lord Commandant, celle-là même qu'avait occupée tant d'années durant ser Barristan le Hardi, lui faisait l'effet d'une espèce d'incongruité. *Et d'une incongruité d'autant plus choquante que c'est estropié que je me trouve l'occuper*. Toujours est-il que c'était *sa* place, à présent, et que c'était *sa* Garde qui l'entourait. *Les sept de Tommen.*

Il avait servi des années durant aux côtés de Meryn Trant et de Boros Blount ; des combattants valeureux tous deux, mais Trant était cruel et sournois, Blount une baudruche gonflée de grondements. Ser Balon Swann était mieux assorti à son manteau. Quant au chevalier des Fleurs, il passait bien entendu pour un chevalier modèle. Restait le cinquième, cet Osmund Potaunoir, dont il ne savait absolument rien.

Il se demanda ce qu'aurait bien dit ser Arthur Dayne d'un tel ramassis. « *Comment se fait-il que la garde Royale soit tombée si bas ? » très probablement. « Par ma faute, serais-je forcé de répondre. J'ai ouvert la porte, et je suis resté bras croisés lorsque la vermine a commencé à se faufiler dans la pièce. »*

« Le roi est mort, débuta-t-il. Le fils de ma sœur, un garçon de treize ans, assassiné sous son propre toit durant son propre festin de noces. Tous les cinq, vous étiez présents. Tous les cinq, vous deviez le *protéger*. Et pourtant, il est mort. » Il marqua une pause pour écouter ce qu'ils répondraient à ce préambule, mais aucun d'eux ne fit seulement mine de s'éclaircir la gorge. *Le petit Tyrell est furieux, Balon Swann honteux*, jugea-t-il. De la part des trois autres, il ne perçut qu'indifférence. « Est-ce mon frère, le meurtrier ? leur lança-t-il sans ménagements. Tyrion a-t-il empoisonné mon neveu ? »

Ser Balon s'agita sur son siège, on ne peut plus gêné. Ser Boros serra les poings. Ser Osmund haussa négligemment les épaules. La réponse vint finalement de ser Meryn. « C'est lui qui

remplissait la coupe de Joffrey. Il a dû en profiter, à un moment ou à un autre, pour mettre le poison dans le vin.

— Vous êtes certain que c'est le *vin* qui était empoisonné ?

— Quoi d'autre, sinon ? fit ser Boros Blount. Le Lutin a répandu le reliquat sur le plancher. Pour quoi faire, si ce n'est pour faire disparaître la preuve de sa culpabilité ?

— Il savait que le vin était empoisonné, affirma ser Meryn. »

Ser Balon Swann fronça les sourcils. « Le Lutin n'était pas seul, sur l'estrade. Tant s'en faut. A cette heure avancée du festin, il y avait des tas de convives debout et qui circulaient, changeaient de place ou, mine de rien, filaient au petit coin, des serviteurs qui allaient et venaient..., le roi et la reine venaient juste d'entamer la tourte nuptiale, tous les yeux étaient fixés sur eux ou sur ces saletés de maudites colombes. Le calice à vin, personne ne le regardait.

— Qui d'autre y avait-il sur l'estrade ? » interrogea Jaime.

Ser Meryn fournit la réponse : « La famille du roi, la famille de l'épousée, le Grand Mestre Pycelle, le Grand Septon...

— Le voilà, votre empoisonneur, suggéra ser Osmund Potaunoir avec un sourire fin. Trop saint pour moitié, ce vieux-là. M'a jamais bien plu, sa dégaine, moi. » Il se mit à rire.

« Non, répliqua le chevalier des Fleurs sans se dérider. L'empoisonneur, c'est Sansa Stark. Vous l'oubliez tous, ma sœur aussi buvait à ce fameux calice. Sansa Stark était la seule personne de toute la salle à avoir un motif pour vouloir la mort de Margaery, ainsi que celle du roi. En empoisonnant la coupe nuptiale, elle pouvait se flatter de les tuer tous deux. Et pourquoi s'être enfuie, après, à moins qu'elle ne fût coupable ? »

Il raisonne juste. Ça pourrait bien innocenter Tyrion. Sauf que, pour retrouver sa femme, on n'était pas plus avancé. Jaime envisagea l'éventualité de mettre un peu son nez dans toute cette histoire. Et, pour commencer, de chercher à savoir comment la fugitive avait bien pu s'esquiver du château. *Varys risque d'avoir une ou deux petites idées là-dessus.* Nul mieux que l'eunuque ne connaissait les secrets dédales du Donjon Rouge.

Mais cela pouvait attendre. Il avait ici même à traiter des sujets de préoccupation plus urgents. *« Vous prétendez être le lord Commandant de la garde Royale*, lui avait dit son père. *Allez assumer vos tâches.* » Ces cinq zèbres-là n'étaient pas les frères qu'il aurait choisis, mais c'étaient les frères qu'il avait ; le temps était venu de les prendre en main.

« Qui que soit son meurtrier, leur déclara-t-il, Joffrey est mort, et le Trône de Fer revient à Tommen d'ores et déjà. J'entends lui en assurer la jouissance jusqu'à ce que ses cheveux blanchissent et que ses dents tombent. Et sans que ce soit du fait du poison. » Il se tourna vers ser Boros Blount. Bien que son épaisse charpente lui permît de trimballer cet excès de poids, celui-ci s'était singulièrement alourdi depuis quelques années. « Ser Boros, vous avez tout d'un homme qui déguste sa nourriture. Dorénavant, vous goûterez de tout ce que Tommen doit boire ou manger. »

Ser Osmund Potaunoir s'esclaffa bruyamment, et le chevalier des Fleurs ne put réprimer un sourire, mais ser Boros vira au rouge sombre d'une betterave. « Je ne suis pas goûteur… ! Je suis un chevalier de la garde Royale.

— Hélas, vous l'êtes, effectivement. » Cersei n'aurait jamais dû le dépouiller de son manteau blanc. Mais lord Tywin n'avait fait qu'empirer l'opprobre en le lui rendant. « Ma sœur m'a conté avec quel empressement vous aviez cédé Tommen aux spadassins de Tyrion. Vous trouverez les carottes et les pois moins terrifiants, j'espère. Quand vos frères jurés s'entraîneront dans la cour au maniement de l'épée et du bouclier, loisible à vous de vous entraîner au maniement de la cuillère et du tranchoir. Tommen adore les gâteaux aux pommes. Tâchez d'empêcher qu'aucun spadassin ne les lui fauche.

— Est-ce de la sorte que vous me parlez ? *Vous ?*

— Vous auriez dû mourir avant de vous laisser enlever Tommen.

— Comme vous êtes mort en protégeant Aerys, ser ? » Ser Boros bondit sur ses pieds et porta la main à l'épée. « Je ne… je ne *tolérerai* pas cet affront ! C'est vous qui devriez être le goûteur, je trouve. A quoi d'autre peut donc servir un infirme ? »

Jaime sourit. « J'en suis d'accord. Je me trouve aussi impropre à garder le roi que vous-même. Aussi, tirez donc cette épée que vous mignotez, nous verrons bien comment se comportent vos deux mains contre la seule qui me reste. En fin de compte, l'un de nous sera mort, et la Garde améliorée d'autant. » Il se leva. « A moins que vous ne préfériez retourner aux tâches qui vous incombent ?

— *Bah !* » Ser Boros se racla les muqueuses, expédia un glaviot verdâtre aux pieds de Jaime et prit la porte sans avoir dégainé si peu que ce soit.

Un pleutre. Et un sacré jobard. Si adipeux qu'il fut, vieillissant et tout sauf doué de qualités exceptionnelles, Boros aurait encore fichtrement pu le réduire en chair à pâté. *Seulement, il l'ignore, et les autres ne doivent à aucun prix le savoir non plus. Ils redoutaient l'homme que j'étais ; celui que je suis leur ferait pitié.*

Jaime se rassit et se tourna vers Potaunoir. « Ser Osmund, je ne vous connais pas. Je trouve cela curieux. J'ai disputé des tournois, des mêlées, pris part à des batailles un peu partout dans les Sept Couronnes. J'ai quelque idée de chaque chevalier errant, chaque franc-coureur, chaque écuyer à prétentions de quelque habileté qui ait jamais eu le culot de rompre une lance en lice. Comment se fait-il donc que je n'aie pas une seule fois de ma vie entendu parler de vous, ser Osmund ?

— Ça, je saurais pas dire, messire. » Il avait un large sourire qui lui épatait toute la figure, ser Osmund, comme si eux deux étaient de vieux frères d'armes s'amusant à un petit jeu vachement rigolo. « Quoique je suis un soldat, pas un chevalier de tournoi.

— Où aviez-vous servi, avant que ne vous découvre ma sœur ?

— De-ci de-là, messire.

— Je suis allé à Villevieille, dans le sud, à Winterfell, dans le nord, je suis allé à Port-Lannis, dans l'ouest, et à Port-Réal, dans l'est. Mais je ne suis jamais allé à De-ci. Ni à De-là. » Faute d'index, Jaime brandit son moignon vers le pif en bec de ser Osmund. « Je vais vous le demander une fois de plus. *Où avez-vous servi ?*

— Dans les Degrés de Pierre. Un peu dans les Terres en Dispute. Y a toujours à se battre, par là. J'étais avec les Galants Hommes. On se battait pour Lys, et un peu pour Tyrosh. »

Tu te battais pour quiconque était prêt à casquer. « De quelle manière avez-vous accédé à la chevalerie ?

— Sur un champ de bataille.

— Qui vous a adoubé ?

— Ser Robert… Stone. Qu'est mort, maintenant, messire.

— Assurément. » Vu le nom caillouteux, ce ser Robert Stone avait dû être quelque bâtard du Val, supposa-t-il, vendant son épée dans les Terres en Dispute. S'il était rien de plus, d'ailleurs, qu'un nom bricolé par Osmund lui-même avec un bout de roi défunt et un matériau de vague rempart. *A quoi pensait Cersei, quand elle a fourgué un manteau blanc à ce fantoche ?*

Du moins Potaunoir saurait-il probablement comment se manient une épée et un bouclier. Les reîtres étaient rarement la crème de l'honorabilité, mais une certaine dextérité aux armes leur était indispensable pour rester en vie. « Très bien, ser, dit Jaime. Vous pouvez disposer. »

L'autre s'épata derechef. Et opéra une sortie de paon.

« Ser Meryn. » Jaime sourit à l'aigre chevalier à cheveux de rouille et poches sous les yeux. « Je me suis laissé dire que Joffrey s'était servi de vous pour châtier Sansa Stark. » Il fit pivoter le Blanc Livre d'une seule main. « Tenez, montrez-moi dans lequel de nos vœux figure que nous jurons de battre les femmes et les enfants.

— J'ai exécuté les ordres de Sa Majesté. Notre serment nous impose l'obéissance.

— Dorénavant vous tempérerez cette soumission. Ma sœur est reine Régente. Mon père est la Main du roi. Je suis le lord Commandant de la garde Royale. Obéissez-nous. A personne d'autre. »

La physionomie de ser Meryn prit une expression butée. « Etes-vous en train de nous dire de ne pas obéir au roi ?

— Le roi a huit ans. Notre premier devoir est de le *protéger,* ce qui inclut de le protéger contre lui-même. Utilisez cette affreuse chose que vous conservez sous votre heaume. Si

Tommen veut que vous selliez son cheval, obéissez-lui. S'il vous ordonne de tuer son cheval, venez me voir.

— Ouais. A vos ordres, messire.

— Disposez. » Tandis qu'il sortait, Jaime se tourna vers ser Balon Swann. « Ser Balon, je vous ai maintes fois regardé jouter, j'ai disputé bien des mêlées avec et contre vous. On m'a rapporté que vous aviez prouvé votre valeur à plus de cent reprises durant la bataille de la Néra. La garde Royale est honorée par votre présence.

— L'honneur est pour moi, messire. » Le ton était nettement méfiant.

« Je ne souhaiterais vous poser qu'une seule question. Vous nous avez servis loyalement, c'est vrai…, mais Varys m'a dit que votre frère avait successivement soutenu Renly et Stannis, et que messire votre père avait préféré ne pas du tout convoquer son ban et se retrancher constamment derrière les murs de Pierheaume durant les hostilités.

— Mon père est un homme âgé, messire. Bien plus de quarante ans. Le temps de se battre est révolu pour lui.

— Et votre frère ?

— Donnel a été blessé durant la bataille, et il s'est rendu à ser Elwood Harte. Soumis à rançon par la suite, il a juré fidélité au roi Joffrey, comme nombre d'autres captifs.

— En effet, dit Jaime. Néanmoins… Renly, Stannis, Joffrey, Tommen…, comment diable s'est-il débrouillé pour omettre Balon Greyjoy et Robb Stark ? Il aurait été, sans cela, le premier chevalier du royaume à jurer fidélité à tous les six rois. »

L'embarras de ser Balon vous crevait les yeux. « Donnel s'est trompé, mais il est désormais de tout cœur à Tommen. Je vous en donne ma parole.

— Ce n'est pas ser Donnel le Constant qui me soucie. C'est vous. » Jaime s'inclina vers lui. « Que ferez-vous, si le valeureux ser Donnel donne son épée à un usurpateur de plus et pénètre un jour les armes à la main dans la salle du Trône ? Vous voilà debout, tout en blanc, entre votre sang et votre souverain. Que ferez-vous ?

— Je…, messire, cela n'arrivera jamais.

— Cela m'est arrivé, à moi », fit Jaime.

Swann s'épongea le front avec la manche de sa tunique blanche.

« Vous n'avez pas de réponse ?

— Messire. » Ser Balon se redressa de toute sa hauteur. « Sur mon épée, sur mon honneur, sur le nom de mon père, je jure… Je n'agirai pas comme vous l'avez fait. »

Jaime se mit à rire. « Bon. Retournez à vos tâches…, et conseillez à ser Donnel d'ajouter une girouette à son bouclier. »

Et, là-dessus, il se retrouva seul à seul avec le chevalier des Fleurs.

Mince comme une lame, leste et le teint frais, ser Loras Tyrell portait une tunique de lin neigeux, des braies de laine blanche ; une ceinture d'or lui cerclait la taille, une rose d'or agrafait la soie fine de son manteau. D'un brun moelleux, sa chevelure faisait des cascades, et ses prunelles, brunes également, flamboyaient d'insolence. *Il prend cette séance pour un tournoi, et l'on vient juste d'annoncer son entrée en lice.* « Dix-sept ans, et chevalier de la garde Royale, fit Jaime. Vous devez être fier. Le prince Aemon Chevalier-Dragon avait dix-sept ans lorsqu'il fut nommé. Vous saviez cela ?

— Oui, messire.

— Moi, j'en avais *quinze*, vous le saviez ?

— Cela aussi, messire. » Il sourit.

Jaime détesta ce sourire. « Je vous surclassais, ser Loras. J'étais plus grand, j'étais plus fort, et j'étais plus rapide.

— Et, maintenant, vous êtes plus vieux, dit le morveux. Messire. »

Force fallut d'en rire. *Voilà qui est par trop absurde. Tyrion se ficherait impitoyablement de moi, s'il pouvait m'entendre, en cet instant, me livrer à des comparaisons de quéquettes avec ce freluquet.* « Plus vieux et plus avisé, ser. Vous auriez des leçons à prendre de moi.

— Comme vous en avez pris de ser Boros et de ser Meryn ? »

Cette flèche-là frappa trop près du centre de la cible. « C'est du Taureau Blanc et de Barristan le Hardi que j'en ai pris, jappa-t-il. J'en ai pris de ser Arthur Dayne, l'Epée du Matin, qui n'aurait pas eu le moindre mal à vous tuer tous les

cinq de la main gauche pendant qu'il occupait sa droite à pisser. J'en ai pris du prince Lewyn de Dorne et de ser Oswell Whent et de ser Jonothor Darry, des braves, tous.

— Des morts, tous. »

Il est moi, prit brusquement conscience Jaime. *Je suis en train de parler à moi-même, tel que je fus, bouffi d'arrogance et de chevalerie creuse. Voilà à quoi ça vous mène, d'être trop brillant trop jeune.*

Dans les passes à l'épée, mieux vaut quelquefois essayer de varier les bottes. « La rumeur assure que vous vous êtes magnifiquement comporté durant la bataille…, presque aussi bien qu'à vos côtés le spectre de lord Renly. Un frère juré n'a pas de secrets pour son lord Commandant. Dites-moi, ser. Qui donc portait l'armure de Renly ? »

Pendant un moment, Loras Tyrell eut tout l'air prêt à refuser la confidence, mais il finit par se rappeler ses vœux. « Mon frère, dit-il d'un ton maussade. Renly était plus grand que moi, et plus large de torse. Je flottais dans son armure, alors qu'elle allait à Garlan comme un gant.

— C'était une idée à vous, cette mascarade, ou à lui ?

— C'est lord Littlefinger qui la suggéra. Il prétendit qu'elle affolerait les hommes d'armes ignares de Stannis.

— Et tel fut le cas. » *Ainsi que certains chevaliers et de la noblaille.* « Enfin…, vous avez fourni là matière à rimailler pour les chanteurs, je présume que cela n'est pas à dédaigner. Et Renly, qu'en avez-vous fait ?

— Je l'ai enseveli de mes propres mains dans un endroit qu'il m'avait une fois montré, du temps où j'étais écuyer à Accalmie. Personne n'ira jamais l'y chercher pour déranger ses restes. » Il décocha à Jaime un regard de défi. « Je défendrai le roi Tommen de toutes mes forces, je le jure. Je donnerai ma vie contre la sienne si besoin est. Mais je ne trahirai jamais Renly, ni en paroles, ni en actes. Il était le roi qu'il aurait fallu. Il était le meilleur d'entre eux. »

Le mieux nippé, peut-être, songea Jaime, mais, pour une fois, il retint sa langue. Ser Loras avait perdu toute son arrogance dès l'instant où il s'était mis à parler de Renly. *Il a répondu en toute bonne foi. Il est vaniteux, casse-cou, plein de*

morgue, mais il est dépourvu d'hypocrisie. Pour l'instant. « Puisque vous le dites… Encore une chose, et je vous rends à vos occupations.

— Oui, messire ?

— J'ai toujours Brienne de Torth dans une cellule de tour. »

La bouche du gamin se durcit. « Mieux vaudrait un cul-de-basse-fosse.

— Vous êtes certain que c'est ce qu'elle mérite ?

— Elle mérite la mort. J'avais dit à Renly qu'une femme n'avait rien à faire dans la garde Arc-en-ciel. Elle n'était sortie victorieuse de la mêlée que par une tricherie.

— Il me semble me rappeler un autre chevalier qui raffolait de tricheries. Une fois, il montait une jument en chaleur, alors que son adversaire chevauchait un étalon des plus rétifs. A quelle sorte de tricherie Brienne a-t-elle recouru ? »

Ser Loras s'empourpra. « Elle sauta… n'importe. Elle gagna, ça, je le lui accorde. Sa Majesté lui drapa les épaules dans un manteau diapré. Et elle le tua. Ou le laissa mourir.

— Une grosse différence, là. » *La différence entre mon crime et le honteux comportement de Boros Blount.*

« Elle avait fait serment de le protéger. Ser Emmon Cuy, ser Robar Royce, ser Parmen Crâne l'avaient fait aussi. Comment quiconque aurait-il pu le mettre à mal, quand elle se trouvait dans la tente et eux juste devant ? Comment, à moins qu'ils ne fussent tous de connivence ?

— Vous étiez bien présents tous les cinq, vous, au festin de noces, observa Jaime. Comment Joffrey a-t-il pu mourir ? Comment, à moins que vous ne fussiez de connivence ? »

Ser Loras se redressa sur ses ergots. « Il nous était impossible de rien faire là contre.

— La fillette affirme la même chose. Elle porte autant que vous le deuil de Renly. Je vous garantis que je n'ai jamais porté le deuil d'Aerys, moi. Brienne est un repoussoir, et têtue comme une bourrique. Mais elle a trop peu de cervelle pour être une menteuse, et elle pousse la loyauté jusqu'à l'absurde. Elle avait juré de m'amener à Port-Réal, et m'y voici. La main que j'ai perdue…, hé bien, c'est autant par ma faute que par la sienne.

Eu égard à tout ce qu'elle a fait pour moi, je ne doute pas une seconde qu'elle ne se fût battue pour Renly, s'il s'était trouvé le moindre adversaire à combattre. Mais une ombre… ? » Il secoua la tête. « Tirez votre épée, ser Loras. Montrez-moi un peu comment *vous* combattriez une ombre. Je serais bien aise de voir cela. »

Ser Loras ne fit pas même mine de se lever. « Elle s'est enfuie, dit-il. Elle et lady Catelyn Stark l'ont abandonné, baignant dans son sang, pour prendre la fuite. Pourquoi se conduire de la sorte, si ce n'était pas leur ouvrage ? » Il regarda fixement la table. « Renly m'avait confié l'avant-garde. Sans cela, c'est moi qui l'aurais aidé à revêtir son armure. Il me confiait volontiers ce soin. Nous avions…, nous avions prié ensemble, cette nuit-là. Je l'ai laissé avec elle. Ser Parmen et ser Emmon se trouvaient en faction devant la tente, et ser Robar Royce était là aussi. Ser Emmon jura que Brienne avait… quoique…

— Oui ? le pressa Jaime, en le voyant dubitatif.

— Le gorgerin était transpercé. D'un coup net, d'un seul. Transpercé. Un gorgerin d'acier… L'armure de Renly était du meilleur, du plus bel acier. Comment aurait-elle pu parvenir à ça ? Je m'y suis essayé moi-même, et ce n'était pas possible. Elle est monstrueusement forte, pour une femme, mais la Montagne lui-même aurait dû manier une hache énorme pour y arriver. Puis pourquoi l'armer *avant* de lui trancher la gorge ? » Il adressa à Jaime un regard perplexe. « Mais si ce n'est pas elle…, comment pourrait-ce être une *ombre ?*

— Demandez-le-lui. » Jaime venait de se décider. « Allez la voir dans sa cellule. Posez-lui vos questions, écoutez ses réponses. Si vous demeurez convaincu qu'elle est vraiment la meurtrière de lord Renly, je m'engage à l'en faire répondre. A vous de choisir, désormais. Incriminez-la ou absolvez-la. Je ne vous demande qu'une chose, de la juger équitablement, sur votre honneur de chevalier. »

Ser Loras se leva. « Je le ferai. Sur mon honneur.

— Dans ce cas, nous en avons terminé. »

Le jeune homme se mit en devoir de gagner la porte mais, une fois là, il se retourna. « Renly la considérait comme une

aberration. Une bonne femme accoutrée d'une maille d'homme et prétendant au titre de chevalier.

— S'il l'avait jamais vue en satin rose et dentelles de Myr, il aurait renoncé à ses doléances.

— Je lui ai demandé pourquoi il la gardait à ses côtés, puisqu'il la trouvait si grotesque. Il m'a répondu que ses autres chevaliers voulaient tous obtenir quelque chose de lui, des châteaux, des honneurs, des richesses, alors que Brienne voulait uniquement mourir pour lui. Quand je l'ai vu tout sanglant, les trois autres indemnes et elle envolée… Si elle est innocente, alors, Robar et Emmon… » Formuler sa pensée lui était manifestement impossible.

Jaime n'avait cessé d'envisager cet aspect des choses. « J'aurais agi de même, ser. » Le mensonge lui vint aisément, mais ser Loras parut en éprouver de la gratitude.

Une fois seul, le lord Commandant s'attarda à sa place dans la pièce blanche, pensif. Le chevalier des Fleurs avait éprouvé un chagrin si dément de la mort de Renly qu'il avait abattu deux de ses propres frères jurés, tandis que pas une seconde lui-même n'avait eu l'idée d'infliger le même sort aux cinq responsables par leur carence de la mort de Joffrey. *Il était mon fils, mon fils occulte… Que suis-je donc, si je ne brandis pas la main qui me reste pour venger mon propre sang, ma propre semence ?* Il aurait dû pour le moins tuer ser Boros, rien que pour en être débarrassé.

Il regarda son moignon et fit une grimace. *Il me faut faire quelque chose pour ça.* S'il avait été possible à feu ser Jacelyn Prédeaux de porter une main de fer, c'est une en or qu'il devrait avoir, lui. *Cersei aimerait peut-être. Une main d'or pour caresser ses cheveux d'or et pour la tenir bien serrée contre ma poitrine.*

Sa main pouvait attendre, cependant. Il y avait d'autres problèmes à régler d'abord. Il y avait d'autres dettes à payer.

SANSA

L'échelle d'accès au gaillard d'avant était si abrupte et raboteuse que Sansa accepta pour y grimper la main tendue par Lothor Brune. *Ser Lothor,* elle devait se mettre ça dans la tête une bonne fois, là ; il s'était vu conférer la chevalerie en récompense de sa bravoure à la bataille de la Néra. Encore que jamais un authentique chevalier n'aurait porté des chausses brunes aussi tachées, des bottes aussi éraillées, ni non plus ce justaucorps de cuir tout dégoûtant de craquelures et d'auréoles. Aspect trapu, face carrée, nez camus, tignasse grise au bol, Brune était peu causant. *Il est plus costaud qu'il n'a l'air, toujours*. Il la hissait avec autant de facilité que si elle ne pesait rien, mais alors rien du tout.

A la proue du *Roi Triton,* loin devant, s'étirait une grève dénudée, rocheuse et battue des vents, sans un arbre, on ne peut plus rébarbative. Ce n'en fut pas moins une vue bienvenue. On avait mis beaucoup de temps, en route, à rectifier le cap. Tout en les balayant au grand large, le dernier orage avait envoyé s'écraser des vagues si formidables contre les flancs de leur galère que Sansa s'était convaincue qu'on allait sombrer. Deux hommes avaient du reste été emportés par-dessus bord, avait-elle ouï dire au vieil Oswell, tandis qu'un troisième s'était brisé l'échiné en tombant du mât.

Pour sa part, elle n'avait guère mis le pied sur le pont, malgré l'atmosphère humide et glacée qui sévissait dans sa cabine. Mais elle avait été malade pendant presque tout le voyage…, malade de peur, malade de fièvre et de mal de mer…, malade au point de ne rien pouvoir avaler ni garder, malade au

point qu'elle avait même du mal à dormir. Que, d'aventure, elle fermât les yeux, aussitôt surgissait Joffrey, se déchirant le col et se griffant le tendre de la gorge et se mourant, des miettes de tourte aux lèvres et le pourpoint maculé de vin. Puis le vent gémissant dans les haubans lui remémorait l'effroyable bruit de succion, si ténu, qu'avaient produit ses vains efforts pour aspirer l'air. Elle rêvait aussi de Tyrion, parfois. « Il n'a rien fait, dit-elle à Littlefinger, une fois qu'il lui rendait visite dans sa cabine pour s'enquérir si elle se sentait un petit peu mieux.

— Il n'a pas tué Joffrey, soit, mais il a les mains tout sauf nettes. Il a eu une femme avant vous, vous saviez cela ?

— Il me l'a dit.

— Et vous a-t-il dit que, lorsqu'il en eut assez d'elle, il la donna aux gardes de son père ? Il risquait de se comporter de la même manière avec vous, tôt ou tard. Ne versez pas de pleurs pour le Lutin, madame. »

Les doigts salés du vent se jouant dans ses cheveux, Sansa fut prise de frissons. Tout proche qu'on était désormais du rivage, le roulis du bateau lui retournait l'estomac. Prendre un bon bain puis se changer ne serait pas du luxe. *Je dois avoir une mine de déterrée et sentir le vomi.*

Lord Petyr monta la rejoindre, enjoué comme à l'ordinaire. « Bonjour… ! Tonifiant, l'air salé, vous ne trouvez pas ? Il m'aiguise toujours l'appétit, à moi. » Il lui entoura les épaules d'un bras compatissant. « Comment vous portez-vous ? Bien ? Vraiment bien ? Vous êtes si pâle…

— Juste barbouillée, ce n'est rien. Le mal de mer.

— Un doigt de vin vous remettra d'aplomb. Sitôt à terre, nous vous aurons ça. » Petyr désigna du doigt le point de la côte où, contre la lugubre grisaille du ciel, se découpait la silhouette d'une vieille tour de silex au bas de laquelle déferlaient et se fracassaient les vagues sur les brisants. « Affriolant, n'est-ce pas ? Je crains qu'il n'existe pas de mouillage sûr, dans le coin. Nous prendrons une barque pour gagner la côte.

— Ici ? » Elle n'avait aucune envie d'accoster ici. Les Doigts passaient pour une région sinistre, et la malheureuse petite tour ne faisait que vous serrer le cœur. « Ne pourrais-je demeurer à bord jusqu'à notre appareillage pour Blancport ?

— *Le Roi* va maintenant mettre cap à l'est pour gagner Braavos. Sans nous.

— Mais…, messire, vous aviez dit… vous aviez dit que nous rentrions à la maison.

— Et la voici, toute misérable qu'elle est. Ma demeure ancestrale. Elle n'a pas de nom, je crains. La résidence d'un grand seigneur devrait avoir un nom, n'est-ce pas aussi votre avis à vous ? Winterfell, Les Eyrié, Vivesaigues, voilà des *châteaux*. Maintenant, sire d'Harrenhal, ça sonne assez agréablement, mais, avant, qu'étais-je ? Seigneur de Crottebique et maître de Fort-Cafard ? Ça manque un peu de je-ne-sais-quoi. » Ses yeux gris-vert la considéraient en toute innocence. « Vous semblez tout émue, ma douce. Vous vous figuriez que nous étions en route pour Winterfell ? Winterfell a été pris, brûlé, saccagé. Et ceux que vous y connaissiez, ceux que vous aimiez sont morts. Ce que les Fer-nés n'ont pas massacré de Nordiens est en train de s'entre-dévorer. Le Mur lui-même est assailli. Winterfell fut la maison de votre enfance, mais vous n'êtes plus une enfant, Sansa. Vous êtes une femme faite, et il vous faut vous faire une maison à vous.

— Mais pas ici, dit-elle avec consternation. C'est tellement…

— …tellement petit, tellement triste et tellement miteux ? C'est tout cela, et moins que cela. Les Doigts sont un séjour de rêve, s'il se trouve que vous soyez une pierre, un caillou. Mais ne craignez rien, nous n'y resterons pas plus d'une quinzaine de jours. Je compte que votre tante est déjà en route pour nous rejoindre. » Il sourit. « Lady Lysa et moi devons nous marier.

— Vous marier ? » Sansa tombait des nues. « Vous et ma tante ?

— Le sire d'Harrenhal et la dame des Eyrié. »

Vous avez dit que c'était ma mère que vous aimiez. Mais quelle importance, à présent, bien sûr, même s'il était vrai que lady Catelyn eût aimé Petyr en secret et lui eût donné sa virginité, quelle importance, puisqu'elle était morte ?

« Et c'est tout ce que vous me dites, madame ? reprit-il. Et moi qui m'étais persuadé que vous vous feriez une joie de m'accorder votre bénédiction. Il n'arrive pourtant pas tous les

jours qu'un garçon né pour n'hériter que de caillasse et d'excréments de mouton prenne pour épouse et la fille d'un Hoster Tully et la veuve d'un Jon Arryn.

— Je… Je forme des vœux pour que vous ayez de longues années à passer ensemble, beaucoup d'enfants, et que vous vous rendiez l'un l'autre très heureux. » Cela faisait une éternité que Sansa n'avait vu la sœur de lady Catelyn. *Sûrement qu'en souvenir de Mère elle se montrera gentille à mon égard. Elle est mon propre sang*. Et le Val d'Arryn était beau, toutes les chansons le disaient. Peut-être ne serait-il pas si terrible de rester ici quelque temps.

Lothor et le vieil Oswell s'installèrent aux rames pour les mener à terre. Se demandant ce qui l'attendait, Sansa se pelotonna à la proue, le capuchon de son manteau la préservant du vent. Des serviteurs sortirent de la tour pour se porter à leur rencontre : un petit bout de vieille et une grosse maritorne d'âge mûr, deux antiquités d'hommes à cheveux tout blancs, et, affligée d'un orgelet, une loupiotte de deux ou trois ans. En reconnaissant lord Petyr, ils s'agenouillèrent sur les galets. « Ma maisonnée, déclara-t-il. L'enfant m'est inconnue. Quelque bâtarde encore de Kella, je suppose. Elle en met bas tous les trois quatre ans. »

Les deux antiquités pénétrèrent dans l'eau jusqu'aux cuisses afin d'enlever Sansa de la barque sans qu'elle s'expose à mouiller ses jupes. Oswell et Lothor gagnèrent, eux, la grève en pataugeant, tout comme Littlefinger. Il planta un baiser sur la joue de la petite vieille et sourit à la grosse femme. « Qui t'a fait celle-ci, Kella ? »

Elle se mit à rire. « J' saurais pas trop au juste, m'sire. J' suis pas le genre à leur dire non.

— Et les gars du coin t'en savent tous gré, j'en suis convaincu.

— Ça fait plaisir, vous voir à la maison, messire », fit l'un des vieillards. Il avait l'air d'avoir au moins quatre-vingts ans, mais ça ne l'empêchait ni de porter une brigandine cloutée ni d'avoir une longue épée au côté. « Combien de temps vous comptez nous rester ?

— Le moins possible, Bryen, n'aie crainte. Les lieux sont habitables tout de suite, à votre avis ?

— Si on aurait su que vous allez venir, on aurait mis des jonchées fraîches, m'sire, dit la vieille. Y a un feu de bouses, allumé.

— Rien n'exprime mieux *la maison* que l'odeur des bouses en train de brûler. » Petyr se tourna vers Sansa. « Grisel, mon ancienne nourrice, à présent gouverneur du château. Umfred, mon intendant. Et Bryen… ce n'est pas capitaine des gardes que je t'ai nommé, la dernière fois que je suis venu ?

— Si fait, messire. Vous aviez aussi promis d'étoffer un peu la garnison, mais vous l'avez pas fait jamais. Moi et les chiens, c'est nous qu'on monte toutes les factions.

— Et à merveille, je suis sûr. Nul ne m'a fauché le moindre caillou ni la moindre crotte, ça crève les yeux. » Petyr indiqua d'un geste la grosse femme. « Kella prend soin de mes vastes troupeaux. A combien se montent mes ouailles en ce moment, Kella ? »

Il lui fallut réfléchir un moment. « Trois plus vingt, m'sire. Que y avait neuf plus vingt, mais les chiens de Bryen en ont tué un, et nous quelques autres pour les mettre au sel.

— Ah… ! du mouton salé froid. Je *dois* être à la maison, là. Mais je n'en serai absolument certain qu'après avoir déjeuné d'œufs de mouette et de soupe aux algues.

— S'il agrée à m'sire », dit la vieille Grisel.

Lord Petyr fit une grimace. « Venez, allons contrôler si mon manoir est à vous ficher le cafard autant que dans mes souvenirs. » Lui devant, on remonta la grève rocheuse que rendaient glissante les algues en décomposition. Dans les parages immédiats de la tour, une poignée de moutons broutait au petit bonheur les maigres touffes d'herbe qui daignaient pousser entre l'étable à toit de chaume et le parc des bêtes. Sansa se trouva forcée de n'avancer qu'avec la plus extrême circonspection : il y avait partout des crottes, absolument partout.

Une fois qu'on était dedans, la tour paraissait encore plus exiguë. Un escalier de pierre y tournait à jour, cramponné contre la paroi, depuis la cave jusqu'aux combles. A une seule

pièce se réduisait chaque étage. Les serviteurs vivaient et couchaient dans la cuisine qu'ils partageaient, au rez-de-chaussée, avec un énorme molosse tout tacheté et une demi-douzaine de chiens de berger. Au-dessus se trouvait *la* salle, rien de fastueux..., puis, encore au-dessus, la chambre à coucher. Point de fenêtres, mais des archères percées à intervalles réguliers le long du colimaçon. Au-dessus de l'âtre étaient suspendus une épée brisée et un bouclier de chêne pas mal démantibulé, dont la peinture s'écaillait.

L'emblème qui s'y discernait – un chef de pierre grise au regard féroce sur champ vert clair – était inconnu de Sansa. « Le bouclier de mon grand-père, expliqua Petyr en surprenant sa curiosité. Comme son propre père, venu dans le Val comme reître à la solde de lord Corbray, était né à Braavos, c'est le chef du Titan qu'il prit pour emblème lorsqu'il fut fait chevalier.

— Très effrayant, dit-elle.

— Plutôt trop effrayant pour un gai luron comme moi, dit-il. Je préfère cent fois mon petit moqueur. »

Oswell assura deux liaisons de plus avec *Le Roi Triton* pour débarquer des vivres. Parmi les chargements qu'il rapporta se trouvaient un nombre assez conséquent de barils de vin. Sansa se vit verser une coupe, ainsi que promis, de la main même de Littlefinger. « Voilà, madame, qui devrait, si je ne me flatte, vous débarbouiller. »

Le fait d'avoir de la terre ferme sous les pieds l'avait déjà remise, mais elle porta tout de même, à deux mains, le gobelet jusqu'à ses lèvres et, consciencieusement, prit une petite gorgée. Le vin était de tout premier choix : un cru de La Treille, eût-elle dit. Il avait un goût de chêne et de fruit, de chaudes nuits d'été, saveurs qui s'épanouissaient dans la bouche ainsi que des fleurs au soleil. *Mais pourvu*, souhaita-t-elle, éperdue, *pourvu que j'arrive à l'avaler !* Quand lord Petyr lui manifestait tant de bienveillance, il ferait beau voir tout gâcher en lui vomissant dessus...

Il l'observait par-dessus son propre gobelet, ses yeux gris-vert tout brillants de... d'amusement ? ou d'autre chose ? Elle n'était pas tout à fait fixée. « Grisel, lança-t-il à la vieille, monte-nous quelque chose à manger. Rien de trop lourd, ma dame a

l'estomac fragile. Des fruits pourraient aller, par exemple. Oswell a rapporté du *Roi Triton* des oranges et des pommes granates.

— Bien, m'sire.

— Me serait-il possible aussi d'avoir un bain chaud ? demanda Sansa.

— Je ferai tirer de l'eau par Kella, m'dame. »

Sansa prit une nouvelle gorgée de vin et cherchait quelque mot poli pour entretenir la conversation quand lord Petyr lui en épargna la peine en disant, sitôt sortis Grisel et tous les autres : « Lysa ne viendra pas seule. Aussi nous faut-il nous entendre avant qu'elle n'arrive à propos de votre identité.

— De mon i… Je ne comprends pas.

— Varys a des informateurs partout. Que Sansa Stark soit seulement aperçue dans le Val, il ne faudra pas une lune à l'eunuque pour être au courant, et cela suscitera de fâcheuses… complications. Par les temps qui courent, être Stark est plutôt périlleux. Aussi vous présenterons-nous aux gens de Lysa comme ma fille naturelle.

— Naturelle ? » Sansa fut horrifiée. « Vous voulez dire votre bâtarde ?

— Il vous serait difficile d'être ma fille légitime, voyons. Je n'ai jamais pris femme, le fait est de notoriété publique. Quel nom devrions-nous vous donner ?

— Je… je pourrais adopter celui de ma mère…

— Catelyn ? Un peu trop évident…, mais celui de *ma* mère pourrait aller. Elayne. Que vous dit ?

— C'est joli, Elayne. » *Elayne. Pourvu que je me rappelle.* « Mais ne pourrais-je être la fille légitime de tel ou tel chevalier à votre service ? D'un qui pourrait être mort en preux sur le champ de bataille et…

— Je n'ai pas de preux chevaliers à mon service, Elayne. Un conte pareil attirerait autant de questions indésirables qu'une charogne de corbeaux. Tandis qu'il est grossier de fouiner dans les origines d'enfants naturels. » Il pencha la tête de côté. « Or donc, vous êtes qui ?

— Elayne… Stone, ce serait ? » Il acquiesça d'un signe, elle reprit : « Mais qui est ma mère ?

— Kella ?

— De grâce, non, dit-elle, mortifiée.

— Je vous taquinais. Votre mère était une gente dame de Braavos, fille d'un prince négociant. Nous nous connûmes à Goëville alors que j'avais la responsabilité du port. Elle mourut en vous mettant au monde et vous confia à la Foi. J'ai des ouvrages de piété que vous pourrez toujours vous amuser à feuilleter. Exercez-vous à en glisser des citations. Rien ne dissuade aussi efficacement les indiscrétions que les incontinences de dévote. Toujours est-il qu'au moment de votre floraison vous avez décidé que vous ne souhaitiez pas devenir septa et m'avez écrit. Je ne découvris qu'alors votre existence. » Il se caressa la barbe. « Pensez-vous pouvoir vous souvenir de tous ces détails ?

— J'espère. Ce sera comme si nous jouions à un jeu, n'est-ce pas ?

— Vous êtes très joueuse, Elayne ? »

Il lui faudrait quelque temps pour s'accoutumer à son nouveau nom. « Joueuse ? Je… je suppose que… que tout dépendrait des jeux auxquels… »

L'apparition de Grisel portant en équilibre un grand plateau empêcha Petyr d'en dire davantage. Elle le déposa entre eux. Il contenait des pommes, des poires et des pommes granates, quelques raisins passablement flapis et une énorme orange sanguine. La vieille y avait également joint une tranche de pain et un pot de beurre. Littlefinger partagea une pomme granate avec son poignard et en offrit une moitié à Sansa. « Vous devriez essayer de manger, madame.

— Merci, messire. » Les grains de pomme granate étaient tellement salissants… Elle préféra prendre une poire et n'y mordit que du bout des dents. La poire était extrêmement mûre. Du jus lui dégoulina tout le long du menton.

De la pointe de son poignard, lord Petyr libéra un grain. « Votre père doit vous manquer effroyablement, je me doute. Lord Eddard était un homme courageux, honnête et loyal… mais un joueur tout à fait pitoyable. » Il se servit de son couteau pour porter le grain à sa bouche. « A Port-Réal, il y a deux sortes de gens. Les joueurs et les pièces.

— Et j'étais une pièce ? » Elle appréhendait la réponse.

« Oui, mais il n'y a pas là de quoi vous affoler. Vous êtes encore à demi-enfant. Tout homme est une pièce, au début, et toute femme aussi. Dussent certains se prendre pour des joueurs. » Il enfourna un nouveau grain. « Cersei, entre autres. Elle se croit finaude, mais elle est à la vérité prévisible de bout en bout. Sa force réside dans sa beauté, sa naissance et sa fortune. Seul le premier de ces avantages lui appartient véritablement en propre, et il ne tardera pas à la déserter. Je la plains par avance. Elle veut le pouvoir, mais elle ne sait qu'en faire quand elle l'obtient. Tout le monde veut quelque chose, Elayne. Et il vous suffit de savoir ce que quelqu'un veut pour savoir qui il est et comment le pousser.

— Comme vous avez poussé ser Dontos à empoisonner Joffrey ? » Elle était parvenue à la conclusion que, tout bien réfléchi, c'était *forcément* Dontos, l'assassin.

Littlefinger se mit à rire. « Ser Dontos le Rouge était une outre de pinard à pattes. On ne pouvait sous aucun prétexte lui confier une tâche aussi colossale. Il l'aurait accomplie en dépit du bon sens ou m'aurait trahi. Non, le rôle de Dontos consistait en tout et pour tout à vous conduire hors du château… et à vous faire porter sans faute votre résille d'argent. »

Les améthystes noires. « Mais…, si ce n'est pas Dontos, qui ? Vous avez d'autres… pièces ?

— Vous pourriez retourner tout Port-Réal cul par-dessus tête que vous n'y découvririez pas un seul homme arborant un moqueur cousu sur son cœur, mais cela ne signifie pas que je sois dépourvu d'amis. » Petyr s'approcha de l'escalier. « Oswell, monte donc ici te montrer un peu à lady Sansa. »

Le vieil homme ne tarda guère à surgir, tout sourires et courbettes. Sansa lui jeta un coup d'œil perplexe. « Que suis-je censée voir ?

— Vous le reconnaissez ? demanda Petyr.

— Non.

— Regardez-le plus attentivement. »

Elle examina le visage ridé, brûlé par le vent, le nez crochu, les cheveux blancs, les mains noueuses, énormes. Tout en leur trouvant *en effet* je ne sais quoi de familier, force lui fut

néanmoins de secouer la tête. « Non. Je n'avais jamais vu Oswell avant de monter dans sa barque, j'en suis certaine. »

Le sourire d'Oswell s'élargit, révélant une denture toute de guingois. « Non, mais ça se pourrait que m'dame, elle a rencontré mes trois fils. »

Ce fut à cause des « trois fils » et puis du sourire aussi qu'il avait. « *Potaunoir !* » Elle ouvrit de grands yeux. « Vous êtes un Potaunoir !

— Ouais, m'dame, vot' bon plaisir.

— Elle est sous le choc du ravissement. » Lord Petyr le congédia d'un geste et revint à sa pomme granate pendant qu'Oswell descendait en traînant les pieds. « Dites-moi, Elayne…, qu'y a-t-il de plus dangereux, le poignard brandi par un ennemi ou le poignard caché que vous applique dans le dos quelqu'un que vous n'avez jamais même aperçu ?

— Le poignard caché.

— Petite futée… » Il sourit. Ses lèvres minces étaient comme ensanglantées par la pomme granate. « Après que le Lutin lui eut licencié ses gardes, la reine chargea ser Lancel d'embaucher des reîtres. Lancel lui dénicha les Potaunoir, ce qui combla d'aise messire votre nain d'époux, car il les avait à sa solde par l'intermédiaire de son précieux Bronn. » Il gloussa. « Mais c'est sur mon ordre à moi qu'Oswell expédia ses fils à Port-Réal quand j'eus appris que Bronn cherchait à recruter des lames. Trois poignards cachés, Elayne, à présent placés à merveille.

— Et c'est donc l'un des Potaunoir qui versa le poison dans la coupe de Joffrey ? » Ser Osmund s'était tenu près du roi toute la soirée, se rappela-t-elle.

« Ai-je rien dit de tel ? » Lord Petyr partagea l'orange sanguine avec son poignard et en offrit la moitié à Sansa. « Ils étaient tous les trois beaucoup trop perfides pour se voir confier un rôle dans un projet de cette envergure…, et Osmund notamment, qui est devenu moins fiable que jamais depuis qu'il est entré dans la garde Royale. Ce manteau blanc, ça fait des choses aux gens, voyez-vous. Même à un type de son espèce. » Il renversa la tête et pressa l'orange de manière à se faire couler le jus droit dans la bouche. « J'adore le jus, mais je déteste les

doigts poisseux, gémit-il en s'essuyant les mains. Mains nettes, Sansa. Quoi que vous fassiez, arrangez-vous pour avoir toujours les mains nettes. »

Elle utilisa sa cuillère pour prélever quelques gouttes de jus dans sa propre moitié d'orange. « Mais si ce ne fut pas plus les Potaunoir que ser Dontos…, alors que vous-même ne vous trouviez pas à Port-Réal, et que ce n'a pu être Tyrion…

— Point d'autres conjectures, ma chère enfant ? »

Elle secoua la tête. « Je ne… »

Il sourit. « Je suis prêt à gager qu'à un moment ou un autre de cette soirée-là quelqu'un vous aura dit que votre résille était de travers avant de vous la rajuster. »

Sansa porta vivement la main à ses lèvres. « Vous ne voulez tout de même pas dire… Elle souhaitait m'emmener à Hautjardin pour me faire épouser son petit-fils…

— Le bon, le pieux, l'adorable Willos Tyrell. Félicitez-vous qu'on vous l'ait épargné, il vous aurait mortellement rasée. Pas la vieille dame qui, je le lui concède, est tout sauf une raseuse. Une vieille mégère de la pire espèce, et beaucoup moins fragile, tant s'en faut, qu'elle ne l'affecte. Lorsque j'allai à Hautjardin marchander la main de Margaery, elle laissa fanfaronner son seigneur de fils et posa des questions pointues sur le caractère de Joffrey. Je le portai bien sûr aux nues…, tandis que mes gens propageaient parmi la maisonnée de lord Tyrell des anecdotes infernales. C'est ainsi que se joue la partie.

« C'est également moi qui semai l'idée de ser Loras atouré de blanc. Sans me permettre, oh non, de rien *suggérer*, la ficelle eût été trop grosse, simplement, il se trouva dans mon escorte des gens qui, non contents de fournir des récits friands sur l'émeute de la populace, le viol de lady Lollys et le massacre de ser Preston Verchamps, glissèrent quelques pourboires au bataillon de chanteurs de messire Tyrell pour leur faire pousser la chansonnette sur les exploits de Ryam Redwyne, de Serwyn au Bouclier-miroir et du prince Aemon Chevalier-Dragon. Une harpe, cela peut être aussi dangereux qu'une épée, pincée par des doigts congrus.

« Et Mace Tyrell, en effet, se persuada que l'idée de faire expressément stipuler dans le contrat de mariage l'entrée de ser

Loras dans la Garde était une idée à lui. Quel meilleur protecteur sa fille pouvait-elle rêver que son ébouriffant chevalier de frère ? Trop content d'ailleurs de se soustraire à la corvée de chercher à nantir ce troisième fils de terres et d'une moitié, problème toujours épineux mais, dans le cas de ser Loras, doublement scabreux.

« Advienne que pourra. Lady Olenna n'était certes pas près de laisser Joffrey martyriser son inestimable Margaery chérie, mais, contrairement à son fils, elle était aussi pleinement consciente que sous toutes ses fleurs et toute sa joaillerie ser Loras est aussi soupe au lait que Jaime Lannister. Jetez Joffrey, Margaery et Loras dans une marmite, et voilà réunis tous les ingrédients d'un ragoût régicide. La vieille dame avait encore compris autre chose. Son fils tenait mordicus à faire Margaery reine, et, pour y parvenir, il lui fallait un roi…, mais ce roi n'était pas forcément *Joffrey*. Un autre mariage aura lieu bientôt, patience, et vous verrez. Margaery épousera Tommen. Elle conservera sa couronne de reine ainsi que sa virginité, bien qu'elle ne tienne vraiment pas plus à l'une qu'à l'autre, mais quelle importance, n'est-ce pas ? La grande alliance de l'Ouest se trouvera préservée…, pour quelque temps, du moins. »

Margaery et Tommen… Sansa ne savait que dire. Elle avait eu de la sympathie pour Margaery Tyrell, pour sa petite épineuse de grand-mère aussi. Elle eut une pensée mélancolique pour Hautjardin, ses cours et ses musiciens, ses barges de plaisance sur la Mander – tout l'opposé de ce lugubre rivage-ci… *Au moins suis-je en sécurité, ici. Joffrey est mort, il ne peut plus me maltraiter, et je ne suis plus rien d'autre qu'une bâtarde. Elayne Stone n'a pas de mari, pas d'héritage à revendiquer.* Puis sa tante, aussi, serait bientôt là. L'interminable cauchemar de Port-Réal se trouvait derrière, tout comme la parodie de mariage qu'elle avait subie. Ici, libre à elle, ainsi que l'avait dit Petyr, de se faire une nouvelle maison.

Il s'écoula huit longues journées avant que n'arrive Lysa Arryn. Dont cinq de pluie, durant lesquelles Sansa se morfondit, nerveuse, au coin du feu, près du vieux chien aveugle. Trop patraque et trop édenté pour aller encore faire des rondes avec Bryen, il passait le plus clair de son temps à dormir, mais,

quand elle le caressa, il se mit à geindre tout bas, lui lécha la main, ce qui suffit à faire d'eux des amis intimes. La pluie ayant cessé, Petyr l'emmena faire la visite de ses domaines, ce qui ne prit que quelques heures. Il possédait, comme annoncé, des tas et des tas de caillasse. Il y avait un endroit où les flots, s'engouffrant dans une cheminée, rejaillissaient à trente pieds de haut, et un autre où quelqu'un avait sculpté dans un rocher l'étoile à sept branches des nouveaux dieux. A en croire Littlefinger, elle indiquait l'un des points de la côte où avaient débarqué les Andals lorsque, traversant le détroit, ils étaient venus s'emparer du Val au détriment des Premiers Hommes.

Plus à l'intérieur des terres vivaient, dans des bicoques en pierres sèches, au bord d'une tourbière, une douzaine de familles. « Mes sujets personnels », déclara Petyr, encore que les plus âgés seuls eussent l'air de le reconnaître. Il y avait également sur son fief une grotte d'ermite, mais d'ermite point. « Il est mort, à présent, mais, quand j'étais mioche, mon père me mena le voir. Comme cela faisait quarante ans que le drôle ne s'était lavé, je vous laisse imaginer l'arôme qu'il exhalait, mais il passait pour posséder le don de prophétie. Il me pelota plus ou moins puis finit par affirmer que je serais un grand homme, eu égard à quoi mon père lui donna une gourde de vin. » Il émit un reniflement. « Je lui aurais prédit la même chose pour un demi-godet. »

A la fin des fins, par une après-midi grise et ventée, Bryen regagna précipitamment la tour, ses chiens lui clabaudant sur les talons, pour annoncer l'approche de cavaliers en provenance du sud-ouest. « Lysa, dit lord Petyr. Venez, Elayne, allons l'accueillir. »

Ils s'emmitouflèrent dans leurs manteaux et sortirent l'attendre devant la porte. Les survenants n'étaient pas plus d'une vingtaine ; une escorte bien modeste, pour une si haute et puissante dame que la dame des Eyrié. Trois gentes dames l'accompagnaient, plus une douzaine de chevaliers de sa maisonnée, vêtus de maille et de plate. Elle amenait également un septon, ainsi qu'un beau chanteur à moustache follette et longues boucles d'un blond roux.

Ce serait ma tante, ça ? Alors que lady Lysa avait deux ans de moins que Mère, cette femme-là en paraissait dix de plus. De grosses tresses auburn lui pendouillaient jusqu'en dessous de la ceinture et, tout riches qu'étaient le velours des jupes et le corsage embijouté, le corps qu'ils empaquetaient se montrait flasque et boursouflé. La face était rose et peinturlurée, les seins lourds, les membres épais. Elle était plus grande que Littlefinger, plus massive aussi ; et elle se montra totalement dépourvue de grâce et même seulement d'aisance pour démonter.

Petyr s'agenouilla pour lui baiser les doigts. « Le Conseil restreint de Sa Majesté m'a commandé de vous faire ma cour et de vous conquérir, madame. Pensez-vous pouvoir m'accepter pour votre seigneur et maître ? »

La lady Lysa se bouffit la lippe et le releva pour lui planter un baiser sur la joue. « Oh, je pourrais me laisser convaincre… » Gloussement. « M'apportez-vous des présents susceptibles d'attendrir mon cœur ?

— La paix du roi.

— Peuh, la paix, peuh. Vous n'avez rien d'autre pour moi ?

— Ma fille. » Il fit signe à Sansa d'avancer. « Daignez, madame, me permettre de vous présenter Elayne Stone. »

Lysa Arryn ne manifesta pas un enthousiasme délirant. Sansa lui fit une profonde révérence, l'échine ployée. « Une bâtarde ? entendit-elle dire à sa tante. Encore un de vos vilains tours, Petyr ? C'était qui, la mère ?

— Elle est morte. Je comptais prendre Elayne aux Eyrié.

— Que diable y ferais-je d'elle ?

— J'ai bien ma petite idée là-dessus, répondit-il, mais, pour l'instant, je m'intéresse davantage à ce que je pourrais bien faire avec vous, madame. »

A ces mots, tout air guindé s'évapora du poupin minois rose de tante Lysa, et Sansa la crut un moment sur le point de se mettre à pleurer. « Cher, cher Petyr, vous m'avez tellement manqué, tellement, non, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas le savoir. Yohn Royce n'a cessé de me susciter des tracas de toute sorte et de me harceler pour que je convoque mon ban, que je m'aventure dans cette guerre. Et tous les autres qui me

bourdonnent autour, Hunter et Corbray et cet *épouvantable* Nestor Royce, tous voulant m'épouser et prendre mon fils pour pupille, mais aucun ne m'aimant véritablement. Rien que vous, Petyr. Vous qui peuplez mes rêves depuis si longtemps.

— Comme vous les miens, madame. » Il lui glissa un bras autour de la taille et l'embrassa dans le cou. « Nous nous marierons bientôt, dites… ? Bien bientôt ?

— Tout de suite, répondit-elle avec un soupir. J'ai pris mon septon privé, ainsi qu'un chanteur et de l'hydromel pour notre festin de noces.

— Ici ? » Son déplaisir crevait les yeux. « J'aimerais mieux vous épouser aux Eyrié, au vu et au su de toute votre cour.

— Peuh, ma cour, peuh. Il y a si longtemps que j'attends cet instant, je ne saurais attendre un instant de plus. » Elle l'enlaça. « Je veux partager votre lit dès cette nuit, chéri. Je veux que nous fassions un nouvel enfant, un mignon petit frère pour Robert, ou une mignonnette petite sœur.

— Je ne rêve aussi que de ça, ma chérie. Il y aurait néanmoins de gros avantages à tirer d'un grand mariage public, avec tout le Val pour…

— Non. » Elle tapa du pied. « Je vous veux maintenant, et je vous veux cette nuit même. Et, autant vous prévenir, après toutes ces années de silence et de chuchotements, j'entends bien *crier* quand vous me ferez l'amour. Je vais crier si fort qu'on m'entendra jusqu'aux Eyrié !

— Je pourrais alors vous baiser tout de suite et vous épouser plus tard, non ? »

La tante Lysa se mit à pouffer comme une gamine. « Oh, Petyr Baelish, quel *vilain* vous faites ! Hé bien, non, je dis non, je suis la dame des Eyrié, et c'est sur-le-champ que je vous commande de m'épouser, na ! »

Littlefinger haussa les épaules. « Aux ordres de madame, alors. Devant vous, je suis sans défense, comme toujours. »

Ils prononcèrent donc leurs vœux dans l'heure, debout sous un ciel redevenu bleu, tandis que le soleil sombrait sur l'horizon. Après quoi, des tables à tréteaux furent dressées au pied de la petite tour, et l'on festoya de cailles, de venaison, de sanglier rôti qu'arrosa un délicieux hydromel clairet. On alluma

des torches au tomber de la nuit. Le chanteur de Lysa joua *Désirs inexprimés, Saisons de mon amour* et *Deux cœurs qui battent comme un seul.* Les plus jeunes des chevaliers furent plusieurs à inviter même Sansa à danser. Sa tante aussi dansa, jupes envolées quand Petyr la faisait virevolter. L'hydromel et l'hymen l'avaient toute rajeunie. Tout la mettait en joie du moment qu'elle tenait la main de son mari, et il suffisait à ses yeux, semblait-il, de se poser sur lui pour lancer des étincelles.

Quand fut venue l'heure du coucher, ses chevaliers l'emportèrent en haut de la tour tout en la dévêtant avec des cris et des blagues obscènes. *Tyrion m'a épargné cela*, se rappela Sansa. Il n'aurait pas été si pénible que ça de se laisser déshabiller pour un homme que vous aimez, par des amis vous aimant tous deux, mais… *Mais par Joffrey…* Elle frissonna.

Tante Lysa n'ayant amené que trois femmes, celles-ci pressèrent Sansa de les aider à déshabiller lord Baelish et à le mener sous bonne escorte en son lit de noces. Elle s'y prêta de bonne grâce, et avec une langue assez acérée pour qu'il ait pleinement son compte. Le temps de le remmener dans la tour et de le mettre nu, les autres étaient toutes rouges, laçages en déroute, jupons de travers, jupes débraillées, mais c'est à Sansa seule qu'il sourit pendant qu'on le faisait grimper vers la chambre où l'attendait dame sa moitié.

Le couple avait beau s'en être réservé le dernier étage, la tour était petite…, et, fidèle à sa parole, Lysa poussa des cris on ne peut plus stridents. Le retour de la pluie avait contraint les convives à se replier dans la salle, juste en dessous, si bien qu'on ne perdait guère une miette des opérations. « Petyr…, geignait-elle, oh ! Petyr Petyr, Petyr mon *chériiii,* ho, ho, ho. Là, Petyr, là. C'est là qu'est ta place. » Son chanteur attaqua une version paillarde du *Souper de madame*, mais ni ses accords ni sa voix n'arrivèrent à couvrir les épanchements de la tante. « Un bébé ! fais-moi un bébé, Petyr ! piaillait-elle, un autre bébé mignon ! oh Petyr, mon Petyr précieux, mon précieux *PETYYYYYRRR !* » ce dernier cri si fort mugi qu'il fit aboyer tous les chiens et que deux des dames d'atour eurent le plus grand mal à réprimer leur hilarité.

Sansa descendit prendre l'air dans la nuit. Une pluie fine s'acharnait contre les reliefs du festin, mais l'atmosphère embaumait le propre et le frais. Le souvenir de sa nuit de noces à elle avec Tyrion l'obsédait. *Dans le noir, je suis le chevalier des Fleurs*, avait-il dit. *Je pourrais me montrer bon pour vous.* Rien qu'un mensonge Lannister, un de plus. *Les chiens flairent infailliblement le mensonge, sais-tu,* lui avait dit une fois le Limier. Elle en avait encore dans l'oreille le timbre rauque et râpeux. *Regarde autour de toi, et hume un grand coup. Il n'y a que des menteurs, ici..., et tous mieux doués que toi.* Que pouvait-il bien être devenu, Sandor Clegane ? se demanda-t-elle. Savait-il que l'on avait assassiné Joffrey ? Cela lui ferait-il quelque chose ? Il avait tout de même été le bouclier juré du prince des années durant...

Elle resta un bon moment dehors. Et lorsqu'elle se décida enfin, mouillée, frigorifiée, à gagner son lit, il ne restait pour éclairer la salle que la vague lueur d'un feu de tourbe. D'en haut ne provenait plus le moindre bruit. Le jeune chanteur s'était installé dans un angle et s'y jouait une chanson lente. L'une des suivantes de sa tante embrassait à perdre haleine un chevalier vautré dans le fauteuil de lord Baelish, et ils se fourrageaient l'un l'autre à pleines mains sous les vêtements. Pas mal d'autres dormaient d'un sommeil d'ivrognes, et il y avait dans les lieux d'aisances quelqu'un qui dégobillait tapageusement. En se glissant dans l'espèce de petite alcôve qu'elle occupait sous l'escalier, Sansa la découvrit usurpée par le vieux chien aveugle et s'allongea tout contre lui. Il se réveilla, lui lécha le visage. « Mon pauvre vieux toutou, dit-elle en le caressant à rebrousse-poil.

— Elayne. » Le chanteur de lady Lysa se tenait au-dessus d'elle. « Elayne chérie, c'est moi, Marillion. Je t'ai vue rentrer sous la pluie. La nuit est froide et humide. Permets-moi de te réchauffer. »

Le vieux chien leva la tête et se mit à gronder, mais le chanteur lui donna une tape qui le fit déguerpir, queue basse, en piaulant.

« Marillion ? fit-elle, décontenancée. Vous êtes bien… bien bon de vous soucier de moi, mais… pardonnez-moi, je vous prie. Je suis très fatiguée.

— Et très belle. J'ai passé toute la soirée à te composer des chansons dans ma tête. Un lai pour tes yeux, une ballade pour tes lèvres, des répons alternés pour tes seins. Mais je me garderai de les chanter. Ce sont des misères, indignes de telles splendeurs. » Il s'assit au bord de son lit, lui posa une main sur la jambe. « A la place, permets à mon corps de chanter pour toi. »

Un échantillon de son haleine suffisait. « Vous êtes saoul.

— Je ne me saoule jamais. L'hydromel me rend gai, c'est tout. Je suis en feu. » Sa main remonta vers la cuisse. « Et toi aussi.

— Lâchez-moi. Vous vous oubliez.

— Pitié… Voilà des heures que je chante des chansons d'amour. Ça m'a fouetté le sang. Et le tien, je sais…, les bâtardes, y a rien si chaud qu'elles, et de loin. Tu mouilles pour moi ?

— Je suis une *jeune fille* ! s'insurgea-t-elle.

— Vraiment ? Oh…, Elayne, Elayne, ma toute belle, fais-moi don de ton innocence. Tu n'auras que des grâces à en rendre aux dieux. Je te ferai chanter autrement plus haut que lady Lysa. »

Sansa lui échappa d'un bond affolé. « Si vous ne me laissez pas tranquille, ma tan… mon père vous fera pendre. Lord Baelish.

— Littlefinger ? » Il ricana. « Lady Lysa m'aime énormément, et je suis le favori de lord Robert, son fils. Que ton père ose m'outrager, et, d'un couplet, je l'anéantis. » Il lui saisit un sein, le pressa. « Allez, retire-moi ces vêtements mouillés. T'as pas envie que je les déchire, hein ? je sais bien. Viens, douce dame, écoutes-en ton cœur… »

Sansa perçut le bruit soyeux de l'acier sur le cuir. « T'as intérêt à te tailler, chanteur, fit une voix rude, si t'as envie de rechanter. » Malgré l'éclairage chiche, elle discerna le vague luisant d'une lame.

Le chanteur le discerna aussi. « Trouve-toi une fille à toi, et f… » Le poignard jeta un éclair, un cri retentit. « M'as *coupé !*

— Ferai pire, si tu files pas. »

Et du coup, *pfffft,* plus de Marillion. Mais l'autre était toujours là, qui, dans les ténèbres, la dominait de toute sa hauteur. « Lord Petyr m'a chargé de veiller sur vous. » C'était la voix de Lothor Brune, s'avisa-t-elle soudain. *Pas celle du Limier, non, comment le serait-ce ? Evidemment, que ce* devait *être Lothor…*

A peine ferma-t-elle l'œil, cette nuit-là. Elle se tourna, retourna tout autant que si elle s'était encore trouvée à bord du *Roi Triton.* Elle rêva de Joffrey à l'agonie, mais quand il se lacéra la gorge et que le sang se mit à ruisseler le long de ses doigts, elle s'aperçut, horrifiée, qu'il s'agissait de Robb. Et puis elle rêva aussi de sa nuit de noces, de Tyrion qui la dévorait des yeux pendant qu'elle se déshabillait. A cela près qu'il était bien plus grand que nature, et que, lorsqu'il grimpa dans le lit, c'est d'un seul côté que sa figure était toute dévastée. *« Va te falloir me chanter ma chanson »,* fit-il d'une voix râpeuse, et, se réveillant en sursaut, Sansa trouva de nouveau le vieux chien aveugle à ses côtés. « Que n'es-tu ma Lady », dit-elle.

Le matin venu, Grisel monta jusqu'à la chambre servir à ses seigneur et dame sur un plateau du pain tout frais, du beurre et du miel, de la crème et des fruits puis redescendit annoncer qu'ils réclamaient Elayne. Il fallut à Sansa, encore à demi pâteuse, un bon moment pour se rappeler qu'elle *était* Elayne.

Lady Lysa se trouvait toujours au lit, mais lord Petyr était debout, lui, et tout habillé. « Votre tante souhaite avoir un entretien avec vous, dit-il en achevant d'enfiler une botte. Je lui ai révélé votre identité. »

Les dieux me protègent… ! « Je… je vous remercie, messire. »

Il chaussa sa seconde botte. « J'en ai ma claque, et au-delà, de mon chez moi. Nous partirons pour Les Eyrié dès cet après-midi. » Il embrassa dame son épouse, lui lécha sur le bec une traînée de miel et se précipita dans l'escalier.

Sansa se tint au pied du lit pendant que sa tante avalait une poire et la dévisageait. « Je m'en rends compte, maintenant, finit par lâcher lady Lysa tout en se débarrassant du trognon. Vous ressemblez si fort à Catelyn.

— C'est aimable à vous de le dire.

— Je n'entendais pas vous flatter. Pour parler franc, vous ressemblez par trop à Catelyn. Il va falloir faire quelque chose. Nous vous noircirons les cheveux avant de vous ramener aux Eyrié, je pense. »

Me noircir les cheveux ? « S'il vous agrée, tante Lysa.

— Vous ne devez pas m'appeler ainsi. Il faut éviter à tout prix que Port-Réal puisse avoir vent de votre présence ici. Je ne laisserai pas compromettre mon fils. » Elle grignota le coin d'un rayon de miel. « J'ai maintenu le Val en dehors de la guerre. Nous avons eu des récoltes opulentes, les montagnes nous protègent, et Les Eyrié sont imprenables. Il n'en serait pas moins malencontreux d'attirer sur nous la colère de lord Tywin. » Elle reposa le rayon et pourlécha ses doigts empoissés de miel. « Vous étiez mariée à Tyrion Lannister, si j'en crois Petyr. Cet immonde *nabot !*

— On m'a forcée à l'épouser. Je n'en avais aucune envie.

— Pas plus que moi de Jon Arryn, dit sa tante. Il n'avait rien d'un nain, mais il était *vieux.* A me voir maintenant, il se peut que vous en doutiez, mais, le jour de nos noces, j'étais si adorablement jolie que votre mère en fut toute mortifiée. Seulement, Jon ne désirait rien d'autre que les épées de mon père, afin de seconder ses bien-aimés garçons. J'aurais dû le refuser, mais il était tellement âgé, combien de temps risquait-il de vivre ? Il avait perdu la moitié de ses dents, et son haleine empestait autant qu'un mauvais fromage. Cela m'est odieux, un homme au souffle fétide. Petyr l'a toujours d'une fraîcheur exquise… mes premiers baisers, c'est à lui que je les ai donnés, savez-vous. Mon père le disait de trop basse extrace, mais je savais, *moi,* jusqu'où il s'élèverait. Jon ne lui avait attribué les douanes de Goëville que pour me complaire, mais, en constatant qu'elles rapportaient dix fois plus qu'avant, il vit quel homme intelligent c'était, et il lui confia d'autres fonctions et finit même par l'emmener à Port-Réal et par le faire grand

argentier. C'était dur, le voir, lui, tous les jours, et être encore mariée à l'autre barbon glacé. Au lit, bon, Jon accomplissait ses *devoirs,* mais il était aussi incapable de me donner du plaisir que de me donner des enfants. Sa graine était vieille et faible. Tous mes bébés moururent, excepté Robert, tous, trois filles et deux garçons. Morts, tous mes mignons petits bébés, tandis que ce barbon persistait à vivre, à vivre encore et toujours, avec son haleine puante. Alors, vous voyez que, moi, j'ai souffert aussi. » Lady Lysa renifla. « Vous savez que votre pauvre mère est morte ?

— Tyrion me l'a dit, répondit Sansa. Il m'a dit que les Frey l'avaient assassinée aux Jumeaux, ainsi que Robb. »

Les yeux de sa tante s'emplirent brusquement de larmes. « Nous voici des femmes seules, à présent, vous et moi. Cela vous fait-il peur, mon enfant ? Courage. Pour rien au monde je ne repousserais la fille de Cat. Nous sommes liées par le sang. » Elle lui fit signe d'approcher. « Vous pouvez venir m'embrasser sur la joue, Elayne. »

Sansa s'avança docilement et s'agenouilla près du lit. Sa tante était inondée d'un parfum capiteux, mais là-dessous perçait comme un relent de lait suri. Sa joue avait un goût de poudre et de peinture.

Comme Sansa se reculait, lady Lysa lui saisit le poignet. « Maintenant, dites-moi, lança-t-elle d'un ton acerbe. Etes-vous enceinte ? Allons, la vérité, tout de suite, et je saurai si vous mentez.

— Non, fit-elle, éberluée par la question.

— Vous êtes *bien* une femme faite, n'est-ce pas ?

— Oui. » Elle savait que sa floraison ne pourrait demeurer bien longtemps secrète, aux Eyrié. « Tyrion ne… n'a jamais… » Elle sentait le rouge envahir peu à peu ses joues. « Je suis toujours vierge.

— Le nain était impuissant ?

— Non. C'est seulement qu'il… qu'il était… » *Délicat ?* Elle ne pouvait dire une chose pareille, pas ici, pas à cette tante qui le détestait avec tant de violence. « Il… il avait des putains, madame. Il me l'a dit.

— Des putains. » Lysa lui lâcha le poignet. « Evidemment. Quelle femme accepterait de coucher avec une créature pareille, si ce n'est pour de l'or ? J'aurais dû le tuer quand il était en mon pouvoir, mais il m'a flouée. Il est tout farci de basse malice, ce Lutin-là. Son reître m'a tué mon brave ser Vardis Egen. Catelyn n'aurait jamais dû l'amener ici, je le lui ai bien dit. Elle m'a aussi pris notre oncle, en partant. C'était mal, de sa part. Le Silure était mon chevalier de la Porte et, depuis qu'il nous a quittés, les clans des montagnes sont devenus d'une hardiesse inconcevable. Mais Petyr aura tôt fait de nous rétablir l'ordre. Je vais le faire lord Protecteur du Val. » Elle sourit pour la première fois, d'un sourire presque chaleureux. « Il a beau n'être en apparence ni aussi grand ni aussi fort que d'autres, il vaut à lui seul plus que tous ensemble. Fiez-vous à lui et faites ce qu'il vous dit.

— Je n'y manquerai pas, Tante… madame. »

Lady Lysa en parut charmée. « J'ai connu ce petit voyou de Joffrey. Il se plaisait à persécuter mon Robert de surnoms cruels, et il est allé une fois jusqu'à le frapper avec une épée de bois. Un homme vous dira que le poison, c'est déshonorant, mais l'honneur d'une femme est tout autre chose. La Mère nous a façonnées pour protéger nos enfants, et notre unique déshonneur est d'y manquer. Vous comprendrez cela quand vous aurez un enfant.

— Un enfant… ? » fit Sansa d'un ton dubitatif.

Sa tante balaya la question d'un geste nonchalant. « Pas avant des années. Vous êtes trop jeune pour être mère. Mais, un jour, vous voudrez des enfants. Exactement comme vous voudrez vous marier.

— Je… je *suis* mariée, madame.

— Oui, mais vous allez être veuve très bientôt. Réjouissez-vous que le Lutin ait préféré les putains. Il ne serait pas convenable que mon fils prît les restes de ce *nabot,* mais puisqu'il ne vous a même pas touchée… Que diriez-vous d'épouser votre cousin, lord Robert ? »

Cette perspective accabla Sansa. Tout ce qu'elle savait de Robert Arryn, c'est qu'il était encore un bambin, et passablement maladif. *Ce n'est pas moi qu'elle souhaite faire*

épouser à son fils, ce sont mes prétentions d'héritière. Jamais personne ne m'épousera par amour. Mais mentir lui était moins ardu, désormais. « Je… je meurs d'impatience de faire sa connaissance, madame. Mais il est encore un enfant, n'est-ce pas ?

— Il est âgé de huit ans. Et pas très robuste. Mais si bon garçon, si vif, si déluré. Il sera un grand homme, Elayne. *La graine est vigoureuse,* a dit mon mari sur son lit de mort. Ses derniers mots. Il arrive parfois que les dieux nous permettent d'entr'apercevoir l'avenir durant notre agonie. Je ne vois rien qui puisse s'opposer à votre mariage dès lors que nous aurons appris le décès de votre Lannister d'époux. Un mariage, bien entendu, secret. Le sire des Eyrié pourrait difficilement passer pour s'être contenté d'une bâtarde, ce qui serait une mésalliance. Les corbeaux devraient nous apporter la nouvelle de Port-Réal, sitôt le Lutin raccourci. Vous et Robert pourriez vous voir unis le lendemain même, quelle joie ce sera, non ? Cela lui fera du bien d'avoir un petit compagnon. Il jouait bien avec le garçon de Vardis Egen, au début, quand nous sommes revenus aux Eyrié, et aussi avec les fils de mon intendant, mais ils étaient beaucoup trop brutes, et je me suis vue contrainte de les renvoyer. Vous lisez bien, Elayne ?

— Septa Mordane avait l'indulgence de le prétendre.

— Robert a de mauvais yeux, mais il adore qu'on lui fasse la lecture, s'épancha lady Lysa. Ce sont les histoires de bêtes qu'il aime le plus. Vous connaissez la petite chanson sur le poulet qui se déguisait en renard ? Je la lui chante tout le temps, et il ne s'en lasse jamais. Et il aime jouer à saute-grenouille et à l'épée-pirouette et à viens-dans-mon-château, mais il faudra toujours le laisser gagner. Ça va de soi d'ailleurs, vous êtes bien de mon avis ? Il est le sire des Eyrié, après tout, ne l'oubliez jamais. Vous êtes de bonne naissance, et les Stark de Winterfell ont toujours eu leur fierté, mais, avec la chute de Winterfell, vous n'êtes plus qu'une mendiante, aussi mettez de côté cette fierté-là. La gratitude vous siéra mieux, dans la position qui est la vôtre actuellement. Oui, la gratitude. Et l'obéissance. Mon fils aura une épouse docile et reconnaissante. »

JON

Nuit et jour résonnaient les haches.

Jon n'arrivait pas à se rappeler quand il avait dormi pour la dernière fois. Fermait-il les yeux, il rêvait de combats ; se réveillait-il, il était en train de se battre. Même à l'intérieur de la tour du Roi l'assourdissait l'incessant boucan du bronze, du silex, de l'acier volé mordant le bois, et s'efforçait-il de prendre un rien de repos dans l'abri chauffé tout en haut du Mur, cent fois pire était le vacarme, car, en bas, Mance faisait également s'activer des masses, ainsi que de longues scies dentelées de silex ou d'os. Un jour qu'il coulait à pic dans un sommeil éreinté, de la forêt hantée lui parvint un effroyable craquement, et il vit en sursaut s'abattre, dans des nuées de poussière et d'aiguilles, un vigier colossal.

Il ne dormait pas, non, quand Owen vint le trouver dans l'abri où, couché par terre, il s'agitait sous des amoncellements de fourrures, souffla : « Lord Snow », en le secouant par l'épaule, « le jour se lève », et lui tendit la main pour l'aider à se relever. Autour, d'autres se réveillaient, qui s'empêtraient les uns les autres, faute d'espace, à renfiler leurs bottes et reboucler leur baudrier. Nul ne pipait mot. Tout le monde était trop rompu pour parler. Presque plus personne, ces derniers temps, ne quittait le sommet du Mur. Emprunter la cage pour descendre et pour remonter prenait trop de temps. Châteaunoir avait été abandonné aux mains de mestre Aemon, de ser Wynton Stout et d'une poignée d'autres, trop âgés ou malades pour participer aux combats.

« J'ai fait le rêve que le roi était arrivé, dit gaiement Owen. Mestre Aemon avait expédié un corbeau, et le roi Robert nous amenait toutes ses forces. J'ai vu en rêve ses bannières d'or. »

Jon s'arracha un sourire. « Hé bien, voilà qui serait un spectacle bienvenu, Owen. » Dédaignant les élancements douloureux de sa jambe, il se jeta sur les épaules un manteau de fourrure noire, attrapa sa béquille et sortit affronter cette journée de plus.

Une méchante rafale vrilla des mèches de verglas dans ses longs cheveux bruns. A un demi-mille au nord, les camps sauvageons s'agitaient, leurs feux égratignaient de griffes de fumée le blême de l'aube. Les tentes de peaux, de fourrures foisonnaient à la lisière de la forêt, et il s'y dressait même un bâtiment rudimentaire de rondins, tout en longueur et couvert de branchages ; les chevaux s'alignaient à l'est, les mammouths à l'ouest, et les hommes pullulaient partout, qui fourbissant des épées, qui fichant des pointes à des piques grossières ou revêtant des armures improvisées de peau, de corne et d'os. Et à chacun de ceux qu'il pouvait distinguer, Jon savait qu'en répondait une vingtaine d'autres, invisibles dans le sous-bois. Les taillis les préservaient tant bien que mal des éléments, tout en les cachant à la vue des corbacs haïs.

Déjà leurs archers s'avançaient subrepticement, planqués derrière des mantelets roulants. « Et voilà notre déjeuner de flèches ! » s'exclama gaiement Pyp, sa rengaine de tous les matins. *Tant mieux, qu'il réussisse à en blaguer*, songea Jon. *Il faut que quelqu'un le fasse.* Trois jours plus tôt, la jambe d'Alyn le Rouge des Roseraies en avait dégusté, de l'un de ces déjeuners de flèches. Il demeurait possible de contempler son cadavre au pied du Mur, depuis, si tant est que l'on eût envie de se démancher suffisamment le col au-dessus du gouffre. Oui, tout bien pesé, mieux valait sourire du bon mot de Pyp que de remâcher la bouillie d'Alyn…

Les mantelets se composaient de boucliers de bois dont l'inclinaison suffisait à couvrir et à dissimuler cinq assaillants. Après les avoir propulsés aussi près que possible, les archers s'agenouillaient derrière et décochaient leurs traits par des espèces de meurtrières évidées dans le bois. La première fois

que le peuple libre s'en était servi, des flèches enflammées réclamées par Jon en avaient incendié une demi-douzaine, mais Mance les avait dès lors fait peu à peu couvrir de peaux crues. Du coup, toutes les flèches enflammées du monde se retrouvaient impuissantes à les incendier. Et les frères s'étaient même mis à parier sur les sentinelles de paille : laquelle écoperait du maximum de flèches avant que ce n'en soit fait d'eux ? Celle d'Edd-la-Douleur menait avec ses quatre, mais celle d'Othell Yarwick, celle de Tumberjon et celle de Watt de Lonlac la talonnaient avec leurs trois chacune. A Pyp revenait aussi l'initiative de donner aux épouvantails le nom des frères disparus. « Ça fera l'effet qu'on est plus nombreux, comme ça, prétendit-il.

— Plus nombreux avec des flèches dans les tripes », se désola Grenn ; mais, comme ces pratiques semblaient leur mettre à tous du cœur au ventre, Jon laissa les noms se maintenir et se poursuivre les paris.

Sur le rebord du Mur était planté sur ses trois pieds grêles un œil de Myr en cuivre ciselé. Jadis, avant que ne le trahissent ses propres yeux, mestre Aemon s'en était servi pour lorgner les astres. Jon dirigea le tube vers le bas, lui, pour épier l'adversaire. Il était impossible, même de si loin, de ne pas repérer la vaste tente blanche de Mance Rayder, toute en peaux d'ours des neiges cousues bord à bord. Les lentilles de Myr rapprochaient assez les sauvageons pour qu'il distinguât leurs traits. De Mance lui-même, il ne vit pas trace, ce matin-là, mais Délia, sa femme, était dehors à s'occuper du feu, pendant que la sœur de celle-ci, Val, trayait une chèvre à deux pas. Délia se montrait si volumineuse que c'était miracle qu'elle pût encore se mouvoir. *L'enfant devrait venir incessamment*, songea Jon. Il fit pivoter l'œil vers l'est et fouina parmi les tentes et les arbres jusqu'à ce qu'il y découvre la tortue. *Ça aussi, ça va venir incessamment.* Au cours de la nuit, les sauvageons avaient dépouillé l'un des mammouths morts, et ils s'affairaient à recouvrir de peau sanguinolente le dos de la tortue, déjà tapissé de peaux de mouton et de pelleteries. La tortue présentait un aspect convexe ; elle avait huit roues gigantesques et, sous les peaux, une puissante armature de bois. Quand les sauvageons

s'étaient lancés dans son assemblage à coups de maillet, Satin avait cru qu'ils construisaient un bateau. *Pas tellement faux.* La tortue n'était somme toute qu'une carène retournée sens dessus dessous et ouverte à la poupe comme à la proue ; une salle commune roulante.

« Ils ont terminé, hein ? demanda Grenn.

— Pas loin. » Jon repoussa l'œil. « Elle viendra aujourd'hui, très probablement. Tu as rempli les barils ?

— Tous. Z-ont gelé dur pendant la nuit, Pyp a contrôlé. »

Il avait bigrement changé, le Grenn. Vous auriez eu du mal à reconnaître en lui le grand escogriffe balourd à nuque écarlate avec qui Jon s'était d'abord lié d'amitié. Il avait poussé d'un demi-pied, ses épaules et son torse s'étaient étoffés, et il n'avait pas coupé ses cheveux ni taillé sa barbe depuis le Poing des Premiers Hommes. Cela lui donnait une allure monumentale et hirsute d'aurochs, pour reprendre le sobriquet dont l'avait autrefois, durant l'entraînement, affublé cette vache d'Alliser Thorne. Mais il paraissait à bout de forces, là. Il hocha la tête, quand Jon lui en toucha mot. « Entendu leurs haches toute la nuit. Ce hachis qu'ils faisaient. Pas pu dormir une seconde.

— Alors, va le faire, maintenant.

— J'ai pas besoin…

— Si. Je te veux reposé. File, je ne compte pas te laisser roupiller toute la bataille. » Il se força à sourire. « Tu es le seul à pouvoir bouger ces saloperies de barils. »

Tandis que Grenn s'éloignait en maugréant, Jon reprit le long-œil et le braqua de nouveau sur le camp sauvageon. De temps à autre, une flèche lui passait largement au-dessus de la tête, mais il avait appris à mépriser celles-là. La distance étant excessive et l'angle mauvais, il y avait peu de risques d'être touché. Il ne vit toujours pas trace de Mance Rayder, là-bas, mais il repéra Tormund Fléau-d'Ogres et deux de ses fils près de la tortue. Eux s'acharnaient sur la peau du mammouth, pendant que leur père, tout en mastiquant un cuissot de chèvre, aboyait des ordres. Ailleurs, il vit le mutant sauvageon Varamyr Sixpeaux déambuler parmi les arbres, avec son lynx sur les talons.

En entendant ferrailler les chaînes du treuil et grincer la porte de la cage, il sut que c'était Hobb qui arrivait, leur apportant comme chaque matin le petit déjeuner. La vue de la tortue de Mance lui avait coupé l'appétit. Il ne leur restait plus une goutte d'huile, et le dernier baril de poix avait été largué par-dessus bord deux nuits plus tôt. Ils seraient également bientôt à court de flèches, et ils n'avaient pas de fléchiers pour leur renouveler le stock. Et un corbeau lâché par ser Denys Mallister leur était arrivé de l'ouest, pas la nuit dernière, celle d'avant. Bowen Marsh avait pourchassé les sauvageons tout du long jusqu'à Tour Ombreuse, à ce qu'il semblait, et puis par-delà, jusque dans les ténèbres des Gorges. Au pont des Crânes, il avait rejoint le Chassieux et trois cents des siens et leur avait infligé une sanglante défaite. Mais coûteuse victoire que celle-là… Plus d'une centaine de frères tués, parmi lesquels ser Endrew Torth et ser Aladale Wynch. Et c'est grièvement blessé lui-même que la Vieille Pomme granate avait été ramené à Tour Ombreuse. Mestre Mullin l'y soignait, mais il s'écoulerait pas mal de temps avant qu'il ne soit en état de revenir à Châteaunoir.

Après la lecture de ce message, Jon avait dépêché Zei sur leur meilleur cheval conjurer les gens de La Mole de venir garnir le Mur. Elle n'en était jamais revenue. Lancé à ses trousses, Mully ne reparut que pour annoncer qu'il avait trouvé le village entièrement désert, le bordel inclus. Selon toute vraisemblance, Zei avait dû suivre les fugitifs sur la route Royale, droit au sud. *Peut-être nous faudrait-il faire pareil, tous…,* se dit Jon, morose.

Il se contraignit à manger, faim ou pas. Assez fâcheux déjà, ne pouvoir dormir ; s'il se mettait aussi à ne plus manger, jamais il ne tiendrait le coup. *Sans compter que c'est peut-être mon dernier repas. Se pourrait bien notre dernier repas à tous.* Tant et si bien qu'il avait le ventre plein de pain, de lard fumé, de fromage et d'oignons quand il entendit Tocard hurler : « *LA VOILA ! »*

Personne n'eut à demander ce que désignait « la ». Pas plus que Jon de recourir à l'œil de Myr du mestre pour la voir ramper parmi les arbres et les tentes. « Ça ressemble vraiment

pas beaucoup à une tortue, commenta Satin. Les tortues, ç'a pas de fourrure.

— Et la plupart ont pas de roues non plus, dit Pyp.

— Sonnez le cor », commanda Jon, et Muids sonna deux longs appels, afin de réveiller Grenn et les autres dormeurs, à qui était échue la garde durant la nuit. Si les sauvageons attaquaient, le Mur n'aurait pas trop de tous ses hommes. *Les dieux savent, ça ne fait pas foule.* Jon embrassa d'un regard Pyp et Satin et Muids, Tocard et Owen Ballot, Mully, Tim le Bébègue, Botte-en-rab et le reste de son petit monde, et il essaya de se les figurer corps à corps et lame contre lame avec une centaine hurlante de sauvageons dans les ténèbres grelottantes du foutu tunnel, sans autre séparation que quelques barreaux de fer. Car c'est à cela qu'on aboutirait fatalement, s'il se révélait impossible de stopper la tortue avant qu'elle n'ait ouvert la brèche à la porte.

« C'est qu'elle est grosse », fit Tocard.

Pyp se lécha les babines. « Pense à toute la soupe que ça va donner. » La blague avorta. Jusqu'au ton de Pyp qui était vanné. *Il a l'air crevé*, songea Jon, *mais nous tous aussi.* Le roi-d'au-delà-du-Mur disposait d'une telle quantité d'hommes qu'il pouvait à tout moment faire déferler contre eux des vagues fraîches d'assaillants, tandis que c'était la même poignée de frères noirs qui devait les affronter toutes, et cela les avait usés jusqu'à la trame.

Les types planqués sous le bois couvert de fourrures auraient à s'arc-bouter dur et à jouer dur de l'épaule, il le savait, pour forcer les roues à tourner sans à-coups, mais, une fois la tortue plaquée contre le Mur dans l'alignement de la porte, ils troqueraient leurs câbles contre des haches. Au moins Mance ne lâchait-il pas ses mammouths, aujourd'hui. Jon s'en réjouit. Utiliser leur monstrueuse force ici était un vrai gâchis, leur taille ne les vouant qu'à faire des cibles idéales. Le dernier blessé avait mis un jour et demi à mourir, et la détresse de ses barrissements était quelque chose d'insoutenable.

La tortue se traînait pied à pied parmi les rochers, les souches, les buissons. Leurs attaques les plus récentes avaient coûté aux sauvageons une centaine de vies, voire davantage. La

plupart des morts gisaient encore où ils étaient tombés. Les corbeaux mettraient à profit les moindres accalmies pour venir leur faire la cour, mais, pour l'heure, ils prenaient leur essor en piaillant. La vue de la tortue leur plaisait aussi peu qu'à lui.

Satin, Tocard et les autres avaient les yeux fixés sur lui, il en était conscient, attendant ses ordres. Mais il se sentait tellement à plat que sa conscience n'allait guère au-delà. *Le Mur est à moi,* se secoua-t-il. « Owen, Tocard, aux catapultes. Toi, Muids, aux scorpions, avec Botte-en-rab. Les autres, encordez vos arcs. Flèches enflammées. Voyons toujours s'il est possible de la brûler. » Ça ne donnerait probablement rien, mais tant pis, mieux valait sans doute n'importe quoi qu'un désespoir passif.

Encombrante et lente comme elle l'était, la tortue constituait une cible de premier choix pour les archers comme pour les arbalétriers, et ils eurent tôt fait d'opérer sa métamorphose en porc-épic pataud..., mais sa pelisse gluante la préservait aussi efficacement que précédemment les mantelets la leur, et les traits de flammes s'y éteignaient presque aussitôt qu'ils s'y fichaient. Jon se mit à jurer sous cape. « Scorpions, commanda-t-il. Catapultes. »

Les dards des scorpions s'enfoncèrent bien plus avant dans les fourrures, mais sans causer plus d'avaries que les flèches enflammées. Quant aux pierres, elles rebondissaient simplement sur la carapace de la tortue, ne creusant guère que des fossettes dans son épais matelas de peaux. Le quartier de roche d'un trébuchet aurait à la rigueur pu l'écraser, mais, des deux engins, l'un n'était toujours pas réparé, et l'autre, les sauvageons se maintenaient soigneusement au large de sa zone de frappe.

« Jon, elle continue d'avancer », dit Owen Ballot.

Jon le voyait bien assez tout seul. Pouce à pouce et pied à pied, la tortue, petit à petit, grignotait l'intervalle en roulant, tanguant, cahotant sur le champ de carnage. Une fois que les sauvageons l'auraient appliquée contre le Mur, elle leur procurerait la sécurité nécessaire pour défoncer à coups de hache les portes extérieures hâtivement rafistolées. Au-delà, sous la glace, il leur suffirait de quelques heures pour déblayer

les amas lâches de gravats, et, dès lors, il ne se trouverait rien d'autre pour les arrêter que deux grilles de fer, quelques cadavres à demi gelés, et le contingent de frères qu'il prendrait sur lui de lancer barrer le passage, se battre et crever dans le noir…

A sa gauche, la catapulte fit son gros *pouf,* et l'air s'emplit de pierres virevoltantes. Elles crépitèrent comme grêle sur la tortue, carambolèrent tout autour sans fruit. Les archers sauvageons décochaient sans trêve des flèches de derrière leurs mantelets. L'une d'elles transperça la face d'un homme de paille, et Pyp de s'écrier : « Et de quatre pour Watt de Lonlac ! Egalité partout ! » La suivante lui siffla cependant aux oreilles. « *Fi !* gueula-t-il à ceux d'en bas. Je ne participe pas au tournoi !

— Les peaux ne brûleront pas », décréta Jon, autant pour lui-même que pour les autres. Il ne leur restait qu'un espoir, celui de réussir à écraser la tortue lorsqu'elle atteindrait le Mur. Pour ce faire, il fallait des blocs de rocher. Si solidement bâtie que fût la tortue, qu'un bloc bien copieux lui tombât droit dessus de sept cents pieds de haut, et elle serait forcément amochée. « Grenn, Owen, Muids, c'est le moment. »

Le long de l'abri chauffé se trouvaient alignés une douzaine de barils de chêne ventrus. Pleins à ras bord de pierre concassée, de ce gravillon dont les frères noirs avaient coutume de joncher les allées verglacées du Mur pour les rendre moins glissantes au pied. La veille, après avoir surpris les travaux de couverture de la tortue, Jon avait chargé Grenn de verser autant d'eau dans les barils que ceux-ci pourraient en contenir. L'eau s'insinuerait dans les interstices du gravillon, et, au cours de la nuit, le gel pétrifierait l'ensemble. Ainsi obtiendrait-on ce qui se rapprochait le plus des blocs de pierre indispensables.

« Quel besoin on a de les faire geler ? s'était étonné Grenn. Pourquoi qu'on les roule pas juste tels quels ?

— Parce que, s'ils se fracassent contre le Mur au cours de leur chute, avait expliqué Jon, le gravillon s'éparpillera de tous les côtés. Ce n'est pas en pluie qu'il doit arriver sur ces fils de pute. »

De conserve avec Grenn, il appliqua son épaule contre un premier baril, tandis qu'Owen et Muids s'occupaient d'un

deuxième. A eux deux, ils le firent osciller d'avant en arrière afin de l'arracher à l'emprise de la glace qui s'était formée tout autour du fond. « Le bougre ! y pèse une tonne, grommela Grenn.

— Tu le bascules et tu le fais rouler, dit Jon. Fais gaffe, ou, s'il te roule sur un pied, tu finiras comme Botte-en-rab. »

Une fois le baril sur le flanc, Jon saisit une torche et en balaya la surface du Mur, de droite à gauche et de gauche à droite, juste assez pour faire fondre un peu la glace. La fine pellicule d'eau permit au baril de rouler plus facilement. Trop facilement, en fait, car il faillit leur échapper. Mais ils finirent tout de même, en conjuguant à quatre leurs efforts, par amener sa masse au bord et par l'y remettre à nouveau debout.

Ils en avaient aligné quatre à l'aplomb du tunnel quand Pyp gueula : « Une tortue à notre porte ! » Jon cala de son mieux sa patte folle et risqua un œil au-dessus du gouffre. *Des hourds, Marsh aurait dû faire bâtir des hourds*. Tant de choses qu'on aurait dû faire. Les sauvageons déblayaient les géants dont les cadavres obstruaient la porte. Tocard et Mully leur balançaient des pierres sur la gueule, et Jon vit s'affaler l'un des assaillants, mais les projectiles étaient trop petits pour endommager si peu que ce fût la tortue elle-même. Il se demandait ce que le peuple libre allait bien pouvoir faire du mammouth tombé en travers du passage, et alors il vit. La tortue étant presque aussi large qu'une halle, ils se contentèrent de la haler *par-dessus* la carcasse. Sa jambe s'étant mise à flageoler, Tocard l'empoigna par le bras et le tira vivement en arrière. « Vous ne devriez pas vous pencher comme ça, dit-il.

— Nous aurions dû bâtir des hourds. » Il lui semblait entendre le fracas de haches contre le bois, mais ce devait être simplement la peur qui lui martelait les tympans. Il se tourna vers Grenn. « Vas-y. »

Grenn se mit derrière un baril, appliqua son épaule contre les douves de chêne et, avec un grondement, commença à pousser. Owen et Mully se portèrent à son aide. A eux trois, ils le firent avancer d'un pied, puis d'un autre, et puis, brusquement, il ne fut plus là.

Boum ! entendirent-ils, il venait de heurter le Mur au cours de sa chute, et puis, beaucoup plus fort, l'atterrissage, *crrrac !* défonçant du bois, suivi de cris et de beuglements. Satin se mit à pousser des youpi stridents, Owen à danser en rond, tandis que Pyp, penché par-dessus bord, s'exclamait : « Farcie qu'elle était, la tortue, jusqu'à la gueule, de lapins ! Visez-moi ça, comme ils détalent et les bonds qu'ils font !

— *Encore !* » aboya Jon, et les épaules de Grenn et Muids giflèrent si fort le baril suivant qu'il ne fit qu'un bond titubant dans le vide.

Les opérations terminées, l'avant de la tortue de Mance n'était plus qu'une ruine en miettes hérissée d'échardes, pendant que l'arrière déversait des flopées éparses de sauvageons courant à toutes jambes vers leur campement. Satin ramassa son arbalète et leur décocha quelques carreaux, histoire de les voir au diable plus tôt. Un large sourire évasait la barbe de Grenn, Pyp se ruinait en quolibets, et, pour aujourd'hui, affaire entendue, le Mur ne perdrait aucun de ses défenseurs.

Mais demain… Jon jeta un coup d'œil du côté de l'abri. Des douze barils de gravillon qui se dressaient là peu auparavant, il n'en restait plus que huit. Il se rendit alors compte à quel point il était épuisé, à quel point sa blessure le faisait souffrir. *J'ai besoin de dormir. Au moins quelques heures.* Plus rien ne l'empêchait d'aller demander un peu de vinsonge à mestre Aemon, ça l'y aiderait. « Je descends à la tour du Roi, dit-il. Appelez-moi, si Mance goupille quelque chose. Tu as le Mur, Pyp.

— Moi ? fit Pyp.

— Lui ? » fit Grenn.

Avec un sourire, il les planta là pour emprunter la cage.

Hé bien, le fait est que ça *aidait*, deux doigts de vinsonge. A peine se fut-il étendu sur l'étroite couchette de sa cellule que le sommeil s'empara de lui. Il fit des rêves étranges, informes, pleins de voix bizarres, de cris, de vociférations, ainsi que d'une sonnerie de cor, éclatante et grave, dont l'unique note, sombrement mugie, persistait à vibrer dans l'air.

Lorsqu'il se réveilla, le ciel était noir dans l'archère qui lui tenait lieu de fenêtre, et quatre hommes inconnus de lui le dominaient de toute leur hauteur. L'un d'eux tenait une lanterne. « Jon Snow, lança le plus grand d'un ton brusque, enfile tes bottes et viens avec nous. »

Sa première pensée, vaseuse, fut que, pendant qu'il dormait, le Mur était tombé va savoir comment, que, lançant à l'assaut de nouveaux géants ou une seconde tortue, Mance Rayder avait fini par opérer la percée. Mais il s'aperçut, après s'être frotté les yeux, que les étrangers étaient tous en noir. *Ce sont des hommes de la Garde de Nuit,* réalisa-t-il. « Venir où ? Qui êtes-vous ? »

Le grand diable fit un geste, et deux des autres arrachèrent Jon de son lit. Puis, la lanterne montrant la voie, on le fit sortir de sa cellule et grimper la demi-volée d'escalier qui la séparait de l'ancienne loggia du Vieil Ours. Mestre Aemon s'y tenait près du feu, vit-il, les mains reployées sur le pommeau d'une canne en prunellier. Septon Cellador était à demi saoul, comme à l'ordinaire, et ser Wynton Stout dormait sur une banquette de fenêtre. Les autres frères présents étaient des inconnus. Tous sauf un.

Impeccable dans son manteau bordé de fourrure et ses bottes astiquées à mort, ser Alliser Thorne se tourna pour dire : « Voilà le tourne-casaque, messire. Le bâtard de Ned Stark, de Winterfell.

— Je ne suis pas un tourne-casaque, Thorne, répliqua froidement Jon.

— Nous verrons bien. » Dans le fauteuil de cuir placé derrière la table sur laquelle le Vieil Ours écrivait ses lettres était installé un grand balourd à bajoues. « Oui, nous verrons bien, répéta-t-il. Tu ne nieras pas que tu es Jon Snow, j'espère ? le bâtard de Stark ?

— *Lord* Snow, il aime s'appeler. » Ser Alliser était quelqu'un de mince et de svelte, tout en muscles et en nerfs, et ses yeux de silex avaient en l'occurrence une noirceur narquoise.

« C'est vous qui m'avez surnommé lord Snow », dit Jon. Ser Alliser s'était régalé à affubler de sobriquets les gars qu'il

entraînait, à l'époque où il était maître d'armes à Châteaunoir. Avant que le Vieil Ours ne l'expédie à Fort Levant. *Les autres doivent être des types de Fort Levant. L'oiseau y est parvenu, et Cotter Pyke nous a envoyé des secours.* « Combien d'hommes avez-vous amenés ? demanda-t-il à l'inconnu de derrière la table.

— C'est moi qui pose les questions, rétorqua Bajoues. Tu es inculpé de parjure, de couardise et de désertion, Jon Snow. Nies-tu que tu as abandonné tes frères à la mort sur le Poing des Premiers Hommes et que tu as rallié Mance Rayder, le soi-disant roi-d'au-delà-du-Mur ?

— *Abandonné… ?* » Jon faillit s'étrangler sur le terme.

Mestre Aemon prit alors la parole. « Messire, Donal Noye et moi nous sommes penchés là-dessus dès le retour de Jon, et ses explications nous ont pleinement satisfaits.

— Hé bien, *je* ne suis pas pleinement satisfait, riposta Bajoues. Je veux entendre par moi-même ces *explications*. Et voilà, je veux ! »

Jon ravala sa colère. « Je n'ai abandonné personne. J'ai quitté le Poing avec Qhorin Mimain pour une mission de reconnaissance au col Museux. C'est sur l'ordre exprès de Mimain que je me suis joint aux sauvageons. Il redoutait que Mance n'ait réussi à retrouver le Cor de l'Hiver…

— Le Cor de l'Hiver ? gloussa ser Alliser. T'était-il également enjoint d'avoir à compter leurs snarks, lord Snow ?

— Non, mais j'ai compté du mieux que j'ai pu leurs *géants*.

— *Ser !* jappa Bajoues. Tu vas me faire le plaisir de donner du *ser* à ser Alliser, et à moi du *m'sire*. Je suis Janos Slynt, lord d'Harrenhal et commandant ici, à Châteaunoir, jusqu'à temps que Bowen Marsh y revienne avec sa garnison. Tu vas me faire le plaisir de nous accorder nos titres, oui-da. Je ne tolérerai pas d'entendre un bâtard de traître bafouer un chevalier oint comme le bon ser Alliser. » Il leva la main pour pointer vers le nez de Jon un index viandu. « Nies-tu que tu as mis une femme sauvageonne dans ton lit ?

— Non. » Son deuil d'Ygrid était trop récent pour qu'il la renie maintenant. « Non, messire.

— Et je suppose que c'est aussi Mimain qui t'avait ordonné de baiser cette putain crasseuse ? demanda ser Alliser avec un sourire torve.

— *Ser*. Ce n'était pas une putain, *ser*. Mimain m'avait dit de ne pas barguigner, quoi qu'exigent de moi les sauvageons, mais… je ne nierai pas que je ne sois allé plus loin que je ne devais, ni que… qu'elle comptait pour moi.

— Tu admets donc que tu es un parjure », fit Janos Slynt.

La moitié des hommes de Châteaunoir se rendaient à La Mole de temps à autre pour besogner les *trésors enfouis* du bordel, Jon le savait, mais il n'allait certes pas déshonorer Ygrid en l'assimilant aux putains du village. « J'ai rompu mes vœux avec une femme. J'admets cela. Oui.

— Oui, *m'sire* ! » Quand Slynt s'emportait, ses bajoues tremblotaient. Il était aussi corpulent que feu le Vieil Ours, et sans doute finirait-il par être tout aussi chauve s'il vivait aussi vieux que lui. Il avait déjà perdu la moitié des cheveux, bien qu'il ne dût guère avoir plus de quarante ans.

« Oui, messire, dit Jon. J'ai marché avec les sauvageons et mangé avec eux, conformément aux ordres de Mimain, et j'ai partagé mes fourrures avec Ygrid. Mais, je vous le jure, jamais je n'ai retourné ma casaque. J'ai échappé au Magnar le plus tôt que j'ai pu, et jamais je n'ai pris les armes contre mes frères ou contre le royaume. »

Les petits yeux de lord Slynt le scrutèrent. « Ser Glendon, commanda-t-il, introduisez l'autre prisonnier. »

Ser Glendon était le grand diable qui l'avait fait tirer du lit. Quatre autres hommes l'accompagnèrent lorsqu'il quitta la pièce, mais ils furent bientôt de retour avec le captif annoncé, un petit bonhomme cireux, mal en point, pieds et mains ferrés. Il avait un seul sourcil, les cheveux en v sur le front, et une moustache qui ressemblait à une traînée de crasse, mais son visage était tout tuméfié, tout marbré d'ecchymoses, et on lui avait fait sauter la plupart des dents de devant.

Les gens de Fort Levant le jetèrent par terre sans ménagements. Lord Slynt le toisa d'un air renfrogné. « C'est de lui que tu as parlé ? »

Les yeux jaunes de l'autre papillotèrent. « Ouais. » C'est seulement alors que Jon reconnut en lui Clinquefrac. *C'est un autre homme, sans son armure,* songea-t-il. « Ouais, répéta le sauvageon, c'est lui, le dégonflé qu'a tué le Mimain. Là-haut, c'était, dans les Crocgivre, après qu'on avait chassé et tué les aut' corbacs, chaque et tous. On se s'rait fait çui-là pareil, seulement il n's a mendié sa vie d'rien du tout, et il a offert de passer cheux nous, si qu'on voulait d'lui. Le Mimain a juré que c' dégonflé-là, d'abord il allait mourir, mais le loup vous l'a mis en pièces, et çui-là y a coupé le cou. » Et, là-dessus, d'adresser à Jon un rictus brèche-dents avant de lui cracher un caillot sur les pieds.

« Hé bien ? lança vertement Janos Slynt à Jon. Tu le nies ? Ou tu vas prétendre que Qhorin t'avait ordonné de le tuer ?

— Il m'avait dit… » Les mots lui déchiraient la gorge. « Il m'avait dit… *quoi qu'ils exigent*… de le faire. »

Slynt parcourut la loggia du regard, comme pour prendre à témoins les autres frères de Fort Levant. « Le gars s'imagine que je suis tombé d'un fourgon de navets sur la tête, ou quoi ?

— Tes menteries ne te sauveront pas, ce coup-ci, lord Snow, prévint ser Alliser Thorne. Nous saurons t'extirper la vérité, bâtard.

— Je vous ai dit la vérité. Nos chevaux n'en pouvaient plus, et Clinquefrac nous talonnait. Qhorin m'a ordonné de faire semblant de passer aux sauvageons. *"Quoi qu'ils exigent, a-t-il dit, tu ne devras pas barguigner."* Il savait qu'on me forcerait à le tuer. Clinquefrac allait le tuer, de toute façon, et il le savait aussi.

— Ainsi, tu oses maintenant prétendre que le grand Qhorin Mimain avait peur de *ce minus-là* ? » Slynt jeta un œil sur Clinquefrac et renifla avec mépris.

« Tous les hommes ont peur du seigneur des Os », grommela le captif. Ser Glendon lui décocha un coup de pied, et il retomba dans son mutisme.

« Je n'ai jamais dit cela », se défendit Jon.

Slynt assena son poing sur la table. « Je t'ai entendu ! Ser Alliser t'avait plutôt bien jaugé, paraît-il. Tes dents de bâtard ne filtrent que des mensonges. Hé bien, je ne le tolérerai pas. Que

non ! Tu as pu couillonner cet estropié de *forgeron,* mais pas Janos Slynt ! Oh non… Janos Slynt n'avale pas les mensonges si facilement. Tu me croyais le crâne farci de choux ?

— J'ignore de quoi votre crâne est farci, messire.

— Lord Snow n'est qu'arrogance ou rien, fit ser Alliser. Il a assassiné Qhorin, exactement de la même façon que ses copains tourne-casaque ont assassiné lord Mormont. Je ne serais pas du tout étonné d'apprendre que tout cela faisait partie d'un seul et même complot. Benjen Stark pourrait fort y tremper lui-même. Tel qu'on le connaît, il pourrait bien se prélasser sous la tente de Mance Rayder en ce moment même. Vous les connaissez, ces Stark-là, messire…

— Ça oui, dit Janos Slynt. Je ne les connais que trop bien. »

Jon retira son gant et leur exhiba sa main brûlée. « Je me suis brûlé la main pour défendre lord Mormont contre une créature. Et mon oncle était homme d'honneur. Jamais il n'aurait trahi ses vœux.

— Pas plus que toi ? » ironisa ser Alliser.

Septon Cellador s'éclaircit la gorge. « Lord Slynt, dit-il, ce garçon a refusé de prononcer correctement ses vœux, dans le septuaire, pour aller le faire au-delà du Mur, devant un de leurs arbres-cœurs. Les dieux de son père, il a dit, mais ce sont aussi ceux des sauvageons…

— Ce sont les dieux du Nord, septon. » Mestre Aemon se montrait poli mais ferme. « Messires, lorsque fut tué Donal Noye, c'est le jeune homme que voici, Jon Snow, qui prit en main le Mur et le tint, face à la fureur concentrée du nord. Il s'y est amplement prouvé vaillant, loyal et plein de ressources. N'eût été lui, c'est Mance Rayder que vous auriez trouvé installé ici même à votre arrivée, lord Slynt. Vous êtes en train de lui faire une immense injustice. Jon Snow était l'ordonnance personnelle et l'écuyer de lord Mormont. Le lord Commandant l'avait choisi pour ces fonctions parce qu'il le trouvait des plus prometteurs. Tout comme je le fais moi-même.

— Prometteur ? fit Slynt. Hé bien, les promesses peuvent mal tourner. Il a le sang de Qhorin Mimain sur les mains. Mormont avait confiance en lui, vous dites, et alors ? Je sais ce

que c'est, moi, être trahi par des gens en qui vous avez confiance. Oh oui. Et je connais aussi les façons des loups. » Il brandit son doigt vers la figure de Jon. « Ton père est mort traître.

— Mon père est mort assassiné. » Il n'en était plus à s'inquiéter, loin de là, du sort qu'on lui réservait, mais il ne tolérerait pas un mensonge de plus à propos de Père.

Slynt s'empourpra. « Assassiné ? Insolent chiot ! Le roi Robert n'était même pas froid que lord Eddard se démenait contre son fils. » Il se mit sur pied. Plus petit que Mormont, mais épais du torse et des bras, brioche assortie. Une fine pertuisane d'or à pointe émaillée de rouge lui agrafait le manteau sur l'épaule. « Ton père a péri par l'épée, mais il était de haute naissance, Main du roi. Pour toi, un nœud suffira. Ser Alliser, emmenez-moi ce tourne-casaque dans une cellule de glace.

— Messire est la sagesse même. » Ser Alliser attrapa Jon par le bras.

Jon se dégagea brutalement et empoigna le chevalier à la gorge avec une telle férocité qu'il le souleva de terre. Et il l'aurait carrément étranglé si les hommes de Fort Levant ne le lui avaient arraché des mains. Thorne tituba à reculons, et, tout en frottant les marques laissées par les doigts de Jon sur son cou, « Vous le voyez de vos propres yeux, frères..., un véritable sauvageon ».

TYRION

Aux premières lueurs de l'aube, il constata que la seule idée de manger lui soulevait le cœur. *Au coucher du jour, je risque de me trouver en posture de condamné.* La bile lui donnait des acidités d'estomac, son nez le démangeait furieusement. Il le grattouilla de la pointe de son couteau. *Un dernier témoignage à subir, puis mon tour.* Mais que faire ? Tout nier en bloc ? Accuser Sansa et ser Dontos ? Avouer, dans l'espoir de passer le restant de ses jours sur le Mur ? Laisser rouler les dés, en souhaitant que la Vipère Rouge soit capable de battre Gregor Clegane ?

Il se mit à larder mollement de coups de couteau une saucisse grisâtre et graisseuse, en déplorant qu'elle ne fut pas Cersei. *Il fait fichtrement froid, sur le Mur, mais au moins j'y serais débarrassé d'elle.* Il ne se voyait guère dans la peau d'un patrouilleur, mais la Garde de Nuit avait autant besoin d'esprits déliés que de gros biceps. Le lord Commandant Mormont le lui avait bien dit, lors de son séjour à Châteaunoir. *Sauf qu'il y a ces vœux malencontreux.* Ils impliquaient qu'il renonce à son mariage et aux quelconques prétentions qu'il pouvait nourrir en tout état de cause sur Castral Roc, mais tout semblait s'opposer à ce qu'il jouisse jamais de l'un ni de l'autre. Et il croyait se rappeler qu'il y avait un bordel dans un village des environs.

Ce n'était pas que ce genre de vie répondît à aucun des rêves qu'il eût jamais faits, non, mais c'était la vie. Et il n'avait rien d'autre à faire pour l'obtenir que de se fier en son père et de dire, campé sur ses petites jambes tordues : « Oui, c'est moi, j'avoue. » Justement le truc qui lui nouait les tripes. Le crime, il

aurait presque préféré l'avoir *effectivement* commis, puisqu'il allait semblait-il de toute manière devoir en payer le prix.

« Messire ? dit Podrick Payne. Ils sont là, messire. Ser Addam. Et les manteaux d'or. Ils attendent dehors.

— Pod, parle franc…, tu me crois coupable ? »

Le gosse hésita. Et ne réussit à produire, lorsqu'il essaya de parler, qu'un vague bredouillis.

Je suis foutu. Tyrion soupira. « Inutile de répondre. Tu m'as été un bon écuyer. Meilleur que je ne méritais. Quoi qu'il advienne, je te remercie de tes loyaux services. »

Ser Addam se tenait sur le palier avec six manteaux d'or. Il n'avait rien à dire, apparemment, ce matin. *Et un brave type de plus qui me prend pour un parricide…* Tyrion rassembla tout ce qu'il put trouver de dignité pour descendre, cahin-caha. Il se sentit la cible de tous les regards lorsqu'il traversa la cour : ceux des gardes du chemin de ronde et ceux des palefreniers, près des écuries, ceux des filles de cuisine et des servantes et ceux des lavandières. Dans la salle du Trône, chevaliers et menus seigneurs s'écartèrent pour livrer passage tout en chuchotant des choses à leurs femmes.

Tyrion n'eut pas plus tôt pris sa place devant ses juges qu'un autre groupe de manteaux d'or introduisit Shae.

Un poing glacé lui étreignit le cœur. *Varys l'a trahie,* songea-t-il. Puis la mémoire lui revint. *Non. C'est moi-même qui l'ai trahie. J'aurais dû la laisser auprès de Lollys. Il fallait évidemment s'attendre à voir interroger les chambrières de Sansa, j'aurais fait pareil.* Il frotta la cicatrice lisse qui lui tenait lieu de nez. A quoi rimait cette nouvelle manigance de Cersei ? se demandait-il. *Shae ne sait rien qui puisse me compromettre…*

« Ils l'ont comploté ensemble, déclara-t-elle, cette fille qu'il avait aimée. Le Lutin et lady Sansa l'ont comploté après la mort du Jeune Loup. Sansa voulait venger son frère, et Tyrion cherchait à avoir le trône. Il allait tuer sa propre sœur, après ça, et puis son propre seigneur père, et, comme ça, il pourrait être Main pour le prince Tommen. Mais, au bout d'un an, plus ou moins, avant que Tommen soit trop vieux, il l'aurait tué, lui

aussi, et ça y aurait permis de prendre la couronne pour sa propre tête.

— Comment pourriez-vous être au courant de tout cela ? demanda le prince Oberyn. Pourquoi le Lutin aurait-il révélé des projets si noirs à une camériste de sa femme ?

— Y a des trucs que j'ai entendus comme ça, m'sire, répondit-elle, et puis d'autres que m'dame a lâchés aussi. Mais la plupart, c'est lui, je les tiens de ses propres lèvres. J'étais pas rien que la camériste de lady Sansa. Lui, j'ai été sa putain, tout le temps qu'il était ici, à Port-Réal. Le matin des noces, il m'a traînée de force en bas, là où c'est qu'on garde les crânes aux dragons, et il m'a baisée là, avec tous ces monstres autour. Et quand j'ai pleuré, il m'a fait que je devrais être plus reconnaissante, que c'était pas pour toutes les filles, l'honneur d'être la putain du roi. C'est là qu'il m'a dit qu'il finirait à tout prix roi. Il a dit que ce pauvre petit Joffrey pratiquerait jamais sa femme comme lui me pratiquait, moi. » Elle se mit alors à sangloter. « Jamais que j'ai voulu être putain, m'sires. J'étais pour être mariée. Un écuyer, que c'était, même, un brave bon gars, de noble naissance. Mais le Lutin m'a vue à la Verfurque, et il a mis le gars que j'étais comme la promise au premier rang de l'avant-garde et, lui tué, après il a envoyé ses sauvages pour me ramener sous sa tente. Shagga, le grand, même, et puis Timett avec l'œil brûlé. Il a dit que si je le faisais pas jouir, ben, c'est eux qui m'auraient, alors je l'ai fait. Puis il m'a ramenée à la ville, que je lui soye sous la main quand il me voudrait. Il m'obligeait à faire des choses tellement honteuses… »

Le prince Oberyn se montra curieux. « Quel genre de choses ?

— Des choses que c'est pas *disable*. » En voyant les larmes rouler lentement sur ce délicieux minois, sans doute les hommes présents dans la salle avaient-ils tous envie de prendre Shae dans leurs bras pour la consoler. « Avec ma bouche et… d'autres endroits, m'sire. Tous mes endroits. Il m'utilisait de toutes les manières qu'y avait, et il… il me forçait à lui dire comme il était grand. *Mon géant,* fallait que j'y donne, *mon géant Lannister*. »

Osmund Potaunoir fut le premier à s'esclaffer. Boros et Meryn se joignirent à lui, puis Cersei, ser Loras, et plus de seigneurs et de dames que Tyrion n'en pouvait compter. Des bourrasques de rires à faire tonner la charpente et trépider le trône de fer. « Mais c'est vrai ! protesta Shae. Mon géant Lannister. » Les rires redoublèrent d'intensité. La gaieté déformait les bouches, les bedaines soubresautaient. Certains s'étouffaient si fort qu'ils en avaient la morve au nez.

Je vous ai tous sauvés, songea Tyrion. *J'ai sauvé cette ignoble ville et votre vie de merde à tous.* Ils étaient des centaines, là, dans la salle du Trône, à se tordre de rire, tous tant qu'ils étaient, tous hormis son père. A en juger par les dehors, du moins. Même la Vipère Rouge qui pouffait, tandis que Mace Tyrell s'en pétait les tripes, mais lord Tywin Lannister, qui siégeait entre eux, paraissait de pierre, les mains jointes en pointe sous son menton.

Tyrion se jeta en avant. *« MESSIRES ! »* hurla-t-il. Force lui était de hurler, s'il voulait avoir la moindre chance de se faire entendre.

Son père leva une main. Petit à petit, le silence revint dans la salle.

« Retirez de ma vue cette menteuse de putain, dit Tyrion, et je vous donnerai votre confession. »

Lord Tywin acquiesça d'un signe de tête et fit un simple geste de la main. Shae parut presque affolée quand les manteaux d'or se reployèrent autour d'elle. Ses yeux rencontrèrent ceux de Tyrion tandis qu'on l'emmenait. Etait-ce de la honte qu'il crut y lire, ou bien de la peur ? Il se demanda de quelles promesses avait bien pu la bercer Cersei. *Tu recevras de l'or ou des bijoux, quoi que tu aies demandé, tu l'auras,* songea-t-il en la regardant s'éloigner, *mais elle n'attendra pas la nouvelle lune pour te faire servir aux ébats des manteaux d'or dans leurs casernements.*

Il reporta son regard vers son père et fixa les dures prunelles vertes à froides paillettes d'or. « Coupable, dit-il, tellement coupable. Est-ce là ce que vous brûliez d'entendre ? »

Lord Tywin ne dit rien. Mace Tyrell hocha du chef. Le prince Oberyn eut l'air vaguement dépité. « Vous reconnaissez avoir empoisonné le roi ?

— Rien de semblable, répondit Tyrion. La mort de Joffrey, j'en suis innocent. Je suis coupable d'un crime bien plus monstrueux. » Il avança d'un pas du côté de son père. « Je suis né. J'ai vécu. Je suis coupable d'être nain, je le confesse. Et, malgré les innombrables fois où mon père a eu la bonté de me pardonner, j'ai néanmoins persisté dans mon ignominie.

— Folies que tout cela, Tyrion, déclara lord Tywin. Tenez-vous-en au sujet présent. Votre procès ne porte pas sur votre état de nain.

— C'est en quoi vous vous abusez, messire. On me fait un procès sur mon état de nain depuis que j'existe.

— N'avez-vous rien à dire pour votre défense ?

— Rien que ceci : je n'ai pas commis ce crime. Mais, à présent, je souhaiterais l'avoir commis. » Il se tourna pour affronter la salle, cet océan de visages blêmes. « Je souhaiterais avoir eu suffisamment de poison pour vous tous. Vous me forcez à me repentir de n'être pas le monstre que vous seriez aises de voir en moi, mais le fait est là, j'ai beau être innocent, ce n'est pas ici qu'on me rendra justice. Vous ne me laissez d'autre recours que d'en appeler aux dieux. J'exige un duel judiciaire.

— Avez-vous perdu l'esprit ? fit son père.

— Non, je l'ai retrouvé. *J'exige un duel judiciaire ! »*

Son exquise sœur n'aurait pu se montrer plus charmée. « Il en a le droit, messires, rappela-t-elle aux juges. Laissons les dieux se prononcer. Ser Gregor Clegane représentera Joffrey. Il est rentré à Port-Réal avant-hier soir pour mettre son épée à ma disposition. »

Lord Tywin s'était tellement assombri que Tyrion se demanda une seconde s'il n'avait pas à son tour ingurgité du vin empoisonné. Il abattit violemment son poing sur la table, trop en colère pour parler. C'est Mace Tyrell qui se tourna vers Tyrion pour lancer : « Avez-vous un champion pour défendre votre innocence ?

— Il en a un, messire. » Le prince Oberyn de Dorne se leva. « Le nain m'a pleinement convaincu. »

Le tumulte fut assourdissant. Tyrion prit un singulier plaisir à percevoir dans les yeux de Cersei une brusque alarme. Il ne fallut pas moins de cent manteaux d'or martelant le sol avec la hampe de leurs piques pour imposer silence à la salle du Trône. Mais, entre-temps, lord Tywin s'était ressaisi. « Que l'affaire soit réglée demain, décréta-t-il d'une voix de fer. Je m'en lave les mains. » Il gratifia son nabot de fils d'un regard plein de rage froide et sortit à grandes enjambées par la porte du roi, derrière le trône, escorté par son frère Kevan.

Après avoir réintégré sa cellule de tour, Tyrion se versa une coupe de vin et expédia Podrick Payne chercher du fromage, du pain et des olives. Il doutait qu'en ces circonstances son estomac consentît à garder des aliments plus conséquents. *Vous figuriez-vous que j'allais m'aplatir, Père ?* demanda-t-il à l'ombre que les chandelles gravaient sur le mur. *Je tiens trop de vous, par certains côtés, pour faire cela.* Il se sentait étrangement paisible, maintenant qu'il avait raflé des mains de son père le pouvoir de vie et de mort et l'avait déposé entre les mains des dieux. *A supposer qu'il y ait des dieux, et qu'ils se mêlent de pantalonnades. Sinon, je ne dépends que de mains dorniennes.* Quoi qu'il dût arriver, Tyrion avait la satisfaction de savoir qu'il avait démoli les plans de lord Tywin. Si le prince Oberyn gagnait, sa victoire ne manquerait pas de faire jeter feu et flamme à Haut jardin ; quel spectacle pour Mace Tyrell que de voir l'estropieur de son fils aider le presque empoisonneur de sa fille à se soustraire à son châtiment légitime… ! Et, si c'était la Montagne qui l'emportait, Doran Martell risquait fort de réclamer des explications sur la mort servie à son frère au lieu de la justice qu'on lui promettait. Il n'était pas impossible, après tout, que Dorne en vienne à couronner Myrcella…

Ça valait presque le coup de mourir, se savoir à l'origine d'un pareil foutoir. *Viendras-tu voir le dénouement, Shae ? Seras-tu là, dans la cohue, pour regarder de tous tes yeux ser Ilyn faire valser mon horrible tête ? Te manquera-t-il, ton géant Lannister, quand il sera mort ?* Il vida son vin, jeta la coupe de côté, puis se mit à chanter gaiement :

« De sa colline, tout là-haut là-haut,

Il chevauchait par les rues de la ville,
Ruelles, escaliers, pavés,
Chevauchait vers un soupir d'elle.
Car elle était son trésor secret,
Sa honte et sa béatitude,
Et rien ne valent donjon ni chaîne
Auprès d'un baiser de belle. »

Ser Kevan ne vint pas lui faire de visite, cette nuit-là. Il devait être avec lord Tywin, à tâcher d'apaiser les Tyrell. *Je l'ai vu pour la dernière fois, cet oncle à moi, j'ai peur.* Il se servit une nouvelle coupe. Dommage qu'il eût fait tuer Symon Langue-d'argent avant d'avoir appris toutes les paroles de cette chanson. Ce n'était pas une mauvaise chanson, pour être tout à fait franc. A côté notamment de celles dont il allait désormais être le héros.

« C'est toujours si froid, des mains d'or, chanta-t-il,
Et si chaud, celles d'une femme… »

Pourquoi ne pas écrire lui-même les autres strophes, au fait ? Une idée… S'il vivait assez longtemps pour ça.

A sa propre stupeur, il dormit longtemps et profondément. Il se leva dès le point du jour, frais et dispos, avec un solide appétit, et il déjeuna de pain frit, de saucisse au sang, de gâteau de pommes et d'une double ration d'œufs mitonnés avec des oignons et de féroces piments dorniens. Puis il demanda à ses gardes la permission d'aller assister son champion. Ser Addam la lui consentit.

Une coupe de rouge à la main, le prince Oberyn était en train de se faire armer par quatre damoiseaux de sa suite. « Le bonjour à vous, messire, dit-il. Que vous dit d'une lampée de vin ?

— Devriez-vous boire, avant la bataille ?

— Je bois toujours, avant la bataille.

— Cela pourrait entraîner votre mort. Pire, cela pourrait entraîner *ma* mort. »

Le prince éclata de rire. « Les dieux défendent l'innocent. Vous *êtes* innocent, j'espère ?

— Uniquement du meurtre de Joffrey, convint Tyrion. J'espère, moi, que vous savez ce que vous allez devoir affronter. Gregor Clegane est…

— … copieux ? Il paraît.

— Il a près de huit pieds de haut, et il doit peser pas loin de quatre cents livres, et ce tout en muscles. Normalement, l'épée qu'il a se manie à deux mains, mais lui n'a besoin que d'une. Il s'est fait la réputation de partager d'un coup son homme en deux. Son armure est tellement pesante qu'à moins de posséder semblable gabarit personne n'aurait la force de la porter, ni celle, à plus forte raison, de conserver dedans sa mobilité. »

Le prince Oberyn demeura de marbre. « Des copieux, j'en ai déjà tué. Le truc, c'est de leur faire perdre l'équilibre. Une fois par terre, ils sont morts. » Il parlait d'un ton tellement tranquille et tellement insouciant que Tyrion commençait à se sentir presque rassuré quand le prince se tourna et dit : « Ma pique, Daemon ! » Ser Daemon la lui lança, et il l'attrapa au vol.

« Vous comptez affronter la Montagne avec une *pique* ? » A nouveau, Tyrion se sentait patraque de partout. Sur un champ de bataille, les rangs serrés de piques permettaient de constituer une formidable ligne de front, mais c'était une tout autre affaire en combat singulier, contre un bretteur de premier ordre.

« Nous aimons fort les piques, à Dorne. En outre, c'est l'unique arme susceptible de contrer l'allonge de votre Gregor. Regardez-moi ça, lord Lutin, mais gardez-vous bien de toucher. » La pique avait huit pieds de long, une hampe épaisse et lisse en frêne tourné ; ses deux derniers pieds étaient en acier : une fine tête lancéolée qui allait se rétrécissant jusqu'à ne plus former qu'une satanée pointe ; les tranchants semblaient assez acérés pour vous faire la barbe. Le prince se mit à faire tourner la hampe au creux de ses mains. Il avait les paumes noires et luisantes. *De l'huile ? Ou du poison ?* Mieux valait ne pas le savoir, décida Tyrion. « J'espère que vous y êtes adroit, dit-il, plutôt inquiet.

— Vous n'aurez pas lieu de vous plaindre. Ser Gregor, si. Quelque massive que soit sa plate, il lui faudra bien comporter

aux jointures des solutions de continuité. A l'intérieur du coude et du genou, sous les bras..., je trouverai où le chatouiller, je vous le promets. » Il posa sa pique. « Le dicton veut qu'un Lannister paie toujours ses dettes. Peut-être me raccompagnerez-vous à Lancehélion, une fois pratiquée la saignée du jour. Mon Doran de frère serait enchanté de faire la connaissance de l'héritier légitime de Castral Roc..., surtout si celui-ci venait avec son adorable épouse, la dame de Winterfell. »

Le serpent... ! Me prend-il pour un écureuil ? Se figure-t-il que j'ai planqué Sansa quelque part, que je la stocke comme une noisette en prévision de l'hiver ? Si tel était le cas, tant valait ne pas le désabuser. « Un voyage à Dorne, voilà qui me ravirait on ne peut plus, maintenant, à la réflexion...

— Prévoyez une visite assez longue. » Le prince se mit à siroter son vin. « Vous et Doran avez maints sujets d'intérêt communs à débattre. La musique, le commerce, l'histoire, le vin, le liard du nain..., les lois sur l'héritage et sur la succession. Sans doute les conseils d'un oncle seraient-ils profitables à la reine Myrcella, dans les temps d'épreuves qui nous attendent. »

Si Varys avait ses petits oiseaux à l'écoute, Oberyn leur gavait l'oreille. « Je crois que je vais l'accepter, cette coupe de vin », dit Tyrion. *La reine Myrcella ?* Il aurait été beaucoup plus tenté, si seulement il avait eu Sansa cachée sous son manteau. *Si elle se déclarait pour Myrcella par-dessus Tommen, le Nord suivrait-il ?* Ce que lui insinuait la Vipère Rouge était félonie. Pouvait-il vraiment, lui, prendre les armes contre Tommen, et contre son propre père ? *Cersei en cracherait du sang*. Rien que pour cela, le jeu n'irait pas sans valoir la chandelle...

« Vous rappelez-vous ce que je vous ai raconté de notre première rencontre, Lutin ? demanda le prince tandis que le Bâtard de La Grâcedieux s'agenouillait à ses pieds pour lui attacher ses jambières. Ce n'est pas uniquement votre queue qui nous attira, ma sœur et moi, à Castral Roc. Nous nous étions lancés dans une espèce de quête. Une quête qui nous conduisit aux Météores, à La Treille, à Villevieille, aux îles Bouclier, à Crakehall et, pour finir, à Castral Roc..., mais notre véritable destination était le mariage. Doran étant déjà fiancé à lady

Mellario de Norvos, il était resté à Lancehélion comme gouverneur. Ma sœur et moi n'étions en revanche encore engagés à personne.

« Elia trouvait tout cela exaltant. Elle en avait l'âge, et sa santé délicate ne lui avait jamais permis de voyager beaucoup. Moi, j'aimais mieux m'amuser à brocarder ses soupirants. Il y avait Ecuyer Lippu, Lordinet Lœilmol, un autre que j'appelais la Baleine-à-pattes, enfin, vous voyez le genre. Le seul à être à demi présentable était le jeune Baelor Hightower. Un joli garçon, et ma sœur a été vaguement amoureuse de lui jusqu'au jour où il eut le malheur de lâcher un pet devant nous. Je m'empressai de l'appeler Brise-bise, et, dès lors, Elia ne put le regarder sans éclater de rire. J'étais un horrible petit bonhomme, il aurait fallu que quelqu'un me débite en rondelles ma méchante langue. »

Oui, concéda Tyrion silencieusement. Baelor Hightower n'était plus un jouvenceau, mais il demeurait l'héritier de lord Leyton, beau, riche et un chevalier de superbe réputation. *Baelor Eclatant Sourire,* on l'appelait à présent. Elia l'eût-elle épousé, au lieu de Rhaegar Targaryen, que peut-être elle eût encore habité Villevieille et regardé ses enfants grandir autour d'elle. Il se demanda combien d'existences avaient été soufflées par ce fameux pet.

« Port-Lannis était le terme de notre voyage, reprit le prince Oberyn, pendant que ser Aron Qorgyle lui présentait une tunique de cuir matelassé puis entreprenait de la lui lacer dans le dos. Saviez-vous que nos mères se connaissaient de longue date ?

— Elles s'étaient trouvées ensemble à la cour, jeunes filles, si ma mémoire est bonne. Compagnes de la princesse Rhaella ?

— Tout juste. Je fus persuadé qu'elles avaient mijoté ces manigances entre elles. Ecuyer Lippu, ses pareils et les diverses vierges boutonneuses que l'on m'avait fait parader sous le nez n'étaient rien de plus que les amuse-gueules avant le festin, destinés comme eux à nous aiguiser l'appétit. Le plat principal, c'est à Castral Roc qu'on devait le servir.

— Cersei et Jaime.

— D'un futé, le nain… Elia et moi étions plus âgés, certes. Vos frère et sœur ne devaient pas avoir plus de huit ou neuf ans. Cependant, une différence de cinq ou six est somme toute peu de chose. Et il y avait une cabine libre à bord de notre bateau, une cabine très jolie, tout à fait le genre de cabine que l'on réserve à une personne de haute naissance. Comme s'il était prévu que nous ramènerions quelqu'un à Lancehélion. Un jeune page, peut-être. Ou une compagne pour Elia. Madame votre mère avait l'intention de fiancer Jaime à ma sœur, ou Cersei à moi. Voire les deux.

— Voire, dit Tyrion, mais mon père…

— … gouvernait les Sept Couronnes mais était gouverné chez lui par dame sa femme. *Ma* mère, en tout cas, le disait toujours. » Le prince Oberyn leva les bras, afin de permettre à lord Dagos Forrest et au Bâtard de La Grâcedieux de lui enfiler par-dessus la tête une broigne de maille. « C'est à Villevieille que nous apprîmes la mort de votre mère en mettant au monde un enfant monstrueux. Nous aurions pu nous en retourner, mais la mienne préféra poursuivre le périple. Je ne reviens pas sur l'accueil que nous réserva Castral Roc.

Ce que je ne vous ai point conté, c'est qu'après avoir patienté aussi longtemps que la décence l'imposait ma mère amena votre père aux pourparlers qui nous concernaient. Des années après, sur son lit de mort, elle m'apprit que lord Tywin l'avait brutalement rebutée. Sa fille, il la destinait au prince Rhaegar, l'avisa-t-il. Et lorsqu'elle parla de Jaime, c'est vous qu'il proposa de lui substituer comme époux d'Elia.

— Proposition qu'elle prit pour un outrage.

— Qui l'*était*. Même vous pouvez le voir, assurément.

— Oh, assurément. » *Tout remonte et n'arrête de remonter*, songea-t-il, *à nos pères et mères et aux leurs, avant. Nous sommes des fantoches dansant au bout des ficelles de ceux qui nous ont précédés, et un jour viendra où nos propres enfants prendront à leur tour nos ficelles et danseront à notre place au bout.* « Bref, le prince Rhaegar épousa non pas Cersei Lannister, de Castral Roc, mais Elia de Dorne. Ainsi semblerait-il que votre mère ait remporté cette joute-là.

— Tel fut en effet son sentiment, convint le prince Oberyn, mais votre père n'est pas homme à oublier de pareils affronts. Il se fit fort, jadis, de l'apprendre à lord et lady Tarbeck, ainsi qu'aux Reyne de Castamere. Et, à Port-Réal, de l'apprendre à ma sœur. Mon heaume, Dagos. » Forrest le lui tendit. Un grand heaume doré dont le front s'ornait d'un disque de cuivre rouge : le soleil de Dorne. On en avait supprimé la visière, remarqua Tyrion. « Cela fait un bon bout de temps qu'Elia et ses enfants attendent vainement justice. » Le prince Oberyn enfila des gants souples en cuir rouge et reprit sa pique. « Mais ils obtiendront aujourd'hui leur dû. »

Le poste extérieur avait été choisi pour lieu du combat. Les longues foulées du prince Oberyn forçaient Tyrion à tricoter comme un forcené pour se maintenir à sa hauteur. *La vipère en veut,* songea-t-il. *Espérons-la bien venimeuse aussi.* Le jour était gris, venteux. Le soleil se démenait bien pour percer les nuages, mais le vainqueur de ce combat-là, Tyrion aurait été aussi fort en peine de le désigner que celui du combat dont dépendait sa vie.

Vous auriez juré qu'un millier de vicieux s'étaient spécialement déplacés pour le seul plaisir de voir s'il vivrait ou mourrait. Ils bordaient les chemins de ronde et se coudoyaient sur les marches des tours et des bastions. Il s'en pressait aux portes des écuries, aux fenêtres et sur les ponceaux, sur les toitures et aux balcons. Et la cour en était tellement bondée que les manteaux d'or et les chevaliers de la Garde étaient forcés de les repousser pour que les combattants disposent d'assez d'espace. Certains avaient traîné là des fauteuils pour regarder plus à leur aise ; d'autres avaient des fûts pour perchoirs. *C'est à Fossedragon que nous aurions dû leur organiser ça,* se dit aigrement Tyrion. *Rien qu'en faisant payer un liard par tête de pipe, ça couvrait d'un coup les noces et les obsèques de Joffrey.* Sur leurs épaules, certains des voyeurs avaient même juché des mouflets, de peur qu'ils n'en perdent une miette. Et ça beuglait en l'apercevant, ça le montrait du doigt.

Cersei avait elle-même presque l'air d'une gosse, à côté de ser Gregor. Enseveli sous son armure, il paraissait plus colossal qu'il n'est permis à un quelconque humain. Sous un long surcot

jaune frappé des trois chiens noirs Clegane, il portait, par-dessus la maille, sa plate d'acier massive, d'un gris sinistre, et tout éraillée, toute cabossée par des tas de combats. Matelassage et cuirs bouillis complétaient sûrement. Boulonné sur le gorgerin, son heaume à calotte plate était fendu d'une visière étroite et percé de ventailles autour de la bouche et du nez. En guise de crête le surmontait un poing de pierre.

S'il était vrai que ser Gregor souffrît de blessures, Tyrion, de l'autre bout de la cour, n'en discernait rien. *Il a l'air d'être taillé dans le roc, immobile comme cela.* Son estramaçon, planté devant lui dans le sol, exhibait six pieds de métal ébréché. Prises dans des gantelets d'acier à l'écrevisse, ses énormes mains étaient reployées sur la garde, de part et d'autre de la poignée. Sa vue fit pâlir jusqu'à la maîtresse du prince Oberyn. « Tu vas combattre *ça* ? fit-elle d'une voix étouffée.

— Je vais tuer ça », lui répondit son amant d'un ton nonchalant.

Tyrion en doutait un peu, quant à lui, maintenant que les choses étaient imminentes. A regarder le prince Oberyn, il se prit à déplorer de n'avoir pas Bronn pour défenseur… ou, mieux encore, Jaime. La Vipère Rouge était armé à la légère : jambières, brassards, gorgerin, spallière, brayette d'acier. Le reste de sa tenue n'était composé que de cuirs souples et de soieries flottantes. Il portait certes par-dessus sa broigne sa cataphracte de cuivre luisant, mais écaille et maille réunies ne lui assureraient pas le quart de la protection que sa seule plate massive assurait à Gregor. Et, dépourvu de sa visière, son heaume ne valait en fait pas mieux qu'un vulgaire bassinet, puisqu'il ne comportait même pas de nasal. Sur l'acier poli comme un miroir de son bouclier rond flamboyait en or rouge, en or jaune, en or blanc et en cuivre rouge l'emblème pique-et-soleil.

Lui danser tout autour jusqu'à ce qu'il soit tellement fatigué qu'il puisse à peine lever le bras, puis s'arranger pour qu'il s'étale de tout son long. La Vipère Rouge semblait avoir la même conception des choses que Bronn. Seulement, le reître n'avait pas mâché ses mots sur les risques d'une pareille

tactique. *Les sept enfers veuillent que tu saches bien ce que tu fais, serpent… !*

Une tribune avait été dressée près de la tour de la Main, à égale distance de chacun des champions. Lord Tywin y était assis, en compagnie de ser Kevan. Nulle part ne se voyait trace du roi Tommen ; Tyrion avait au moins ce sujet de satisfaction-là.

Lord Tywin ne lui condescendit qu'un coup d'œil furtif avant de lever la main. Une douzaine de trompettes firent taire la foule par leurs fanfares. Le Grand Septon s'avança d'un pas traînant sous son altier diadème de cristal pour adjurer le Père d'En-Haut de bien vouloir éclairer le jugement des hommes et le Guerrier de bien vouloir prêter sa force au bras de celui des adversaires qui soutenait une juste cause. *La mienne, alors !* fut presque tenté de hurler Tyrion, mais ça les aurait tous uniquement fait rigoler, et leurs rigolades, il en avait une indigestion.

Ser Osmund Potaunoir remit à Clegane son bouclier, un invraisemblable machin de chêne cerclé de fer. Au moment où la Montagne enfila son bras gauche dans les soupentes, Tyrion s'aperçut que les chiens Clegane avaient disparu sous un repeint. L'emblème que pour l'occasion allait arborer Clegane n'était autre que l'étoile à sept branches introduite à Westeros par les Andals lorsqu'ils avaient traversé le détroit pour exterminer les Premiers Hommes et liquider leurs dieux. *Très pieux à toi, Cersei, mais je doute fort que les dieux se laissent impressionner.*

Une cinquantaine de pas séparaient les deux adversaires. Le prince Oberyn s'avança vivement, ser Gregor de manière plus oppressante. *Ce n'est pas le sol qui tremble sous ses pieds*, se dit Tyrion, *c'est seulement mon cœur qui cloche.* Ils ne se trouvaient plus qu'à dix pas l'un de l'autre quand le prince Oberyn s'arrêta pour lancer : « On t'a dit qui je suis ? »

Ser Gregor émit un vague grondement. « Rien qu'un mort quelconque. » Il avançait toujours, inexorablement.

Le Dornien l'esquiva de biais. « Je suis Oberyn Martell, un prince de Dorne, dit-il, tandis que la Montagne se tournait pour ne pas le perdre de vue. La princesse Elia était ma sœur.

— Qui ça ? » demanda Gregor Clegane.

La longue pique d'Oberyn fusa, mais ser Gregor en cueillit la pointe sur son bouclier, la repoussa de côté et renchérit sur le prince en déchaînant sa lame. Vainement. Le Dornien s'était dérobé. La pique fusa, Clegane coupa, Martell ne la retira que pour la darder derechef. Le métal couina contre le métal quand la pointe dérapa sur la poitrine de la Montagne, lacérant son surcot et marquant, en dessous, l'acier d'une longue griffure brillante. « Elia Martell, princesse de Dorne, siffla la Vipère Rouge. Que tu as violée. Que tu as assassinée. Et dont tu as tué les enfants. »

Ser Gregor poussa un grondement. Fonça pesamment pour tailler à la tête. Le prince esquiva sans peine. « Tu l'as violée. Tu l'as tuée. Et tu as tué ses enfants.

— C'est pour vous battre ou pour jacasser que vous êtes là ?

— Je suis là pour entendre ta confession. » La Vipère Rouge le piqua vivement aux tripes, sans résultat. Gregor coupa, le manqua. La longue pique s'élança par-dessus l'épée. Telle une langue de serpent, elle se dardait, se rétractait en un clin d'œil, feintant bas, touchant haut, asticotant le bouclier, l'aine, les yeux. *La Montagne fait une vaste cible, pour le moins*, songea Tyrion. Le prince Oberyn pouvait difficilement le rater, dût aucun de ses coups n'arriver à percer la plate massive de ser Gregor. Il n'arrêtait pas de tourner, darder, rétracter, ce qui contraignait le colosse à pivoter, pivoter, pivoter. *Clegane va finir par le perdre de vue.* Avec sa visière étroite, le heaume étriquait diablement son champ de vision. Oberyn en jouait avec autant d'habileté que de sa pique et de sa prestesse.

Le combat se poursuivit ainsi pendant ce qui parut une éternité. Tout en allers retours à travers la cour, tout en tours, tours, tours à flanquer le tournis, ser Gregor massacrant le vide tandis que la pique d'Oberyn lui taquinait le bras, la jambe, la tempe deux fois. L'énorme bouclier de bois en prenait aussi pour son compte, et tellement qu'un museau de chien finit par poindre de sous l'étoile, et qu'ailleurs le chêne se montrait à nu. Clegane grondait de temps à autre, et Tyrion l'entendit une fois grommeler un juron, mais, hormis cela, il se battait aussi silencieusement qu'un muet.

Pas Oberyn Martell. « Tu l'as violée », lança-t-il en feintant. « Tu l'as assassinée », reprit-il en évitant d'un entrechat une taillade en boucle effroyable de l'estramaçon. « Et tu as tué ses enfants ! » gueula-t-il en lui plantant la pique dans le gosier, sauf que l'acier du gorgerin s'empressa de la lui retourner avec un crissement strident.

« Il se joue de lui comme d'un joujou », dit Ellaria Sand.

C'est un jeu de fol, songea Tyrion. « La Montagne est diantrement trop grand pour être le joujou de qui que ce soit. »

Tout autour de la cour, la cohue des spectateurs grignotait invinciblement la lice en se rapprochant pouce à pouce afin de mieux se rincer l'œil. La Garde essayait bien de les contenir, de les repousser vigoureusement avec ses grands boucliers blancs, mais ils n'étaient que cinq, dans leur blanche armure, contre des centaines de badauds goulus.

« Tu l'as violée. » Du bout de sa pique, le prince Oberyn para une taillade forcenée. « Tu l'as assassinée. » Il lui poussa sa pointe aux yeux d'une façon si foudroyante que le géant broncha d'un pas. « Et tu as tué ses enfants. » La pique papillonna vers les flancs, s'abattit au bas du corselet qu'elle érafla. « Tu l'as violée. Tu l'as assassinée. Et tu as tué ses enfants. » Sa pique avait deux pieds de mieux que l'épée de Clegane, et c'était un avantage plus que suffisant pour le maintenir à une distance pataude. Il avait beau hacher vers la hampe à chaque botte que lui poussait Oberyn, dans l'espoir d'en faire sauter la tête, tant aurait valu tâcher de hacher les ailes d'une mouche au vol. « Tu l'as violée. Tu l'as assassinée. Et tu as tué ses enfants. » Gregor tenta de lui foncer carrément dedans, mais Oberyn se déroba d'un saut, le contourna, lança dans son dos : « Tu l'as violée. Tu l'as assassinée. Et tu as tué ses enfants.

— Ta gueule. » Il avait l'air de se mouvoir un peu plus lentement, et de ne plus brandir son estramaçon tout à fait aussi haut qu'au début de l'affrontement. « Ferme ta putain de gueule.

— Tu l'as violée, dit le prince en se déplaçant vers la droite.

— *Assez !* » Ser Gregor fit deux enjambées gigantesques et abattit son épée sur la tête d'Oberyn, sauf qu'Oberyn s'était une fois de plus esquivé. « Tu l'as assassinée, dit-il.

— *LA FERME !* » Gregor chargea tête baissée, droit sur la pointe de la pique qui s'écrasa sur son sein droit avant de déraper en biais avec un hideux cri strident d'acier. Se retrouvant soudain assez près pour frapper, son énorme épée ne fut plus qu'un éclair flou d'acier. La foule aussi piaulait. Oberyn esquiva la première attaque et laissa tomber sa pique, inutilisable à présent que ser Gregor avait réduit l'intervalle. Le coup suivant ne rencontra que son bouclier. Métal contre métal, un vacarme à vous fracasser les tympans. Le choc fit reculer en titubant la Vipère Rouge. Ser Gregor le harcela en aboyant. *Il n'utilise pas de mots, il rugit juste, comme une bête.* La retraite d'Oberyn devint une fuite précipitée, à reculons, quelques pouces en avant de l'estramaçon qui taillait à la tête, à la poitrine, aux bras.

Les écuries se trouvaient derrière lui. Les spectateurs se mirent à glapir et se bousculèrent à qui mieux mieux pour évacuer le passage. L'un d'eux déséquilibra le prince en lui trébuchant dans le dos. Ser Gregor abattit sauvagement l'épée de toutes ses forces. La Vipère Rouge se jeta de côté en roulant sur lui-même. Le garçon d'écurie qui l'avait heurté n'eut pas la chance d'être aussi rapide. Comme il levait le bras pour se protéger le visage, l'estramaçon le lui trancha à mi-chemin du coude et de l'épaule. « *Ferme-LA !* » lui beugla Gregor irrité par ses cris, et, d'un simple revers, cette fois, il lui envoya valser la moitié du crâne à travers la cour, dans un geyser de cervelle et de sang. Des centaines d'assistants semblèrent perdre tout intérêt pour l'innocence ou la culpabilité de Tyrion Lannister, à en juger du moins par leur façon de se pousser, de se piétiner pour quitter plus promptement la cour.

Mais la Vipère Rouge était à nouveau sur ses pieds, longue pique au poing. « Elia, cria-t-il à ser Gregor. Tu l'as violée. Tu l'as assassinée. Et tu as tué ses enfants. Dis son nom, maintenant. »

La Montagne pivota vivement. Heaume, épée, bouclier, surcot, il était éclaboussé de rouge de la tête aux pieds. « Tu causes trop, grommela-t-il. Tu me fiches le mal de tête.

— Je veux te l'entendre dire. Elle s'appelait Elia de Dorne. »

La Montagne renifla avec mépris puis lui marcha sus… et, au même instant, le soleil perça le plafond de nuages bas qui dissimulait le ciel depuis l'aube.

Le soleil de Dorne, se dit Tyrion, mais ce fut Gregor Clegane qui se déplaça le premier de manière à l'avoir dans le dos. *Il n'est qu'une sombre brute, mais il a des instincts de guerrier.*

La Vipère Rouge s'accroupit et, plissant les yeux, fit à nouveau fuser sa pique. Ser Gregor hacha, mais la botte n'avait été qu'une feinte. Déséquilibré, il avança d'un pas pour se rattraper.

Le prince Oberyn inclina son bouclier. Tout abîmée qu'elle était, la surface d'acier, de cuivre et d'ors polis décocha un trait de soleil aveuglant dans l'étroite visière de la Montagne, qui leva son propre bouclier pour se soustraire à l'éblouissement. La pique alors fila comme la foudre et trouva la faille souhaitée dans la plate, à la jointure de l'aisselle. La pointe éventra la maille et les cuirs bouillis. Gregor Clegane poussa un grognement étouffé lorsque le Dornien vrilla sa pique et l'extirpa. « Elia…, dis-le ! Elia de Dorne ! » Déjà il lui tournait autour, pique prête à frapper de nouveau. « *Dis-le ! »*

Tyrion avait sa propre sommation à lui. *Dégringole et crève,* voilà ce qui lui était venu. *Dégringole et crève, maudit !* Le sang qui trempait l'aisselle du colosse était bel et bien le sien, maintenant, et il devait le pisser salement plus dru à l'intérieur de son corselet. Il s'efforça de faire un pas, l'un de ses genoux se mit à flageoler. Tyrion le crut sur le point de dégringoler.

Son mouvement circulaire avait amené le prince Oberyn derrière le blessé. « ELIA DE DORNE ! » hurla-t-il. Ser Gregor se mit à pivoter, mais trop tard et trop lentement. La pique l'atteignit derrière le genou, cette fois, ravageant la maille et les cuirs, juste entre la plate de la cuisse et celle du mollet. La Montagne chancela, tangua, puis s'abattit face la première. Son énorme épée lui échappa du poing. Lentement, lourdement, il roula sur son dos.

Le Dornien se débarrassa de son bouclier déglingué, empoigna sa pique à deux mains et se mit à muser d'un air désinvolte. Derrière lui, la Montagne lâcha un gémissement et

se redressa sur un coude. Oberyn pivota sur lui-même avec une vivacité de chat et lui *courut* sus. « *EEEEELLLLLLIIIIIAAAAA* ! », vociféra-t-il, tout en se jetant de tout son poids derrière la pique. Le *crrrac* de la hampe de frêne volant en éclats fut presque aussi savoureux à entendre que le cri furibond de Cersei, et, une seconde, le prince Oberyn eut des ailes. *Il a survolé la Montagne… !* Quatre pieds de pique brisée jaillissaient du ventre de Clegane quand le prince boula sur lui-même, rebondit, s'épousseta puis, rejetant l'autre bout de hampe, s'adjugea l'estramaçon de son adversaire. « Si vous crevez avant d'avoir dit son nom, ser, j'irai vous traquer jusqu'au fin fond des sept enfers », jura-t-il.

Ser Gregor essaya de se relever. Mais la pique l'avait percé de part en part, et elle le clouait au sol. Il reploya dessus ses deux mains et, en grognant, tâcha de l'arracher, mais il n'y parvint pas. Sous lui allait s'élargissant une mare rouge. « Je me sens plus innocent, tout à coup… », dit Tyrion à Ellaria Sand.

Le prince Oberyn se rapprocha. « *Dis-le !* » Il posa un pied sur la poitrine de la Montagne et, à deux mains, leva la formidable épée. S'il comptait lui trancher la tête ou tout bonnement pousser la pointe à travers la visière, cela, Tyrion ne le saurait jamais.

La main de Clegane jaillit et agrippa le Dornien derrière le genou. La Vipère Rouge abattit sauvagement l'épée, mais il était en porte à faux, et la lame ne fit rien d'autre qu'infliger au brassard de Gregor une balafre supplémentaire. Dès lors, oubliée, l'épée, tandis que Gregor resserrait l'étau et, lui dévissant le genou, forçait le Dornien à s'affaler sur lui. Ils s'empoignèrent dans la boue sanglante, faisant osciller par-dessus leur étreinte la pique brisée. Avec horreur, Tyrion s'aperçut que la Montagne avait enlacé le prince d'un bras colossal et, tel un amant, le plaquait contre sa poitrine.

« Elia de Dorne, entendirent-ils tous Gregor dire, quand l'affreux couple en fut arrivé presque au bouche à bouche. Je l'ai tuée piaulant pour sa portée. » Il jeta sa main libre au visage découvert du prince Oberyn et lui enfonça dans les yeux des griffes d'acier. « *Puis* je l'ai violée. » Il lui enfourna violemment son poing dans la bouche, ravageant les dents. « Puis j'ai

écrabouillé sa putain de gueule. Comme ça. » Quand il brandit son énorme poing, le sang qui barbouillait son gantelet exhala comme une vapeur dans le matin froid. Le bruit d'écrasement fut abominable. Ellaria Sand poussa un gémissement de terreur, et le déjeuner de Tyrion revint à gros bouillons. Sans trop savoir comme, il se retrouva à genoux, hoquetant lard fumé, saucisse au sang, gâteau de pommes, et cette fameuse double ration d'œufs mitonnés avec des oignons et de féroces piments dorniens.

Jamais au grand jamais il n'entendit son père prononcer les mots qui le condamnaient. Peut-être aucun n'était-il nécessaire. *J'ai remis ma vie entre les mains de la Vipère Rouge, et voilà qu'il l'a laissée tomber*. Lorsqu'il se rappela, trop tard, que les serpents n'avaient pas de mains, il éclata d'un rire hystérique.

Il avait déjà descendu la moitié des marches serpentines quand il s'aperçut que les manteaux d'or ne le reconduisaient pas à sa tour. « On me relègue aux culs-de-basse-fosse », dit-il. Nul ne se soucia de répondre. *A quoi bon gaspiller son souffle avec les gens morts ?*

DAENERYS

Elle déjeuna sous le plaqueminier qui ombrageait le jardin suspendu, tout en regardant ses dragons se pourchasser dans le ciel de la Grande Pyramide, à présent découronnée de sa monumentale harpie de bronze. Des pyramides, Meereen en possédait une vingtaine d'autres, mais bien plus petites que celle-ci, puisqu'aucune n'était seulement moitié aussi haute. De sa terrasse, on avait la ville entière sous les yeux : les venelles étroites et sinueuses, les larges rues de brique, les temples et les silos, les bouges et les palais, les bordels et les bains, les jardins, les fontaines, les vastes cercles rouges des fosses à combat. Et, au-delà des murs, la mer d'étain, les méandres de la Skahazadhan, la sécheresse des collines brunes, les vergers calcinés, les champs noirs. A cette altitude, ici, dans son jardin, Daenerys avait parfois l'impression d'être un dieu vivant au sommet de la plus haute montagne du monde.

Les dieux se sentent-ils tous aussi solitaires ? Certains devaient, sans doute. Par exemple ce Maître de l'Harmonie que, selon Missandei, révéraient les Pacifiques de Naath ; l'unique vrai dieu, disait la petite interprète, le dieu qui a toujours été et qui sera toujours, le dieu créateur de la lune et de la terre et des étoiles et de tous les êtres qui les habitaient. *Pauvre Maître de l'Harmonie.* Daenerys éprouvait de la compassion pour lui. Ce devait être épouvantable d'être seul pour l'éternité, servi par des nuées de femmes-papillons que vous pouviez faire ou défaire d'un mot. Au moins Westeros avait-il sept dieux. Encore que, d'après certains septons, s'il fallait en croire Viserys, ils ne fussent pas sept mais simplement les sept aspects d'un seul

dieu, les sept facettes d'un cristal unique. Ce qui ne faisait qu'embrouiller les choses. Les prêtres rouges, eux, croyaient en l'existence de deux dieux, disait-on, mais de deux qui se faisaient une guerre éternelle. Ce qui était encore moins plaisant. Elle n'avait aucune envie d'être en guerre éternellement.

Missandei lui servit des œufs de cane et de la saucisse de chien, plus une demi-coupe de vin sucré et coupé de jus de limon. Le miel attirait les mouches, mais une bougie parfumée les chassa. Ici, tout en haut, s'était avisée Daenerys, les mouches vous importunaient beaucoup moins que dans le reste de la ville, et c'était une raison de plus pour bien l'aimer, la pyramide. « Il faut que je me souvienne de faire quelque chose, à propos des mouches, dit-elle. Il y a beaucoup de mouches à Naath, Missandei ?

— A Naath, il y a des papillons, répondit la petite en ouestrien. Un peu plus de vin ?

— Non. J'ai ma cour à tenir bientôt. » Elle s'était singulièrement attachée à Missandei. La fillette aux grands yeux d'or était d'une sagesse au-dessus de son âge. *Et courageuse, aussi. Il fallait l'être, pour survivre à ce qu'elle a vécu.* Elle espérait la voir, un jour, cette fabuleuse Naath dont les habitants, au dire de Missandei, jouaient de la musique au lieu de guerroyer, ne tuaient pas, même pas des bêtes, ne mangeaient jamais de viande et se nourrissaient exclusivement de fruits. Les esprits papillons consacrés au Maître de l'Harmonie protégeaient l'île contre n'importe quel agresseur. A Naath, les innombrables conquérants venus rougir l'épée n'avaient trouvé que la maladie et la mort. *Les esprits papillons ne se montrent guère secourables, en tout cas, lorsque les bateaux négriers opèrent leurs razzias…* « Un jour, je te ramènerai chez toi, Missandei », promit-elle. *Si j'avais fait la même promesse à Jorah, m'aurait-il néanmoins vendue ?* « Je le jure.

— Celle que voici est contente de rester avec vous, Votre Grâce. Là sera Naath pour elle, toujours. Vous êtes bonne pour celle que… pour moi.

— Et toi pour moi. » Elle la prit par la main. « Viens m'aider à me préparer. »

Missandei et Jhiqui la baignèrent pendant qu'Irri sortait les effets du jour : une robe de brocart violet, une large ceinture d'argent et, pour ornement de tête, la couronne à dragon tricéphale que lui avait offerte à Qarth la Fraternité Tourmaline. D'argent aussi étaient ses babouches, et à talons si hauts qu'elle avait toujours un peu peur là-dessus de faire la culbute. Quand elle fut ainsi parée, Missandei lui présenta un miroir d'argent poli pour lui permettre de voir quelle allure elle avait. Elle se scruta en silence. *Est-ce là le visage d'un conquérant ?* Pour autant qu'elle en fut juge, elle se trouvait toujours l'air d'une petite fille.

Personne encore, au demeurant, ne l'appelait la Conquérante, mais peut-être le ferait-on un jour. Aegon le Conquérant s'était arrogé Westeros avec trois dragons, mais elle-même avait, en moins d'une journée, pris Meereen avec un cloaque à rats et quelques coquilles de bois. *Pauvre Groleo.* Il n'arrivait pas à se consoler de la perte de son navire, elle le savait. Si une galère de guerre était capable d'en embrocher une autre, pourquoi ne le serait-elle pas de défoncer une porte ? C'est inspirée par cette réflexion qu'elle avait intimé l'ordre aux capitaines de tirer leurs bateaux à terre. Après quoi les mâts s'étaient métamorphosés en béliers, des nuées d'affranchis avaient dépecé les coques pour en faire des mantelets, des tortues, des catapultes et des échelles. Les reîtres avaient accoutré chaque bélier d'un sobriquet paillard, et c'est le grand mât du *Meraxès* – de son ancien nom *la Joso pimpante* – qui avait, sous celui de *Bite à Jojo,* défoncé la porte de l'est. Encore avait-il fallu presque tout un jour et une bonne partie de la nuit suivante pour qu'au prix de combats acharnés et sanglants s'éventrent et volent en éclats les vantaux, sous les coups redoublés de la figure de proue du *Meraxès,* une effigie en fer de bacchante hilare.

Daenerys aurait souhaité conduire l'attaque en personne, mais ses lieutenants s'étaient unanimement accordés à qualifier son désir de folie, eux qui n'arrivaient jamais à se mettre d'accord sur rien. Elle était donc restée à l'arrière, sur son

argenté, vêtue d'une longue chemise de maille. Mais de là, à un demi-mille de distance, elle avait *entendu* la ville tomber, grâce aux cris de terreur qui, chez les assiégés, venaient de se substituer aux provocations fanfaronnes. Ses dragons s'étaient mis à rugir au même instant d'une seule voix, peuplant de flammes les ténèbres. *Les esclaves sont en train de se relever,* comprit-elle immédiatement. *Mes rats d'égout ont fini de grignoter leurs chaînes.*

Une fois que les dernières résistances eurent été écrasées par ses Immaculés, que le sac eut achevé son cours, elle était entrée dans sa ville. Devant la porte fracassée, les morts formaient des monceaux tellement énormes qu'il fallut pas loin d'une heure aux affranchis pour y ouvrir une tranchée. La Bite à Jojo et la formidable tortue de bois qui, tapissée de peaux de cheval, l'avait protégée, gisaient au travers, vacantes. Sur son argenté, Daenerys longea des édifices aux fenêtres béantes ou dévastés par l'incendie, suivit des rues de brique dont les caniveaux étaient engorgés de cadavres raidis, boursouflés. Partout, des esclaves en délire tendaient vers elle leurs mains sanglantes et l'appelaient « Mère ».

Sur la plaza que dominait la Grande Pyramide étaient amassés les Meereeniens au désespoir. Leurs Grandesses avaient tout sauf grande allure dans la grisaille du petit matin. Dépouillés de leurs *tokars* à franges et de toute leur bijoutaille, ils n'inspiraient plus que mépris ; un troupeau de vieillards à couilles flétries, peau toute tavelée, et de jeunes hommes à cheveux grotesques. Leurs femmes étaient soit adipeuses et flasques, soit aussi sèches que de vieilles triques, et leurs museaux peinturlurés sillonnés de larmes. « Je veux vos meneurs, leur annonça-t-elle. Livrez-les, j'épargnerai tous ceux d'entre vous qui n'ont été que leurs acolytes.

— Combien ? demanda une vieille entre deux sanglots. Combien vous en faut-il pour nous épargner ?

— Cent soixante-trois », répondit-elle.

Et elle les avait fait clouer sur des poteaux de bois tout autour de la plaza, chacun d'eux pointant le doigt vers le suivant. Une rage implacable bouillonnait en elle lorsqu'elle en avait donné l'ordre, une rage qui lui donnait l'impression d'être

un dragon vengeur. Mais, plus tard, la vue de leur agonie sur les poteaux, quand elle passait par là, leurs gémissements qui vous écorchaient l'oreille, l'odeur de tripes et de sang qui vous…

Elle écarta le miroir en fronçant les sourcils. *C'était juste. Oui, juste. Je le devais. Pour ces enfants.*

Sa salle d'audiences, vraie chambre d'écho grâce à la hauteur du plafond et aux parements de marbre violet qui la tapissaient, se trouvait à l'étage en dessous. *Grandeur* à part, il y faisait passablement frisquet. Un trône s'y était dressé, naguère encore, un monument d'extravagance en bois sculpté, doré, qui affectait la forme d'une abominable harpie. Après l'avoir longuement regardé, Daenerys avait donné l'ordre de le détruire et d'en faire du bois de chauffage, ajoutant : « Jamais je ne m'assiérai dans le giron de la harpie. » Elle se contentait depuis d'un simple banc d'ébène. Qui faisait parfaitement l'affaire, à son sens, dussent tous les Meereeniens du monde marmonner qu'il était indigne d'une reine.

Ses sang-coureurs l'avaient devancée. Des clochettes d'argent tintinnabulaient dans leur tresse huilée, et ils arboraient l'or et les bijoux des morts. L'opulence de Meereen s'était révélée surpasser toute imagination. Les reîtres eux-mêmes avaient l'air repus, du moins pour l'instant… A l'autre bout de la salle, Ver Gris, son casque à pique de bronze coincé sous le bras, portait, lui, le simple uniforme des Immaculés. Ceux-là, au moins, elle pouvait se reposer sur eux, elle l'espérait en tout cas…, ainsi que sur Brun Ben Prünh, la solidité même et, avec ses cheveux gris-blanc, sa face ravinée, le grand chouchou de ses dragons. Et sur Daario, debout près de lui, tout rutilant d'ors. Ben Prünh et Daario, Ver Gris, Irri, Jhiqui, Missandei…, à les regarder tous, elle se surprit à se demander lequel d'entre eux allait maintenant la trahir.

Le dragon a trois têtes. Il n'y a que deux hommes au monde en qui je puisse me fier, si j'arrive à les découvrir. Je cesserai d'être seule, alors. Nous serons trois contre l'univers, comme Aegon et ses sœurs.

« La nuit a-t-elle été aussi calme qu'en apparence ? demanda-t-elle.

— Il semble que oui, Votre Grâce », dit Brun Ben Prünh.

Elle en fut ravie. Meereen avait été la proie d'un sac épouvantable, ainsi qu'il arrivait toujours aux cités prises de vive force, mais, à présent qu'elle lui appartenait, Daenerys entendait qu'y cesse tout abus. Elle avait décrété dans ce but que les assassins seraient inexorablement pendus, que les pillards auraient la main tranchée, et les violeurs leur virilité. Toujours est-il que, grâce aux huit tueurs qui se balançaient au rempart et au boisseau de mains sanglantes et de limaçons rouges dont les Immaculés avaient empli tout un couffin, la paix régnait à Meereen de nouveau. *Mais pour combien de temps ?*

Une mouche vint lui bourdonner aux oreilles. Elle la chassa d'un geste agacé, mais la mouche revint presque sur-le-champ. « Il y a trop de mouches, dans cette ville. »

Ben Prünh éclata de rire. « Des mouches, y en avait jusque dans ma bière, ce matin. J'en ai avalé une.

— Les mouches sont la revanche du mort. » Daario sourit et lissa la pointe médiane de sa barbe. « Les cadavres engendrent les asticots, et les asticots engendrent les mouches.

— Alors, nous allons nous débarrasser des cadavres. A commencer par ceux qui se trouvent en bas, sur la plaza. Tu veux bien t'en occuper, Ver Gris ?

— La reine commande, ceux que voici obéissent.

— Feras bien d'amener des sacs en même temps que des pelles, Ver, conseilla Brun Ben. Plus que blets qu'ils sont, les potes. Ça tombe en compote des poteaux, et ça grouille de…

— Il sait. Moi aussi. » Le souvenir l'assaillit de l'horreur que lui avait inspirée le spectacle, à Astapor, de la plaza du Châtiment. *J'ai commis quelque chose d'aussi horrible, mais ils le méritaient cent fois. Justice implacable est encore justice.*

« Votre Grâce, intervint Missandei, les Ghiscaris ensevelissent leurs vénérables défunts dans des caveaux creusés sous leurs demeures. Si vous mettiez les dépouilles à bouillir pour restituer les os bien propres à leur parenté, ce serait une amabilité. »

Les veuves ne m'en maudiront pas moins. « Ainsi soit fait. » Elle fit signe à Daario d'approcher. « Combien de demandes d'audience, aujourd'hui ?

— Deux hommes se sont présentés en personne pour jouir de votre rayonnement. »

Le sac de Meereen lui avait permis de renouveler entièrement sa garde-robe, et il s'y était assorti en se reteignant barbe et boucles en un somptueux violet sombre. Du coup, ses prunelles semblaient quasiment violettes, elles aussi, comme celles de quelque Valyrien perdu. « Ils sont arrivés cette nuit avec *L'Etoile indigo,* une galère marchande en provenance de Qarth. »

Négrière, vous voulez dire. Elle fronça les sourcils. « Qui sont-ils ?

— Le patron de *L'Etoile* et un qui prétend parler pour Astapor.

— Je recevrai l'émissaire en premier. »

Celui-ci se révéla être un pâlichon à face de furet, le col lourdement cerclé de rangs de perles et d'or filé. « Votre Grandeur ! éructa-t-il, mon nom est Ghael. J'apporte à la Mère des Dragons les salutations de Sa Majesté Cleon, Cleon d'Astapor le Grand. »

Daenerys se raidit. « J'ai personnellement remis le gouvernement d'Astapor à un Conseil. Un Conseil composé d'un lettré, d'un prêtre et d'un guérisseur.

— Des canailles, Votre Grandeur ! des hypocrites, qui ont trahi votre confiance… Il fut découvert qu'ils tramaient de rétablir Leurs Bontés au pouvoir et de renfermer le peuple dans les fers. Grand Cleon dévoila leurs manigances et leur débita la tête au fendoir, et Astapor reconnaissante de sa vaillance l'a couronné roi.

— Noble Ghael, demanda Missandei en sabir d'Astapor, est-ce là le Cleon que possédait avant Grazdan mo Ullhor ? »

Quoique posée d'un ton candide, la question ne laissa pas que d'inquiéter manifestement l'émissaire. « Lui-même, admit-il. Un grand homme. »

Missandei s'inclina vers l'oreille de Daenerys. « Il était boucher dans les cuisines de Grazdan, lui souffla-t-elle. Il passait pour égorger son cochon plus vite que quiconque, à Astapor. »

J'ai donné Astapor à un roi boucher. Elle en était malade, mais mieux valait n'en rien laisser voir. « Je ferai des prières pour que le roi Cleon soit un souverain juste et avisé. Que souhaiterait-il obtenir de moi ? »

Ghael se frotta la bouche. « Peut-être qu'un entretien plus privé serait bienvenu, Votre Grâce.

— Je n'ai pas de secrets pour mes capitaines et mes lieutenants.

— Votre gré. Grand Cleon veut que je déclare son dévouement à la Mère des Dragons. Vos ennemis sont ses ennemis, dit-il, les pires de tous étant les Judicieux de Yunkaï. Il propose un pacte entre Astapor et Meereen contre les Yunkaïis.

— J'ai juré de ne leur faire aucun mal s'ils relâchaient leurs esclaves, répondit-elle.

— Ces chiens yunkiens sont sans foi, Votre Grandeur. En ce moment même, ils complotent contre vous. Ils ont levé de nouvelles troupes qu'on peut voir s'exercer devant les portes de la ville, ils sont en train de construire des vaisseaux de guerre, ils ont expédié des émissaires à La Nouvelle-Ghis et à Volantis, à l'ouest, pour nouer des alliances et engager des reîtres. Ils sont allés jusqu'à dépêcher des cavaliers à Vaes Dothrak pour amener un *khalasar* à vous fondre dessus. Grand Cleon veut que je vous dise de n'avoir pas peur. Astapor se souvient. Astapor ne vous abandonnera pas. Pour preuve de sa foi, Grand Cleon propose de sceller votre alliance par un mariage.

— Un mariage ? Avec moi ? »

Ghael sourit. Ses dents étaient brunes et pourries. « Grand Cleon vous fera tout plein de fils vigoureux. »

Daenerys en demeura sans voix, mais la petite Missandei vint à sa rescousse. « Des fils, il en a fait à sa première femme ? »

L'envoyé la regarda d'un air mécontent. « Grand Cleon a eu trois filles de sa première femme. Deux de ses femmes plus récentes sont grosses. Mais il se propose de les mettre toutes de côté, si la Mère des Dragons consent à l'épouser.

— C'est bien noble à lui, dit Daenerys. Je vais méditer vos paroles, messire. » Elle donna des ordres pour lui faire attribuer

des appartements où passer la nuit, dans l'un des étages inférieurs de la pyramide.

Toutes mes victoires virent à l'ordure dès que je les tiens, songea-t-elle. *Quoi que je fasse, je ne suscite que mort et qu'abominations*. Lorsqu'on aurait vent, dans la rue, des événements d'Astapor, et cela ne manquerait pas d'arriver, les esclaves de Meereen qu'elle venait tout juste d'affranchir décideraient sans doute, et par dizaines de milliers, de la suivre quand elle partirait vers l'ouest, de peur du sort qui les attendait s'ils restaient…, dût le sort qui les attendait en route risquer d'être pire encore. Mais même en vidant le moindre silo de la ville – et en la condamnant par là à mourir de faim –, comment se flatter de nourrir tant de gens ? Devant, la route allait être hérissée d'épreuves, empoissée de sang, bordée de périls. Ser Jorah l'en avait prévenue. Il l'avait mise en garde contre tant de choses…, il lui… *Non, je ne vais pas penser à Jorah Mormont. Qu'il marine encore un peu plus.* « Introduisez ce capitaine marchand », lança-t-elle. Peut-être serait-il porteur de meilleures nouvelles ?

Espoir vite détrompé. Etant originaire de Qarth, le patron de *L'Etoile indigo* ne se fit pas faute de pleurailler quand elle l'interrogea sur Astapor. « La ville saigne. Les morts pourrissent sans sépulture dans les rues, chaque pyramide est une espèce de camp retranché, et les marchés n'ont à vendre ni esclaves ni nourriture. Et les enfants, les pauvres enfants ! Les petites gouapes du roi Fendoir se sont saisies de tous les garçons de haute naissance pour remonter un fonds de commerce d'Immaculés, mais ça va prendre des années pour les entraîner… ! »

Ce qui surprit le plus Daenerys, c'est d'être si peu surprise. Elle en vint à se souvenir d'Eroeh, la jeune Lhazaréenne qu'elle avait une fois tenté de protéger, et de ce qu'il était finalement advenu d'elle. *Il se passera la même chose à Meereen dès après mon départ*, songea-t-elle. Fabriqués, peaufinés qu'ils étaient pour la boucherie, les esclaves des fosses à combat s'y révélaient déjà querelleurs et fauteurs d'anarchie. Ils avaient l'air de croire que la ville leur appartenait, ainsi que chacun, homme ou femme, de ses habitants. Deux d'entre eux figuraient parmi les

huit qu'on avait pendus. *Je ne puis rien faire de plus*, se dit-elle. « Que souhaitez-vous obtenir de moi, capitaine ?

— Des esclaves, répondit-il. J'ai mes soutes pleines à éclater de peaux de zéquion, d'ambre gris, d'ivoire et de tas d'autres denrées précieuses. J'aimerais les échanger ici contre des esclaves que j'irais vendre à Lys et à Volantis.

— Nous n'avons pas d'esclaves à vendre, dit-elle.

— Ma reine ? » Daario s'avança. « Au bord de la rivière, il y a tout plein de Meereeniens qui demandent la permission de se vendre à lui. Tout plein, plus dru que les mouches. »

Ce fut un choc pour elle. « Ils *veulent* être esclaves ?

— Ceux qui sont pour ont le parler fleuri de leur noble origine, reine de mon cœur. C'est très coté, des esclaves pareils. On en fera, dans les cités libres, des scribes ou des précepteurs, des chaufferettes et même des prêtres ou des guérisseurs. Ils coucheront dans des lits douillets, mangeront des nourritures riches et habiteront de belles demeures. Ici, ils ont tout perdu, et ils vivent dans la peur et dans la misère.

— Je vois. » Peut-être, au fond, n'était-ce pas si choquant que ce qu'on lui rapportait, si c'était bien vrai..., à propos d'Astapor.

« Tout homme qui veut *spontanément* se vendre comme esclave est autorisé à le faire. Femme aussi. » Elle leva une main. « Mais interdiction est faite aux parents de vendre leurs enfants. Et au mari sa femme.

— A Astapor, la ville prélevait un dixième du prix, chaque fois qu'un esclave changeait de mains, glissa Missandei.

— Nous ferons de même », décida Daenerys. Après tout, l'or servait autant que les épées à gagner les guerres. « Un dixième. En pièces d'or, d'argent ou bien en ivoire. Meereen n'a que faire de safran, de girofle ou de peaux de zéquion.

— Il en sera comme vous ordonnez, glorieuse reine, dit Daario. Mes Corbeaux Tornade vous collecteront le dixième. »

Si les Corbeaux Tornade se mêlaient de la collecte, au moins la moitié de l'or s'évaporerait comme par enchantement, Daenerys ne l'ignorait pas. Mais les Puînés étaient tout aussi scrupuleux, et l'incorruptibilité des Immaculés n'avait d'égale que leur ignorance des écritures. « Il faut tenir des registres, dit-

elle. Dénichez-moi parmi les affranchis des gens capables de lire, d'écrire et de faire des additions. »

Sa petite affaire entendue, le patron de *L'Etoile indigo* lui tira sa révérence et sortit. De nervosité, Daenerys ne tenait plus en place sur le banc d'ébène. Si redoutable que lui parût l'avenir, elle savait en avoir déjà trop longuement repoussé l'échéance. Yunkaï et Astapor, menaces de guerre, demandes en mariage et, couronnant le tout, la perspective de la marche en direction de l'ouest… *J'ai besoin de mes chevaliers. J'ai besoin de leurs épées, et j'ai besoin de leurs conseils*. Seulement, l'idée de revoir Jorah Mormont l'irritait, l'agitait, lui soulevait le cœur, lui faisait l'effet d'avoir à avaler une louchée de mouches. Elle les sentait presque bourdonner dans son ventre. *Je suis le sang du dragon. Je dois me montrer forte. Je dois avoir du feu dans les yeux lorsque je les affronterai, pas des larmes.* « Dites à Belwas d'amener mes chevaliers, commanda-t-elle, pour ne pas se laisser le loisir de changer d'avis. Mes braves chevaliers. »

L'ascension faisait souffler Belwas le Fort comme un bœuf quand il fit franchir les portes aux deux hommes, étreignant chacun par le bras d'une main viandue. Ser Barristan marchait la tête haute, mais ser Jorah ne s'approcha que les yeux fixés sur le sol de marbre. *L'un n'est que honte et l'autre que fierté.* Le vieil homme avait rasé sa barbe blanche et, du coup, paraissait rajeuni de dix ans. En revanche, elle trouva vieilli son ours qui se dégarnissait de plus en plus. Ils s'immobilisèrent devant le banc. Belwas le Fort recula d'un pas puis se campa, bras croisés sur les coutures de son torse. Ser Jorah s'éclaircit la gorge. *« Khaleesi… »*

Tout émue qu'elle était d'entendre à nouveau sa voix qui lui avait tellement, tellement… ! manqué, elle se devait de se montrer sévère. « Silence. Vous parlerez quand je vous le commanderai. » Elle se leva. « Lorsque je vous ai fait descendre dans les égouts, quelque chose en moi souhaitait vous avoir vus pour la dernière fois. Se pouvait-il fin plus digne pour des menteurs que de se noyer dans le fumier de négriers ? Je me figurais que les dieux vous feraient votre affaire, et voici qu'au contraire vous me revenez. Mes preux chevaliers de Westeros, un mouchard et un tourne-casaque. Mon frère vous eût tous les

deux pendus. » Viserys, en tout cas. Rhaegar, elle ne savait trop. « Je vais admettre, moi, que vous avez contribué à la prise de cette ville… »

La bouche de ser Jorah se crispa. « Nous avons pris cette ville. Nous, rats d'égout.

— Silence », ordonna-t-elle à nouveau…, non sans reconnaître par-devers elle qu'il y avait *du vrai* dans ce qu'il disait. Pendant que la Bite à Jojo et les autres béliers battaient les portes de Meereen et que ses archers décochaient des volées de flèches enflammées par-dessus les remparts, elle-même avait bien expédié deux cents hommes longer la rivière à la faveur des ténèbres et incendier les vaisseaux mouillés dans le port, mais cela n'avait d'autre but que de camoufler l'objectif véritable des opérations. Car, pendant que la vue de la flotte en flammes fascinait les défenseurs en haut des remparts, une poignée de plongeurs commettaient l'espèce de folie d'aller repérer les bouches d'égout et d'y desceller l'une des grilles de fer rouillé. Ser Jorah, ser Barristan et Belwas le Fort n'avaient plus eu dès lors qu'à se faufiler sous l'eau brune et à remonter le tunnel de brique, en compagnie de vingt braves dingues, tant Immaculés que reîtres et qu'affranchis, sélectionnés sur deux seuls critères : l'un, impératif, qu'ils n'aient pas de famille, l'autre que, de préférence…, ils soient dépourvus d'odorat.

Ils avaient eu autant de chance que de courage. Comme il n'était pas tombé de grosse pluie depuis la lune précédente, le cloaque ne leur monta jamais plus haut qu'à mi-cuisses. La toile huilée qui les enveloppait ayant bien préservé leurs torches, il leur fut possible de s'éclairer. La frousse qu'inspirait à certains affranchis l'énormité des rats cessa lorsque Belwas en attrapa un et, d'un seul coup de dents, le sectionna en deux. Un homme fut tué par un géant de lézard blême qui, surgi du purin, lui happa la jambe et l'entraîna dans son repaire, mais, dès qu'il vit à nouveau se rider la surface, ser Jorah massacra la bête avec son épée. Les tours et détours du dédale eurent beau les égarer de-ci de-là, ils retrouvèrent enfin l'air libre, et Belwas les mena tout droit à la fosse à combats la plus proche. Une fois là, sitôt liquidés les gardes pris à l'improviste, ils brisèrent les chaînes

des gladiateurs. Et, au bout d'une heure, la moitié des gladiateurs esclaves de Meereen étaient en insurrection.

« Vous avez *contribué* à la prise de cette ville, répéta-t-elle opiniâtrement. Et vous m'aviez bien servie par le passé. Ser Barristan m'a préservée ici du Bâtard du Titan comme il l'avait déjà fait du Navré, à Qarth. Ser Jorah m'a préservée de l'empoisonneur, à Vaes Dothrak, puis des sang-coureurs de Drogo, après la mort du soleil étoilé de mes jours. » Ils étaient si nombreux, ceux qui voulaient sa mort, qu'elle en perdait parfois le compte. « Et pourtant, vous m'avez menti, vous m'avez trompée, vous m'avez trahie. » Elle se tourna vers ser Barristan. « Vous avez protégé mon père bien des années, vous avez combattu aux côtés de mon frère au Trident, mais vous avez préféré abandonner Viserys à son exil et ployer le genou devant l'Usurpateur. Pourquoi ? Et dites-moi *la vérité,* cette fois.

— Il est des vérités dures à entendre. Robert était un… un bon chevalier…, chevaleresque, brave… Il a épargné ma vie, comme les vies de nombre d'autres… Le prince Viserys n'était qu'un bambin, il se serait écoulé des années avant qu'il ne soit à même de gouverner, et…, pardonnez-moi, ma reine, mais vous exigez la vérité…, et, dès sa tendre enfance, votre frère Viserys s'était souvent montré le fils de son père, ce qui, dans un sens, n'avait jamais été le cas de Rhaegar.

— Le fils de son père ? » Elle fronça les sourcils. « Que veut dire cela ? »

Le vieux chevalier ne cilla pas. « Le roi votre père porte à Westeros le surnom "le Fol". Personne ne vous l'a jamais dit ?

— Si. Viserys. » *Aerys le Fol.* « C'est *l'Usurpateur* qui l'appelait ainsi, l'Usurpateur et ses chiens. » *Aerys le Fol.* « C'était un mensonge.

— A quoi bon exiger la vérité, dit doucement ser Barristan, si vous lui fermez vos oreilles ? » Il hésita, puis, se décidant à poursuivre : « Je vous ai dit, avant, que j'utilisais un faux nom pour empêcher les Lannister d'apprendre que je vous avais rejointe. C'était vous taire plus de la moitié des choses, Votre Grâce. La vérité pleine et entière est que je voulais vous étudier à loisir avant de vous engager mon épée. M'assurer que vous n'étiez pas…

— … la fille de mon père ? » Si elle n'était pas la fille de son père, qui était-elle donc ?

« … folle, acheva-t-il. Mais je ne discerne aucune tare en vous.

— *Tare ?* se hérissa-t-elle.

— Il faudrait un mestre pour instruire Votre Grâce sur l'histoire de Westeros. Je ne le suis pas. Les épées ont été ma vie, pas les livres. Mais tous les enfants le savent, les Targaryens ont toujours dansé trop près de la démence. Votre père ne fut pas le premier. Le roi Jaehaerys m'a dit un jour que démence et grandeur étaient les deux faces d'une même pièce. Chaque fois que naît un nouveau Targaryen, disait-il encore, les dieux lancent la pièce en l'air, et le monde retient son souffle en se demandant sur quel côté elle va bien pouvoir tomber. »

Jaehaerys… Il a connu mon grand-père… Cette révélation la laissa un moment pantoise. La plupart de ses connaissances sur Westeros, elle les tenait de Viserys, et le restant de ser Jorah. Les trous de mémoire de ser Barristan devaient être plus riches à eux seuls que ne l'avaient jamais été tous leurs souvenirs à eux deux réunis. *Lui peut me dire de quoi je suis issue.* « Ainsi donc, une pièce entre les mains de quelque dieu, voilà ce que je suis, si j'ai bien compris vos paroles, ser ?

— Non, répliqua ser Barristan. Vous êtes l'héritière légitime des Sept Couronnes. Je resterai jusqu'à mon dernier jour votre féal chevalier, si d'aventure vous me trouvez digne de ceindre une épée de nouveau. Dans le cas contraire, je me tiendrai satisfait de continuer à servir d'écuyer à Belwas le Fort.

— Et si je décide que vous êtes uniquement digne d'être mon bouffon ? demanda-t-elle d'un ton dédaigneux. Ou mon cuisinier, le cas échéant ?

— Ce serait un honneur pour moi, Votre Grâce, répondit-il sans s'émouvoir ni rien perdre de sa dignité. Je sais faire aussi bien que quiconque les pommes au four et le bœuf bouilli, et j'ai rôti bien des canards sur un feu de camp. J'espère que vous les aimez juteux, la peau croustillante et saignants à l'os. »

Cette saillie la fit sourire. « Il me faudrait être démente pour manger de tels mets. Ben Prünh, venez donner votre rapière à ser Barristan. »

Or, ce dernier refusa de la prendre. « J'ai jeté la mienne aux pieds de Joffrey et n'en ai pas touché d'autre depuis. La seule que j'accepterai désormais, il me faudra la recevoir de la main même de ma souveraine.

— Soyez exaucé. » Après que Ben Prünh lui eut remis l'épée, Daenerys la tendit, garde en avant. Le vieux chevalier la prit religieusement. « A genoux, maintenant, dit-elle, et jurez de me la consacrer. »

Il mit un genou en terre et déposa la lame devant elle en prononçant les formules sacramentelles. Daenerys les entendit à peine. *Le plus facile était celui-ci*, songea-t-elle. *L'autre sera plus coriace.* Dès que ser Barristan en eut terminé, elle se tourna vers Jorah Mormont. « Et maintenant vous, ser. Dites-moi la vérité. »

Le grand diable avait le cou cramoisi ; si c'était de colère ou de honte, elle l'ignorait. « La vérité, j'ai bien tenté de vous la dire à cinquante reprises au moins. Je vous ai avertie qu'Arstan était plus que son apparence. Je vous ai avertie qu'il ne fallait pas accorder la moindre confiance à Xaro ni à Pyat Pree. Je vous ai avertie…

— Vous m'avez prévenue contre tout le monde excepté contre vous-même. » Il l'exaspérait, avec son insolence. *Il devrait se montrer plus humble. Il devrait me conjurer de lui pardonner.* « Ne me fier en personne d'autre qu'en ser Jorah, voilà ce que je devais faire, à vous entendre…, et, pendant ce temps-là, vous n'étiez qu'une créature de l'Araignée !

— Je ne suis la *créature* de personne. J'ai pris l'or de l'eunuque, oui. J'ai appris à chiffrer les quelques lettres que j'ai pu écrire, mais ce fut là tout ce…

— *Tout ?* Vous m'avez espionnée ! Vous m'avez vendue à mes ennemis !

— Quelque temps. » Il l'avait dit à contrecœur. « Puis j'ai arrêté.

— Quand ? Quand avez-vous arrêté ?

— J'ai envoyé un rapport de Qarth, mais…

— De *Qarth* ? » Elle avait espéré que ce fut bien plus tôt. « Qu'avez-vous écrit, de Qarth ? Que vous étiez désormais à moi, que vous ne vouliez plus être leur complice ? » Ser Jorah

n'était même pas capable de la regarder les yeux dans les yeux. « A la mort de Khal Drogo, vous m'avez priée de partir avec vous pour Yi Ti et la mer de Jade. Etait-ce votre propre vœu ou celui de Robert ?

— C'était pour vous protéger, affirma-t-il. Pour vous tenir loin d'eux. Sachant quels serpents ils…

— *Serpents ?* Et qu'êtes-vous donc vous-même, ser ? » Quelque chose d'inexprimable lui traversa l'esprit. « Vous les avez informés que j'étais grosse de Drogo…

— *Khaleesi…*

— Inutile de le nier, ser ! intervint vertement ser Barristan Selmy. J'étais présent, lorsque l'eunuque en avisa le Conseil et que Robert décréta que Sa Grâce et son enfant devaient périr. Vous étiez la source, ser. Il fut même question de vous comme éventuel assassin, et du pardon que vous vaudrait l'assassinat.

— Mensonge. » Ser Jorah s'assombrit. « Jamais je n'aurais… C'est moi, Daenerys, qui vous *empêchai* de boire le vin, à Vaes Dothrak.

— Oui. Et comment se fait-il que vous le saviez empoisonné ?

— Je… je le soupçonnais seulement… La caravane avait apporté une lettre où Varys me prévenait qu'il y aurait des tentatives. Il vous voulait sous surveillance, oui, mais pas qu'on vous fasse du mal. » Il tomba à genoux. « Si je ne les avais pas informés, quelqu'un d'autre l'aurait fait. Vous *savez* cela.

— Je sais que vous m'avez trahie. » Elle se toucha le ventre. Rhaego, son fils, y avait péri. « Je sais qu'un empoisonneur a tenté de tuer mon fils, et par votre faute. Voilà ce que je *sais*.

— Non… non. » Il secoua la tête. « Je n'ai jamais eu l'intention…, pardonnez-moi. Vous devez me pardonner.

— *Devez* ? » Il était trop tard. *Il aurait dû commencer par implorer mon pardon.* Le pardon qu'elle s'était apprêtée à lui octroyer, il n'en pouvait plus être question. Elle avait traîné le marchand de vin derrière son cheval jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus rien de lui. Celui qui l'avait fait surgir ne méritait-il pas le même sort ? *C'est Jorah, mon ours indomptable, le bras droit qui ne m'a jamais failli. Sans lui, je serais morte, mais…* « Je ne peux pas vous pardonner, dit-elle. Je ne le peux pas.

— Vous lui avez pardonné, à lui…

— Il m'a menti sur son identité. Vous avez vendu mes secrets aux gens qui ont tué mon père et volé le trône à mon frère.

— Je vous ai protégée. J'ai combattu pour vous. Tué pour vous. »

Vous m'avez embrassée, songea-t-elle, *et trahie.*

« Je suis descendu dans les égouts, comme un rat. Pour vous. »

Il aurait été plus gentil d'y mourir. Elle ne dit rien. Il n'y avait rien à dire.

« Daenerys…, dit-il, je vous ai aimée… »

Et c'en fut assez. *Trois trahisons te faut vivre. L'une pour le sang, l'une pour l'or, l'une pour l'amour.* « Les dieux ne font rien sans but, dit-on. Puisque vous n'êtes pas mort au combat, cela doit signifier qu'ils vous réservent encore à quelque usage. Pas moi. Je ne veux plus de vous à mes côtés. Vous êtes banni, ser. Retournez à vos maîtres de Port-Réal, et touchez-y votre pardon, si vous le pouvez. Ou à Astapor. Assurément le roi boucher a-t-il besoin de chevaliers.

— Non… ! » Il tendit la main vers elle. « Ecoutez-moi, de grâce, Daenerys… »

Elle écarta la main d'une tape sèche. « Ne vous permettez plus jamais de me toucher ni de prononcer mon nom. Vous avez jusqu'à l'aube pour rassembler vos affaires et quitter la ville. Qu'on vous aperçoive à Meereen après le point du jour, et je confierai à Belwas le Fort le soin de vous trancher la tête. Je le ferai. Comptez-y. » Elle lui tourna le dos dans un tourbillon de jupes. *Je ne supporterais pas de le regarder en face.* « Otez de ma vue ce menteur », ordonna-t-elle. *Il ne faut pas que je pleure. Il ne faut pas. Si je me mets à pleurer, je lui pardonnerai.* Belwas le Fort empoigna ser Jorah par le bras et l'entraîna vers la sortie. Quand Daenerys jeta un coup d'œil en arrière, le chevalier titubait en traînant les pieds comme un homme ivre. Elle se détourna jusqu'à ce que lui parvînt le bruit des portes ouvertes et refermées. Alors, elle s'affaissa sur le banc d'ébène. *Il est parti, voilà. Mon père et ma mère, mes frères, ser Willem Darry, Drogo qui était le soleil étoilé de mes*

jours, son fils, mort dans mon sein, et puis ser Jorah, maintenant…

« La reine a bon cœur, ronronna Daario du fond de son poil violet, mais celui-là est plus dangereux que tous les Oznak et Meros roulés en pelote. » Ses puissantes mains tripotaient les manches assortis de ses lames, ces maudites femmes lubriques en or. « Il ne vous est nullement nécessaire de prononcer l'ordre, ma radieuseté. Il vous suffit d'un imperceptible hochement, et votre Daario vous apportera sa vilaine tête.

— Laissez-le en paix. Les plateaux de la balance sont en équilibre, à présent. Qu'il rentre chez lui. » Elle s'imagina ser Jorah déambulant parmi de vieux chênes noueux, de grands pins, des taillis d'aubépines en fleurs, des rochers gris tout barbus de mousse et de petits torrents glacés dévalant de falaises abruptes. Elle le vit pénétrer dans un manoir en rondins rustiques où des chiens dormaient devant l'âtre et dans l'atmosphère enfumée duquel flottaient de lourds relents de viande et d'hydromel. « Nous en avons terminé pour l'heure », dit-elle à ses capitaines.

Ne pas regrimper quatre à quatre le large escalier de marbre fut tout ce qu'elle réussit à faire. Irri l'aida à se défaire de ses vêtements de cour pour en enfiler de plus confortables, culotte de laine bouffante, tunique de feutre lâche et veste peinte dothraki. « Vous tremblez, *Khaleesi,* dit-elle en s'agenouillant pour lui lacer ses sandales.

— J'ai froid, mentit-elle. Apporte-moi le livre que je lisais la nuit dernière. » Elle voulait se perdre dans les mots, dans d'autres temps et d'autres lieux. Le gros volume relié de cuir regorgeait de chansons, de chroniques originaires des Sept Couronnes. Des contes pour enfants, à la vérité ; beaucoup trop simples et fantaisistes pour posséder la moindre véracité. Tous les héros étaient de grande taille et suprêmement beaux, et vous identifiiez d'emblée les traîtres à leurs yeux fuyants. Elle en raffolait néanmoins. Au cours de la nuit précédente, elle avait palpité pour les trois princesses de la tour rouge, condamnées par le roi à cette affreuse réclusion pour crime de beauté.

A peine sa camériste le lui eut-elle remis qu'elle retrouva la page où elle s'était arrêtée, mais peine perdue. Elle se surprit à

relire le même passage dix fois. *C'est ser Jorah qui me l'avait offert, à moi personnellement, le jour de mes noces avec Khal Drogo. Mais Daario voit juste, je n'aurais pas dû le bannir. J'aurais dû le garder… ou le faire exécuter.* Elle avait beau jouer à la reine, elle avait parfois encore le sentiment de n'être rien qu'une fillette épouvantée. *Viserys me trouvait toujours d'une bêtise insondable. Etait-il véritablement fou ?* Elle referma le livre. Il était encore possible, après tout, de rappeler ser Jorah, si elle en avait envie. Ou d'envoyer Daario le tuer.

Esquivant l'alternative, elle se précipita sur la terrasse. Rhaegal y dormait en plein soleil, telle une boucle alanguie de vert et de bronze, au bord de la piscine. Drogon s'était perché tout en haut de la pyramide, sur le piédestal de la monstrueuse harpie qu'elle avait ordonné d'abattre. En l'apercevant, il déploya ses ailes et poussa un rugissement. De Viserion, pas l'ombre, mais, lorsqu'elle s'approcha de la balustrade et scruta l'horizon, de pâles ailes se discernèrent dans le lointain, qui fouettaient l'espace au-dessus de la rivière. *Il est en train de chasser. Ils s'enhardissent de jour en jour.* L'angoisse la tenaillait encore, elle, quand ils s'écartaient par trop. *L'un d'eux risque de ne pas revenir, un jour,* songea-t-elle.

« Votre Grâce ? »

Elle sursauta. Derrière elle se tenait ser Barristan. « Quelle nouvelle faveur attendez-vous de moi, ser ? Je vous ai épargné, je vous ai pris à mon service, laissez-moi en paix, maintenant.

— Que Votre Grâce me pardonne. Je souhaitais simplement… A présent que vous savez qui je suis… » Il hésita. « Un chevalier de la Garde demeure attaché nuit et jour à la personne de son roi. C'est pour cette raison que nos vœux nous engagent à sauvegarder ses secrets tout autant que son existence. Mais les secrets de votre père vous reviennent désormais de droit, conjointement avec son trône, et… et je me suis dit que peut-être vous désireriez me poser des questions. »

Des questions ? Elle en avait cent, mille, dix mille. Pourquoi ne parvenait-elle à s'en formuler aucune, là ? « Mon père était-il véritablement fou ? » lâcha-t-elle à l'étourdie. *D'où vient que je l'interroge là-dessus ?* « D'après Viserys, cette prétendue folie n'était qu'un subterfuge de l'Usurpateur…

— Viserys était tout jeune, et la reine le protégeait du mieux qu'elle pouvait. Votre père avait toujours eu un grain de folie, tel est aujourd'hui mon avis. Mais, comme il savait aussi se montrer généreux, charmeur, on finissait par omettre ses défaillances. Son règne avait débuté d'une manière si prometteuse… Au fil des années, toutefois, les défaillances se multiplièrent jusqu'à… »

Elle le coupa. « Me faut-il absolument l'apprendre tout de suite ? »

Il réfléchit assez longuement. « Peut-être que non. Pas tout de suite.

— Pas tout de suite, abonda-t-elle. Un jour. Un jour, il faudra tout me dire. Le bien et le mal. Car il y a sans doute *un peu* de bien à dire de mon père, n'est-ce pas ?

— Oui, Votre Grâce. De lui comme de ceux qui l'avaient précédé. De votre grand-père, Jaehaerys, et de son propre frère, de leur père, Aegon, ainsi que de votre mère… et de Rhaegar. De lui plus que de tout autre.

— J'aurais tant aimé le connaître, dit-elle avec mélancolie.

— J'aurais tant aimé que lui vous connaisse, répondit le vieux chevalier. Le jour où vous serez prête, je vous dirai tout. »

Elle l'embrassa sur la joue avant de le congédier.

Ce soir-là, ses caméristes lui servirent de l'agneau avec une salade de carottes aux raisins secs marinées dans le vin, et une espèce de pain chaud friable nappé de miel. Elle n'en put rien avaler. *Rhaegar en est-il jamais arrivé à pareil degré de lassitude ?* se demanda-t-elle. *Et Aegon, a-t-il rien éprouvé de semblable, sa conquête accomplie ?*

Plus tard, l'heure arrivée de se coucher, elle prit Irri dans son lit, pour la première fois depuis le bateau. Mais elle ne put s'empêcher de se persuader, lors même que, parvenant toute frémissante à la délivrance, elle plongeait ses mains dans la noire chevelure de la jeune fille, de se persuader que c'était Drogo qui l'étreignait…, sauf que le visage de celui-ci ne cessait de se fondre en celui de Daario. *Si j'ai envie de lui, je n'ai qu'un mot à dire.* Elles reposaient désormais, jambes enchevêtrées. *Aujourd'hui, ses yeux semblaient presque violets…*

Elle eut durant la nuit des rêves ténébreux, des cauchemars qui la réveillèrent à trois reprises mais dont elle ne conservait qu'un souvenir confus. L'angoisse où la laissa le dernier l'empêcha de se rendormir. Le clair de lune qui se déversait par les fenêtres obliques argentait le dallage de marbre. Irri dormait contre elle à poings fermés, les lèvres à peine entrouvertes et l'un de ses tétons sombres épiant l'ombre au sein des draps de soie défaits. Un moment, Daenerys fut à nouveau tentée, mais c'était de Drogo qu'elle avait envie, voire de Daario. Pas d'Irri. Tout experte et voluptueuse qu'était Irri, ses baisers n'en avaient pas moins tous comme un arrière-goût d'obligation.

La laissant assoupie dans le clair de lune, elle se leva. Missandei et Jhiqui reposaient, chacune dans son propre lit. Elle enfila une douillette et, pieds nus sur le marbre, gagna la terrasse à pas feutrés. Il faisait franchement frisquet, mais le contact de l'herbe entre ses orteils lui fut agréable, ainsi que le bruissement des feuilles, tels d'innombrables chuchotements. Le vent ridait la petite piscine de vaguelettes qui se pourchassaient indéfiniment, pailletées de reflets de lune dansants.

Elle alla s'appuyer sur la balustrade de brique et laissa son regard errer sur les toits de la ville. Meereen aussi dormait. *Perdue, peut-être, dans des songes de jours plus avenants…* La nuit qui couvrait les rues d'une courtepointe noire occultait les charognes éparses et les rats énormes montés du cloaque pour s'en gorger, parmi les nuées de mouches piquantes. Au loin pétillaient comme des étincelles jaunes et rouges les torches des sentinelles arpentant les chemins de ronde, et çà et là se discernait la lueur mobile d'une lanterne dans le dédale des venelles. Peut-être que l'une d'entre elles était ser Jorah, menant pas à pas son cheval vers une poterne. *Adieu, vieil ours. Adieu, traître.*

Elle était Daenerys du Typhon, l'Imbrûlée, *khaleesi,* reine et Mère des Dragons, tueuse de conjurateurs et briseuse de chaînes, et il n'était personne au monde en qui elle pût se fier.

« Votre Grâce ? » Missandei se dressait à ses côtés, tout emmitouflée dans une robe de chambre, et des sandales de bois

aux pieds. « Je me suis réveillée, et j'ai vu que vous n'étiez plus là. Vous avez bien dormi ? Que regardez-vous là ?

— Ma ville, répondit Daenerys. J'essayais d'y découvrir une maison qui possède une porte rouge, mais toutes les portes sont noires, la nuit.

— Une porte rouge ? » Missandei n'en revenait pas. « De quelle maison s'agit-il ?

— D'aucune. C'est sans importance. » Elle s'empara de la main de l'enfant. « Ne me mens jamais, Missandei. Ne me trahis jamais.

— Jamais, promit la petite. Regardez, voici l'aube. »

Depuis l'horizon jusqu'au zénith, le firmament s'était fait d'un bleu de cobalt et, par-delà le moutonnement des collines, à l'est, se devinait une vague clarté d'or pâle et de nacre rose. Daenerys ne lâcha pas la main de Missandei, tandis que, côte à côte, elles contemplaient toutes deux le lever du soleil. Du gris, les briques passèrent au jaune, au rouge, au bleu, au vert, à l'orangé. Les sables écarlates des fosses à combats reprirent sous leurs yeux endoloris leur saignante vivacité. Par là, c'est le dôme doré du temple des Grâces qui les éblouissait de son embrasement, et, le long du rempart, ces étoiles de bronze qui scintillaient n'étaient autres que les piques des casques des Immaculés touchées par les premiers rayons. Sur la terrasse commençaient à voleter quelques mouches encore léthargiques. Un oiseau se mit à pépier dans le plaqueminier, puis un autre, deux. Daenerys tendit l'oreille vers leur chant, mais les bruits de la ville qui se réveillait ne tardèrent guère à le submerger.

Les bruits de ma ville.

Elle aima mieux, ce matin-là, mander ses capitaines et lieutenants dans le jardin que d'avoir à descendre à la salle d'audience. « Aegon le Conquérant mit les Sept Couronnes à feu et à sang, mais il leur offrit ensuite paix, justice et prospérité. Or, je n'ai quant à moi apporté que mort et que ruine à la baie des Serfs. A frapper, piller puis courir plus loin, je me suis comportée plus en *khal* qu'en reine.

— Il n'y a aucune raison de rester, dit Brun Ben Prünh.

— Les négriers ont eux-mêmes attiré le malheur sur leur tête, ajouta Daario Naharis.

— Vous avez aussi apporté la liberté, tint à préciser Missandei.

— La liberté de crever la faim ? rétorqua Daenerys avec âpreté. La liberté de mourir ? Suis-je un dragon, ou une harpie ? » *Suis-je démente ? Ai-je la tare ?*

« Un dragon, affirma résolument ser Barristan. Meereen n'est pas Westeros, Votre Grâce.

— Mais comment serais-je jamais capable, lui lança-t-elle, de gouverner sept couronnes alors que je suis incapable de gouverner une simple ville ? » Il demeura sans voix. Elle se détourna de tout son état-major et, à nouveau, s'abîma dans la contemplation de Meereen. « Mes enfants ont besoin de temps pour guérir et apprendre. Mes dragons ont besoin de temps pour grandir et pour éprouver leurs ailes. Et j'éprouve le même besoin. Je ne laisserai pas cette ville emprunter les voies d'Astapor. Je ne laisserai pas la harpie de Yunkaï réenchaîner les gens que j'ai affranchis. » Elle leur fit face afin de bien voir de quelle manière ils réagiraient. « Je ne vais pas me remettre en marche.

— Que comptez-vous faire, alors, *Khaleesi* ? demanda Rakharo.

— Rester, dit-elle. Gouverner. Et me comporter en reine. »

JAIME

Assis au haut bout de la table, les fesses calées sur une pile de coussins, le roi signait chacun des documents qu'on lui présentait tour à tour.

« Plus que quelques-uns. Majesté, lui assura ser Kevan Lannister. Voici le décret d'indignité qui dépossède lord Edmure Tully de Vivesaigues de tous ses domaines et revenus pour rébellion contre son souverain légitime. Et en voici un d'analogue pris à rencontre de son oncle, ser Brynden Tully, dit le Silure. » Après avoir soigneusement trempé sa plume, Tommen apposa d'une grosse écriture enfantine son nom au bas de l'un, puis de l'autre.

Du bas bout de la table, Jaime se contentait de regarder. Comment se pouvait-il que la plus haute aspiration de tant et tant de seigneurs fut d'occuper un siège au Conseil restreint ? *Je leur laisserais volontiers le putain de mien.* Si c'était cela, le pouvoir, quelle barbe, mais quelle barbe. Voir Tommen tremper à nouveau sa plume dans l'encrier ne lui donnait pas un sentiment spécialement vif de son importance personnelle. Il en avait pardessus la tête, voilà tout.

Et ce que j'ai mal… ! Chacun de ses muscles le faisait souffrir, et il avait les reins et les épaules marbrés de toutes les volées qu'ils avaient reçues, loué soit ser Addam Marpheux. Rien qu'y penser le faisait grimacer. Pourvu qu'il sache au moins fermer sa gueule, espéra-t-il. Il le connaissait depuis la lointaine époque où, tout gamin, Marpheux servait comme page à Castral Roc, et il avait aussi confiance en lui qu'en n'importe qui d'autre. Suffisamment pour le prier de se remettre à

l'exercice de l'épée de joute et du bouclier. Manière de se rendre compte s'il pouvait se battre de la main gauche.

Hé bien, c'est fait, je sais. La leçon morale était beaucoup plus pénible que la leçon physique infligée par ser Addam, et pourtant la leçon physique était si sévère qu'à peine avait-il pu s'habiller tout seul, ce matin. S'il s'était agi d'un combat réel, il y aurait trouvé dix ou douze morts. Ça semblait si simple, changer de main. Ça ne l'était pas. Tous vos instincts se retrouvaient faux. Il vous fallait *penser* les choses, alors qu'elles s'inscrivaient auparavant d'elles-mêmes dans vos mouvements. Et, pendant que vous pensiez, vous, l'autre vous matraquait. Sa main gauche ne semblait même pas capable de *tenir* correctement une épée. Trois fois, qu'il s'était vu désarmer par son adversaire, trois fois, qu'il avait essuyé l'humiliation de voir s'envoler son épée… !

« Celui-ci concède lesdits château, terres et revenus à ser Emmon Frey et à dame son épouse, lady Genna. » Ser Kevan présenta au roi une nouvelle liasse de parchemins. Tommen trempa, signa. « Celui-ci concerne la légitimation du fils naturel de lord Roose Bolton, de Fort-Terreur. Et celui-ci fait dudit lord Bolton votre gouverneur du Nord. » Tommen trempa, signa, trempa, signa. « Celui-ci confère à ser Rolph Lépicier le château de Castamere avec la noblesse y afférente et l'élève au rang de lord. » Tommen gribouilla son nom.

J'aurais plutôt dû m'adresser à ser Ilyn Payne, se dit Jaime à la réflexion. Contrairement à Marpheux, la Justice du Roi n'était pas un copain et l'aurait tout autant rossé, peut-être…, mais, faute de langue, il ne serait pas ensuite allé s'en vanter. Tandis que d'aventure il suffirait à ser Addam d'un coup dans le nez pour que l'univers entier sache en un rien de temps quelle décrépitude était désormais son lot. *Lord Commandant de la Garde.* Cruelle dérision que cela…, bien qu'en fait de cruauté rien ne pût surpasser le cadeau que Père venait de lui expédier.

« Celui-ci décerne à lord Gawen Ouestrelin, à dame son épouse et à leur fille Jeyne le pardon grâce auquel Votre Majesté les réintègre dans la paix du roi, poursuivait ser Kevan. Celui-ci pardonne à lord Jonos Bracken, de la Haye-Pierre. Celui-ci

pardonne à lord Vance. Celui-ci à lord Bonru. Celui-ci à lord Mouton, de Viergétang. »

Jaime se leva. « Vous me faites l'effet d'un maître en toutes ces matières, Oncle. Je vous abandonne Sa Majesté.

— A ton aise. » Ser Kevan se leva aussi. « Jaime, tu devrais aller voir ton père. Votre rupture…

— … est son ouvrage. Et ce n'est pas en m'envoyant des présents narquois qu'il le réparera. Dites-le-lui, s'il vous est possible de le décoller trois secondes de ses Tyrell. »

Son oncle eut l'air chagriné. « C'était un cadeau qui partait du cœur. Nous avions pensé qu'il t'encouragerait à…

— … me faire repousser la main ? » Il se tourna vers Tommen. En dehors de ses boucles d'or et de ses yeux verts, le nouveau roi ne ressemblait guère à son défunt frère. Il tendait à être plutôt grassouillet, il avait un visage rose et poupin, il montrait du goût pour la lecture. *Neuf ans, et sa timidité intacte, ce fils de ma chair. Le garçonnet ne prédit pas l'homme.* Il devrait encore s'écouler sept ans avant que Tommen ne règne à sa guise. Jusque-là, le royaume demeurerait sous la férule implacable de son aïeul. « Sire, lui dit-il, me permettez-vous de prendre congé ?

— Si tel est votre souhait, ser Oncle. » Le regard de Tommen se reporta sur ser Kevan. « Puis-je les sceller tous, maintenant, Grand-Oncle ? » Presser son sceau royal dans la cire chaude était la partie du métier de roi qui, pour l'instant, l'enchantait le plus.

Jaime sortit à grandes enjambées de la salle du Conseil. A la porte montait la garde, roide comme un piquet, ser Meryn Trant, en armure d'écaille blanche et manteau neigeux. *Si la rumeur de ma débilité parvenait jamais aux oreilles de celui-ci, à celles de Potaunoir ou de Blount…* « Restez à votre poste jusqu'à ce que Sa Majesté en ait terminé, puis raccompagnez-La jusqu'à la citadelle de Maegor. »

Trant inclina la tête. « A vos ordres, messire. »

Le poste extérieur était plein de monde et de bruit, ce matin-là. Jaime se dirigea vers les écuries, où un assez fort parti s'affairait à seller ses chevaux. « Jarret-d'acier ! appela-t-il. Alors, ça y est, vous êtes sur le départ ?

— Dès que m'dame aura enfourché son cheval, répondit l'autre. M'sire Bolton attend après nous. Ah, la voilà. »

Sur le seuil des écuries venait de paraître une ravissante jument grise que tenait en bride un palefrenier. Elle avait pour cavalière une gamine maigrichonne à l'œil creux recroquevillée dans un lourd manteau. Gris était ce dernier, de même que la robe qui se devinait en dessous, et soutaché de satin blanc. La broche qui le lui agrafait sur la poitrine était à l'effigie d'une tête de loup à prunelles d'opale. La petite avait de longs cheveux bruns qu'ébouriffait le vent. Et un joli minois, trouva-t-il, mais un regard triste et las.

En le voyant, elle inclina la tête. « Ser Jaime, dit-elle d'une petite voix étranglée. C'est aimable à vous d'être venu me voir partir. »

Il la détailla plus attentivement. « Vous me connaissez donc ? »

Elle se mordit la lèvre. « Vous risquez de ne pas vous souvenir de moi, messire, j'étais plus petite, alors…, mais j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance à Winterfell quand le roi Robert y est venu voir mon père, lord Eddard. » Elle abaissa ses grands yeux bruns pour marmonner : « Je suis Arya Stark. »

Arya Stark, Jaime ne lui avait jamais prêté la moindre attention, mais il eut néanmoins l'impression qu'il avait devant lui quelqu'un de plus âgé. « Je crois savoir que vous allez vous marier.

— Au fils de lord Bolton, en effet, Ramsay. Il n'était qu'un Snow, mais Sa Majesté l'a légitimé. On le dit très brave. Je suis si heureuse. »

D'où te vient alors ce ton terrifié ? « Je vous souhaite joie, madame. » Jaime se retourna vers Jarret-d'acier. « Vous avez touché la somme promise ?

— Ouais, et on se l'est partagée. Je vous fais mes remerciements. » Il se fendit d'un sourire jusqu'aux oreilles. « Un Lannister paie toujours ses dettes.

— Toujours », répliqua Jaime en jetant un dernier coup d'œil à la fillette. Y avait-il tant de ressemblance que ça ? se demanda-t-il. C'était bien égal, en fait. La véritable Arya Stark devait, selon toute probabilité, reposer dans quelque tombe

anonyme de Culpucier. Et, vu la mort de ses frères, de ses père et mère, qui s'aviserait jamais de dénoncer comme imposteur son pseudo sosie ? « Bonne route », dit-il à Jarret-d'acier. Nage brandit la bannière de paix ; les Nordiens se formèrent en une colonne aussi dépenaillée que les pelures de leurs manteaux et, adoptant le petit trot, se mirent à franchir la porte du château. Au sein de leurs rangs, la frêle fillette, sur sa jument grise, semblait minuscule et l'image même du désespoir.

Quelques-uns des chevaux bronchèrent au moment de fouler la tache sombre qui marquait encore l'endroit où la terre battue s'était gorgée du sang du malencontreux garçon d'écurie massacré par Gregor Clegane. Sa vue réveilla la fureur de Jaime. En dépit de ses ordres formels à la Garde d'avoir à maintenir constamment la foule à distance respectueuse, il avait quand même fallu que cette andouille de ser Boros se laisse distraire par le duel. Par sa bêtise, la victime n'était certes pas exempte de torts non plus. Ni le prince Oberyn, d'ailleurs. Mais le comble, c'était Clegane. Le premier coup, bon, tant pis pour le bras, la faute était à la déveine, seulement le second…

Enfin…, il le paie, maintenant… Le Grand Mestre Pycelle avait eu beau recueillir chez lui le blessé pour mieux le soigner, les hurlements qui perçaient les murs n'auguraient pas précisément d'une heureuse convalescence. « Les chairs se gangrènent, et les plaies suppurent, avait dit le mestre au Conseil. La puanteur est telle que les asticots renâclent eux-mêmes. Et il a des convulsions si violentes que force m'a été de le bâillonner pour l'empêcher de se sectionner la langue. J'ai bien tranché le plus avant possible dans le vif et traité la corruption avec du vin bouillant et du pain moisi, mais peine perdue. Les veines de son bras sont en train de noircir. J'ai posé des sangsues, les sangsues sont mortes. Il me faut à tout prix savoir de quelle substance maligne le prince Oberyn avait enduit sa pique, messires. Plaçons en détention toute sa clique de Dorniens jusqu'à ce qu'ils se montrent plus coopérants. »

Il s'était heurté au refus catégorique de lord Tywin. « La mort du prince Oberyn va nous valoir bien assez d'ennuis avec Lancehélion. Je n'ai aucunement l'intention d'empirer les choses en retenant captifs ses compagnons.

— Dans ce cas, ser Gregor périra, je crains.

— Indubitablement. J'en ai du reste juré mes grands dieux dans la lettre que j'ai adressée au prince Doran en lui renvoyant le corps de son frère. Il faut toutefois s'assurer que sa mort, il la doive non pas à une pique empoisonnée mais à l'épée de la Justice du roi. Débrouillez-vous pour le guérir. »

Le désarroi fit papilloter le Grand Mestre. « Messire…

— *Guérissez-le,* répéta lord Tywin avec humeur. Vous n'êtes pas sans savoir que lord Varys a envoyé des pêcheurs rôder dans les parages de Peyredragon. D'après leur rapport, l'île n'est plus défendue que par une garnison symbolique. Les Lysiens ont quitté la baie, et avec eux la plupart des forces de lord Stannis.

— Hé bien, tant mieux, je dis, commenta Pycelle. Libre à Stannis, là, de pourrir à Lys. Bon débarras pour nous de sa personne et de ses ambitions.

— Etes-vous devenu complètement crétin le jour où Tyrion vous a rasé la barbe ? Il s'agit de *Stannis Baratheon*. Celui-là se battra jusqu'au bout, quoi qu'il lui en coûte, et encore après. S'il est parti, c'est qu'il entend, un point c'est tout, reprendre les hostilités. Le plus probable est qu'il va débarquer à Accalmie pour tenter d'y soulever les seigneurs de l'Orage. S'il fait cela, il est fichu. Mais un pari plus hardi serait de jeter les dés en faveur de Dorne. Et qu'il gagne à sa cause Lancehélion, voici prolongée cette guerre pour des années. Aussi n'offenserons-nous plus les Martell en *rien,* sous *aucun* prétexte. Libre aux Dorniens de repartir, et vous, vous allez me *guérir* ser Gregor. »

Et, du coup, la Montagne gueulait nuit et jour. A croire que lord Tywin Lannister était homme à intimider jusqu'à l'Etranger lui-même…

Pendant qu'il escaladait le colimaçon de la tour de la Blanche Epée, Jaime entendit ser Boros ronfler dans sa chambrette. Close aussi, la porte de ser Balon qui, devant assurer la prochaine garde de nuit, roupillerait toute la journée. Ronflements de Blount à part, la tour n'était que silence. Une aubaine, tout compte fait. *Il me faudrait moi-même me reposer*. La nuit dernière, après la danse infligée par ser Addam, il s'était retrouvé trop moulu pour réussir à fermer l'œil.

Seulement, lorsqu'il pénétra dans sa chambre, il y était attendu par sa sœur.

Elle se tenait près de la fenêtre ouverte, à contempler la mer, là-bas, par-dessus l'enceinte extérieure. Le vent de la baie qui lui virevoltait autour plaquait sa robe contre ses formes d'une manière qui fit battre plus vite le cœur de Jaime. Elle était blanche, cette robe, blanche comme les tentures des murs et comme les courtines du lit. Blanche, avec des arabesques en émeraudes minuscules qui étincelaient au bas de ses vastes manches et s'entrelaçaient en spirale sur le corsage. Sertie d'émeraudes plus grosses, une résille d'or emprisonnait la chevelure d'or. Taillée bas, la robe découvrait les épaules et le haut des seins. *Si belle, ma sœur…* Il ne souhaitait rien si fort au monde que de la prendre dans ses bras.

« Cersei. » Il referma doucement la porte. « Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— J'ai un autre endroit où aller ? » Des larmes brillaient dans ses yeux lorsqu'elle se retourna. « Père ne s'est pas gêné pour me dire que, désormais, j'étais indésirable au Conseil. Tu ne lui parleras pas, Jaime ? »

Il se défit de son manteau et le suspendit à une patère du mur. « Je parle à lord Tywin tous les jours.

— Tu es *obligé* d'être si buté ? Tout ce qu'il désire…

— … est de me forcer à quitter la Garde et de me réexpédier à Castral Roc.

— Ce n'est pas forcément si épouvantable. Il va me réexpédier moi-même à Castral Roc. Il veut m'éloigner pour avoir les mains libres avec Tommen. Tommen est *mon* fils, pas le sien !

— Tommen est le roi.

— Il est un bambin ! Un petit bambin terrifié qui a vu son frère *assassiné* durant ses noces. Et auquel voilà qu'on serine, maintenant, qu'il *doit* se marier. Avec une fille deux fois plus âgée que lui et deux fois veuve ! »

Jaime s'installa dans un fauteuil en s'efforçant d'ignorer les protestations de ses muscles recrus de bleus. « Les Tyrell y tiennent absolument. Je n'y vois pas de mal. Tommen a vécu

bien seul depuis le départ de Myrcella pour Dorne. Il se plaît dans les jupes de Margaery et de ses dames. Va pour les marier.

— Il est ton fils…

— Il est ma graine. Il ne m'a jamais appelé "Père". Pas plus que ne l'avait fait Joffrey. Tu m'as mille fois détourné de leur manifester le moindre intérêt qui passe les convenances.

— Pour les préserver ! Et te préserver, toi. Ça n'aurait peut-être pas eu l'air louche, hein, si mon propre frère avait joué au père avec les enfants du roi ? Même Robert aurait pu finir à la longue par nous soupçonner.

— Hé bien, ça ne risque plus de lui arriver. » La mort de Robert lui laissait comme un goût saumâtre dans la bouche. *C'est moi qui aurais dû le tuer, pas elle.* « J'aurais seulement voulu qu'il meure de mes propres mains. » *Quand j'en avais encore deux.* « Si je m'étais fait une manie du régicide, comme il se plaisait à m'en taquiner, j'aurais pu te prendre pour femme au vu et au su de l'univers entier. Je n'ai pas honte de t'aimer, je n'ai honte que de tout ce que j'ai fait pour le cacher. Ce mioche de Winterfell…

— Est-ce moi qui t'ai ordonné de le jeter par la fenêtre ? Si tu étais parti chasser comme je t'en avais prié, rien ne serait arrivé. Mais non, il fallait que tu m'aies, tu ne pouvais pas attendre jusqu'à notre retour à Port-Réal.

— J'avais bien assez attendu. Je détestais voir Robert gagner ta couche en titubant, chaque soir, et, chaque soir, me demander s'il n'allait pas décider, ce soir-là, de revendiquer ses droits de mari. » Il se souvint brusquement de quelque chose d'autre qui le tracassait, à propos de Winterfell. « A Vivesaigues, Catelyn Stark semblait convaincue que j'avais soudoyé je ne sais quel sbire pour trancher la gorge à son fils. Que je lui avais remis un poignard.

— Peuh, fit-elle avec un souverain mépris. Tyrion m'a déjà questionnée sur ces balivernes.

— Poignard il y *eut*. Ce n'étaient pas des balivernes que les cicatrices sur les mains de lady Catelyn, je les ai vues de mes propres yeux. C'est toi qui… ?

— Ne sois pas stupide. » Elle referma la fenêtre. « Oui, j'espérais que le gosse mourrait. Toi aussi. Jusqu'à *Robert* qui

trouvait que ça vaudrait mieux. "Nous tuons nos chevaux quand ils se cassent une jambe, nous tuons nos chiens quand ils deviennent aveugles, mais nous sommes trop pusillanimes pour accorder la même grâce à des gosses estropiés", m'a-t-il dit. Dans un moment, je te signale, où il était lui-même aveugle… d'avoir trop bu. »

Robert ? Jaime avait suffisamment monté sa garde auprès de lui pour savoir que Robert Baratheon vous balançait des trucs, quand il était saoul, qu'il aurait furieusement niés le lendemain. « Vous étiez seuls quand il a dit ça ?

— Tu ne te figures quand même pas qu'il l'a dit à Ned Stark, j'espère ? Bien sûr que nous étions seuls. Nous et les enfants. » Cersei retira sa résille, la déposa sur l'un des montants du lit puis secoua ses boucles d'or. « C'est peut-être bien Myrcella qui a dépêché ce sbire avec le poignard, tu ne penses pas ? »

Cela se voulait une raillerie, mais elle avait mis dans le mille, Jaime le vit instantanément. « Pas Myrcella. Joffrey. »

Cersei fronça les sourcils. « Joffrey n'aimait pas Robb Stark, mais le cadet ne lui était rien. Il n'était lui-même qu'un gosse.

— Un gosse affamé de se faire tapoter la tête par le poivrot que tu lui faisais passer pour son père. » Une idée lui traversa l'esprit, une idée pénible. « Tyrion a failli périr, à cause de ce maudit poignard. S'il savait que toute l'affaire était imputable à Joffrey, ça pourrait expliquer pourquoi…

— Le *pourquoi* m'est éperdument égal, coupa-t-elle. Ses motifs, il peut les emporter en enfer. Si tu avais vu de quelle manière est mort Joff…, il *se battait*, Jaime, il se battait pour chaque goutte d'air, mais tout se passait comme si quelque esprit malin lui étreignait la gorge à pleines mains. Et quelle terreur dans ses yeux… ! Quand il était petit, c'est vers moi qu'il accourait dès qu'il avait mal ou qu'il s'égratignait, et je le protégeais. Mais, ce soir-là, rien, je ne pouvais rien, absolument rien pour lui. Tyrion me l'a assassiné sous les yeux, *et je ne pouvais rien faire pour le sauver*. » Elle s'effondra à genoux devant Jaime, toujours dans son fauteuil, et lui prit sa main valide entre les siennes. « Joff est mort, et Myrcella se trouve à

Dorne. Tommen est tout ce qui me reste. Tu ne dois pas laisser Père me le retirer, Jaime, je t'en prie.

— Lord Tywin n'a pas requis mon approbation. Je puis lui parler, mais il ne m'écoutera pas…

— Il le fera si tu acceptes de quitter la Garde.

— Je ne quitterai pas la Garde. »

Sa sœur refoula ses larmes. « Jaime, tu es mon parfait chevalier. Tu ne peux pas m'abandonner quand j'ai si fort besoin de toi… ! Il va me voler mon fils, il va me renvoyer et…, à moins que tu ne t'y opposes, il va de force me remarier ! »

Il n'aurait pas dû être étonné, mais il le fut. La nouvelle le prit en pleines tripes, avec plus de violence qu'aucun des coups administrés la veille par ser Addam. « Qui ?

— Qu'est-ce que ça fait ? Un lord ou un autre. Quelqu'un dont Père pense pouvoir tirer parti. Tu es le seul homme que j'aie envie d'avoir dans mon lit, comme toujours et à jamais.

— Alors, dis-lui *ça ! »*

Elle retira ses mains. « Encore ces extravagances. Tu as envie que l'on nous sépare, comme l'avait fait Mère après avoir surpris nos jeux ? Tommen y perdrait son trône, Myrcella son mariage… Je *veux* être ta femme, nous nous appartenons l'un et l'autre, nous deux, mais c'est impossible, Jaime, absolument impossible. Nous sommes frère et sœur.

— Les Targaryens…

— *Nous ne sommes pas des Targaryens !*

— Tais-toi, riposta-t-il avec dédain. Si fort, tu vas réveiller mes frères jurés. Nous ne pouvons nous permettre cela, maintenant, si ? On pourrait savoir que tu es venue me rendre visite.

— Oh, Jaime… ! sanglota-t-elle, tu ne crois pas que je le veux autant que toi, *moi* ? Ça m'est égal, à qui on me marie, je te veux près de moi, je te veux dans mon lit, je te veux en moi. Rien n'est changé, entre nous. Tiens, laisse-moi te le prouver… » Elle lui releva sa tunique et se mit à tripatouiller les lacets de ses chausses.

Jaime se sentit réagir. « Non, dit-il, pas ici. » Ils ne l'avaient jamais fait dans la tour de la Blanche Epée, et d'autant

moins dans les appartements du lord Commandant. « Ce n'est pas le lieu, Cersei.

— Tu m'as bien prise dans le septuaire. Du pareil au même. » Elle lui sortit la queue et baissa la tête.

Il la repoussa avec le moignon de sa main perdue. « *Non*. Pas ici, j'ai dit. » Il se contraignit à se mettre debout.

Pendant un moment, l'embarras se lut dans les magnifiques yeux verts de sa sœur, de l'angoisse aussi. Et puis la rage supplanta tout. Cersei rassembla ses jambes, se releva, rajusta ses jupes. « C'est quoi qu'ils t'ont coupé, à Harrenhal, ta patte ou ta virilité ? » Elle secoua la tête, et sa chevelure se déroula tout autour de ses blanches épaules. « Quelle idiote de venir, aussi. Alors que tu n'as même pas eu le courage de venger Joffrey, qu'est-ce qui m'a pris de me figurer que tu te risquerais à protéger Tommen ? Dis-moi voir, si le Lutin t'avait tué tes trois enfants, là, tous, ça t'aurait courroucé, *ça ?*

— Tyrion ne fera aucun mal à Tommen ou à Myrcella. Et je ne suis toujours pas certain qu'il ait tué Joffrey. »

La colère lui tordit la bouche. « Comment peux-tu *dire* une chose pareille ? Après toutes les menaces qu'il…

— Des menaces ne signifient rien. Il jure de son innocence.

— Oh…, il *jure,* c'est donc cela ? Et les nains ne mentent pas, c'est bien ce que tu penses ?

— Pas à moi. Pas plus que tu ne le ferais.

— Grand bêta doré ! Il t'a menti des milliers de fois, tout comme moi. » Elle releva ses cheveux, rafla la résille sur le montant du lit. « Crois ce que tu voudras. Le petit monstre est dans un cul-de-basse-fosse, et bientôt ser Ilyn s'offrira sa tête. Tu seras peut-être tenté de la garder en souvenir. » Elle jeta un coup d'œil vers les oreillers. « Il pourra te regarder dormir tout seul dans ce froid lit blanc. Jusqu'à ce que ses yeux soient pourris, j'entends.

— Tu ferais mieux de partir, Cersei. Tu finiras par me mettre en colère.

— Oh, un stropiat colère. D'un terrifiant… » Elle s'esclaffa. « Quel dommage que lord Tywin Lannister n'ait jamais eu de fils ! J'aurais bien pu être l'héritier de ses rêves, moi, mais je n'avais pas de quéquette. A propos, cher frère, autant vaudrait

renfourner la tienne. Elle fait plutôt tristounette, comme ça, toute racornie sur tes hauts-de-chausses. »

Il attendit qu'elle fut partie pour s'exécuter, si malaisé que ce fut de se relacer d'une seule main. Ses doigts fantômes le lancinaient jusqu'aux moelles. *J'ai déjà perdu une main, un père, un fils, une sœur et une amante, je vais très bientôt perdre un frère, en plus. Et l'on persiste néanmoins à m'affirmer que la maison Lannister a gagné la guerre.*

Il remit son manteau pour descendre. En bas, dans la salle commune, ser Boros Blount s'envoyait une coupe de vin. « Quand vous aurez fini de boire, allez avertir ser Loras que je suis prêt à la recevoir. »

L'autre était trop lâche pour lui décocher mieux qu'un regard noir. « Prêt à recevoir qui ?

— Contentez-vous de transmettre à ser Loras.

— Mouais. » Blount vida sa coupe d'un trait. « Mouais, lord Commandant. »

Il n'en prit toutefois que plus allègrement son temps, à moins que le chevalier des Fleurs n'eût été introuvable, car il se passa plusieurs heures avant que ne se présente le beau jouvenceau, suivi de la grande bringue moche. Assis seul dans la rotonde blanche, Jaime feuilletait négligemment le Blanc Livre. « Messire Commandant, dit ser Loras, vous désiriez voir la damoiselle de Torth ?

— En effet. » De sa main gauche, il leur fit signe d'approcher. « Vous avez eu votre petit entretien, je présume ?

— Comme vous l'aviez ordonné, messire.

— Et ? »

Le chevalier se crispa. « Je… Il se peut que les choses se soient passées comme elle le prétend. Que ce fût Stannis. Je ne saurais me montrer plus affirmatif.

— Varys m'assure que le gouverneur d'Accalmie est également mort de manière mystérieuse, reprit Jaime.

— Ser Cortnay Penrose, s'attrista Brienne. Un homme de cœur.

— Une tête de bourrique. Qui ne s'est mis un jour carrément en travers du passage du roi de Peyredragon que pour se précipiter le lendemain du haut d'une tour. » Jaime se

leva. « Nous reparlerons de cela plus tard, ser Loras. Vous pouvez disposer et me laisser avec Brienne. »

Décidément, se dit-il après le départ du jeune Tyrell, la fillette était aussi moche et pataude que jamais. On l'avait à nouveau déguisée en femme, mais la robe qu'elle trimballait lui allait tout de même beaucoup moins mal que les hideuses loques roses dont l'avait naguère affublée la chèvre. « Le bleu vous va bien, madame, observa-t-il. Il met en valeur vos yeux. » *Elle a vraiment des yeux stupéfiants.*

Brienne jeta un regard irrité sur sa défroque. « Septa Donyse a matelassé le corsage pour lui donner cet aspect. Elle a dit qu'elle venait de votre part. » Elle se dandinait dans les parages de la porte, on aurait dit prête à s'enfuir à tout moment. « Vous me paraissez…

— Différent ? » Il s'arracha un demi-sourire. « Un peu plus de viande sur les côtes et un peu moins de poux dans la tignasse, voilà tout. Le moignon demeuré tel quel. Fermez la porte, et venez ici. »

Elle obtempéra. « Le manteau blanc…

— … est tout neuf. Mais je ne doute pas l'avoir souillé sous peu.

— Ce n'était pas ce… J'allais dire qu'il vous seyait. »

Elle se rapprocha d'un air hésitant. « Jaime, vous pensiez vraiment ce que vous avez dit à ser Loras ? A propos de… du roi Renly, et à propos de l'ombre ? »

Il haussa les épaules. « Alors que j'aurais tué Renly de mes propres mains si je l'avais croisé sur un champ de bataille, que peut me faire l'identité de son meurtrier ?

— Vous avez parlé de mon sens de l'honneur…

— Je suis le foutu Régicide, vous vous souvenez ? Me porter garant de votre honneur valait autant que le témoignage d'une pute attestant votre virginité. » Il se rejeta contre le dossier de son fauteuil et leva les yeux vers elle. « Jarret-d'acier s'est mis en route pour le Nord. Il va y remettre Arya Stark à Roose Bolton.

— C'est à *lui* que vous l'avez donnée ? s'écria-t-elle, consternée. Vous aviez solennellement juré à lady Catelyn…

— Une épée piquée sur la gorge, mais peu importe. Lady Catelyn est morte. Il me serait impossible de lui restituer ses filles, quand bien même je les aurais. Et le cadeau que mon père a expédié sous la garde de Jarret-d'acier n'était pas Arya Stark.

— *Pas* Arya Stark ?

— Vous m'avez bien entendu. Messire mon père a déniché je ne sais quelle gringalette du Nord plus ou moins du même âge et plus ou moins dans les mêmes tonalités. Il l'a accoutrée de gris et de blanc, lui a fourgué un loup d'argent pour épingler son manteau, puis il l'a larguée pour qu'elle aille épouser le bâtard Bolton. » Il leva son moignon, le brandit vers elle. « Je tenais à vous en avertir avant que vous ne partiez au triple galop vous porter à sa rescousse et vous faire tuer pour des clopinettes. Vous n'êtes pas sans mérite à l'épée, mais le talent que vous pouvez avoir ne saurait suffire à lui seul contre deux cents hommes. »

Elle secoua la tête. « Lorsque lord Bolton apprendra que votre père l'a payé en monnaie de singe…

— Oh, mais il le sait. *Les Lannister mentent,* vous vous souvenez ? Peu lui chaut, puisque la fausse Arya sert aussi bien ses desseins que le ferait la vraie. Qui donc ira dire qu'elle *n'est pas* Arya Stark ? Tous les proches de cette dernière sont morts, excepté sa sœur, et sa sœur s'est évaporée.

— Pourquoi me confier tout cela, si c'est la vérité ? Vous êtes en train de trahir les secrets de votre père… »

Les secrets de la Main, songea-t-il. *Je n'ai plus de père.* « Je paie mes dettes, comme tout bon petit lion. J'avais promis ses filles à lady Stark…, et l'une d'elles est toujours en vie. Mon frère sait peut-être où elle se trouve, mais, s'il le sait, il n'en dit mot. Cersei est persuadée qu'il a eu Sansa pour complice dans l'assassinat de Joffrey. »

Le mufle de la fillette prit un pli buté. « Jamais je ne croirai que cette noble enfant soit une empoisonneuse. Lady Catelyn vantait constamment son cœur d'or. Le coupable, c'est votre frère. Il y a eu un procès, selon ser Loras.

— Deux procès, en fait. Qu'il a perdus, en paroles comme à l'épée. Une sanglante saloperie. Vous y avez assisté, de votre fenêtre ?

— Ma cellule a vue sur la mer. Mais j'ai entendu tous ces beuglements.

— Le prince Oberyn de Dorne est mort, ser Gregor Clegane est à l'agonie, et Tyrion fait figure de condamné au regard des dieux et des hommes. Il est au fond d'un cul-de-basse-fosse et y attend son exécution. »

Brienne le dévisagea. « Vous ne le croyez pas coupable. »

Il lui retourna un âpre sourire. « Voyez, fillette ? Nous nous connaissons trop bien, l'un et l'autre. Dès ses premiers pas, Tyrion n'a rien tant désiré qu'être moi, mais jamais jusqu'au régicide. C'est Sansa Stark qui a tué Joffrey. Mon frère ne s'obstine dans son silence qu'afin de la protéger. Il a de temps à autre de ces accès chevaleresques. Le dernier en date lui avait coûté le nez. Celui-ci va lui coûter la tête.

— Non, dit Brienne. La fille de ma dame n'y est pour rien. Il est impensable que ce soit elle.

— Et voilà bien la stupide fillette bornée de mes souvenirs. »

Elle rougit. « Je m'appelle…

— Brienne de Torth. » Il exhala un soupir. « J'ai un présent pour vous. » Il porta la main sous son fauteuil de lord Commandant et exhiba la chose, enveloppée de velours écarlate.

Brienne approcha comme si le paquet risquait de la mordre, avança une énorme patte tachetée de son, rabattit un pan du tissu. Des rubis flamboyèrent dans la lumière. Elle se saisit de cette merveille avec une infinie délicatesse, reploya ses doigts sur la poignée de cuir, et, lentement, tira la lame du fourreau. De rouge et de noir s'en irisèrent les plis et replis. Un doigt de jour sanglant courut le long du fil. « C'est de l'acier valyrien ? Jamais je n'ai vu de coloris semblables…

— Moi non plus. Il fut un temps où j'aurais volontiers donné ma main droite pour manier une pareille épée. Et maintenant que mon vœu se trouve pleinement réalisé, je n'en ferais que du gâchis. Prenez-la. » Et de poursuivre, avant qu'elle ne songe à refuser : « Une épée si belle doit avoir un nom. Vous me feriez plaisir de l'appeler Féale. Encore une chose. Il vous faut la payer son prix. »

Elle se rembrunit. « Je vous l'ai déjà dit, jamais je ne servirai…

— … des ordures de notre acabit. Oui, je me souviens. Ecoutez-moi jusqu'au bout, Brienne. Nous avons tous les deux juré notre foi concernant Sansa Stark. Cersei n'en démord pas, il faut qu'on la retrouve, en quelque endroit qu'elle se terre, et qu'on la tue… »

L'indignation défigura le museau de Brienne. « Si vous vous figuriez que je consentirais à toucher ne serait-ce qu'un cheveu de la fille de ma dame contre une *épée*, vous…

— *Ecoutez-moi donc !* jappa-t-il, ulcéré de sa supposition. J'exige d'abord que vous retrouviez Sansa Stark et que vous l'emmeniez en lieu sûr. Vous voyez une autre manière pour nous de tenir nos stupides serments vis-à-vis de votre précieuse feue lady Catelyn ? »

Elle cilla. « Je… j'avais cru…

— Je sais ce que vous aviez *cru*. » Il en eut tout à coup par-dessus la tête de la voir. *Elle bêle comme une putain de brebis.* « A la mort de Ned Stark, son épée fut offerte à la Justice du roi, précisa-t-il. Mais mon père eut le sentiment qu'une lame aussi somptueuse méritait infiniment mieux qu'un vulgaire bourreau. Il en offrit une nouvelle à ser Ilyn et fit fondre et reforger Glace. Celle-ci comportait assez de métal pour deux épées neuves. Vous en tenez une. Ainsi défendrez-vous la fille de Ned Stark avec l'acier personnel de Ned Stark, si cela fait la moindre différence, à vos yeux.

— Ser, je… Je vous dois des ex… »

Il la coupa. « Prenez-moi cette putain d'épée et filez vite, avant que je ne me ravise. Vous trouverez dans les écuries une jument baie, aussi avenante que vous mais moins mal dressée, dans un sens. Courez aux trousses de Jarret-d'acier, cherchez Sansa, retournez dare-dare à votre île aux saphirs, ça m'est parfaitement indifférent. Je ne veux plus poser les yeux sur vous.

— Jaime…

— *Régicide*, lui rappela-t-il. Feriez bien de vous servir de cette épée pour vous décrasser les oreilles, fillette. Fin de l'entretien. »

Elle persista, comme une mule qu'elle était. « Joffrey était votre…

— Mon roi. Tenez-vous-en là.

— Vous accusez Sansa de l'avoir tué. Pourquoi la protéger ? »

Parce que Joff n'était rien de plus pour moi qu'une giclée dans le con de Cersei. Et parce que sa mort, il ne l'avait pas volée. « J'ai fait des rois et j'en ai défait. Sansa Stark est mon ultime chance de me faire honneur. » Il sourit du bout des lèvres. « En outre, les régicides auraient tout intérêt à s'associer. Vous ne vous déciderez donc jamais à partir ? »

Son énorme patte se referma sur Féale. « Si. Et je retrouverai la petite pour la protéger. Eu égard à dame sa mère. Et eu égard à vous. » Elle s'inclina roidement, pivota et s'en fut.

Jaime se rassit à sa table et y demeura, solitaire, pendant que les ombres envahissaient peu à peu la pièce. Lorsque survint le crépuscule, il alluma une chandelle et ouvrit le Blanc Livre à la page qui le concernait. Un tiroir lui procura de l'encre et une plume. Sous la dernière ligne tracée par ser Barristan, il inscrivit d'une écriture tellement gauche qu'on l'eût sans peine attribuée à un marmot de six ans traçant ses premières lettres sous la férule d'un mestre :

Défait au Bois-aux-Murmures par le Jeune Loup, Robb Stark, durant la guerre des Cinq Rois. Retenu captif à Vivesaigues et rançonné contre une promesse non réalisée. Capturé de nouveau par les Braves Compaings et mutilé de sa main d'épée, sur ordre de Varshé Hèvre, leur capitaine, par Zollo le Gras. Ramené sain et sauf à Port-Réal par Brienne, Pucelle de Torth.

Cela fait, plus des trois quarts de la page demeuraient vierges, entre l'écu au lion d'or sur champ écarlate, en haut, et la blancheur immaculée du bouclier d'en bas. Ser Gerold Hightower avait entrepris la rédaction de son histoire, et ser Barristan Selmy l'avait poursuivie, mais la suite, c'était à lui-même, Jaime Lannister, qu'il incomberait de la rédiger. Libre à lui d'y faire, dorénavant, figurer ce qu'il déciderait de choisir.

Ce qu'il déciderait de choisir...

JON

Un vent furieux soufflait de l'est, et par rafales si virulentes qu'il faisait valser la pesante cage quand il y plantait ses crocs. Il enfilait le haut du Mur avec des hululements stridents, des frissons de givre et malmenait le manteau de Jon en en fustigeant les barreaux. Le ciel était d'un gris d'ardoise, le soleil guère plus qu'une vague tache luminescente au travers des nuages. Au-delà du champ de carnage se discernait le clignotement d'innombrables feux de camp, mais comme amenuisés, réduits à l'impuissance par l'excès combiné du jour noir et du froid.

Charmante journée. Il reploya ses mains gantées sur les barreaux de fer et s'y cramponna lorsqu'une nouvelle rafale empoigna la cage. Tout en bas, sous ses pieds, le sol se perdait au sein de ténèbres aussi denses que si la descente s'opérait dans un puits sans fond. *En somme, c'est une espèce de puits sans fond,* songea-t-il, *la mort, et, la besogne d'aujourd'hui finie, le noir engloutira pour jamais mon nom.*

Issus du stupre et du mensonge, au dire des bonnes gens, les bâtards n'étaient naturellement que fourbe et luxure. Jon s'était juré, jadis, de démentir cette assertion, de prouver à son seigneur père qu'il était capable, en fait de bravoure et de loyauté, de se montrer son digne fils aussi bien que Robb. *Le fiasco total.* Robb était devenu un roi héroïque. Alors que lui-même, à supposer que l'on se souvînt seulement de lui, passerait pour un tourne-casaque, un parjure et un assassin. Heureusement que lord Eddard n'était plus là pour le voir plier sous l'opprobre…

J'aurais été mieux inspiré de rester dans la caverne avec Ygrid. S'il existait une existence au-delà de cette existence-ci, il espérait bien le lui dire. *Et elle aura beau me griffer la figure aussi méchamment que l'aigle, elle aura beau me traiter de lâche et beau me maudire, je le lui dirai tout de même.* Il fit jouer sa main d'épée comme le lui avait enseigné mestre Aemon. L'habitude s'en était incrustée en lui comme une seconde nature, et il aurait besoin de toute la souplesse de ses doigts s'il voulait avoir ne serait-ce qu'une demi-chance de lui régler son compte, à Mance Rayder…

C'était le matin même, après quatre jours à croupir dans la glace, qu'on l'avait extrait de sa cellule, une cellule de cinq pieds sur cinq et haute de cinq, trop basse pour qu'il fut possible d'y tenir debout, trop courte pour s'y étendre de tout son long. L'Intendance avait découvert depuis des éternités que la viande et les provisions de bouche se conservaient plus longuement dans les magasins creusés à même la glace, au pied du Mur…, mais pas les prisonniers. « Tu vas crever, là-dedans, lord Snow », avait promis ser Alliser juste avant de refermer la lourde porte de bois, et Jon l'avait cru. Et pourtant, on était venu l'en tirer ce matin pour l'emmener à la tour du Roi comparaître une nouvelle fois, fourbu de crampes et grelottant, devant Janos Slynt Bajoues.

« Ce vieux mestre dit que je peux pas te pendre, avait déclaré celui-ci. Il a écrit à Cotter Pyke et même eu le foutu culot de me montrer la lettre. Il dit que t'es pas un tourne-casaque.

— Aemon a vécu beaucoup trop d'années, lui affirma ser Alliser. Son esprit a sombré comme sa vision.

— Ouais, fit Slynt, un aveugle avec une chaîne au cou. Il se prend pour qui ? »

Pour ce qu'il est, songea Jon. *Pour Aemon Targaryen, fils de roi, frère de roi, roi lui-même s'il l'avait voulu.* Mais il demeura muet.

« Toujours y a, reprit Slynt, que je permettrai pas qu'on dise que Janos Slynt, il a pendu quelqu'un pas justement. Que non, je permettrai pas. J'ai décidé de te donner une dernière chance de prouver que t'es aussi loyal que tu prétends, lord Snow. Une dernière chance de faire ton devoir, oui-da ! » Il se

leva. « Mance Rayder veut parlementer avec nous. Il sait qu'il a aucune chance, maintenant que Janos Slynt est là, alors il veut causer, ce roi-d'au-delà-du-Mur. Mais comme c'est quelqu'un de lâche, alors il va pas venir nous trouver. Sans doute il se doute que je le pendrais. Pendu par les pieds, là, tout en haut du Mur, au bout d'une corde de cent coudées ! Mais il viendra pas. Alors, il demande qu'on lui envoye un envoyé, nous.

— Et tu vas être notre émissaire, lord Snow. » Ser Alliser prit une mine épanouie.

« Moi. » Jon avait parlé d'une voix absolument atone. « Pourquoi moi ?

— Tu as fait équipe avec ces sauvageons, dit Thorne. Mance Rayder te connaît. Il aura tendance à moins se méfier de toi. »

C'était si aberrant qu'il y avait de quoi se tordre de rire. « Vous vous fourrez le doigt dans l'œil. Mance m'a soupçonné dès le premier regard. Si je me pointe dans son camp de nouveau vêtu de mon manteau noir et parlant au nom de la Garde de Nuit, il saura que je l'ai trahi.

— Il a demandé qu'on lui envoye un envoyé, alors on lui en envoye un, fit Slynt. Si t'es trop pleutre pour affronter ce roi des tourne-casaques, alors t'as qu'à regagner ta cellule de glace. Cette fois sans les fourrures, m'est idée. Oui-da.

— Tout à fait inutile, messire, dit ser Alliser. Lord Snow fera ce qu'on lui demande. Il brûle de nous montrer qu'il n'est pas un tourne-casaque. Il brûle d'administrer la preuve de sa loyauté vis-à-vis de la Garde de Nuit. »

Thorne était de loin le plus malin des deux, s'avisa Jon ; ce petit discours puait la malice de bout en bout. Il se vit pris au piège. « J'irai, dit-il, la gorge sèche et d'une voix entrecoupée.

— *M'sire,* lui rappela Janos Slynt. Quand tu parles à moi, tu dois me donner du…

— J'irai, *messire*. Mais vous commettez une erreur, *messire*. Vous n'envoyez pas qui il faut, *messire*. Ma seule vue va irriter Mance. *Messire* aurait de meilleures chances de voir aboutir les négociations s'il envoyait…

— Les négociations ? gloussa ser Alliser.

— Janos Slynt, il négocie pas avec des sauvages sans foi ni loi, lord Snow. Non, il négocie pas.

— On ne t'envoie pas pour que tu *bavardes* avec Mance Rayder, dit ser Alliser. On t'envoie pour que tu le tues. »

Le vent sifflait à travers les barreaux, et Jon Snow frissonnait. Sa jambe le lancinait, son crâne aussi. Il était impropre à tuer un chaton, mais ça ne l'empêchait pas de se trouver là. *Le piège avait des dents.* Vu l'insistance de mestre Aemon à protester en faveur de son innocence, lord Janos n'avait pas osé le laisser crever dans la glace. Mieux valait. « Notre honneur est aussi dépourvu de valeur que nos jours, quand il s'agit de sauvegarder le royaume », avait dit Qhorin Mimain dans les Crocgivre. Ce principe, il fallait surtout ne pas l'oublier. Qu'il tue Mance ou que, simplement, il se risque à le faire et le manque, de toute manière, le peuple libre le massacrerait. Il lui était impossible même de déserter, eût-il penché pour cette solution ; aux yeux de Mance, il n'était rien d'autre qu'un menteur et qu'un traître fieffé.

Lorsque la cage s'immobilisa sur un sursaut brutal, Jon sauta à terre et, d'un geste nerveux, s'assura que la lame bâtarde de Grand-Griffe glissait librement à l'intérieur du fourreau. La porte se trouvait à quelques pas sur sa gauche, encore obstruée par les décombres de la tortue sous lesquels se décomposait la charogne du mammouth. Des cadavres gisaient éparpillés un peu partout, parmi des débris de barils et des flaques de poix durcie, des plaques d'herbe calcinée que l'ombre du Mur achevait de noircir. Jon n'avait pas la moindre envie de s'attarder là. Il se mit aussitôt en marche en direction du camp sauvageon, dépassa le corps d'un géant dont un projectile avait réduit le crâne en bouillie. Un corbeau becquetait goulûment des lichées de cervelle parmi les esquilles. Il releva la tête pour examiner l'intrus d'un air curieux. « *Snow*, cria-t-il à son adresse, *Snow, Snow.* » Puis il ouvrit les ailes et s'envola.

A peine Jon s'était-il éloigné que du camp sauvageon sortit un cavalier solitaire qui vint droit sur lui. Etait-ce Mance en personne, se demanda-t-il, qui se déplaçait pour n'entamer les pourparlers que dans cette espèce de terrain neutre ? *Ça pourrait faciliter les choses, encore que rien ne puisse les*

faciliter… Mais, au fur et à mesure que se réduisait l'intervalle, la silhouette du cavalier se révéla trop courtaude et trapue. Des torques d'or miroitaient sur les bras épais, et une barbe blanche se déployait jusqu'au torse massif.

« Har ! tonitrua Tormund quand ils se retrouvèrent face à face. Le corbac Jon Snow. J'avais peur que je t'avais vu pour la dernière fois.

— Première nouvelle, que Tormund ait jamais eu peur de quoi que ce soit. »

La réplique illumina le sauvageon. « Bien dit, mon gars. T'as un manteau noir, je vois. Mance va pas aimer ça. Si t'es venu de nouveau pour changer de côté, faudrait mieux que t'y regrimpes dare-dare, à ce Mur que t'as.

— On m'envoie discuter avec le roi-d'au-delà-du-Mur.

— Discuter ? » Tormund se mit à rire. « Alors, ça, c'est une nouvelle ! Har ! Que Mance a envie de causer, bon, c'est pas tout à fait faux. Mais qu'il a envie de causer avec *toi,* ça, moins certain que je suis.

— C'est quand même moi qu'on a choisi d'envoyer.

— Vois ça. Faudrait mieux se grouiller, alors. Tu veux monter ?

— Je peux marcher.

— Tu nous as mené la vie dure, ici. » Tormund fit tourner bride à son canasson pour regagner le camp. « Toi et tes frangins. Ça, faut reconnaître. Deux cents morts, et une douzaine de géants. Même Mag qu'est entré dans cette porte que vous avez et qu'est plus jamais ressorti.

— Il est mort sous l'épée d'un brave appelé Donal Noye.

— Ah ouais ? Un grand seigneur que c'était, ce Donal Noye-là ? Un de vos luisants chevaliers à dessous froufroutants d'acier ?

— Un forgeron. Il n'avait qu'un bras.

— Un forgeron manchot qu'a zigouillé Mag le Puissant ? Har ! Dû valoir le coup d'œil, le combat, moi. Mance en fera une chanson, te parie, là. » Tormund décrocha de ses fontes une gourde et la déboucha. « Va nous réchauffer un peu. A Donal Noye, et à Mag le Puissant. » Il s'envoya une lampée, tendit la gourde à Jon.

« A Donal Noye, et à Mag le Puissant. » C'était de l'hydromel, mais un hydromel si corsé que Jon en eut la larme à l'œil, et que des langues de flammes lui serpentèrent dans la poitrine. Après le cachot de glace et la descente à peler de froid dans la cage, un vrai bonheur.

Tormund récupéra la gourde et, après s'être offert une bonne rincée, se torcha la bouche. « Le Magnar de Thenn, il nous avait juré qu'il ouvrirait la porte toute grande et qu'on aurait qu'à faire une balade à travers en fredonnant, nous. Il allait foutre tout le Mur par terre.

— Il en a fait tomber un pan, dit Jon. Sur sa propre poire.

— Har ! s'exclama Tormund. Le Styr, moi, tu sais, j'ai jamais eu vraiment l'emploi. Quand un type t'a pas de barbe et pas d'oreilles et pas un poil non plus sur le caillou, par où que t'assures tes prises pour le combattre, hein, toi ? » Il maintenait sa monture au tout petit pas pour permettre à Jon de boitiller à sa hauteur. « T'est arrivé quoi, ta patte ?

— Une flèche. Une d'Ygrid, je crois.

— Une femme pour toi, ça. Te bécote un jour et, çui d'après, te farcit de flèches.

— Elle est morte.

— Ouais ? » Tormund secoua tristement la tête. « Un gâchis. Que si j'aurais eu dix ans de moins, je me la fauchais pour moi. Ces cheveux qu'elle avait… Enfin…, les feux, plus brûlant que c'est, plus que ça s'éteint vite. » Il leva la gourde d'hydromel. « A Ygrid, baisée par le feu ! » Il téta un grand coup.

« A Ygrid, baisée par le feu », fit écho Jon après que Tormund lui eut passé la gourde. Et d'y téter encore plus goulûment.

« C'est toi qui l'as tuée ?

— Mon frère. » Il ignorait lequel d'entre eux et espérait bien ne jamais l'apprendre.

« Putains de corbacs que vous êtes. » Tout bourru qu'il était, le ton marquait une bizarre sympathie. « Ce salaud d'Echalas m'a fauché ma fille. Munda, ma petite pomme d'automne à moi. Te me l'a fauchée sous ma tente, là, quoiqu'y avait dans le coin quatre frères à elle. Toregg, il s'est même pas

réveillé, c't espèce de grand pendard, et Torwynd..., ben, Torwynd Toutou, ça dit pas tout ce qu'y a à dire, hein ? Les plus jeunes au moins se sont battus, quand même.

— Et Munda ? s'enquit Jon.

— Elle, c'est mon propre sang, dit fièrement Tormund. Elle y a démoli la lèvre et arraché presque une oreille d'un coup de dents, et c' qu'y paraît qu'elle t'y a tellement griffé le dos qu'il peut pas mettre le manteau. Elle l'aime bien, à part ça. Et pourquoi qu'elle irait faire sa bégueule, dis ? Parce que c'est pas sans trique qu'il combat, tu sais. Jamais sans. D'où tu te figures, ho, qu'il tire ce nom qu'il a ? *Har ! »*

Jon ne put s'empêcher de rire. En dépit de l'heure, en dépit du lieu. Ygrid avait eu beaucoup d'affection pour Echalas Ryk. Il lui souhaitait lui-même un brin de joie avec la Munda de Tormund. Il fallait bien quand même que quelqu'un, quelque part, en trouve un, brin de joie.

« T'y connais rien, Jon Snow », aurait dit Ygrid. *Je sais que je vais mourir,* songea-t-il. *Je sais au moins ça, toujours.* « Faut tous que ça meure, les hommes, l'entendit-il presque lui murmurer, et les femmes aussi, et toutes les bêtes qui volent, qui nagent ou qui galopent, tous. C'est pas le *quand* de mourir qui compte, c'est le *comment*, Jon Snow. » *Ça t'est facile à dire, à toi,* riposta-t-il mentalement. *Tu es morte en brave, au combat, lors de l'assaut d'un château ennemi. Moi, c'est dans la peau d'un tourne-casaque et d'un assassin que je vais crever.* Et c'était à petit feu qu'il allait crever, à moins que l'épée de Mance ne suffît à régler l'affaire...

Ils atteignirent bientôt les tentes. Rien que de familier dans l'aspect du camp sauvageon : un inénarrable méli-mélo de feuillées et de feux, de gosses et de chèvres errant à l'aventure, de moutons bêlant sous les arbres, de peaux de cheval étendues à sécher, le tout sans plan, sans ordre, sans défenses. Mais de toutes parts pullulaient des hommes, des femmes et des bêtes.

Beaucoup l'ignoraient, mais pour un qui vaquait à ses affaires comme si de rien n'était, il y en avait dix qui s'immobilisaient pour le dévisager ; mioches accroupis près d'un feu, vieillardes en carriole à chiens, troglodytes à faces peintes, razzieurs à boucliers barbouillés de griffes, de serpents,

de têtes tranchées… tournaient vers lui des regards curieux. Dans la pinède, il repéra aussi des piqueuses, dont le vent chargé de résine faisait par intermittence flotter les longs cheveux.

De vraies collines, il n'y en avait pas par ici, mais la tente en fourrures blanches de Mance Rayder était néanmoins dressée, juste à la lisière des bois, sur une vague éminence rocheuse. Le roi-d'au-delà-du-Mur attendait devant, drapé dans son éternel manteau rouge et noir en loques fouetté de rafales. Harma la Truffe se trouvait avec lui, vit Jon, retour de ses raids et de ses feintes le long du Mur, ainsi que Varamyr Sixpeaux, flanqué de son lynx et de deux loups gris squelettiques.

En voyant qui la Garde leur expédiait, Harma se détourna pour cracher, et l'un des loups de Varamyr retroussa ses babines et se mit à gronder. « Tu dois être la bravoure ou la stupidité même, Jon Snow, lança Mance Rayder, pour oser nous revenir sous un manteau noir.

— Quel autre porterait un homme de la Garde de Nuit ?

— Tue-le ! grogna la Truffe. Renvoye son corps dans c'te cage à eux, et dis-y qu'y nous envoyent quelqu'un d'autre. Je me garderai sa tête pour mon étendard. Un tourne-casaque, c'est plus dégueulasse qu'un chien.

— Je t'avais prévenu, rien qu'un faux jeton. » Si doux que fut le ton de Varamyr, son lynx fixait sur Jon, à travers ses paupières mi-closes, des prunelles grises affamées. « J'ai jamais aimé cette odeur qu'il traîne.

— Rentre tes griffes, sale bête. » Tormund Fléau-d'Ogres ne fit qu'un bond de sa selle à terre. « Le gars est là pour qu'on l'écoute. Tu poses une patte sur lui, et je m'aurai ce manteau de lynx que je meurs d'envie.

— Tormund la Poule-à-corbacs, ricana la Truffe. T'es qu'une outre à vent, le vieux. »

Avec sa gueule grise et sa calvitie, ses épaules étriquées, le mutant Varamyr n'était qu'un souriceau d'homme à regard de loup. « Lorsqu'un cheval est rompu à la selle, susurra-t-il d'une voix de velours, n'importe quel homme peut se le monter. Lorsqu'une bête s'est jointe à un homme, n'importe quel mutant peut se faufiler dans sa peau à lui et le chevaucher. Orell, il

flottait, dans ses plumes, alors j'ai pris l'aigle pour moi. Mais la jonction joue dans les deux sens, mon joli zoman. Orell vit dedans moi, maintenant, et il me chuchote comme il te déteste. Et moi, je peux survoler le Mur et voir avec des yeux d'aigle.

— Si bien que nous savons tout, dit Mance. Nous savons que vous n'étiez qu'une poignée, quand vous avez arrêté la tortue. Nous savons combien d'hommes sont arrivés de Fort Levant. Nous savons à quel point vos réserves ont fondu. Huile, poix, flèches, piques. Même que votre escalier a disparu, et que la cage ne peut monter que tant d'hommes à la fois. Nous savons. Et, désormais, vous savez, vous, que nous savons. » Il souleva la portière de la tente. « Entre. Vous autres, attendez ici.

— Quoi, même moi ? fit Tormund.

— *Spécialement* toi. Toujours. »

A l'intérieur, il faisait bien chaud. Un petit feu brûlait sous les trous de fumée, et un brasero rougeoyait près du monceau de fourrures sous lesquelles était étendue Délia, livide et en nage. Sa sœur lui tenait la main. *Val*, se rappela Jon. « La chute de Jarl m'a peiné », dit-il.

Elle leva vers lui ses yeux gris pâle. « Il grimpait toujours trop vite. » Elle était aussi ravissante que dans ses souvenirs, svelte et le sein rond, gracieuse même au repos, la pommette haute et aiguë, ses cheveux de miel noués en une natte épaisse qui lui dévalait jusqu'à la ceinture.

« Le terme approche, pour Délia, commenta Mance. Elle et Val vont rester. Elles sont au courant de ce que j'entends dire. »

Jon s'imposa une impassibilité de glace. *Assez infect déjà de tuer un homme sous sa propre tente et pendant une trêve. Me faut-il en plus le trucider en présence de sa femme, et pendant qu'elle met au monde leur enfant ?* Il crispa les doigts de sa main d'épée. Mance ne portait pas d'armure, mais il avait son épée sur la hanche gauche, au fourreau. Et il se trouvait encore d'autres armes à portée, dagues et poignards, un arc et un carquois bourré de flèches, une pique à tête de bronze couchée près d'un gros machin noir, un…

… cor.

Jon ravala son souffle.

Un cor de guerre, un cor de guerre fichtrement grand.

« Oui, dit Mance. Le Cor de l'Hiver. Celui-là même que Joramun sonna jadis pour réveiller les géants du sommeil de la terre. »

Il était colossal, ce cor. La courbe de son pavillon devait faire dans les huit pieds, et son embouchure était si large que vous auriez pu y plonger le bras jusqu'au coude. *S'il est en os d'aurochs, jamais aurochs n'avait atteint des dimensions si ahurissantes.* Il avait d'abord pris pour du bronze les bandeaux qui le décoraient, mais il lui suffit de se rapprocher pour se rendre compte qu'ils étaient en or. *De l'or ancien, plus brun que jaune, et gravé de runes.*

« Mais Ygrid prétendait que vous n'aviez jamais réussi à le découvrir…

— Tu t'imaginais quoi ? Que les corbeaux étaient les seuls à savoir mentir ? Pour un bâtard, tu me plaisais bien…, mais pas une seconde je ne t'ai fait confiance. Pour avoir ma confiance, encore faut-il la gagner. »

Jon lui fit face. « Si vous avez eu tout ce temps-là le cor de Joramun, pourquoi ne l'avoir pas utilisé ? Pourquoi vous être donné tout ce mal pour construire des tortues et pour envoyer les Thenns nous égorger dans notre lit ? Si ce cor a bien toutes les vertus que vantent les chansons, pourquoi n'en pas sonner, tout bonnement, et que tout soit dit ? »

C'est de Délia que lui vint la réponse, de Délia sur le point d'accoucher, sous ses amoncellements de fourrures, auprès du brasero. « Nous autres, du peuple libre, nous savons des choses que vous autres, agenouillés, vous avez oubliées. Parfois, le chemin le plus court n'est pas le plus sûr, Jon Snow. Le seigneur aux Cornes a dit un jour de la sorcellerie qu'elle était une épée dépourvue de poignée. Il n'existe pas de moyen de la saisir sans risque. »

Mance effleura d'un geste caressant le col incurvé du fabuleux instrument. « Nul homme ne part pour la chasse avec une seule flèche dans son carquois, dit-il. Je m'étais flatté que Jarl et Styr prendraient tes frères à l'improviste et nous ouvriraient la porte. J'ai poussé la garnison de Châteaunoir à s'éloigner pour répondre à des raids, des attaques secondaires et des simulations. Bowen Marsh a gobé l'appât comme je savais

qu'il allait le faire, mais ta bande d'infirmes et d'orphelins s'est révélée bien plus coriace que prévu. Ne t'imagine pourtant pas que tu nous as stoppés pour de bon. En réalité, vous êtes trop peu, nous sommes trop nombreux. Il me serait possible de poursuivre ici l'assaut tout en envoyant dix mille hommes sur des radeaux contourner Fort Levant par la baie des Phoques et m'en emparer. Il me serait également possible d'enlever Tour Ombreuse, j'en connais les approches aussi bien que quiconque parmi les vivants. Il me serait encore possible d'envoyer des hommes et des mammouths rouvrir toutes à la fois les portes des châteaux que vous avez abandonnés.

— Pourquoi vous en priver, dans ce cas ? » Jon aurait pu dégainer Grand-Griffe à ce moment-là, mais il voulait entendre jusqu'au bout ce qu'avait à dire le sauvageon.

« Le sang, répondit Mance Rayder. Je finirais fatalement par l'emporter, ça oui, mais vous me saigneriez d'abord, et mon peuple a suffisamment saigné.

— Vos pertes n'ont pas été lourdes à ce point…

— Sous vos coups à vous, non. » Mance fixa sur Jon un regard scrutateur. « Tu as vu le Poing des Premiers Hommes. Tu sais ce qui s'y est passé. Tu sais à quoi nous devons faire face.

— Les Autres…

— Plus se raccourcissent les jours, plus se refroidissent les nuits, et plus ils deviennent forts, eux. D'abord, ils te tuent du monde et puis, tes morts, ils les découplent contre toi. Les géants n'ont pas été capables de leur tenir tête, non plus que les Thenns ni les clans du fleuve glacé ni les Pieds Cornés.

— Ni vous ?

— Ni moi. » Sous l'aveu couvait une fureur noire, ainsi qu'une amertume beaucoup trop profonde pour qu'aucun langage puisse la traduire. « C'est tous en conquérants que Raymun Barberouge et Baël le Barde, Gendel et Gorne et le seigneur aux Cornes ont jadis fondu sur le sud, alors que moi, moi, c'est la queue entre les jambes que je viens me réfugier derrière votre Mur. » Il toucha de nouveau le cor. « Si je sonne le Cor de l'Hiver, le Mur s'effondrera. Du moins les chansons tendraient-elles à me le faire accroire. Il se trouve au sein de mon peuple des gens qui n'ont pas de plus violent désir…

— Mais, le Mur une fois effondré, *qu'est-ce qui arrêtera les Autres* ? » objecta Délia.

Mance lui sourit amoureusement. « C'est une femme sage que j'ai trouvée là. Une véritable reine. » Il reporta son regard vers Jon. « Retourne leur dire d'ouvrir leur porte et de nous laisser traverser. S'ils le font, je leur donnerai le Cor de l'Hiver, et le Mur tiendra jusqu'à la fin des temps. »

Ouvrir la porte et les laisser traverser... Facile à dire, mais après, quoi ? Des géants campant dans les ruines de Winterfell ? Des cannibales dans le Bois-aux-Loups, des chariots balayant la région des tertres, le peuple libre enlevant les filles des caréneurs et des orfèvres de Blancport et les poissonnières des Roches ? « Etes-vous un véritable roi ? lança Jon brusquement.

— Je n'ai jamais eu de couronne sur le ciboulot, je n'ai jamais posé mon cul sur un putain de trône, si tel est bien le sens de ta question, répliqua Mance. Je suis d'aussi vile naissance qu'il est humainement possible, aucun septon ne m'a jamais barbouillé le crâne d'huiles, je ne possède aucun château, et ma reine est parée de fourrures et d'ambre, pas de brocarts et de saphirs. Je suis mon propre champion, mon propre bouffon, mon propre harpiste. On ne devient pas roi-d'au-delà-du-Mur parce que son papa l'était. Le peuple libre ne suit pas un nom, et il se moque éperdument de savoir quel frère est le premier-né. Il suit des combattants. Lorsque j'ai quitté Tour Ombreuse, ils étaient cinq à tout assourdir de leurs prétentions respectives à avoir l'étoffe d'un roi. Tormund était l'un d'eux, le Magnar un autre. Les trois restants, je les ai tués, après qu'ils m'eurent fait clair et net assavoir qu'ils aimaient mieux m'affronter que me suivre.

— Admettons que vous soyez capable d'abattre vos ennemis, riposta Jon avec verdeur, mais vos amis, êtes-vous capable de les gouverner ? Si nous laissons passer votre peuple, êtes-vous assez fort pour lui imposer de respecter la paix du roi et de se soumettre aux lois ?

— Aux lois de qui ? Aux lois de Winterfell et de Port-Réal ? » Mance éclata de rire. « Quand nous voudrons des lois, nous ferons bien les nôtres à nous. Vous pouvez aussi vous les garder, votre paix du roi, comme sa justice et ses taxes. Je vous

offre le cor, pas notre liberté. Nous ne nous agenouillerons pas à vos pieds.

— Et si nous refusons votre offre ? » Jon était sûr qu'on la refuserait. Le Vieil Ours aurait été susceptible au moins d'écouter, dût l'ulcérer la seule idée de laisser vadrouiller à leur guise dans les Sept Couronnes trente ou quarante mille sauvageons. Mais un Alliser Thorne et un Janos Slynt diraient non d'emblée.

« Hé bien, si vous refusez, répondit Mance Rayder, Tormund Fléau-d'Ogres sonnera le Cor de l'Hiver dans trois jours, à l'aube. »

Jon pouvait retourner transmettre le message à Châteaunoir et parler du cor, mais, s'il laissait Mance en vie, lord Janos et ser Alliser ne manqueraient pas de prétexter ce fait pour le traiter en tourne-casaque avéré. Mille pensées lui fusèrent dans la cervelle. *Si j'arrivais à détruire le cor, à le fracasser là, maintenant…,* mais il n'eut même pas le loisir de commencer à mûrir ce projet que lui parvint la plainte grave d'un autre cor, une plainte assourdie par les parois en peau de la tente. Mance l'entendit aussi. Il fronça les sourcils, se dirigea vers la portière. Jon lui emboîta le pas.

Le son du cor retentissait plus fort, dehors. Son appel avait mis en ébullition le camp sauvageon. Trois Pieds-Cornés passèrent au trot, longue pique au poing. Des chevaux hennissaient, soufflaient à pleins naseaux, des géants rugissaient des choses en vieille langue, et les mammouths eux-mêmes s'agitaient.

« Cor d'éclaireur, dit Tormund à Mance.

— Vient quelque chose. » Varamyr était assis en tailleur sur le sol à demi gelé ; ses loups n'arrêtaient pas de tourner en cercle autour de lui. Une ombre le balaya, et Jon n'eut qu'à lever les yeux pour distinguer les ailes gris-bleu de l'aigle. « Arrivant de l'est. »

Lorsque les morts marchent, il n'est épées ni murs ni pieux qui vaillent, se rappela-t-il. *On ne peut combattre les morts, Jon Snow. Je le sais deux fois mieux que quiconque au monde.*

Harma la Truffe se renfrogna. « De l'est ? Les créatures, elles devraient être derrière nous.

— De l'est, répéta le mutant. *Quelque chose vient.*

— Les Autres ? » demanda Jon.

Mance secoua la tête. « Les Autres ne viennent jamais après le lever du soleil. » Des chariots brinquebalaient à travers le champ de carnage, bien assez encombré déjà par des cavaliers qui faisaient mouliner leurs piques d'os effilé. Le roi poussa un grognement. « Où diable croient-ils aller ? Quenn, ramène-moi ces imbéciles au poste qui est le leur. Qu'on m'amène mon cheval. La jument, pas l'étalon. Je veux mon armure aussi. » Il jeta un coup d'œil soupçonneux du côté du Mur. En haut des parapets de glace, les soldats de paille bombaient toujours vaillamment le torse pour collectionner les flèches, mais à cela se réduisait apparemment l'activité des assiégés. « Harma, tes hommes en selle. Tormund, trouve tes fils et donne-moi une triple ligne de piques.

— Ouais », dit Tormund en s'éloignant à grandes enjambées.

Ce souriceau de petit mutant ferma les yeux et dit : « Je les vois. Ils arrivent en suivant les torrents et les sentes à gibier…

— *Qui ?*

— Des hommes. Des hommes à cheval. Des hommes en acier et des hommes en noir.

— Corbacs. » Mance avait craché le mot comme une injure. Il s'en prit à Jon. « Mes vieux frères se figuraient peut-être qu'ils m'attraperaient culottes baissées s'ils attaquaient pendant que nous parlementions ?

— S'ils ont monté une offensive, c'est sans m'en dire un mot. » Il n'y croyait pas. Lord Janos manquait par trop d'hommes pour assaillir le camp sauvageon. Au surplus, il se trouvait sur le mauvais côté du Mur, et la porte était toujours scellée par les gravats. *Il avait en tête une tout autre espèce de coup tordu, ceci ne peut être son œuvre.*

« Si tu me mens une fois de plus, tu ne partiras pas d'ici vivant », prévint Mance. Ses gardes revenaient avec son cheval et son armure. Dans le reste du camp, tout autour, des gens galopaient à leurs tâches éventuelles en s'entrecroisant, certains se mettaient en formation comme pour attaquer le Mur, d'autres se glissaient dans les bois, des femmes conduisaient

vers l'est leurs chariots à chiens, des mammouths s'égaraient vers l'ouest. Jon porta vivement la main par-dessus son épaule et tira Grand-Griffe juste au moment où émergeait de l'orée des bois une mince ligne de patrouilleurs, à quelque trois cents pas de lui. Noire était leur maille, noirs leurs demi-heaumes et noirs leurs manteaux. A moitié armé, Mance dégaina. « Tu n'en savais rien, c'est bien ça ? » lui dit-il d'un ton froid.

Lents comme miel par un matin froid, les patrouilleurs montés dégoulinaient vers le camp sauvageon, pied à pied parmi les taillis d'ajoncs et les bouquets d'arbres, enjambant posément racines et rochers. Les sauvageons volèrent plus qu'ils ne coururent à la rencontre de leurs ennemis de toujours en vociférant des cris de guerre et en brandissant des gourdins, des épées de bronze, des haches en silex. *Un coup de gueule, un coup d'épée, et une belle et brave mort,* les termes mêmes de ses frères pour qualifier les vertus guerrières des sauvageons.

« Croyez ce que vous voudrez, répondit-il au roi-d'au-delà-du-Mur, mais j'ignorais absolument tout de quelque attaque que ce soit. »

Harma passa en trombe avant que Mance ne pût répliquer, suivie d'une trentaine de razzieurs. Son étendard la précédait : l'inévitable tête de chien empalée au bout d'une pique et pissant le sang à chaque foulée. Mance la regarda foncer dans les patrouilleurs. « Peut-être au fond que tu dis vrai, laissa-t-il tomber. Ça m'a tout l'air d'être des types de Fort Levant. Des marins à cheval. Cotter Pyke a toujours eu plus de tripes que de sens commun. Comme il a pincé le seigneur des Os à Longtertre, il a dû s'imaginer qu'il me pincerait de la même façon. Si c'est ça, quel âne ! Il n'a pas les hommes, il…

— *Mance ! »* hurla-t-on. C'était une estafette qui jaillissait des arbres sur un cheval couvert d'écume. « *Mance,* y en a d'autres, ils nous cernent, des hommes en fer, Mance, *en fer,* une *armée* d'hommes en fer ! »

Avec un juron, Mance sauta en selle. « Varamyr, reste, et veille à ce qu'il n'arrive rien à Délia. » Le roi-d'au-delà-du-Mur pointa son épée vers Jon. « Et réserve-moi quelques yeux supplémentaires pour me garder ce corbeau-là. S'il essaie de se débiner, tu lui arraches la gorge.

— Oh ouais, je le lui ferai… » Le mutant avait une tête de moins que Jon, il était flasque et avachi, mais ce maudit lynx qui le suivait comme son ombre vous aurait étripé d'un seul coup de patte. « Il en arrive aussi du nord, reprit-il à l'adresse de Mance. Vaut mieux pas que tu traînes. »

Mance coiffa son heaume à ailes de freux. Sa suite n'attendait qu'un signe pour s'élancer. « Fer de lance, jappa-t-il et, désignant la croupe de sa jument, tous ici, formation en coin ! » Mais, à peine eut-il enfoncé ses talons dans les flancs de la bête et filé comme le vent sus aux patrouilleurs que, fonçant au triple galop derrière lui, sa troupe perdit toute apparence d'ordre et de cohésion.

Obsédé par le Cor de l'Hiver, Jon fit un pas vers la tente, mais le lynx, queue battante, lui bloqua le passage. Il avait les naseaux dilatés, un filet de salive coulait sur ses crocs recourbés. *Il sent ma peur*. Jamais il n'avait tant regretté Fantôme qu'en cet instant. Les deux loups, dans son dos, grondaient.

« Bannières, entendit-il Varamyr murmurer. Des bannières d'or, oh… » Un mammouth passa pesamment, barrissant à pleine trompe, une demi-douzaine d'archers sur le dos dans leur tour de bois. « Le roi… non… ! »

Et, là-dessus, le mutant rejeta sa tête en arrière et se mit à *hurler*.

Sur un diapason d'une stridence abominable, à crever les tympans, lourde d'agonie. Puis il s'affala, secoué de convulsions, tandis que le lynx se mettait à son tour à hurler…, et que là-haut, tout là-haut, dans le ciel, à l'est, Jon, effaré, vit l'aigle *s'embraser,* flamboyer le temps d'un battement de cœur d'un éclat plus vif qu'aucun astre, tout enveloppé de jaune et de rouge et d'orange, tout en fouettant sauvagement l'air comme pour fuir à tire-d'aile la douleur. Et il montait, montait, montait encore et montait toujours…

Les cris firent sortir Val, blême. « Qu'y a-t-il, que s'est-il passé ? » Les loups de Varamyr s'étaient jetés l'un sur l'autre, et le lynx avait détalé comme une flèche vers le couvert des bois, mais leur maître continuait de se convulser dans la poussière. « Qu'est-ce qui lui arrive ? demanda Val avec horreur. Où est Mance ?

— Là-bas. » Jon tendit le doigt. « Parti se battre. » A la tête de son coin démantibulé, le roi, auréolé d'éclairs d'acier, tâchait de défaire un nœud compact de patrouilleurs.

« Parti ? Il ne peut pas être parti, pas maintenant ! maintenant que ça a commencé… !

— La bataille ? » Il regarda les patrouilleurs s'éparpiller devant la tête de chien sanguinolente d'Harma la Truffe. En piaillant comme des forcenés, les razzieurs, hachant de droite et de gauche, refoulèrent le noir dans les bois, mais des bois sortait à nouveau du noir, toute une colonne de cavaliers. *Des chevaliers, lourdement montés,* constata Jon. Harma devait se regrouper et tourner bride pour les affronter, mais la moitié de ses hommes s'étaient enfoncés trop avant.

« La *naissance* ! » glapissait Val.

Des trompettes sonnaient de toutes parts, assourdissantes et d'une dureté d'airain. *Les sauvageons n'ont pas de trompettes, uniquement des cors.* Ils le savaient aussi bien que lui. La panique les prit, qui redoubla leur confusion, tels se précipitant au combat, tels détalant à toutes jambes. Un mammouth s'empêtrait dans un flot de moutons que trois hommes essayaient d'emmener vers l'ouest. Les tambours battaient pendant que le peuple libre galopait former des lignes, des carrés, mais il s'y prenait trop tard, il s'y prenait trop mal, faute de discipline, il s'y prenait trop lentement. L'ennemi sortait de la forêt par l'est, le nord-est, le nord, trois colonnes de cavalerie lourde, à sombres reflets d'acier, surcots de laine multicolores. Tout sauf des gens de Fort Levant, ceux-ci n'ayant jamais rien été de plus qu'un fin cordon de patrouilleurs. Une armée. *Le roi ?* Jon n'y voyait pas plus clair que les sauvageons. Se pouvait-il que Robb fût revenu ? Le marmot du Trône de Fer s'était-il finalement décidé à grouiller ? « Vous feriez mieux de rentrer dans la tente », dit-il à Val.

A l'autre bout du champ de bataille, une colonne avait submergé Harma la Truffe. Une autre enfonçait le flanc des piques de Tormund qui, secondé par ses fils, s'efforçait désespérément de les rallier. Néanmoins, les géants étaient en train de se jucher sur leurs mammouths, ce qui n'était nullement du goût des chevaliers aux montures caparaçonnées ;

les hennissements, les brusques écarts des destriers et des coursiers prouvaient à l'évidence la sympathie que leur inspiraient ces montagnes ambulantes. Mais la peur n'était pas moins sensible du côté sauvageon, des centaines de gosses et de femmes fuyaient tête baissée la zone des combats, certains allant jusqu'à se fourrer droit sous les sabots des canassons. En virant juste sous le nez de trois gros fourgons, la carriole d'une vieille femme provoqua un fabuleux carambolage.

« Dieux ! chuchota Val, dieux, pourquoi font-ils ça ?

— Retournez dans la tente, et restez auprès de Délia. Vous êtes en danger, dehors. » Elle ne serait guère plus à l'abri, dedans, mais mieux valait ne lui en rien dire.

« Il me faut aller chercher la sage-femme, objecta-t-elle.

— Ce sera vous, la sage-femme. Je ne bougerai pas d'ici jusqu'au retour de Mance. » Mance, il l'avait perdu de vue, mais il finit par le retrouver, se frayant passage au travers d'un groupe de cavaliers. La charge des mammouths avait fait exploser la colonne centrale, mais les deux autres se refermaient comme des tenailles. A la lisière orientale des camps, des archers décochaient aux tentes des flèches enflammées. La trompe d'un mammouth arracha de sa selle un chevalier puis, comme d'une chiquenaude, lui fit faire un vol plané de quarante pieds. Un flot de sauvageons passa, qui roulait des femmes et des gosses fuyant la bataille, certains escortés d'hommes qui leur faisaient forcer l'allure. Quelques-uns fusillèrent Jon d'un regard noir, mais il avait Grand-Griffe au poing, et aucun d'eux n'osa s'y frotter. Varamyr lui-même, à quatre pattes, détala.

Et les bois, cependant, dégorgeaient de plus en plus d'hommes, non plus seulement des chevaliers, désormais, mais des francs-coureurs, des archers montés, des hommes d'armes en jaque et bassinet, et c'était par douzaines, par centaines qu'ils en dégorgeaient. Sur leurs têtes flottaient des bannières éclatantes. Le vent les malmenait avec trop de violence pour que les emblèmes en fussent déchiffrables, mais Jon finit quand même par y deviner un hippocampe, une guirlande florale, un semis d'oiseaux. Quant aux jaunes, d'un jaune si vif, jaunes et frappées d'une tache rouge, à qui pouvaient bien être ces armes incongrues ?

A l'est comme au nord et au nord-est, des bandes de sauvageons tentaient bien de tenir pied, de rendre coup pour coup, mais les assaillants leur fonçaient droit dessus et les débordaient. Le peuple libre avait toujours l'avantage du nombre, mais les assaillants étaient revêtus d'acier et puissamment montés. Au sein de la mêlée la plus dense, Jon distingua Mance dressé de tout son haut sur ses étriers. Son manteau rouge et noir et son heaume ailé le rendaient facile à repérer. Il était en train de brandir sa lame, et les siens se ralliaient à lui, quand un coin de chevaliers vint fracasser leur groupe à la lance, la hache et l'épée. La jument de Mance se cabra, jouant des sabots, une pique lui transperça le poitrail, et puis la marée d'acier submergea le roi.

C'est fini, songea Jon, *voilà qu'ils se débandent*. Les sauvageons prenaient leurs jambes à leur cou, jetaient leurs armes. Pieds-Cornés comme troglodytes et comme Thenns écaillés de bronze, tout décampait. Mance avait disparu, la tête d'Harma s'agitait au bout d'une pique, les lignes de Tormund s'étaient disloquées. Seuls résistaient encore les géants sur leurs mammouths, tels des îlots de poil sur une mer rouge d'acier. Le feu se propageait d'une tente à l'autre et, de-ci de-là, d'immenses pins s'embrasaient aussi. Et au travers de la fumée se discernait un nouveau coin de cavaliers d'acier, montés sur des chevaux d'acier. Au-dessus d'eux flottaient les plus grandes bannières de la journée, des étendards royaux, vastes comme des draps, l'un jaune avec de longues banderoles en pointes frappées d'un cœur ardent, l'autre rectangulaire et comme d'or martelé, sur lequel caracolait un cerf noir que ridait le vent.

Robert, songea Jon pendant un instant d'aberration où lui apparut la bouille du pauvre Owen, mais, quand les trompettes se remirent à sonner et que les chevaliers chargèrent, le nom qu'ils crièrent était : « *Stannis ! Stannis ! STANNIS !* »

Jon fit demi-tour et rentra dans la tente.

ARYA

Devant l'auberge se dressait un gibet délabré sur lequel pendouillaient les restes d'une bonne femme dont chaque bouffée de vent faisait cliqueter le squelette valseur.

Je connais cette auberge. Il n'y avait pourtant pas de gibet à la porte quand elle et Sansa avaient couché là, sous l'œil impitoyable de septa Mordane. « Nous n'avons rien à faire là-dedans, décréta-t-elle tout soudain, il risque d'y avoir des fantômes.

— Tu sais combien de temps ça fait que je n'ai pas pris une coupe de vin ? » Sandor sauta à bas de son cheval. « En plus, il nous faut apprendre qui tient le gué des rubis. Reste avec les bêtes, si tu préfères, moi, je m'en torche le cul.

— Et si l'on vous reconnaît ? » Il ne se donnait plus la peine de cacher sa gueule. Il avait l'air de s'en foutre, à présent, qu'on le reconnaisse ou ne le reconnaisse pas. « On pourrait avoir envie de vous capturer.

— Qu'on essaie. » Il dessangla l'épée dans son fourreau et franchit le seuil.

Jamais ne s'offrirait à elle meilleure chance de s'échapper. Il lui suffisait d'éperonner Pétoche et aussi de prendre Etranger. Elle se mâchouilla la lèvre. Et puis elle finit par aller mettre les montures à l'écurie et rejoignit Clegane.

Ils le connaissent. Leur silence le lui disait. Mais il y avait encore pire. Elle les connaissait aussi. Pas l'aubergiste, un type maigre, ni les femmes, ni les garçons de ferme auprès du foyer. Les autres. Les soldats. Elle connaissait les soldats.

« Cherches après ton frère, Sandor ? » Jusque-là fourrée dans le corsage de la fille assise sur ses genoux, la main de Polliver s'en retirait mine de rien.

« Après un coup de pinard. Aubergiste, un pichet de rouge. » Clegane jeta par terre une poignée de cuivraille.

« Je veux pas d'ennuis, ser, bafouilla l'homme.

— Alors, m'appelle pas *ser*. » Il tordit la bouche. « T'es sourd, butor ? J'ai commandé du vin. » Comme l'homme se précipitait, Clegane lui gueula dans le dos : « Et *deux* coupes ! La petite aussi meurt de soif ! »

Ils ne sont que trois, se dit-elle. Polliver ne lui décerna qu'un vague coup d'œil, son gamin de voisin ne lui condescendit pas l'ombre d'un regard, mais le troisième la dévisagea longuement, durement. Un type tout ce qu'il y avait de moyen, tant de stature que de carrure, et équipé d'une bouille si ordinaire qu'on avait du mal à lui donner un âge. *Titilleur. Titilleur et Polliver, d'un coup.* Le gamin, lui, vu sa jeunesse et sa vêture, était un écuyer. Il avait un gros bouton bien gras sur une aile du nez, d'autres bien rouges sur le front. « C'est çui-là, le chiot perdu que ser Gregor parlait ? demanda-t-il à Titilleur. Çui qu'a pissé sur les carpettes avant de déguerpir ? »

A titre de mise en garde, Titilleur lui posa une main sur le bras et fit un imperceptible hochement sec. Arya n'avait que faire de traduction.

Mais pas l'écuyer, ou bien tout ça lui était égal. « Ser a dit que son chiot de frère, il s'était fourré la queue entre les jambes quand la bataille est devenue trop chaude, à Port-Réal. Il a dit qu'il avait détalé en couinant. » Il faufila vers le Limier un stupide sourire narquois.

Clegane le fixa sans desserrer les dents. Polliver repoussa la fille qui lui encombrait le giron et se leva. « Le gars est saoul », dit-il. Debout, il était presque aussi grand que Sandor, mais moins puissamment musclé. Une barbe taillée en pelle lui tapissait mâchoires et bajoues, drue, noire et bien tenue, mais il avait le crâne plutôt chauve que dégarni. « Y tient pas le vin, c'est tout.

— Il ferait mieux de ne pas boire, alors.

— Le chiot me fait pas p… », commença le godelureau, mais Titilleur lui vrilla l'oreille entre index et pouce, comme à l'étourdie, et un piaulement de douleur acheva la phrase.

L'aubergiste se dépêcha de reparaître avec deux coupes de grès et un pichet posés sur un plateau d'étain. Sandor porta le pichet à sa bouche. Chaque lampée qu'il déglutissait lui gonflait les muscles du cou, remarqua Arya. Lorsqu'il le reposa bruyamment sur la table, il manquait la moitié du vin. « Maintenant, tu peux servir. Ferais pas plus mal aussi ramasser la monnaie, risques de plus en voir d'autre, aujourd'hui.

— On payera quand on aura fini de boire, dit Polliver.

— Quant t'auras fini de boire, tu titilleras l'aubergiste pour savoir où il cache son or. Toujours comme ça que tu fais. »

Du coup, l'homme se rappela qu'il avait une affaire urgente à la cuisine. Les autochtones s'esbignaient de même ; les filles, elles, s'étaient déjà tirées. On n'entendait plus rien d'autre dans la salle commune que les menus pétillements du feu. *Nous devrions partir aussi,* pressentit Arya.

« Si tu cherches après Ser, t'arrives trop tard, fit Polliver. Il était à Harrenhal, mais il y est plus. La reine l'a fait revenir. » Il avait trois armes à la ceinture, vit Arya : une rapière sur la hanche gauche, et, sur la droite, un poignard et une lame plus fine, trop longue pour être une dague et trop courte pour être une épée commune. « Le roi Joffrey est mort, tu sais, ajouta-t-il. Empoisonné pendant son propre festin de noces. »

Arya se glissa plus avant dans la pièce. *Joffrey est mort*. Elle avait presque l'impression de le voir, là, avec ses boucles blondes et son méchant sourire et ses grosses lèvres molles. *Joffrey est mort !* Tout en sachant qu'elle aurait dû exulter, il persistait au-dedans d'elle quelque chose comme un grand vide. Joffrey était mort, bon, mais si Robb était mort aussi, qu'est-ce que ça faisait ?

« Autant pour mes preux frères de la Garde. » Le Limier émit un reniflement de mépris. « Qui l'a tué ?

— Le Lutin, qu'on croit. Lui et sa petite femme.

— Quelle femme ?

— J'oubliais, t'étais planqué sous un caillou. La petite du Nord. La fille à Winterfell. A c' qu'y paraît qu'elle a tué le roi en

y jetant un sort et puis qu'elle s'est changée en loup, après, avec des grandes ailes en cuir, comme une pipistrelle, et qu'après elle s'est envolée comme ça, dans l'air, par la fenêtre de sa tour. Mais elle t'a laissé le nain sans se retourner, et lui, la Cersei, elle y veut sa tête. »

C'est stupide, songea Arya. *Sansa connaît seulement des chansons, pas des sortilèges, et pour rien au monde elle n'épouserait le Lutin.*

Le Limier se laissa tomber sur le banc le plus près de la porte. Sa bouche se tordit, mais uniquement du côté brûlé. « Elle ferait mieux de le plonger dans le feu grégeois et de l'y faire mijoter. Ou de le titiller jusqu'à ce que la lune vire au noir. » Il leva sa coupe et la vida d'un trait.

Il est des leurs, songea-t-elle, écœurée par son comportement. Elle se mordit la lèvre si fort que le goût du sang lui emplit la bouche. *Il est tout à fait comme eux. Je devrais le tuer quand il dort.*

« Et, comme ça, Gregor a pris Harrenhal ? fit-il.

— L'a pas beaucoup foulé à prendre, répondit Polliver. Les reîtres se sont ensauvés dès qu'y-z-ont su qu'on arrivait, nous, tous ou presque, quoi. Un cuistot nous a ouvert une poterne pour se venger qu'Hèvre y avait coupé le pied. » Il gloussa. « On se l'est gardé pour la cuistance, avec deux garces comme chaufferettes, et on a passé tout le reste au fil de l'épée.

— *Tout* le reste ? ne put-elle s'empêcher de demander.

— Enfin..., Ser s'est gardé Hèvre pour tuer le temps.

— Et le Silure, fit Sandor, il est toujours à Vivesaigues ?

— Pas pour longtemps, dit Polliver. Il est assiégé. Le vieux Frey va te lui pendre Edmure Tully, s'il rend pas le château. On se bat pour de bon qu'autour de Corneilla. Nerbosc et Bracken. Les Bracken sont à nous, maintenant. »

Le Limier emplit une coupe pour Arya, une autre pour lui-même, et la vida tout en regardant fixement la flambée dans la cheminée. « Et le petit oiseau s'est envolé, hein ? Hé bien, c'est foutrement tant mieux pour elle. Elle a chié sur le crâne du Lutin puis s'est envolée.

— Ils la retrouveront, dit Polliver. Même que ça coûterait la moitié de l'or de Castral Roc.

— Mignonnette, y paraît, fit Titilleur. Douce comme miel. » Il clappa du bec avec un sourire.

« Et polie faut voir, abonda Clegane. Une véritable petite dame. Pas comme sa maudite sœur.

— Elle aussi, ils l'ont retrouvée, dit Polliver. La sœur. Elle est pour le bâtard Bolton, j'ai entendu. »

Arya se mit à siroter son vin pour qu'ils ne puissent voir sa bouche. Elle ne comprenait pas de quoi Polliver parlait. *Sansa n'a pas d'autre sœur*... Sandor éclata de rire.

« Quoi y a de si putain marrant ? » demanda Polliver.

Le Limier ne jeta même pas l'ombre d'un coup d'œil vers elle. « Si j'avais eu envie que vous le sachiez, je vous l'aurais dit. Il y a des bateaux, à Salins ?

— A Salins ? Comment que je saurais ça, moi ? Les cargos sont de retour à Viergétang, j'ai entendu. Randyll Tarly a pris le château et enfermé Mouton dans une cellule de tour. Mais, pour Salins, que dalle j'ai entendu. »

Titilleur se pencha d'un air de confidence. « Et, comme ça, tu voudrais prendre le large sans dire adieu à ton frangin ? » La question donna des sueurs froides à Arya. « Ser, ça y plairait plus que tu nous raccompagnes à Harrenhal, Sandor. Oui, je parie, ça y plairait plus. Ou à Port-Réal...

— Rien à foutre, ça. Rien à foutre, lui. Rien à foutre, vous. »

Titilleur haussa les épaules, s'étira, porta une main derrière sa tête, se gratta la nuque. Et puis tout sembla se produire à la fois, Sandor qui bondissait sur ses pieds, Polliver qui tirait sa rapière, et la main de Titilleur qui, d'un moulinet fulgurant, lançait un éclair d'argent à travers la salle commune. Le Limier n'aurait pas bougé, le poignard te lui épépinait la pomme du gosier. Mais il ne fit que lui frôler les côtes et alla se ficher tout vibrant dans le mur de la porte. Et le Limier se mit à rigoler, d'un rire aussi froid et creux que s'il remontait du fin fond d'un puits. « J'espérais bien que t'allais faire une connerie. » Son épée fusa du fourreau juste à temps pour détourner la première botte de Polliver.

Arya recula d'un pas tandis que débutait la longue chanson de l'acier. Titilleur se tira du banc les deux poings serrés sur une

dague et un braquemart. Debout lui-même, l'écuyer viandu à tignasse brune tâtonnait pour tirer l'épée. Raflant sa coupe sur la table, Arya la lui lança à la figure. Le coup fut mieux ajusté que ne l'avait été celui des Jumeaux. Il l'atteignit en plein sur sa belle pustule blanche et te l'envoya baller les quatre fers en l'air.

Polliver se montrait un adversaire aussi rude que méthodique, et il n'arrêtait pas de harceler Sandor en le forçant à reculer grâce à la précision brutale de sa lourde lame. Les coups du Limier étaient plus désordonnés, ses parades bâclées, ses pieds lents et mal assurés. *Il est ivre*, comprit Arya, consternée. *Il a trop bu trop vite, et le ventre vide.* Et Titilleur se faufilait le long du mur afin de le prendre par-derrière. Elle attrapa la seconde coupe et la lui balança, mais il fut plus rapide que l'écuyer et baissa la tête à temps. Le regard prometteur qu'il lui décocha la glaça. *« Y a de l'or, planqué dans le village ? »* l'entendit-elle seriner. Le stupide écuyer s'agrippait au coin de la table et se hissait sur ses genoux. Elle avait au fond de la gorge comme un avant-goût de panique. *La peur est plus tranchante qu'aucune épée. La peur est plus tranchante…*

Sandor poussa un grognement de douleur. Le côté brûlé de sa figure ruisselait de rouge depuis la tempe jusqu'à la joue, et ce qu'il lui restait jusque-là d'oreille avait disparu. Ce qui eut l'air de le mettre en rogne. Il repoussa Polliver par un assaut furieux, le martelant sans trêve avec la vieille épée tout ébréchée troquée là-bas, dans les collines. Le barbu cédait du terrain, mais sans qu'aucun des coups l'effleurât seulement. Et, là-dessus, Titilleur bondit sur la table avec une prestesse de serpent, et son braquemart vola tailler la nuque du Limier.

Ils le tuent, cette fois. Arya n'avait plus de coupes à sa disposition, mais il y avait quelque chose de mieux, comme projectile. Elle tira le poignard dont ils avaient naguère délesté l'archer moribond et tâcha de le lancer de la même manière que Titilleur. Mais ce n'était pas pareil que jeter une pomme blette ou un caillou. Le couteau tournicota tant et si bien qu'il lui heurta le bras manche en avant. *Il ne l'a même pas senti.* Trop occupé à démolir Clegane qu'il était pour ça.

Il frappait à nouveau quand Clegane pirouetta violemment de côté, se gagnant par là moins d'une seconde de répit. Le sang

ruisselait sur sa figure et lui rougissait la nuque. Les deux sbires de la Montagne se mirent à le harceler durement, Polliver hachant à la tête et aux épaules pendant que Titilleur visait sans relâche aux tripes et aux reins. Le lourd pichet de grès trônait encore sur la table. Arya s'en saisit à deux mains mais, comme elle le soulevait, quelqu'un lui empoigna le bras. Le pichet lui glissa des doigts et alla se fracasser au sol. Un brusque demi-tour forcé la mit nez à nez avec l'écuyer. *Idiote que tu es, tu l'avais complètement oublié !* Sa belle pustule blanche avait explosé, vit-elle.

« T'es la chiotte au chiot ? » Dans sa main droite, il avait l'épée, la gauche lui tenait le bras, mais elle avait les deux mains libres, et elle ne défourailla son poignard à lui que pour le lui refourrailler dans le ventre, et en vrillant bien. Comme il ne portait pas de maille ni même de cuir bouilli, ça entra comme dans du beurre, aussi facilement qu'Aiguille, à Port-Réal, avec le garçon d'écurie. L'écuyer ouvrit de grands yeux, lui lâcha le bras. Elle pivota, se rua vers la porte et arracha du mur le poignard de Titilleur.

Les autres avaient entre-temps réussi à acculer le Limier dans un angle, derrière un banc, et l'un des deux lui avait assorti d'une sale balafre rouge en haut de la cuisse ses autres blessures. Adossé contre le mur, Sandor pissait le sang et haletait comme un soufflet de forge. Il semblait à peine capable de se tenir debout, et d'autant moins encore de se battre. « Jette l'épée, fît Polliver, et on te ramène à Harrenhal.

— Pour que Gregor ait le plaisir de m'achever lui-même ?

— Peut-être y me fera cadeau de toi, dit Titilleur.

— Si tu me veux, viens toujours me prendre. » D'une poussée, il se détacha du mur et, ramassé comme pour bondir, se carra derrière le banc, son épée en travers du torse.

« Tu crois qu'on va pas ? dit Polliver. T'es saoul.

— Se peut, fit le Limier, mais vous, vous êtes morts. » Son pied partit, droit dans le banc, l'expédiant massacrer les tibias du barbu. Polliver parvint va savoir comme à ne pas perdre l'équilibre, mais Sandor se coula sous une effroyable taillade et, de bas en haut, répliqua par un revers vicieux. Le sang éclaboussa les murs et le plafond. La lame avait pris Polliver en

pleine gueule, et quand le Limier la retira, la moitié de la tête suivit.

Titilleur battit en retraite. Arya perçut l'odeur de sa peur. Le braquemart qu'il tenait semblait presque un joujou, tout à coup, face à la flamberge du Limier, et lui non plus ne portait pas d'armure. Il avait des mouvements vifs et le pied léger, et il ne lâchait pas des yeux son adversaire. Ce fut un jeu d'enfant pour Arya que de se porter sur lui par-derrière et de frapper.

« Y a de l'or, planqué dans le village ? hurla-t-elle en lui plantant le poignard dans le dos. Y a de l'argent ? Des pierreries ? » Elle frappa deux fois encore. « Y a des vivres ? Où est lord Béric ? » Elle se retrouva perchée sur lui, frappant toujours et encore, et encore. « Où il est allé ? Y avait combien d'hommes avec lui ? Combien de chevaliers ? Combien d'archers ? Combien, combien, combien, combien, combien, combien ? Y a de *l'or,* dans le village ? »

Elle avait les mains toutes rouges et poisseuses quand Sandor la détacha du cadavre. « Assez », fut tout ce qu'il dit. Il saignait lui-même comme un porc égorgé, et il tirait pas mal la jambe quand il marchait.

« Il y en a encore un », lui rappela-t-elle.

L'écuyer avait arraché le poignard de ses tripes, et il essayait à deux mains de réprimer l'hémorragie. Lorsque le Limier l'empoigna et le planta debout, il se mit à glapir et à chialer comme un nouveau-né. « Grâce ! pleurnicha-t-il, pitié ! Me tuez pas ! Par la Mère de miséricorde !

— J'ai l'air d'être ta putain de mère ? » Il n'avait l'air de rien d'humain. « T'as aussi zigouillé çui-là, dit-il à Arya. Epinglé comme ça en plein bide, il est foutu. Va seulement mettre un bon bout de temps à crever. »

Le gamin parut n'avoir pas entendu. « J'étais venu pour les filles, vagit-il, ...me faire un homme, Polly disait..., oh, dieux, pitié, emmenez-moi à un château..., un mestre, que je voye un mestre, mon père a de l'or..., c'était pour les filles, rien que..., grâce, ser. »

Le Limier te lui balança une gifle qui le refit brailler. « M'appelle pas *ser*. » Il se tourna vers Arya. « Celui-ci est à toi, louve. Charge-toi de lui. »

Elle savait ce qu'il voulait dire. Elle se dirigea vers Polliver et s'agenouilla dans son sang le temps nécessaire pour arriver à lui déboucler son baudrier. Suspendue à côté du poignard se trouvait une lame plus fine, trop longue pour être une dague et trop courte pour être une épée commune, une épée d'homme…, mais qui d'aventure se trouvait parfaite pour sa main à elle.

« Tu te rappelles où est le cœur ? » demanda Sandor.

Elle acquiesça d'un hochement. L'écuyer roula des yeux éperdus. « Grâce. »

Aiguille se glissa sous ses côtes et exauça son vœu.

« Bien. » La voix de Clegane n'était que souffrance. « Si ces trois-là étaient aux putes ici, Gregor doit tenir le gué tout comme Harrenhal. A tout moment pourraient survenir d'autres toutous à lui, et nous en avons assez tué pour aujourd'hui, de ces charognes d'enculés.

— Nous irons où ? demanda-t-elle.

— Salins. » Il posa une énorme patte sur son épaule pour ne pas tomber. « Aboule-nous du vin, louve. Et allège-moi ces salauds de tout ce qu'ils trimballent de picaillons, on va en avoir besoin. S'il y a des bateaux, à Salins, nous pourrons gagner le Val par mer. » Sa bouche se tordit vers elle, quand un nouvel afflux de sang lui glouglouta là où il avait eu un semblant d'oreille. « Peut-être que lady Lysa te fera épouser son petit Robert. *Ça,* c'est une paire que j'aimerais bien voir. » Il commença à rire, et puis son rire fit place à des grognements.

Au moment de partir, il lui fallut l'aide d'Arya pour remonter sur le dos d'Etranger. Il s'était noué une bande de linge autour de la nuque, une autre autour de la cuisse, et il avait raflé le manteau de l'écuyer, qui pendait près de la porte, accroché à une patère. Le manteau était vert, et frappé d'une flèche verte sur un arceau blanc, mais il lui avait suffi de le rouler en boule et de se l'appliquer sur l'oreille pour que le tissu vire très vite au rouge. Arya tremblait qu'il ne s'évanouisse dès les premiers pas du cheval, mais il tenait en selle, comme par miracle.

Comme ils ne pouvaient prendre le risque de tomber sur ceux, quels qu'ils soient, qui tenaient le gué des rubis, ils bifurquèrent vers le sud-est et, au lieu d'emprunter la grand-

route, se jetèrent dans des champs en friche, des bois et des marécages. Ils mirent des heures à retrouver les berges du Trident. La rivière avait docilement regagné son lit coutumier, s'aperçut Arya, ses fureurs limoneuses étaient retombées depuis qu'il ne pleuvait plus. *Elle est épuisée, elle aussi,* songea-t-elle.

Presque au bord de l'eau, ils découvrirent un bosquet de saules poussant dans un chaos de pierres érodées. Ainsi réunis, les pierres et les arbres constituaient une manière de fort naturel qui les rendrait invisibles tant de la rivière que du chemin. « Pourra aller, lâcha Clegane. Fais boire les bêtes et ramasse un peu de bois mort, on va faire un feu. » En mettant pied à terre, il dut se rattraper à la première branche venue pour ne pas tomber.

« La fumée ne va pas se voir ?

— Si quiconque tient à nous trouver, lui suffit tout bêtement de suivre mon sang. De l'eau et du bois. Mais, d'abord, tu m'apportes cette outre de vin. »

Une fois le feu allumé, il cala son heaume dans les flammes, y versa la moitié de l'outre et, d'une seule masse, s'écroula sur le dos contre une saillie de pierre moussue comme s'il entendait ne plus jamais se relever. Sur ses instructions, Arya rinça le manteau de l'écuyer puis se mit à le lacérer en longues bandes qui prirent à leur tour le chemin du heaume. « Si j'avais davantage de vin, j'en boirais jusqu'à être mort au monde. Devrais peut-être te renvoyer à cette putain d'auberge m'avoir deux outres ou trois de plus.

— Oh non… », dit-elle. *Il ne ferait pas ça, si ? S'il le fait, je le plante là, tout net, et je me tire.*

Sa mine affolée le fit rire. « Une blague, petite louve. Une putain de blague. Va me chercher un bout de bois, de cette longueur à peu près, et pas trop gros de tour. Et tu en laves la boue. Le goût de la boue, j'ai horreur. »

Il ne trouva pas à son gré les deux premiers qu'elle rapporta. Le temps d'en dénicher un qui lui aille, les flammes avaient tout noirci jusqu'aux yeux son mufle de chien. Dedans, le vin bouillait méchamment. « Prends la timbale dans mon couchage, et plonge-la pour me la remplir à moitié, dit-il. Fais gaffe. Tu me renverses ce foutu bordel, et je te renvoie *pour de*

vrai me chercher mon rab. Tu puises, et tu verses sur mes blessures. Crois que tu es capable de faire ça ? » Elle hocha la tête. « Alors, qu'est-ce que tu attends ? » gronda-t-il.

Ses phalanges effleurèrent l'acier, la première fois qu'elle emplit la timbale, et s'y brûlèrent si vilainement que ça fit des cloques. Il lui fallut se mordre la lèvre pour ne pas gueuler. Sandor recourut au bâton pour faire pareil en le serrant entre ses dents pendant qu'elle versait. Elle opéra d'abord sur la plaie de la cuisse, puis sur la blessure, beaucoup plus profonde, au bas de la nuque. Durant le traitement de la première, le poing droit de Sandor s'était brusquement convulsé et mis à marteler violemment la terre. Mais, le tour venu de la seconde, il mordit si fort le bâton qu'il le broya, et que force fut d'aller lui en chercher un autre. Dans ses yeux se lisait une terreur panique. « Tournez la tête. » Des langues de sang brunâtre et de gros rouge se mirent à dégouliner vers la mâchoire lorsqu'elle fit couler un filet de vin sur la chair à vif, là où il avait eu l'oreille. Et là, il *gueula*, malgré le bâton. Puis la douleur le fit s'évanouir.

La suite, Arya l'inventa toute seule. Elle repêcha dans le fond du heaume les bandes qu'elle avait taillées dans le manteau de l'écuyer et s'en servit pour panser les plaies. Arrivée à l'oreille, elle dut lui empaqueter la moitié de la tête pour arrêter l'hémorragie. Quand elle en eut enfin fini, la nuit tombait sur le Trident. Elle laissa les chevaux brouter, puis les entrava pour la nuit et se pelotonna le moins durement possible dans une niche entre deux rochers. Le feu continua de brûler un moment puis mourut. Elle se mit à contempler la lune au travers des frondaisons.

« Ser Gregor la Montagne, dit-elle tout bas. Dunsen, Raff Tout-miel, ser Ilyn, ser Meryn, la reine Cersei. » Ça lui fit tout drôle de ne pas joindre Polliver et Titilleur à sa litanie. Et Joffrey non plus. Elle était bien contente qu'il soit mort, mais avec un gros gros regret, celui de n'avoir pas pu être là pour le voir crever, voire le tuer de ses propres mains. *Polliver a dit que c'était Sansa qui l'avait tué, elle et le Lutin.* Se pouvait-il qu'il y eût du vrai, là-dedans ? Le Lutin, c'était un Lannister, et Sansa… *Oh, si je pouvais me changer en loup, me faire pousser des ailes et m'envoler… !*

Si Sansa était morte aussi, de tous les Stark il ne restait plus qu'elle. Il y avait bien Jon sur le Mur, là-bas, à mille lieues d'ici, mais il était un Snow, et tous ces oncles et tantes à qui le Limier désirait la vendre, ils n'étaient pas des Stark non plus. Ils n'étaient pas des *loups*.

Sandor se mit à geindre, et elle roula sur le flanc pour le regarder. Lui aussi, elle l'avait laissé en dehors de sa liste, s'aperçut-elle. Pourquoi ça ? Elle s'efforça de penser à Mycah, mais elle avait du mal à se rappeler à quoi il ressemblait. C'est qu'elle ne l'avait pas fréquenté bien longtemps. *Son unique crime était de jouer à l'épée avec moi.* « Le Limier », murmura-t-elle, et puis : « *Valar morghulis.* » Au matin, peut-être qu'il serait mort…

Hé bien, non, ce fut lui qui la réveilla du bout de sa botte, alors que sous le berceau de saules filtraient les pâles lueurs de l'aube. Elle avait de nouveau rêvé qu'elle était un loup, que, lancée aux trousses d'un cheval sans cavalier, elle escaladait une colline, suivie d'une meute, et voilà que lui, avec son orteil, te la ramenait sur terre juste au moment où débutait l'encerclement qu'allait conclure la curée…

Il était encore faiblard, lent et pataud dans ses mouvements. Il était affalé, en selle, il suait, et son oreille recommençait à tremper de rouge le pansement. Il avait besoin de toutes ses forces rien que pour ne pas tomber du dos d'Etranger. Si des hommes de la Montagne s'étaient mis à les pourchasser, Arya doutait qu'il fut seulement capable de lever une épée. Elle jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule, mais il n'y avait rien d'autre, derrière eux, qu'une corneille voletant d'arbre en arbre. Et rien d'autre ne s'entendait que la rumeur de la rivière.

Il était encore loin de midi que déjà Sandor ballottait dangereusement. Et il restait encore des heures de jour quand il décida la halte. « Besoin de me reposer », fut tout ce qu'il dit. Mais, en démontant, cette fois, il tomba *pour de bon.* Et, au lieu d'essayer de se relever, c'est à quatre pattes qu'il alla tant bien que mal se réfugier sous un arbre et, vaille que vaille, s'adossa au tronc. « Putain d'enfer, jura-t-il. Putain d'enfer. » En voyant

Arya le regarder fixement, il dit : « Je te pèlerais vive pour un doigt de vin, petite. »

A la place, elle lui apporta de l'eau. Il en but une ou deux gorgées, se plaignit qu'elle eût un goût de fange et ne tarda pas à sombrer dans un sommeil bruyant et fiévreux. Elle le toucha, il avait la peau brûlante. Elle flaira les pansements comme elle l'avait vu parfois faire à mestre Luwin quand il la soignait elle-même pour une entaille ou une écorchure. C'était la figure qui avait le plus saigné, mais ce fut la plaie de la cuisse qui lui parut dégager une drôle d'odeur.

Elle se demanda à quelle distance pouvait bien se trouver ce fameux Salins, et s'il lui serait possible de le découvrir toute seule. *Ça m'éviterait d'avoir à le tuer. Si je me contentais de filer en l'abandonnant, il finirait bien par mourir de sa belle mort. Il mourra de fièvre, et il reposera là, sous son arbre, jusqu'à la fin des temps.* Mais il valait peut-être mieux qu'elle le tue de sa propre main. Elle avait bien tué l'écuyer, à l'auberge, et pourtant, il n'avait rien fait d'autre que lui attraper le bras. Le Limier, lui, avait tué Mycah. *Mycah et des tas d'autres. Je parierais qu'il a bien tué une centaine de Mycah.* Sans doute ne l'aurait-il pas davantage épargnée, elle, sans ces salades de rançon.

Aiguille étincela lorsqu'elle la tira du fourreau. Polliver avait au moins su la maintenir en bel et bon état. Elle se posa de biais, en posture de danseur d'eau, sans même y réfléchir. Des feuilles mortes crissèrent sous ses pieds. *Preste comme un serpent,* songea-t-elle. *Souple comme soie d'été.*

Les yeux de Sandor s'ouvrirent. « Te rappelles où est le cœur ? » demanda-t-il dans un souffle rauque.

Elle s'immobilisa, littéralement pétrifiée. « Je… Je ne faisais que…

— *Mens pas*, gronda-t-il. Horreur des menteurs. Horreur encore plus des entourloupes à dégonflés. Vas-y, fais-le. » Voyant qu'elle ne bougeait pas, il reprit : « J'ai tué ton garçon boucher. Je l'ai presque coupé en deux, et ça m'a fait rigoler, après. » Il émit un bruit bizarre, et elle eut besoin d'un moment pour comprendre qu'il sanglotait. « Et le petit oiseau, ta mignonnette de frangine, je me trouvais là, dans mon manteau

blanc, quand on l'a rossée, et j'ai laissé faire. Sa putain de chanson, jamais de la vie qu'elle me l'a donnée, c'est moi qui la lui ai *prise*. Et j'avais envie de la prendre, elle aussi. J'aurais dû. J'aurais dû la baiser à mort et lui arracher le cœur avant de la laisser pour ce putain de nain. » Un spasme de douleur lui convulsa la face. « Tu veux quoi ? me forcer à te conjurer, salope ? *Fais-le !* Offre-le-moi, le coup de grâce..., venge-le, ton petit Michaël...

— *Mycah*. » Elle prit du champ. « Vous ne méritez pas le coup de grâce. »

Le Limier la regarder seller Pétoche avec des yeux flamboyants de fièvre. Pas une fois il n'essaya de se lever pour la retenir. Mais, lorsqu'elle eut le pied à l'étrier, il dit : « Un loup véritable achèverait un animal blessé. »

Peut-être que des loups véritables vous trouveront, lui riposta-t-elle a parte. *Peut-être qu'ils vous sentiront, au coucher du soleil.* Alors, il apprendrait ce qu'ils leur font, aux chiens, les loups. « Vous n'auriez pas dû m'assommer à coups de hache, dit-elle. Vous auriez dû sauver ma mère. » Elle tourna bride et le quitta, sans un seul regard en arrière.

Le matin brillait de mille feux quand, six jours plus tard, elle atteignit un endroit où le Trident se mit à s'élargir et la senteur du sel à prévaloir sur les parfums de la végétation. Sans s'éloigner du bord de l'eau, elle longea des champs, des fermes et, peu après midi, distingua droit devant une agglomération. *Salins,* espéra-t-elle. Un petit château surplombait les toits. Guère mieux qu'un fort, à vrai dire, il ne comportait que le baile défini par son mur d'enceinte et un grand donjon carré. Bien que la plupart des échoppes, des gargotes et des auberges avoisinant le port eussent été pillées ou incendiées, certaines avaient encore l'air habitées. Mais le port était bien là, et, vers l'est, se déployait la baie des Crabes, dont les flots verts et bleus scintillaient au soleil.

Et il y avait des bateaux.

Trois, nota-t-elle, *il y en a trois*. Deux qui n'étaient que des galères fluviales, des bâtiments à faible tirant d'eau tout juste bons pour sillonner le Trident. Le troisième, de plus forte taille, un cargo de mer, avait deux bancs de rames, la proue dorée, et

trois grands mâts où étaient ferlées des voiles violettes. Sa coque aussi était peinte en violet. Arya poussa Pétoche vers les quais, en bas, pour un examen plus approfondi. Les étrangers détonnant bien moins dans un port que dans les petits villages de l'intérieur, nul ne semblait se soucier de savoir qui elle était ni ce qu'elle venait fabriquer par là.

Il me faut de l'argent, réalisa-t-elle soudain et, de saisissement, elle se mordit la lèvre. Polliver s'était révélé porteur d'un cerf et d'une douzaine de pièces de cuivre, l'écuyer pustuleux de huit pièces d'argent. La bourse de Titilleur ne contenant, elle, en tout et pour tout qu'un couple de liards, le Limier le lui avait fait débotter, et un cerf se trouvait effectivement planqué sous chacun de ses gros orteils, puis fouiller au corps, et, cousus dans la doublure de son justaucorps dégouttant de sang, elle avait fini par dégotter trois dragons d'or supplémentaires. Seulement, Sandor avait gardé tout le magot. *Ce n'était pas juste. Il m'appartenait autant qu'à lui.* Elle lui aurait accordé le coup de grâce… Mais voilà, elle ne l'avait pas fait. Et il lui était aussi impossible de rebrousser chemin que de demander de l'aide. *Demander de l'aide ne t'en procure jamais l'ombre*. Il allait falloir vendre Pétoche, en espérant qu'on lui en donne assez…

Les écuries avaient brûlé, apprit-elle d'un gars près des quais, mais la bonne femme qui les possédait continuait son commerce derrière le septuaire. Elle n'eut pas de peine à la trouver. C'était une grande et robuste femme qui embaumait le poil et le crottin. Un coup d'œil lui suffit pour s'enticher de Pétoche ; elle s'enquit d'où la tenait Arya, sourit de la réponse. « Une bête de race que c'est, ça crève assez les yeux, et je doute pas un instant qu'elle appartenait à un chevalier, mon chou, dit-elle. Seulement, ce chevalier mort était pas un frangin à toi. Ça fait des années, moi, que je fais des affaires avec le château, alors je sais ce que ç'a l'air, les gens de la haute. Cette jument-là est de race, toi pas. » Elle lui enfonça son doigt dans la poitrine. « Que tu l'as trouvée ou volée, n'importe lequel, mais ç'a été l'un. Y a pas d'autre moyen qu'un galopin crasseux de ton espèce, il se retrouve sur un palefroi. »

Arya se mordit la lèvre. « Ça veut dire que vous ne voulez pas l'acheter ? »

La femme gloussa. « Ça veut dire que tu prendras ce que j'en donnerai, mon chou. Ou bien on va au château, et c'est peut-être bien rien que t'auras. Ou du chanvre, pour avoir volé le cheval d'un brave chevalier. »

Comme une demi-douzaine de Salinois rôdaient dans les parages, chacun vaquant à ses occupations, mieux valait ne pas trucider la femme. Autant se mordiller la lèvre et, gentiment, se laisser blouser. Ce qu'elle reçut lui laissa l'escarcelle d'une platitude navrante, et lorsqu'elle osa mendier un petit supplément pour le harnais, la selle et la couverture, la femme se contenta de lui rire au nez.

Elle n'aurait jamais abusé du Limier, se ressassa-t-elle tout du long pendant qu'elle retournait vers les quais, au diable. On aurait dit que la distance était devenue des milles et des milles depuis qu'il lui fallait la parcourir à pied.

La galère marchande violette était toujours là. Si elle avait appareillé pendant qu'elle-même on la détroussait de la sorte, ç'aurait été vraiment trop dur à supporter. On roulait un fut d'hydromel vers le haut de la passerelle lorsqu'elle y parvint. A peine s'y risquait-elle à son tour qu'un marin planté sur le pont lui gueula quelque chose, mais dans un sabir inconnu. « Je veux voir le capitaine », dit-elle, et il n'en gueula que plus fort. Mais le tapage avait attiré l'attention d'un gros homme à cheveux gris et à manteau de laine violet qui, pour le coup, parlait la langue de tout le monde. « Le capitaine, c'est moi, dit-il. Qu'est-ce que tu veux ? Fais vite, mon enfant, nous avons une marée à prendre.

— Je veux aller au nord, au Mur. Tenez, j'ai de quoi payer. » Elle lui remit sa bourse. « La Garde de Nuit possède un château sur la mer.

— Fort Levant. » Le capitaine versa l'argent dans sa paume et fronça les sourcils. « C'est tout ce que tu as ? »

Ce n'est pas assez…, comprit-elle toute seule. Elle le lisait sur sa figure. « Je n'aurais pas besoin d'une cabine ou de quoi que ce soit, dit-elle. Je pourrais dormir dans la soute, ou…

— Engagez-la comme mousse, fit un rameur qui passait par là, un ballot de laine sur l'épaule. Elle couchera avec moi.

— Ferme ta gueule ! jappa le capitaine.

— Je pourrais travailler…, reprit-elle. Je pourrais récurer les ponts… J'ai récuré l'escalier d'un château, des fois. Ou ramer…

— Non, dit-il, tu ne pourrais pas. » Il lui rendit sa bourse. « Tu pourrais que ça ne changerait rien, mon enfant. Le nord n'a rien pour nous attirer. Glace, guerre et pirates. Nous avons vu une douzaine de vaisseaux pirates qui se dirigeaient vers le nord quand nous contournions la presqu'île de Clacquepince, et je n'ai aucune envie de les rencontrer de nouveau. D'ici, nos rames nous ramènent tout droit chez nous, et je te suggère de faire pareil. »

Je n'ai pas de chez-moi, songea-t-elle. *Je n'ai pas de meute. Et, maintenant, je n'ai même pas de cheval.*

Le capitaine tournait les talons quand elle reprit : « Quel est ce bateau, messire ? »

Il ne s'arrêta que le temps de lui adresser un sourire las. « La galéasse *Fille du Titan,* de la cité libre de Braavos.

— Attendez ! dit-elle tout à coup. J'ai encore autre chose. » Elle l'avait fourré dans ses sous-vêtements pour le mettre à l'abri, ce qui la contraignit à fouiller profond pour le récupérer, à la grande rigolade des rameurs et l'impatience manifeste du capitaine qu'elle retardait. « Un peu plus d'argent ne servira de rien, mon enfant, dit-il finalement.

— Ce n'est pas de l'argent. » Ses doigts se refermèrent dessus. « C'est du fer. Tenez. » Elle la lui plaqua dans la main, la petite pièce en fer noir que Jaqen H'ghar lui avait donnée, tellement usée que la tête d'homme frappée dessus n'avait plus de traits. *Ça risque d'être en pure perte, mais…*

Le capitaine la tourna, retourna, papillota d'un air éberlué, puis il reporta son regard sur Arya. « Ce… comment se… ? »

Jaqen a dit de prononcer la formule aussi. Elle se croisa les bras contre la poitrine. « *Valar morghulis,* dit-elle d'une voix aussi impérieuse que si elle avait su ce que ça signifiait.

— *Valar dohaerys,* répliqua-t-il en se touchant le front à deux doigts. *Bien sûr* que tu auras une cabine. »

SAMWELL

« Il est plus goulu que le mien. » Vère caressa le crâne du nouveau-né qu'elle pressait contre son sein.

« C'est qu'il est affamé, dit la blonde Val, celle que les frères noirs appelaient "la princesse sauvageonne". Il n'a eu jusqu'ici que du lait de chèvre, ainsi que les potions de ce mestre aveugle. »

L'enfant, un garçon, n'avait pas encore de nom, pas plus que celui de Vère. Telle était la coutume des sauvageons. Et, tout fils qu'il était de Mance Rayder, il n'en aurait pas avant d'atteindre sa troisième année, semblait-il, mais Sam avait entendu les frères noirs l'appeler « le petit prince » et « né-d'acier ».

Il regarda l'enfant téter le sein de Vère et puis regarda Jon regarder. *Il sourit, ça y est*. D'un sourire triste, encore, mais qui, cette fois, ressemblait à un véritable sourire, vraiment. Sam en fut tout heureux. *Le premier que je lui vois depuis mon retour*.

De Fort-Nox, ils avaient marché jusqu'à Noirlac, et depuis Noirlac jusqu'à Porte Reine en suivant une piste étroite qui, les menant d'un château l'autre, leur permettait de ne jamais perdre le Mur de vue. A une journée et demie de Châteaunoir, comme ils n'avançaient plus que d'un pied fourbu, Vère s'était brusquement retournée, alarmée par le bruit d'une cavalcade, et elle avait discerné une colonne de cavaliers noirs provenant de l'ouest. « Mes frères, lui assura Sam. Il n'y a que la Garde de Nuit qui utilise ce chemin. » Et, de fait, c'était ser Denys Mallister qui ramenait de Tour Ombreuse, avec Bowen Marsh, blessé, les rescapés de l'affaire du pont des Crânes. Et il avait

suffi à Sam de voir dans leurs rangs Dywen, Edd-la-Douleur et Géant pour craquer comme une mauviette en fondant en larmes.

C'est d'eux qu'il avait appris tous les détails de la bataille dont le Mur venait d'être le témoin. « Stannis a débarqué ses chevaliers à Fort Levant, et Cotter Pyke leur a fait emprunter des itinéraires de patrouilleurs pour tomber à l'improviste sur les sauvageons, lui conta Géant. Ils les ont écrasés. Mance Rayder a été fait prisonnier, on lui a tué un millier de ses meilleurs guerriers, Harma la Truffe incluse. Tout le reste s'est éparpillé comme feuilles mortes dans la tornade, à ce qu'il paraît. » *Les dieux sont cléments*, n'avait pu s'empêcher de penser Sam. S'il ne s'était pas égaré, après sa fuite de chez Craster, lui et Vère auraient risqué de donner droit dans la mêlée… ou pour le moins d'aboutir en plein sur le campement de Mance Rayder. Une aubaine, à la rigueur, pour elle et le petit, mais pas du tout pour lui. De quoi frémir, avec toutes les histoires qui couraient sur le sort réservé aux corbeaux capturés par les sauvageons…

Les récits de ses frères ne l'avaient cependant nullement préparé à ce qu'il découvrit à Châteaunoir. La salle commune littéralement rasée par l'incendie. L'immense escalier de bois réduit pour partie à des monceaux de poutres calcinées, de glace éboulée. Donal Noye était mort, tout comme étaient morts Rast, Sourd-Dick, Alyn le Rouge et tant d'autres encore…, ce qui n'empêchait pas le château d'être plus bondé que Sam ne l'avait jamais vu ; pas de frères noirs, mais de soldats du roi – plus d'un millier. Pour la première fois de mémoire d'homme, un roi occupait la tour du Roi, et des bannières flottaient sur la Lance, sur la tour de Hardin, sur le donjon Gris, sur la salle aux Ecus comme sur tant d'autres bâtiments déserts et à l'abandon depuis d'innombrables années. « Le grand étendard, là, celui d'or frappé d'un cerf noir, c'est l'étendard royal de la maison Baratheon, expliqua-t-il à Vère qui n'avait jamais vu de bannières. Le renard aux guirlandes est l'emblème Florent. La tortue désigne Estremont, l'espadon, lui, c'est Bar Emmon, et les trompettes croisées Wensington.

— Ils sont tous vifs comme des fleurs. » Elle tendit le doigt. « J'aime bien ces jaunes, avec le feu, là. Regardez..., il y a des guerriers qui ont la même chose sur leur vareuse.

— Un cœur ardent. Je ne sais pas de qui c'est l'emblème. »

Il ne tarda pas à l'apprendre. « *Des gens de la reine* », lui dit Pyp, non sans avoir d'abord lancé un youpi et gueulé : « Courez vous barricader, les gars, v'là Sam l'Egorgeur qu'a quitté sa tombe ! », tandis que Grenn l'étreignait à lui briser, craignit-il, les côtes, « mais tu feras mieux d'aller pas demander où elle est, la reine. Stannis l'a laissée à Fort Levant, avec leur fille et sa flotte. Il a pas amené d'autre femme que la femme rouge.

— La femme rouge ? fit écho Sam, abasourdi.

— Mélisandre d'Asshaï, dit Grenn. La sorcière au roi. On dit qu'elle a brûlé vif un type, à Peyredragon, pour que Stannis ait les vents favorables pendant son voyage au nord. Elle a chevauché près de lui pendant la bataille, aussi, et c'est encore elle qui lui a filé son épée magique. Illumination, qu'on l'appelle. Attends un peu de me voir ça. Elle luit comme s'y avait un bout de soleil dedans. » Il le lorgna de nouveau, l'œil rond, puis se fendit jusqu'à la nuque d'un sourire désespérément idiot. « Je peux toujours pas y croire, que t'es bien là. »

Maintenant qu'il y repensait, Jon Snow avait souri en le revoyant, lui aussi, mais d'un sourire las, du sourire qu'il avait en ce moment même. « Tu as quand même fini par revenir, avait-il dit. Et par nous ramener ta Vère, hein ? Tu as bien fait, Sam. »

Il avait fait lui-même beaucoup mieux que bien, Jon, à entendre Grenn tout vous conter par le menu. Mais même la prise du Cor de l'Hiver, même la capture d'un prince sauvageon n'avaient pas suffi, aux yeux de ser Alliser Thorne et de ses copains, qui persistaient à le traiter de tourne-casaque. Et mestre Aemon avait beau dire que sa blessure était en bonne voie de guérison, Jon souffrait de plaies beaucoup plus profondes que les cicatrices qui lui cernaient l'œil. *Il pleure sa sauvageonne, et il pleure ses frères.*

« Comme c'est bizarre, lui dit Jon tout soudain. Craster ne portait pas Mance dans son cœur, ni Mance Craster, et voilà que la fille de Craster nourrit le fils de Mance.

— J'ai le lait, fit Vère de sa voix douce et timide. Mon petit en prend pas beaucoup. Il est pas si glouton que çui-là. »

La sauvageonne Val se tourna vers eux. « J'ai entendu les gens de la reine dire que la femme rouge veut donner Mance au feu, dès qu'il sera suffisamment rétabli. »

Jon lui adressa un regard morne. « Mance est un déserteur de la Garde de Nuit. La mort est dans son cas le châtiment prévu. Si c'était la Garde qui l'avait capturé, il aurait déjà été pendu, mais c'est du roi qu'il est le prisonnier, et personne, à part la femme rouge, ne connaît les intentions du roi.

— Je veux le voir, dit Val. Je veux lui présenter son fils. Il mérite au moins ça, avant que vous l'exécutiez. »

Sam fit de son mieux pour expliquer les choses. « Personne n'est autorisé à le voir, madame, excepté mestre Aemon.

— S'il ne dépendait que de moi, Mance aurait la permission de tenir son fils. » Le pauvre sourire de Jon s'était évaporé. « Je suis désolé, Val. » Il se détourna. « Nos obligations nous réclament, Sam et moi. Enfin..., Sam, oui, de toute façon. Nous allons demander, pour votre visite à Mance. Je ne peux rien promettre de plus. »

Sam ne s'attarda que le temps de presser la main de Vère et de s'engager à revenir après le souper. Puis il se dépêcha de sortir à son tour. Des gardes se tenaient à la porte, sur le palier, des gens de la reine équipés de piques. Jon se trouvait déjà à mi-escalier, mais il s'arrêta pour attendre Sam, quand il l'entendit haleter dans son sillage. « Tu as plus qu'un faible pour ta Vère, hein ? »

Sam rougit. « Vère est brave. Brave et gentille. » Il était heureux que son interminable cauchemar fût enfin terminé, heureux d'être de retour parmi ses frères de Châteaunoir..., mais il y avait comme ça des nuits où, seul dans sa cellule, il se prenait à penser à la douce chaleur de Vère quand, le petit entre eux, sous les fourrures, ils se pelotonnaient, tous les deux. « Elle... elle m'a rendu plus courageux, Jon. Pas *courageux,* non, mais... plus courageux.

— Tu sais que tu ne pourras pas la garder, dit Jon avec gentillesse, pas plus que je n'aurais pu rester avec Ygrid. Tu as prononcé les vœux, Sam, comme moi. Comme nous tous.

— Je sais. Vère disait qu'elle me tiendrait lieu d'épouse, mais… je lui ai parlé des vœux, de ce qu'ils impliquaient. J'ignore si ça lui a fait de la peine ou plaisir, mais je lui en ai parlé. » Il déglutit nerveusement puis reprit : « Jon, cela pourrait être honorable, un mensonge, si on le faisait pour le… dans un but louable ?

— Cela dépendrait du mensonge et du but, je suppose. » Il loucha vers Sam. « Je ne le conseillerais pas. Tu n'es pas taillé pour mentir, Sam. Tu rougis, tu gaffes et tu bégaies.

— En effet, reconnut Sam, mais, par lettre, je serais capable. Je me débrouille mieux, la plume à la main. J'ai eu une… une idée. Quand les choses se seront un peu tassées, ici, le mieux pour Vère, peut-être, je me suis dit… je me suis dit que je pourrais l'envoyer à Corcolline. Auprès de ma mère et de mes sœurs et de m… mon p-p-père. Si je permettais à Vère de dire que l'enfant est de… de m-moi… » Il rougissait de nouveau. « Ma mère voudrait bien de lui, je le sais. Elle s'arrangerait pour trouver une place à Vère, une manière ou une autre de l'employer, ça ne serait jamais si dur que de servir Craster. Et lord R-Randyll, il… il ne *l'avouerait* jamais, mais ça ne lui déplairait pas forcément de croire que j'ai eu un bâtard d'une sauvageonne. Il y verrait au moins la preuve que j'étais assez un homme pour coucher avec une fille et pour l'engrosser. Il m'a dit un jour qu'il était sûr que je mourrais puceau, qu'aucune femme ne voudrait jamais…, tu sais… Jon, si je faisais ça, écrire ce mensonge…, ça serait bien ? La vie que le gosse aurait…

— A grandir en bâtard dans le château de son grand-père ? » Jon haussa les épaules. « Presque tout dépend de ton père, et du genre de gosse qu'est celui-ci. S'il tient de toi…

— Il ne risque pas. Craster est son véritable père. Tu l'as vu, il était dur comme une vieille souche, et Vère est plus vigoureuse qu'elle n'en a l'air.

— Si le gosse montre une quelconque adresse à la lance ou l'épée, il devrait au moins obtenir une place de garde dans la maisonnée de ton père, dit Jon. Il n'est pas sans exemple que

des bâtards se soient exercés comme écuyers puis élevés jusqu'à la chevalerie. Mais tu ferais mieux de t'assurer que Vère est capable de jouer ce jeu-là de façon convaincante. D'après ce que tu m'as dit de lord Randyll, je doute qu'il prenne gentiment son parti de s'être laissé duper… »

D'autres gardes étaient postés sur le perron de la tour. Mais ceux-là étaient des gens du roi, Sam n'avait pas été long à faire la différence. Eux se montraient aussi truculents et impies que tous les soudards du monde, alors que ceux de la reine poussaient la ferveur à l'endroit de leur Mélisandre d'Asshaï et de son Maître de la Lumière jusqu'à la bigoterie. « Tu vas encore retourner à l'exercice ? demanda Sam, alors qu'ils traversaient la cour. Est-ce bien prudent de t'entraîner si dur avant que ta jambe ne soit parfaitement cicatrisée ? »

Jon haussa les épaules. « Que veux-tu que je fasse d'autre, ici ? Marsh m'a relevé de toutes mes fonctions, de peur que je ne sois encore un tourne-casaque.

— Ils ne sont qu'une poignée à croire cela, lui assura Sam. Ser Alliser et ses copains. La plupart des frères ont plus de jugeote. Le roi Stannis aussi, je suis prêt à le parier. Tu lui as tout de même rapporté le Cor de l'Hiver et capturé le fils de Mance Rayder…

— Je n'ai rien fait d'autre que protéger Val et le poupon contre des pillards après la déroute des sauvageons et que les garder jusqu'à ce que nous découvrent les patrouilleurs. Le roi Stannis tient bien ses hommes en main, c'est évident. Il leur laisse faire un peu de butin, mais je n'ai entendu parler que de trois sauvageonnes violées, et les coupables ont tous été châtrés. Je présume qu'il m'aurait fallu faire un carnage des fuyards. Ser Alliser persiste à propager le bruit que je n'ai mis l'épée au clair, et une seule fois, que pour défendre nos ennemis. Je n'ai pas réussi à tuer Mance Rayder parce que nous étions de mèche, à ce qu'il prétend.

— Ser Alliser est seul à le prétendre, affirma Sam. Tout le monde sait quel genre d'homme il est. » Avec sa noble naissance, sa chevalerie et ses longues années dans la Garde de Nuit, ser Alliser Thorne aurait pu faire un solide compétiteur au titre de lord Commandant, mais il s'était fait cordialement

détester par la plupart des hommes qu'il avait entraînés au cours de sa carrière de maître d'armes. On avait avancé son nom, naturellement, mais, après n'avoir obtenu dans la course qu'un poussif sixième le premier jour et s'être encore débrouillé le lendemain pour *perdre* des voix, il s'était retiré pour appuyer la candidature de lord Janos Slynt.

« Tout le monde sait que ser Alliser est un chevalier de noble lignée, tout ce qu'il y a de légitime, alors que moi, je suis le bâtard meurtrier de Qhorin Mimain qui couchait avec une piqueuse. De *zoman,* qu'on me traite, je l'ai entendu de mes propres oreilles. Comment pourrais-je être un zoman, je te prie, sans loup ? » Sa bouche grimaça. « Je ne rêve même plus de Fantôme. Je rêve uniquement de cryptes et de nos rois de pierre sur leurs trônes. Il m'arrive d'entendre la voix de Robb, et celle de Père, comme au travers du brouhaha d'un banquet. Mais il y a un mur entre nous, et je sais qu'aucune place ne m'est réservée à leur table. »

Les vivants ne sont pas admis aux banquets des morts. Sam eut alors le cœur déchiré du silence qu'on lui imposait. *Bran n'est pas mort, Jon,* brûlait-il de dire. *Il est avec des amis, et ils vont au nord, sur un orignac géant, retrouver la corneille à trois yeux, tout au fond de la forêt hantée.* Tout ça semblait tellement fou qu'il y avait des fois où Sam se disait qu'il avait dû le rêver de bout en bout, qu'il avait eu de bout en bout des hallucinations, sous l'effet de la fièvre et de la trouille et de la faim…, mais rien ne l'aurait jamais empêché de révéler le pot aux roses s'il n'avait donné sa parole de n'en souffler mot.

A trois reprises, il avait juré de garder inviolablement le secret ; la première à Bran lui-même, la deuxième à ce déconcertant de Jojen Reed, et à Mains-froides lui-même enfin. « L'univers entier croit le prince mort, avait dit son sauveur au moment de la séparation. Que ses os reposent en paix. Il ne faudrait pour rien au monde que l'on nous pourchasse. Jure de te taire, Samwell de la Garde de Nuit. Au nom des jours que tu me dois, jure-le. »

Secouant sa détresse et son obésité, Sam reprit : « Jamais lord Janos ne sera élu lord Commandant. » C'était le meilleur

réconfort qu'il eût à offrir à Jon, l'unique réconfort. « Cela ne se fera pas.

— Sam, tu es un doux benêt. Ouvre donc les yeux. Voilà des jours que c'est en train de se faire. » Il repoussa les cheveux qui l'aveuglaient avant d'ajouter : « Il se peut que je ne connaisse rien à rien, mais ça, je le sais. Maintenant, tu veux bien m'excuser, j'ai besoin de cogner comme un sourd sur quelqu'un, l'épée à la main. »

Sam en fut réduit à le regarder s'éloigner à grands pas vers l'armurerie et le terrain d'exercice. Jon y passait le plus clair de son temps de veille. Ser Endrew étant mort et ser Alliser s'en fichant éperdument, Châteaunoir n'avait plus de maître d'armes ; aussi Jon avait-il pris sur lui de travailler avec la bleusaille – Satin, Tocard, Hop Robin le pied-bot, Emrick et Arron – afin de la dégrossir. Et, lorsque leurs obligations réclamaient ceux-ci, il s'entraînait à l'épée, la pique et le bouclier tout seul, ou bien il s'appariait avec quiconque osait se frotter à lui.

« Sam, *tu es un doux benêt »,* tinta aux oreilles de Sam tout du long, pendant qu'il retournait chez le mestre. « *Ouvre donc les yeux. Voilà des jours que c'est en train de se faire. »* Se pouvait-il que Jon eût raison ? Alors qu'il fallait réunir sur son nom les suffrages de deux tiers des frères jurés pour devenir lord Commandant de la Garde de Nuit, cela faisait déjà neuf jours et neuf tours de scrutin qu'aucun des candidats n'approchait si peu que ce fût de ce score. Lord Janos était *en progrès,* ça oui, il avait fini par grignoter Bowen Marsh puis Othell Yarwick, mais il trottait encore loin derrière ser Denys Mallister, de Tour Ombreuse, et Cotter Pyke, de Fort Levant. *C'est l'un de ces deux-là qui sera le nouveau lord Commandant, sûrement,* se persuada-t-il.

Stannis avait également posté des gardes à la porte du mestre. A l'intérieur, il faisait affreusement chaud, et les pièces étaient bondées de blessés, tant frères noirs que gens de la reine et que gens du roi. Clydas pantouflait là-dedans, muni de cruches de lait de chèvre et de vinsonge, mais mestre Aemon n'était pas encore revenu de sa visite matinale au chevet de Mance Rayder. Sam accrocha son manteau à une patère et alla

donner un coup de main. Mais il avait beau s'affairer, verser, changer les pansements, les propos de Jon continuaient à le tracasser. *« Sam, tu es un doux benêt. Ouvre donc les yeux. Voilà des jours que c'est en train de se faire. »*

Plus d'une heure s'écoula avant qu'il ne parvienne à s'esquiver sous couleur de donner leur pâture aux corbeaux. En montant à la roukerie, il fit halte pour contrôler son propre décompte du scrutin de la veille au soir. Au début de l'élection, on avait enregistré les noms de plus de trente candidats, mais la plupart s'étaient retirés dès que leurs chances de l'emporter s'étaient révélées manifestement nulles. Au dernier tour, ils n'étaient plus que sept en piste. Ser Denys Mallister venait en tête, avec deux cent treize suffrages, Cotter Pyke en récoltant pour sa part cent quatre-vingt-sept, lord Slynt soixante-douze, Othell Yarwick soixante, Bowen Marsh quarante-neuf, Hobb Trois-Doigts cinq, et Edd Tallett-la-Douleur un. *Pyp et ses stupides facéties.* Sam feuilleta ses décomptes antérieurs. Ser Denys, Cotter Pyke et Bowen Marsh avaient tous chuté depuis le troisième jour, Othell Yarwick depuis le sixième. Seul lord Janos grimpait jour après jour et jour après jour.

Les *croâ croâ* furibonds des oiseaux dans la roukerie lui firent rempocher ses paperasses, et il reprit son ascension pour aller les appâturer. Il en était rentré trois de plus, vit-il avec plaisir. *« Snow !* lui crièrent-ils, *snow ! snow ! snow ! »* Sa leçon, qu'ils avaient retenue. Malgré leur retour, la roukerie semblait désespérément vide. De tous les oiseaux expédiés par mestre Aemon, jusque-là fort peu étaient revenus. *Mais l'un d'eux a atteint Stannis. L'un d'eux a su trouver Peyredragon et un roi encore pénétré de ses devoirs.* A mille lieues au sud, Sam le savait, son père avait rallié la maison Tarly à la cause du mouflet juché sur le Trône de Fer, mais ni le roi Joffrey ni le petit roi Tommen n'avaient bougé leurs fesses pour secourir la Garde, en dépit de ses appels pressants. *A quoi rime un roi qui ne veut pas défendre son royaume ?* songea-t-il avec colère en se rappelant la nuit d'horreur vécue sur le Poing des Premiers Hommes, puis l'effroyable randonnée jusqu'au manoir de Craster, parmi les ténèbres et la terreur et les tempêtes de neige.

Les gens de la reine le mettaient – comment le nier ? – mal à l'aise, mais au moins étaient-ils *venus*…

Au souper, ce soir-là, Sam eut beau le chercher des yeux, point de Jon, nulle part, dans la salle de pierre voûtée comme une caverne où les frères prenaient à présent leurs repas. Il finit par prendre place auprès de ses autres amis. Pyp parlait à Edd-la-Douleur de leur espèce de concours pour voir lequel des soldats de paille écoperait du plus grand nombre de flèches sauvageonnes. « Tu as mené presque jusqu'au bout, mais avec les trois qu'il s'est prises coup sur coup le tout dernier jour, Watt de Lonlac t'est passé devant.

— J'ai jamais rien gagné, gémit la Douleur. Alors que Watt, les dieux lui ont toujours souri. Quand les sauvageons te l'ont culbuté, au pont des Crânes, il t'a eu n'importe comment le pot d'atterrir dans une jolie flaque d'eau profonde. C'était pas du pot, peut-être, de les rater tous, ces rochers ?

— C'était haut, sa chute ? » Grenn était avide de détails. « Ça lui a sauvé la vie, atterrir dans ta flaque d'eau ?

— Non, reconnut la Douleur. Il était déjà mort, avec cette hache en plein crâne. N'empêche que c'était vachement du pot, se rater les rochers. »

Hobb Trois-Doigts leur avait promis pour ce soir du gigot de mammouth rôti, peut-être dans l'espoir de souffler quelques voix de plus. *Si tel était bien son dessein, il aurait mieux fait de trouver un mammouth plus jeune*, songea Sam en se déblayant les dents d'une lichette cartilagineuse. Avec un soupir, il repoussa cette bidoche.

Un nouveau scrutin aurait lieu sous peu, et la tension qui flottait dans l'air était plus dense que la fumée. Cotter Pyke siégeait près du feu, tout entouré de patrouilleurs de Fort Levant. Ser Denys Mallister était à côté de la porte, avec un groupe, moins fourni, de types de Tour Ombreuse. *Janos Slynt occupe la meilleure place,* réalisa Sam, *à mi-chemin des flammes et des vents coulis.* Acheva de l'alarmer le fait que, la tête encore enveloppée de pansements, Bowen Marsh le flanquait, blême et défait, mais attentif au moindre mot que trouvait à dire cette espèce de lord Janos. Or, à peine eut-il fait remarquer la chose à sa tablée que Pyp ajouta : « Et vise un peu

par là, tiens, le ser Alliser qui te fait des chuchoteries avec Othell Yarwick… »

Le repas terminé, mestre Aemon se leva pour demander si quelqu'un des frères souhaitait prendre la parole avant que l'on ne procède au scrutin. Edd-la-Douleur se dressa, plus sculpté que jamais dans la pierre navrée. « Je veux juste dire au farfelu qui vote pour moi que je ferais indiscutablement un épouvantable lord Commandant. Mais tel serait aussi le cas de tous ces autres-là. » Lui succéda Bowen Marsh, une main appuyée sur l'épaule de lord Slynt. « Frères et amis, je vous prierai de retirer mon nom de cette élection. Ma blessure m'affecte encore, et la tâche est trop vaste pour moi…, mais pas pour lord Janos que voici, puisqu'il a commandé des années durant les manteaux d'or, à Port-Réal. Soutenons tous sa candidature. »

Du coin de Cotter Pyke parvinrent à Sam des grommellements de colère, et il vit ser Denys fixer l'un de ses compères en hochant du chef. *Trop tard, le dommage est fait.* Il se demanda où diable était Jon, et pourquoi diable il s'était abstenu de venir.

Comme la plupart des frères étaient illettrés, la tradition voulait que l'élection se fît en laissant tomber des jetons dans un gros chaudron de fer ventru qu'Hobb Trois-Doigts et Owen Ballot rapportèrent de la cuisine. Les barils de jetons se trouvaient dans un angle, masqués par une lourde draperie qui permettait à chacun des votants d'opérer son choix ni vu ni connu. Il était permis de donner procuration pour ce faire à un copain, si l'on était retenu par ses obligations, de sorte que certains prenaient deux jetons, ou trois, ou quatre, et que ser Denys et Cotter Pyke votaient pour les garnisons laissées dans leurs places fortes respectives.

Quand enfin la salle se fut vidée de tous ses occupants sauf eux, Sam et Clydas retournèrent le chaudron devant mestre Aemon. Une cascade de coquillages, de cailloux et de sous de cuivre inonda la table. Les mains parcheminées d'Aemon triaient avec une rapidité stupéfiante, mettant ici les coquillages, les pierres là, les sous ailleurs, et, le cas échéant, les têtes de flèche, escargots ou glands bien à part eux-mêmes. Sam

et Clydas dénombraient le contenu des piles, chacun tenant son compte personnel.

Le tour de Sam était venu, ce soir-là, d'annoncer le premier ses résultats. « Ser Denys Mallister, deux cent trois, dit-il. Cotter Pyke, cent soixante-neuf. Cent trente-sept pour lord Janos Slynt. Soixante-douze pour Othell Yarwick. Cinq pour Hobb Trois-Doigts. Et Edd-la-Douleur, deux.

— Moi, j'ai cent soixante-huit pour Pyke, dit Clydas. Il nous manque deux votes, d'après mes comptes, et un, d'après ceux de Sam.

— Les comptes de Sam sont corrects, trancha mestre Aemon. Jon Snow n'a pas pris de jeton. Ce qui ne change rien. Nous sommes loin des deux tiers requis. »

Sam éprouvait plus de soulagement que de dépit. Malgré le soutien de Bowen Marsh, Slynt ne venait encore qu'en troisième position. « Qui peuvent bien être les cinq qui ont persisté à voter pour Hobb Trois-Doigts ? s'étonna-t-il tout haut.

— Des frères désireux de lui voir quitter les cuisines ? suggéra Clydas.

— Ser Denys a perdu dix voix depuis hier, signala Sam. Et Cotter Pyke dégringole de près de vingt. Ce n'est pas bon.

— Pas bon pour leurs ambitions d'accéder au poste de lord Commandant, sans l'ombre d'un doute, dit mestre Aemon. Mais cela peut se révéler bon pour la Garde de Nuit, finalement. Il ne nous appartient pas d'en juger. Dix jours, cela n'a rien d'excessif. Il fallut une fois près de deux ans pour aboutir, et quelque sept cents tours de scrutin. Les frères arriveront toujours à une décision, mais à leur heure à eux. »

Certes, songea Sam, *mais à quelle décision ?*

Plus tard, tout en sirotant du vin coupé d'eau dans l'intimité de la cellule de Pyp, la langue de Sam finit par se délier, et il se retrouva réfléchissant à haute voix. « Cotter Pyke et ser Denys Mallister perdent du terrain mais, à eux deux, ils totalisent encore près des deux tiers, dit-il à Pyp et à Grenn. Chacun ferait un excellent lord Commandant. Quelqu'un doit convaincre l'un de soutenir l'autre.

— Quelqu'un ? fit Grenn, ahuri. Quoi, quelqu'un ?

— Grenn est si bête qu'il se figure que ton *quelqu'un* pourrait être lui, dit Pyp. Peut-être que quand quelqu'un aura tout réglé avec Pyke et Mallister, il devrait aussi se charger de convaincre le roi Stannis d'épouser la reine Cersei.

— Le roi Stannis est déjà marié, bourda Grenn.

— Qu'est-ce que je lui fais, Sam ? soupira Pyp.

— Cotter Pyke et ser Denys s'aiment pas beaucoup, s'enferra Grenn. Ils s'accrochent à propos de *tout*.

— Oui, mais simplement parce qu'ils ont des conceptions différentes des intérêts bien compris de la Garde, aventura Sam. Si nous leur expliquions…

— *Nous* ? fit Pyp. Comment ça se fait que *quelqu'un* est devenu *nous* ? Je suis le macaque du pitre, te souviens ? Et Grenn, ben, Grenn est *Grenn*. » Il sourit à Sam et remua les oreilles. « Tandis que toi…, toi, tu es fils de lord, et le bras droit du mestre…

— Et Sam l'Egorgeur, ajouta Grenn. T'as zigouillé un Autre, toi.

— Ce n'est pas moi, c'est le *verredragon* qui l'a eu, lui répéta Sam pour la centième fois.

— Un fils de lord, le bras droit du mestre, et Sam l'Egorgeur…, rêva Pyp. C'est *toi* qui pourrais leur parler, qui sait… ?

— Je pourrais, oui, dit Sam d'un ton désolé, digne d'Edd-la-Douleur lui-même, si je n'étais trop lâche pour les affronter… »

JON

L'épée au poing, Jon décrivait pas à pas un cercle autour de Satin, le forçant à tourner sur place. « Plus haut, ton bouclier, dit-il.

— Il pèse trop…, geignit le jouvenceau de Villevieille.

— Il pèse autant que de besoin pour bloquer une épée, répliqua Jon. Allez, plus haut. » Il s'avança, tailla. En sursaut, Satin releva le bouclier juste à temps pour cueillir la lame avec le bord et balança la sienne aux côtes de Jon. « Bien, fît Jon en sentant vibrer sous l'impact son propre bouclier. Mais il faut y mettre tout ton corps. Si tu portes entièrement ton poids derrière l'acier, tu feras beaucoup plus de dégâts qu'avec la seule force de ton bras. Viens çà, essaie de nouveau, vas-y, mais bouclier bien haut, ou je te fais sonner le crâne comme une cloche… »

Au lieu de s'exécuter, Satin recula, releva sa visière. « Jon », fît-il d'une voix anxieuse.

Jon se retourna. Elle était plantée derrière lui, parmi une demi-douzaine de gens de la reine. *Pas étonnant que la cour soit devenue tellement silencieuse*. Il avait bien entrevu Mélisandre à ses flambées nocturnes et au hasard de ses allées et venues à travers le château, mais jamais de si près. *Elle est bien belle*, songea-t-il, *mais…* mais il y avait dans ses prunelles rouges quelque chose qui vous mettait plus que mal à l'aise. « Madame.

— Le roi veut s'entretenir avec vous, Jon Snow. »

Il planta son épée factice dans le sol. « Me serait-il permis de me changer ? Je ne suis pas dans une tenue convenable pour me présenter à un roi.

— Nous vous attendrons au sommet du Mur », dit-elle. *Nous,* nota Jon, *pas il. Les ragots étaient bel et bien fondés. C'est elle, sa vraie reine, et non pas celle qu'il a laissée à Fort Levant.*

Après avoir raccroché sa maille et sa plate dans l'armurerie, il regagna sa cellule, se défit de ses vêtements trempés de sueur et, de pied en cap, s'habilla de noirs fraîchement lavés. En prévision de la bise et du froid qu'il aurait à subir dans la cage, bise et froid qui seraient là-haut, sur la glace, encore plus mordants, il s'équipa d'un lourd manteau à capuchon. Pour finir, il attrapa Grand-Griffe et se la colla en travers du dos.

Mélisandre l'attendait au pied du Mur. Elle avait congédié les gens de la reine. « Que veut de moi Sa Majesté ? lui demanda-t-il, comme ils s'enfournaient dans la cage.

— Tout ce que vous avez à lui donner, Jon Snow. Il est roi. »

Il referma la porte et se suspendit à la corde qui actionnait la cloche. Le treuil se mit à tourner, et eux à monter. Il faisait un temps superbe, et le Mur suintait, des filets d'eau sillonnaient sa face en chatoyant sous le soleil. L'exiguïté de la cage de fer acérait la sensibilité de Jon à la présence de la femme rouge. *Même son odeur est rouge.* Elle lui évoquait la forge de Mikken, lorsque le fer était porté à incandescence, elle avait l'âcreté de la fumée, du sang. *Baisée par le feu,* songea-t-il, envahi par le souvenir d'Ygrid. Le vent s'engouffrait dans les longues jupes rouges de Mélisandre et leur faisait fouetter ses jambes à lui, debout à ses côtés. « Vous n'avez pas froid, madame ? » demanda-t-il.

Elle rit. « Jamais. » Le rubis qui lui parait la gorge avait l'air de battre au même rythme que son cœur. « Le feu du Maître vit en moi, Jon Snow. Sentez. » Elle lui posa la main sur la joue et l'y maintint pour lui laisser le temps d'en apprécier toute la chaleur. « Voilà quelle sensation devrait procurer la vie, reprit-elle. Il n'y a de froid que la mort. »

Ils trouvèrent Stannis Baratheon campé au bord du gouffre, seul, abîmé dans la contemplation du champ de bataille où s'était remportée sa victoire et de l'océan sans bornes de la forêt. Il portait les mêmes noires braies, tunique et bottes qu'un quelconque frère de la Garde de Nuit. Seul son manteau l'en différenciait. Un lourd manteau d'or bordé de fourrure noire, et qu'agrafait une broche en forme de cœur ardent. « Je vous amène le Bâtard de Winterfell, Sire », dit Mélisandre.

Stannis se retourna pour le dévisager. Sous les sourcils drus, ses yeux vous faisaient l'effet d'étangs bleus sans fond. Ses joues creuses et son menton massif étaient tapissés d'une barbe courte, bleu-noir, qui ne réussissait guère à masquer le décharnement de ses traits, et il avait les mâchoires bloquées. Bloqués, son cou et ses épaules l'étaient tout autant, de même que son poing droit. Son aspect rappela d'aventure à Jon ce qu'avait dit un jour Donal Noye des frères Baratheon : « *Robert était l'acier fait homme. Stannis est de fer, noir et dur et solide, oui, mais cassant, tout comme le fer. Il se brisera plutôt que de plier.* » De plus en plus mal à l'aise, il s'agenouilla. En quoi ce roi cassant pouvait-il bien avoir besoin de lui ?

« Lève-toi. J'en ai entendu dire tant et plus à ton sujet, lord Snow.

— Je ne suis pas lord, Sire. » Il se releva. « Je sais ce que vous avez entendu dire. Que je suis un pleutre, un tourne-casaque. Que j'ai assassiné Qhorin Mimain, mon frère, à seule fin de me voir épargner par les sauvageons. Que j'ai marché avec Mance Rayder et pris pour femme une sauvageonne.

— Mouais. Cela et bien d'autres choses. Tu es un zoman, paraît-il, un mutant qui rôde la nuit dans la peau d'un loup. » Le roi Stannis sourit d'un air dur. « Qu'en est-il au juste ?

— J'avais un loup-garou, Fantôme. Je l'ai quitté au moment d'escalader le Mur à Griposte, et je ne l'ai pas revu depuis. C'est sur ordre de Qhorin Mimain que je suis passé aux sauvageons. Il savait qu'ils m'obligeraient à le tuer pour faire mes preuves, et il m'a dit de leur accorder tout ce qu'ils exigeraient de moi. La sauvageonne s'appelait Ygrid. J'ai rompu mes vœux avec elle mais, je vous le jure sur la mémoire de mon père, tourne-casaque, jamais je ne l'ai été.

— Je te crois », dit le roi.

Il en demeura sidéré. « Pourquoi ? »

Stannis émit un reniflement. « Je connais Janos Slynt. Et je connaissais également Ned Stark. Ton père n'était pas un ami à moi, mais il faudrait être un crétin pour mettre en doute son honneur et sa probité. Tu as son regard. » Avec sa taille de colosse, Stannis Baratheon le dominait de haut, mais il était si maigre qu'on lui aurait donné dix ans de plus. « Tu ne te figures pas tout ce que je sais, Jon Snow. Je sais que c'est toi qui as découvert le poignard en verredragon avec lequel le fils de Randyll Tarly a tué l'Autre.

— C'est Fantôme qui l'a découvert. La lame avait été enveloppée dans un manteau de patrouilleur et enterrée sur un versant du Poing des Premiers Hommes. Il y en avait d'autres…, et des têtes de piques, des têtes de flèches, uniquement en verredragon.

— Je sais que c'est toi qui as tenu la porte, ici, reprit le roi. Sans cela, nous serions arrivés trop tard.

— La porte, c'est Donal Noye. Il est mort là-dessous, dans le tunnel, en combattant le roi des géants. »

Stannis grimaça. « Noye m'avait forgé ma première épée, tout comme la masse de Robert. Si le dieu avait jugé bon d'épargner ses jours, il aurait fait un meilleur lord Commandant pour votre ordre qu'aucun des imbéciles qui se chamaillent actuellement pour le devenir.

— Cotter Pyke et ser Denys Mallister ne sont pas des imbéciles, Sire, contesta Jon. Ils sont des hommes de cœur, et capables. Othell Yarwick aussi, dans son genre à lui. Lord Mormont avait confiance en chacun d'eux.

— Ton lord Mormont avait la confiance trop facile. Il ne serait pas mort comme il est mort, autrement. Mais c'est de toi que nous parlions. Je n'ai pas oublié que c'est toi qui nous as rapporté ce fameux cor magique, et toi qui as capturé la femme et le fils de Mance Rayder.

— Délia est morte. » Il en était encore désolé. « Val est sa sœur. Elle et l'enfant n'étaient pas bien difficiles à capturer, Sire. Vous aviez mis les sauvageons en fuite, et le mutant laissé

par Mance pour garder sa reine est devenu fou quand l'aigle a brûlé. » Il fixa Mélisandre. « Votre œuvre, à ce qu'on prétend. »

Elle sourit, derrière les cheveux cuivrés qui lui flottaient en travers du visage. « Le Maître de la Lumière a des serres implacables, Jon Snow. »

Il hocha la tête avant de revenir au roi. « Sire, à propos de Val que vous évoquiez. Elle demande à aller voir Mance Rayder pour lui présenter son fils. L'exaucer serait une… une charité.

— Cet individu est un déserteur de votre ordre. Tes frères me pressent tous de le mettre à mort. Pourquoi devrais-je lui faire une charité ? »

Jon n'avait pas de réponse à cela. « Si ce n'est par égard pour lui, que ce soit par égard pour Val. Par égard pour la mémoire de sa sœur, la mère de l'enfant.

— Tu es entiché de cette Val ?

— A peine si je la connais.

— On me rapporte qu'elle est avenante.

— Très, reconnut Jon.

— La beauté peut être traîtresse. Mon frère l'a appris de Cersei Lannister. Qui l'a assassiné, figure-toi. Comme ton père et Jon Arryn. » Il se renfrogna. « Tu as marché avec ces sauvageons. Ils ont un sens quelconque de l'honneur, d'après toi ?

— Oui, dit Jon, mais un sens de l'honneur à eux, Sire.

— Et Mance Rayder ?

— Lui aussi. Je le pense vraiment.

— Leur seigneur des Os ? »

Jon hésita. « Clinquefrac, nous l'appelons, nous. Fourbe et assoiffé de sang. S'il y a de l'honneur en lui, il le camoufle à merveille, sous sa défroque d'ossements.

— Et l'autre, là, ce Tormund aux innombrables noms qui nous a échappé, après la bataille ? Réponds franchement.

— Tormund Fléau-d'Ogres m'a paru le genre d'homme à faire un excellent ami et un exécrable ennemi, Sire. »

Stannis fit un petit hochement sec. « Ton père était un homme d'honneur. Il n'était pas un ami à moi, mais je voyais ce qu'il valait. Ton frère était un rebelle et un traître résolu à me

voler la moitié de mon royaume, mais sa bravoure était indiscutable. Et toi, qu'en est-il ? »

Veut-il m'entendre dire que je l'idolâtre ? Il prit un ton roide et formaliste pour répondre : « Je suis un homme de la Garde de Nuit.

— Des mots. Les mots sont du vent. Dans quel but penses-tu que j'ai abandonné Peyredragon pour faire voile vers le Mur, lord Snow ?

— Je ne suis pas lord, Sire. Vous êtes venu pour répondre à notre appel, j'espère. Mais je ne saurais m'expliquer pourquoi vous y avez mis tant de temps. »

Contre toute attente, la pointe fit sourire Stannis. « Tu as toute la témérité d'un Stark. Oui, j'aurais dû venir plus tôt. N'eût été ma Main, je ne serais peut-être pas venu du tout. C'est lord Davos Mervault, qui, en dépit de son humble naissance, a su me rappeler au sentiment de mes devoirs quand je ne parvenais à penser qu'à mes droits. J'avais mis la carriole avant le cheval, selon lui. Je m'efforçais de conquérir le trône afin de sauver le royaume, alors que j'aurais dû m'efforcer de sauver le royaume afin de conquérir le trône. » Du doigt, Stannis indiqua le septentrion. « Voilà où je trouverai l'ennemi que je suis né pour affronter.

— Et dont on ne saurait proférer le nom, ajouta tout bas Mélisandre. Il est le dieu de la Nuit et de la Terreur, Jon Snow, et ces formes errant dans la neige sont ses créatures.

— On m'a rapporté que tu avais tué l'un de ces cadavres ambulants pour sauver lord Mormont, reprit Stannis. Ce peut être ta guerre à toi aussi, lord Snow. Si tu veux bien me prêter ton concours.

— Mon épée est vouée à la Garde de Nuit, Sire », répondit-il avec circonspection.

Ce qui ne fut pas du goût du roi. Il grinça des dents avant de déclarer : « Il me faut plus que ton épée. »

Jon nageait. « Messire ?

— Il me faut le Nord. »

Le Nord… « Je… Mon frère Robb était roi du Nord…

— Ton frère était le seigneur légitime de Winterfell. S'il était resté chez lui pour remplir ses devoirs, au lieu de se

couronner lui-même et de partir à la conquête du Conflans, il risquerait d'être encore en vie. Tant pis. Tu n'es pas Robb, pas plus que je ne suis Robert. »

Tant de dureté venait de balayer ce que Jon avait pu jusqu'alors éprouver de sympathie pour son vis-à-vis. « J'aimais mon frère, se raidit-il.

— Et moi le mien. Mais ils étaient ce qu'ils étaient, et nous sommes ce que nous sommes. Je suis, moi, le seul roi véritable de Westeros, au nord comme au sud. Et tu es, toi, le bâtard de Ned Stark. » Stannis darda sur lui ces yeux d'un bleu si sombre qu'il avait. « Tywin Lannister a fait de Roose Bolton son gouverneur du Nord, pour le récompenser d'avoir trahi ton frère. Les Fer-nés s'entre-déchirent depuis la mort de Balon Greyjoy, mais ils tiennent toujours Moat Cailin, Motte-la-Forêt, Quart Torrhen et la plus grande partie des Roches. Les terres de ton père saignent, et je n'ai ni la force armée ni le temps qu'il faudrait pour étancher leurs plaies. Ce qui est absolument indispensable à cette fin, c'est un sire de Winterfell. Un sire de Winterfell *loyal.* »

Et c'est sur moi qu'il jetterait les yeux… ? songea Jon, abasourdi. « Winterfell n'est plus. Theon Greyjoy y a porté la torche.

— Le granit ne brûle pas si facilement, répliqua Stannis. Rien n'empêche de reconstruire le château, le moment venu. Ce ne sont pas les murs qui font le seigneur, c'est l'homme. Vos Nordiens ne me connaissent pas, ils n'ont aucune raison de m'aimer, mais j'aurai besoin de leurs forces pour livrer les batailles à venir. J'ai besoin d'un fils d'Eddard Stark qui les rallie à ma bannière. »

Il voudrait bel et bien faire de moi le sire de Winterfell. Jon se sentit pris d'un tel vertige que la violence des rafales lui fit presque craindre d'être emporté dans le vide. « Votre Majesté oublie un détail, dit-il, je suis un Snow, pas un Stark.

— C'est toi qui en oublies un », riposta Stannis.

Mélisandre posa sa main chaude sur le bras de Jon. « Il est possible à un roi d'annuler d'une pichenette la tare de bâtardise, lord Snow. »

Lord Snow. Le sobriquet dont l'avait affublé ser Alliser Thorne par dérision, justement, de sa bâtardise. Le sobriquet que nombre de ses frères s'étaient eux-mêmes pris à utiliser, certains de manière affectueuse, d'autres pour blesser. Un sobriquet qui, brusquement, rendait un son différent aux oreilles de Jon. Le son de… du réel. « En effet, dit-il d'une voix hésitante, il est arrivé aux rois de légitimer des bâtards, seulement, je… je suis et je reste un frère de la Garde de Nuit. Je me suis agenouillé devant un arbre-cœur, et j'ai prêté serment de ne pas tenir de terres et de ne pas engendrer d'enfants.

— Jon. » Mélisandre était si près qu'il percevait la chaleur de son souffle. « R'hllor est le seul dieu véritable. Un serment prêté à un arbre engage aussi peu qu'un serment prêté à tes chaussures. Ouvre ton cœur, et laisse la lumière du Maître y pénétrer. Brûle ces barrals, et accepte Winterfell comme un présent du Maître de la Lumière. »

Du temps où il était très jeune, trop jeune pour comprendre ce qu'être bâtard signifiait, son rêve le plus familier lui faisait accroire qu'un jour Winterfell pourrait être sien. Après, devenu plus vieux, il avait rougi de ce rêve-là. Winterfell échoirait à Robb et puis à ses fils, ou à Bran, à Rickon si Robb disparaissait sans postérité. Et en ligne de succession venaient ensuite Sansa et Arya. Ne fût-ce que rêver les choses autrement lui semblait déloyal, lui faisait l'effet qu'il trahissait ses frères et sœurs au fond de son cœur, qu'il souhaitait leur mort. *Jamais je n'ai voulu ceci,* se protesta-t-il, là, debout sous l'œil bleu du roi et le regard rouge de la femme rouge. *J'aimais Robb, je les aimais tous… Je n'ai jamais voulu qu'il arrive le moindre mal à aucun d'entre eux, mais c'est arrivé. Et voilà qu'il ne reste plus que moi.* Il n'avait qu'un mot à dire, qu'un seul, et il serait Jon Stark, il cesserait pour jamais d'être un Snow. Il n'avait qu'une chose à faire, une seule, engager sa foi à ce roi Stannis, et Winterfell était sien. Il n'avait qu'une chose à faire…

… se parjurer une nouvelle fois.

Et, cette fois, sans qu'il s'agisse d'un stratagème. Pour prétendre au château de son père, il lui faudrait se retourner contre les dieux de son père.

Le regard de Stannis se reporta vers le septentrion. Le manteau d'or lui flottait aux épaules. « Il se peut que je me sois mépris sur ton compte, Jon Snow. Nous savons tous deux ce qu'on dit des bâtards. Tu n'as peut-être pas le sens de l'honneur que possédait ton père, tu n'as peut-être pas le sens des armes que possédait ton frère. Mais tu es l'instrument que m'a donné le Maître. J'ai fait ta découverte ici de la même façon que tu avais toi-même fait la découverte du verredragon sur le versant du Poing, et j'entends me servir de toi. Azor Ahai lui-même n'a pas gagné sa guerre seul. J'ai tué un millier de sauvageons, j'en ai capturé un autre millier, j'ai dispersé le restant, mais nous savons tous deux qu'ils reviendront. Mélisandre l'a vu dans ses flammes. Ce Tormund Poing-la-Foudre doit déjà être en train de les regrouper et de méditer un nouvel assaut. Et plus nous nous saignerons l'un l'autre, plus faibles nous serons tous deux quand le véritable ennemi nous fondra dessus. »

Jon était parvenu aux mêmes conclusions. « Effectivement, Sire. » Il voyait mal où le roi voulait en venir.

« Pendant que tes frères se bagarraient pour décider qui les mènerait, moi, je discutais avec ce Mance Rayder. » Il grinça des dents. « Un buté, celui-là, et bouffi de fierté. Il ne me laissera pas d'autre solution que de le livrer aux flammes. Mais nous avons fait d'autres prisonniers, nous tenons d'autres meneurs que lui. Celui qui se fait appeler le seigneur des Os, certains de leurs chefs de clan, le nouveau Magnar de Thenn. Tes frères ne vont pas aimer ça, pas plus que les vassaux de ton père, mais j'ai l'intention de permettre aux sauvageons de franchir le Mur..., à ceux qui du moins me jureront fidélité, s'engageront à respecter la paix du roi et les lois du roi, ainsi qu'à adopter pour dieu le Maître de la Lumière. Aux géants eux-mêmes, si les genoux prodigieux qu'ils ont sont susceptibles de ployer. Je les établirai dans le Don, dès que je l'aurai arraché à votre nouveau lord Commandant. Lorsque se lèvera la bise glacée, nous vivrons ou mourrons ensemble. Il est temps de conclure une alliance contre notre ennemi commun. » Il consulta Jon du regard. « En serais-tu d'accord ?

— Mon père rêvait de repeupler le Don, convint Jon. Lui et mon oncle Benjen en devisaient souvent. » *Il n'avait jamais*

envisagé de le faire avec des sauvageons, à la vérité…, mais il n'avait jamais marché avec eux non plus. Il ne se faisait aucune illusion ; le peuple libre ferait des sujets indociles et de dangereux voisins. Mais il lui suffisait de mettre en balance les cheveux rouges d'Ygrid et les prunelles bleu glacé des créatures pour connaître à qui allait sa préférence. « J'en suis d'accord.

— Bien, dit le roi Stannis, car le meilleur moyen de sceller une nouvelle alliance est un mariage. J'entends unir mon sire de Winterfell à cette sauvageonne de princesse. »

Peut-être Jon avait-il trop longtemps marché avec le peuple libre, car il ne put s'empêcher de rire. « Sire, dit-il, captive ou pas, si vous vous figurez qu'il vous est possible de me *donner* Val, là, tout bonnement, je crains que vous n'ayez fort à apprendre en ce qui concerne les sauvageonnes. Quel qu'il soit, le mari de Val ferait mieux de se préparer tout de suite à l'escalade de sa tour et de bien fourbir son épée pour l'enlèvement…

— *Quel qu'il soit !* » Stannis le mesura du regard. « Cela signifie-t-il que tu refuses de l'épouser ? Je te préviens, elle fait partie du prix à payer si tu veux le nom de ton père et le château de ton père. Cette union est indispensable pour contribuer à garantir la loyauté de nos nouveaux sujets. Est-ce un refus que tu m'opposes, Jon Snow ?

— Non », répondit-il trop précipitamment. C'était de Winterfell que parlait le roi, et Winterfell n'était pas chose à refuser à la légère. « Je voulais simplement dire… c'est tellement brusque, inopiné, Sire… Me serait-il permis de vous prier de daigner m'accorder le temps de la réflexion ?

— A ta guise. Mais réfléchis vite. La patience n'est pas mon fort, tes frères vont s'en rendre compte incessamment. » Il lui posa une main maigre, osseuse sur l'épaule. « Pas un mot sur notre entretien. A qui que ce soit. Mais lorsque tu reviendras, tu n'auras qu'à ployer le genou, déposer ton épée à mes pieds et me jurer ta foi pour te relever Jon Stark, sire de Winterfell. »

TYRION

En entendant du bruit derrière sa porte de bois massive, Tyrion Lannister s'apprêta à mourir.

Pas trop tôt, songea-t-il. *Allez, allez, qu'on en finisse.* Il se mit tant bien que mal debout. Ses jambes étaient tout engourdies d'être si longuement restées repliées sous lui. Il se pencha pour en masser les élancements. *Pas question que je flageole et que je chancelle en m'avançant vers le billot.*

Il se demanda si c'était là, dans le noir, qu'on le mettrait à mort, ou si on le traînerait de par la ville pour aller le faire décapiter par ser Ilyn Payne. Après la pantalonnade de procès qu'ils lui avaient offerte, sa doulce sœur et son tendre père risquaient de préférer le liquider en catimini plutôt que de s'aventurer à une exécution publique. *Je pourrais faire déguster à la populace de friands morceaux, si l'on me laissait parler.* Mais seraient-ils assez fous pour ça ?

Tandis que les clefs ferraillaient dans la serrure et que la porte pivotait en grinçant vers l'intérieur, il se plaqua contre la paroi humide, tout au regret de n'avoir pas d'arme. *Je puis toujours mordre et ruer. Mourir avec la saveur du sang dans la bouche, ce n'est pas rien.* Il déplora de n'avoir pas été capable de méditer d'ultimes paroles galvanisantes. « Allez vous faire foutre » n'immortaliserait pas forcément sa mémoire dans les chroniques.

La clarté d'une torche inonda son visage. Il s'abrita les yeux derrière une main. « *Vas-y donc,* tu as peur d'un nain ? Vas-y, fils de pute à vérole ! » A force de ne plus servir, sa voix était tout enrouée.

« Sont-ce là des manières pour évoquer dame notre mère ? » L'homme avança, sa torche dans la main gauche. « C'est encore plus dégueulasse, ici, que mon cachot de Vivesaigues. Mais pas tout à fait si humide. »

Tyrion mit un moment à recouvrer sa respiration. « Toi ?

— Hé bien, presque tout moi. » Jaime avait fondu, coupé ses cheveux très court. « J'ai laissé une main à Harrenhal. L'une des plus brillantes idées de notre père, que de faire traverser le détroit aux Braves Compaings. » Il leva le bras, et Tyrion découvrit le moignon.

Un éclat de rire hystérique lui échappa. « Oh, dieux ! dit-il. Jaime, je suis navré, navré, mais..., bonté divine, vise un peu nous deux. Sans-Patte et Sans-Pif, les gars Lannister.

— Ma main puait si fort, certains jours, que j'aurais préféré n'avoir pas de nez. » Il abaissa la torche, et le visage de son frère se retrouva en pleine lumière. « Impressionnante, la balafre. »

Tyrion se détourna des flammes qui l'aveuglaient. « On m'a fait livrer une bataille sans mon grand frère pour me protéger.

— J'ai entendu dire que tu avais failli brûler la ville de fond en comble.

— Calomnie fétide. Je n'ai brûlé que la rivière. » Brusquement, Tyrion se rappela où il se trouvait et pour quel motif. « Tu es venu pour me tuer ?

— Et maintenant, l'ingratitude. Si tu dois faire ton malotru, je ferais peut-être mieux de te laisser pourrir dans ton trou.

— Pourrir n'est pas le sort que Cersei mijote de me réserver.

— Effectivement pas, pour ne rien celer. Tu dois être raccourci demain, en plein air, sur les anciennes lices. »

Tyrion se remit à rire. « Y aura de quoi bouffer ? Va falloir que tu m'aides à pondre mes derniers mots, j'ai la cervelle qui tournicote comme un rat dans un silo à betteraves.

— Tu n'auras que faire de derniers mots. Je viens te sauver. » La voix de Jaime avait pris une étrange solennité.

« Qui a dit que je souhaitais l'être ?

— Tu sais, j'avais presque oublié quel petit emmerdeur tu étais. Maintenant que tu m'as rafraîchi la mémoire, je crois que je vais laisser Cersei te couper la tête, après tout.

— Oh non, tu n'en feras rien. » Il sortit de la cellule en se dandinant. « Il fait jour ou nuit, là-haut dessus ? J'ai perdu toute notion du temps.

— Il est trois heures du matin. La ville dort. » Jaime renfonça la torche dans son applique murale, entre deux cachots.

Le corridor était si chichement éclairé que Tyrion manqua trébucher sur le geôlier, recroquevillé sur le dallage de pierre. Il le taquina du bout du pied. « Il est mort ?

— Endormi. Les trois autres aussi. L'eunuque a sucré leur pinard au bonsomme, mais pas assez pour les tuer. Il le jure, au moins. Il est retourné attendre à l'escalier, déguisé en septon. Tu descendras dans les égouts, et tu les suivras jusqu'à la rivière. Une galère est mouillée dans la baie. Varys a des agents dans les cités libres qui veilleront à ce que tu ne manques pas de fonds..., mais tâche de passer un peu inaperçu. Cersei va te lâcher du monde aux fesses, sûr et certain. Il serait judicieux de prendre un autre nom.

— Un autre nom ? Oh, mais bien entendu. Et lorsque les Sans-Visage viendront me buter, je dirai : "Non non, vous vous gourez d'homme, je suis *un autre* nain hideusement défiguré." » Tout était tellement absurde là-dedans que les deux Lannister finirent par en pouffer. Puis Jaime mit un genou en terre et déposa vite un baiser sur chacune des joues de Tyrion, ses lèvres ne faisant qu'effleurer le bourrelet froncé de la cicatrice.

« Merci, frère, dit Tyrion. Je te dois la vie.

— C'est moi qui... qui avais une dette envers toi. » Il avait dit cela d'un ton bizarre.

« Une dette ? » Il inclina sa tête de côté. « Je ne comprends pas.

— Tant mieux. Il est certaines portes qu'il est préférable de laisser fermées.

— Houlala... ! fit Tyrion. Il y a du vilain, derrière, une saleté ? Se pourrait-il que quelqu'un de ma connaissance ait dit

un jour à mon propos quelque chose de *cruel* ? J'essaierai de ne pas pleurer, va. Dis-moi.

— Tyrion… »

Il est effaré. « Dis-moi », répéta Tyrion.

Le regard de son frère se détourna. « Tysha, souffla-t-il.

— Tysha ? » Son estomac se serra. « Quoi, Tysha ?

— Elle n'était pas une pute. Jamais je ne l'avais achetée pour toi. Je t'ai menti. Sur ordre de Père. Tysha était…, elle était ce qu'elle avait l'air d'être. Une fille de métayer, croisée par hasard sur la route. »

Tyrion perçut l'infime sifflement caverneux qu'émettait sa propre respiration en se faufilant dans son nez dévasté. Jaime n'arrivait pas à le regarder en face. *Tysha.* Il essaya de se rappeler à quoi elle ressemblait. *Une gamine, rien qu'une gamine, l'âge de Sansa, pas plus.* « Ma femme, croassa-t-il. Elle m'avait épousé.

— Pour ton or, a dit Père. Elle était de basse naissance, et tu étais un Lannister de Castral Roc. Elle n'en avait qu'à ton or, ce qui faisait d'elle une pute, en somme, si bien que… que ce ne serait pas un mensonge, pas vraiment, et puis… tu méritais une leçon sévère, il a dit. Que ça t'apprendrait, que, plus tard, tu me remercierais…

— Te *remercier* ? » Sa voix s'était étranglée. « Il l'a livrée à ses gardes. Un plein baraquement de gardes. Et il m'a forcé à… regarder. » *Mouais, et à faire pire que regarder. Je l'ai sautée moi aussi…, ma femme, ma propre femme…*

« J'ignorais qu'il ferait cela. Tu dois me croire.

— Ah bon, je *dois* ? gronda Tyrion. Pourquoi devrais-je te croire en rien, jamais ? Elle était ma *femme !*

— Tyrion… »

Il le frappa. Une simple gifle, d'un revers de main, mais il y mit toute sa force, toute sa rage, toute sa peine. Jaime se retrouva à croupetons puis, déséquilibré par la violence du coup, s'étala sur le dos. « Je… je suppose que je méritais ça.

— Oh, tu as mérité beaucoup mieux que ça, Jaime. Toi et ma doulce sœur et mon tendre père, oui, je serais fort en peine encore de te spécifier ce que vous avez mérité. Mais vous l'aurez, votre paquet, ça, je te le jure. Un Lannister paie toujours ses

dettes. » Il partit en canard, faillit, dans sa hâte, à nouveau s'aplatir sur le corps du geôlier. Il n'avait pas fait vingt pas qu'il déboula sur une grille en fer qui barrait le passage. *Oh, dieux…* Il réussit de justesse à ne pas chialer.

Jaime le rejoignit. « J'ai les clefs du type.

— Alors, utilise-les. » Il fit un pas de côté.

Jaime fit jouer la serrure, ouvrit la grille d'une poussée, franchit le seuil, jeta un œil par-dessus l'épaule. « Tu viens ?

— Pas avec toi. » Il passa la porte. « Donne les clefs, et tire-toi. Je trouverai Varys tout seul. » Il inclina la tête de côté et, le menton haussé, fixa sur son frère ses yeux vairons. « Tu peux te battre, Jaime, avec la main gauche ?

— Plutôt moins bien que toi, répondit Jaime avec amertume.

— Bien. Alors, nous serons parfaitement assortis, si nous nous revoyons jamais. L'infirme et le nain. »

Jaime lui tendit le trousseau. « Je t'ai donné la vérité. Tu me dois la pareille. C'est toi qui l'as fait ? Qui l'as tué ? »

La question lui fit l'effet d'un nouveau coup de poignard qu'on lui tortillait dans les tripes. « Tu es sûr que tu veux savoir ? demanda Tyrion. Joffrey aurait fait un roi pire qu'Aerys ne le fut jamais. Il avait volé un poignard à son père et l'a remis à un tueur à gages pour trancher la gorge de Brandon Stark, tu savais cela ?

— Je… je l'en soupçonnais.

— Hé bien, les fils tiennent de leur père. Joff m'aurait tué aussi, une fois parvenu au pouvoir. Pour me faire expier le crime d'être court et laid, crime dont je suis manifestement coupable.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Quel pauvre aveugle et bouché de fol estropié tu es. Il me faut t'égrener par le menu tout le chapelet ? Parfait. Cersei est une putain farcie de mensonges, elle s'est baisé Lancel et Osmund Potaunoir et probablement Lunarion, pour autant que je sache. Et c'est moi qui dois être le monstre que tous s'accordent à dire que je suis. Oui, j'ai tué ton ignoble fils. » Il se contraignit à sourire jusqu'aux oreilles. Ce devait être hideux à voir, à la lueur des torches, là.

Alors, sans un mot, Jaime le quitta.

Tyrion le regarda s'éloigner, à grandes et puissantes foulées de ses longues jambes, et une part de son être brûlait de le rappeler, de lui crier : « Ce n'est pas vrai ! », d'implorer son pardon. Mais la pensée de Tysha le traversa, et il demeura muet. Il écouta s'estomper les pas jusqu'à ce qu'ils devinssent inaudibles et, cahin-caha, partit en quête de Varys.

L'eunuque était tapi dans les ténèbres d'un escalier en colimaçon, nippé d'une robe brune mangée aux mites, et sa bouffissure blême planquée sous la coule. « Vous en avez mis, du temps..., dit-il en le voyant, j'avais peur que quelque chose n'ait mal tourné.

— Oh, non..., le rassura Tyrion d'un ton vénéneux, qu'est-ce qui aurait *en l'occurrence* pu mal tourner ? » Il se démancha le col pour regarder en l'air. « Je vous ai envoyé chercher, pendant mon procès.

— Il m'a été impossible de venir. La reine me faisait surveiller nuit et jour. Je n'ai pas osé vous aider.

— Vous m'aidez, maintenant.

— Ah bon ? Ah... » Il se mit à glousser. Cela semblait singulièrement déplacé, dans ce cadre glacial de pierre et de ténèbres peuplées d'échos. « Votre frère sait se montrer on ne peut plus persuasif.

— Varys, vous êtes aussi froid et visqueux qu'une loche, on ne vous l'a jamais dit ? Vous avez fait de votre mieux pour avoir ma peau. Je devrais peut-être vous gratifier de la même faveur. »

L'eunuque exhala un soupir. « Le chien fidèle écope de coups de pied, et, comment que l'araignée s'y prenne pour tisser sa toile, jamais on ne l'aime. Mais, si vous me tuez ici, je crains pour vos jours, messire. Il se pourrait que vous ne parveniez jamais à retrouver votre chemin jusqu'à la lumière du jour. » Ses yeux luisaient, d'un noir gluant, par intermittence, au gré des vacillations d'une torche. « Ces tunnels foisonnent de pièges, pour l'imprudent. »

Tyrion renifla. « Pour l'imprudent ? Je suis l'homme le plus prudent que la terre ait jamais porté, vous y avez pas mal

contribué. » Il se frotta le nez. « Adonc, magicien, dites-moi, où se trouve mon innocente vierge d'épouse ?

— Je n'ai pas trouvé trace de lady Sansa dans tout Port-Réal, hélas. Ni de ser Dontos Hollard qui aurait dû, logiquement, refaire déjà quelque part surface, ivre mort. On les a vus ensemble dans les marches serpentines, la nuit où elle a disparu. Depuis, rien. La confusion était si totale, cette nuit-là… Mes petits oiseaux restent cois. » Il lui tirailla gentiment la manche pour l'entraîner dans l'escalier. « Il faut partir, messire. Vers le bas. »

Cela du moins n'est pas un mensonge. Tyrion se propulsa en chaloupant dans le sillage de l'eunuque. A chaque marche, ses talons crissaient contre les aspérités de la pierre. Il faisait très froid, un froid humide à vous glacer les moelles, et qui le fit grelotter d'emblée. « Dans quelle partie des oubliettes nous trouvons-nous ? s'enquit-il.

— Maegor le Cruel avait exigé quatre étages de geôles pour son château, répondit Varys. L'étage supérieur comporte des cellules assez vastes pour y entasser les criminels du commun. Elles ont d'étroits soupiraux au ras de la voûte. L'étage en dessous comporte des cellules plus petites destinées aux prisonniers de haute naissance. Elles n'ont pas d'ouvertures sur l'extérieur, mais des torches fichées dans les murs des couloirs dispensent un peu de lumière à travers les barreaux. Au troisième étage, les cellules sont encore plus petites, et elles ont des portes en bois. Les gens les appellent les cellules noires. C'est là que vous étiez gardé, tout comme Eddard Stark avant vous. Mais il y a le dernier étage, encore plus bas. Qu'on descende un homme à ce quatrième, et plus jamais il ne reverra le soleil, plus jamais il n'entendra une voix humaine, plus jamais il ne respirera une seule fois sans subir des douleurs mortelles. Les cellules de cet étage-là, Maegor le Cruel les avait fait bâtir pour servir de chambres de torture. » Ils venaient d'atteindre la dernière marche. Une porte non éclairée s'ouvrait droit devant. « Le quatrième, nous y voici. Donnez-moi la main, messire. Il est toujours moins éprouvant de marcher dans le noir, ici. Il y a là des choses que vous n'auriez aucune envie de voir. »

Tyrion balança un moment. Varys l'avait déjà trahi. Qui savait quel jeu il jouait au juste ? Et se pouvait-il endroit plus idéal pour assassiner quelqu'un que celui-ci, tout au fond, dans le noir, et dont nul ne connaissait seulement l'existence ? On ne retrouverait jamais son corps, ici…

Mais, d'un autre côté, avait-il le choix ? Remonter, sortir du château par la grande porte ? Non, cela ne changerait rien.

Jaime n'aurait pas peur, lui, songea-t-il, avant de se rappeler ce que lui avait fait Jaime. Il prit la main de l'eunuque et se laissa mener à travers le noir, l'oreille tendue vers l'imperceptible crissement du cuir sur la pierre. Varys allait grand train, non sans chuchoter çà et là : « Attention, il y a trois marches », ou bien : « Le tunnel est en pente, ici, messire. » *Je suis arrivé dans ces lieux Main du roi, j'ai franchi les portes du Donjon Rouge à la tête de mes propres hommes liges,* se dit Tyrion, *et voilà que je pars comme un rat détalant dans le noir, main dans la main avec une araignée.*

Une lueur apparut au loin, trop faible pour être celle du jour, et qui s'intensifia au fur et à mesure qu'ils précipitaient leurs pas, et Tyrion finit par discerner un passage en cintre que fermait une nouvelle grille en fer. Varys produisit une clef. Ils pénétrèrent dans une petite pièce ronde. Cinq autres portes y donnaient, toutes à barreaux de fer. La voûte était également percée d'une ouverture, et des échelons scellés dans le mur, dessous, permettaient d'y accéder. Il y avait aussi un brasero ciselé en tête de dragon, dans la gueule béante duquel rougeoyaient encore assez de braises pour diffuser un halo maussade. Si chichement qu'il éclairât les lieux, celui-ci avait quelque chose de réconfortant, après les ténèbres du souterrain.

La rotonde était vide, à part cela, mais au sol se trouvait une mosaïque figurant un dragon tricéphale et réalisée en tessons rouges et noirs. Un moment, sa vue tracassa Tyrion. Et puis ça lui revint. *C'est l'endroit dont m'a parlé Shae, la première fois que Varys l'a menée dans mon lit.* « Nous nous trouvons sous la tour de la Main.

— Oui. » Les gonds gelés émirent un cri de protestation lorsque Varys ouvrit une grille demeurée longtemps fermée. Des

flocons de rouille plurent à verse sur la mosaïque. « C'est par ici que nous allons descendre jusqu'à la rivière. »

Tyrion s'avança lentement jusqu'à l'échelle et passa sa main sur le barreau du bas. « C'est par ici que je vais monter jusqu'à ma chambre à coucher.

— Chambre à coucher, présentement, de votre seigneur père. »

Il leva les yeux vers l'ouverture. « Je dois grimper jusqu'où ?

— Messire, vous êtes trop faible pour vous amuser à de telles folies, et le temps manque, au surplus. Nous devons y aller.

— J'ai à faire, en haut. Jusqu'où ?

— Deux cent trente barreaux, mais, quoi que vous ayez l'intention…

— Deux cent trente barreaux, et puis ?

— Le tunnel à gauche, mais écoutez-moi…

— Et puis quelle distance jusqu'à ma chambre ? » Il hissa son pied sur le premier barreau.

« Pas plus de vingt pas. Gardez une main sur le mur pendant que vous avancez. Vous toucherez des portes. La troisième est celle de la chambre. » Il soupira. « C'est de la folie, messire. Votre frère vous a rendu la vie. Voudriez-vous la jeter, et la mienne par la même occasion ?

— Varys, la seule chose au monde que je prise en ce moment moins que ma propre vie, c'est la vôtre. Attendez-moi ici. » Sans plus s'occuper de lui, il se mit à grimper tout en comptant en silence les échelons.

Echelon après échelon, il s'engloutit dans le noir. Il lui fut d'abord possible de discerner la silhouette sombre de chaque échelon et le rude grain gris de la pierre derrière, mais, plus il montait, plus s'épaississaient les ténèbres. *Treize quatorze quinze seize.* A trente, l'effort de la traction faisait trembler ses bras. Il marqua une brève pause pour reprendre haleine et en profita pour jeter un coup d'œil en bas. Un vague cercle luminescent se distinguait sous lui, à demi masqué par ses pieds. Il reprit son ascension. *Trente-neuf quarante quarante-et-un.* A cinquante, ses jambes étaient en feu. L'échelle n'en

finissait pas et l'engourdissait. *Soixante-huit soixante-neuf soixante-dix.* Vers quatre-vingts, son dos le suppliciait. Mais il continua de grimper. Il n'aurait su dire pourquoi. *Cent treize cent quatorze cent quinze.*

A deux cent trente, il se trouvait en pleine poix, mais il *sentit* sur son visage le souffle chaud qu'à sa gauche exhalait, tels les naseaux d'une énorme bête, l'entrée du tunnel. Il tâtonna d'un pied pataud et s'extirpa de l'échelle. Le boyau se révéla plus exigu encore que la cheminée. Tout homme de taille normale aurait été obligé de se mettre à quatre pattes pour l'emprunter, mais lui-même était suffisamment courtaud pour y progresser debout. *Enfin un endroit conçu pour les nains.* Ses bottes faisaient sur la pierre un petit bruit griffu. Il marchait lentement, attentif à compter ses pas et à palper les murs en quête d'ouvertures. Il ne tarda guère à percevoir des voix, d'abord indistinctes, étouffées, puis plus nettes. Il prêta une oreille plus vigilante. Deux des gardes de son père s'esbaudissaient sur la pute au Lutin. Pas de refus qu'on se la baiserait, la pauvre. Elle devait avoir salement envie d'une vraie bite au lieu de la bistouquette rabougrie du nain. « Même qu'y doit te l'avoir tire-bouchonnée, j' parie », fit Lum. Ce qui, de fil en aiguille, les conduisit à débattre de la façon qu'il aurait d'affronter la mort, demain. « Va chialer comme une gonzesse et gueuler grâce, tu verras », décréta Lum. Lester se l'imaginait plus volontiers, face à la hache, brave comme un lion, Lannister oblige, et il se déclarait prêt à miser là-dessus ses bottes neuves. « Tes bottes, t'as qu'à t'y chier d'dans, riposta Lum, tu sais bien qu'elles m'iraient pas mes panards. Vais te dire quoi, moi, je gagne, tu me fourbis ma putain de maille pendant quinze jours. »

Sur quelques pieds de long, Tyrion n'avait pas perdu un mot de leur marchandage mais, au-delà, leurs voix ne tardèrent guère à n'être plus qu'une vague rumeur confuse. *Pas étonnant, que Varys eût si peu envie de me voir grimper sa putain d'échelle,* songea-t-il avec un sourire dans le noir. *Holà, ses petits oiseaux… !*

Il atteignit la troisième porte et tâtonna pas mal de temps avant que ses doigts ne frôlent un petit crochet de fer, entre

deux moellons. Il lui suffit de tirer dessus pour que se produise un léger grondement qui, dans le silence, lui fit l'effet d'un fracas d'avalanche, et un carré vaguement orangé de lumière fleurit sur sa gauche, tout près.

L'âtre ! Il faillit éclater de rire. Un amas de cendres chaudes occupait le foyer, et une longue bûche à cœur orange vif achevait de s'y consumer. Il l'enjamba allègrement, se dépêcha pour éviter de roussir ses bottes dans les braises qui lui crissaient doucement sous le pied. Une fois dans la pièce qui avait été naguère sa chambre à coucher, il se pétrifia un bon moment pour flairer le silence. Son père avait-il entendu ? Porterait-il la main à l'épée ? Donnerait-il plutôt l'alarme en gueulant ?

« M'sire ? » appela une voix de femme.

Cela m'aurait fait mal, à l'époque où j'étais encore capable de souffrir. Le premier pas fut le plus pénible. Arrivé près du lit, Tyrion fit brusquement coulisser les courtines, et elle apparut, tournant vers lui un sourire ensommeillé. Qui mourut sur ses lèvres aussitôt qu'elle l'aperçut. Elle remonta les couvertures sous son menton, comme si cela devait suffire à la protéger.

« Tu t'attendais à voir quelqu'un de plus grand, ma doulce ? »

De grosses larmes emplirent ses yeux. « J'ai jamais voulu dire ce que j'ai dit, c'est la reine qui m'a forcée. *S'il te plaît.* Ton père me fait si peur… » Elle se mit sur son séant, laissa les couvertures glisser jusqu'à son giron. Elle était entièrement nue, mis à part la chaîne qui ornait son cou. Une chaîne dont les maillons étaient des mains d'or, chacune refermée sur le poignet de celle qui la précédait.

« Ma dame Shae, dit Tyrion tout bas. A chaque instant que j'ai passé dans ma cellule noire à attendre la mort, je n'ai cessé de me rappeler comme vous étiez belle. Vêtue de soie, de bure ou sans rien du tout…

— M'sire va revenir dans un instant. Faudrait que tu partes, ou bien… t'es venu pour m'emmener ?

— Y avez-vous jamais pris plaisir ? » Sa paume lui cueillit la joue, comme elle l'avait fait tant et tant de fois. Il se les rappelait toutes. Et toutes celles où ses mains lui avaient enserré

la taille, pressé ses petits seins fermes, caressé ses courts cheveux noirs, effleuré ses pommettes, ses lèvres, ses oreilles. Toutes celles où son doigt l'avait ouverte pour la faire gémir en explorant ses douceurs secrètes. « Avez-vous jamais goûté mon contact ?

— Plus que tout au monde, dit-elle, mon géant Lannister. »

Tu ne pouvais rien proférer de pire, ma doulce.

Sa main se glissa sous la chaîne de Père et se mit à tourner. Les maillons se resserrèrent et s'enfoncèrent dans la chair du cou. « C'est toujours si froid, des mains d'or, et si chaud, celles d'une femme », dit-il. Et d'imprimer un nouveau tour aux froides pendant que les chaudes lui battaient aux oreilles.

Ensuite, il rafla sur la table de chevet la dague de lord Tywin et l'inséra dans sa ceinture. Une masse à tête de lion, une hache d'armes et une arbalète étaient suspendues au mur. La hache serait peu maniable, à l'intérieur, et la masse se trouvait hors de portée, trop haut, mais un grand coffre bardé de fer était appliqué au mur juste en dessous de l'arbalète. Il l'escalada, décrocha l'arme et un plein carquois de carreaux puis, flanquant son pied dans l'étrier, poussa de toutes ses forces jusqu'à ce que le câble soit bien bandé. Enfin, il glissa un trait dans l'encoche.

Jaime lui avait à maintes reprises fait la leçon sur les arbalètes et leurs inconvénients. Que Lester et Lum viennent à surgir de l'endroit où ils bavardaient, jamais il n'aurait le temps de recharger, mais au moins entraînerait-il l'un d'eux à sa suite en enfer. Lum plutôt, s'il avait le choix. *Te faudra décrasser ta maille toi-même, Lum. Tu as perdu.*

Il cahota jusqu'à la porte, écouta un moment, puis l'entrebâilla lentement. Une lampe brûlait dans sa niche de pierre, et le vestibule désert y gagnait un aspect jaunâtre. Aucun mouvement, que celui de la flamme. Tyrion se glissa dehors, l'arbalète contre sa jambe.

Il dénicha son père où il s'y attendait, juché sur le siège dans la pénombre de l'échauguette aux goguenots, et robe de chambre retroussée jusqu'autour des hanches. Le bruit de pas lui fit lever les yeux.

Tyrion le gratifia d'une demi-révérence goguenarde. « Messire.

— Tyrion. » S'il avait la trouille, il n'en laissait strictement rien paraître. « Qui t'a délivré ?

— J'adorerais vous le dire, mais j'ai juré un secret inviolable.

— L'eunuque, décida lord Tywin. Il me le paiera de sa tête. C'est mon arbalète ? Pose-moi ça.

— Me punirez-vous, Père, si je refuse ?

— Cette évasion est une folie. Tu ne dois pas être exécuté, si c'est cela que tu redoutes. J'ai plus que jamais l'intention de t'expédier au Mur, mais il me fallait d'abord obtenir le consentement de lord Tyrell. Pose-moi cette arbalète, et nous retournerons dans mes appartements pour en discuter.

— Nous pouvons tout aussi bien discuter ici. Peut-être mon choix personnel ne se porte-t-il pas sur le Mur, Père. Il fait bigrement froid, là-bas, et je trouve que j'ai eu largement mon compte ici, avec vos froideurs à vous. Aussi, dites-moi quelque chose, et je m'en irai. Une simple petite réponse, vous me devez bien ça.

— Je ne te dois rien.

— Vous m'avez donné bien moins que rien, ma vie entière, mais *ça,* vous me le donnerez. Qu'avez-vous fait de Tysha ?

— Tysha ? »

Il ne se rappelle même pas son nom. « La fille que j'avais épousée.

— Ah oui. Ta première pute. »

Tyrion lui visa la poitrine. « La prochaine fois que vous prononcez ce terme, je vous tue.

— Tu n'auras pas le courage.

— On essaie ? C'est un terme on ne peut plus bref, et il semble vous venir aux lèvres si facilement… » Il fît un geste d'impatience avec l'arbalète. « Tysha. Qu'avez-vous fait d'elle, après m'avoir administré ma petite leçon ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Faites un effort. L'avez-vous fait tuer ? »

Son père fit la moue. « Il n'y avait pas lieu, elle avait appris pour sa part aussi quelle était sa place…, et, si ma mémoire est bonne, on lui avait royalement payé sa journée de travail. Je

présume que mon intendant l'aura renvoyée. Je n'ai jamais eu la curiosité de m'en enquérir.

— Renvoyée *où ?*

— Là où vont les putes. »

Le doigt de Tyrion se crispa. L'arbalète *vrombit* à l'instant même où lord Tywin commençait à se relever. Le carreau le frappa au-dessus de l'aine et le rassit avec un grognement. Le trait s'était enfoncé jusqu'à la garde, l'empennage seul dépassait. Du sang se mit à suinter tout autour, dégoulina dans les poils du pubis, ruissela sur les cuisses nues. « Tu m'as tiré dessus..., fit lord Tywin d'un air incrédule, l'œil vitreux de stupéfaction.

— Vous avez toujours été prompt à saisir les situations, messire, dit Tyrion. C'est sans doute ce mérite-là qui vous vaut l'honneur d'être Main du roi.

— Tu... tu n'es pas... pas mon fils...

— Voilà en quoi vous vous trompez, Père. Je crois bien, moi, que je suis votre miniature. Maintenant, accordez-moi une faveur, crevez rondement. J'ai un bateau à prendre. »

Pour une fois, son père exauça sa requête. L'indice en fut une subite puanteur, la mort venait de lui relâcher les boyaux. *Hé, mais il était au bon endroit pour ce faire,* songea Tyrion. Toutefois, l'atmosphère empestée de la garde-robe administrait la preuve irréfutable que la blague inlassablement ressassée sur le sire de Castral Roc n'était qu'une calomnie de plus.

Lord Tywin Lannister, tout compte fait, ne chiait point d'or.

SAMWELL

Le roi était en rogne, Sam le remarqua tout de suite.

Comme les frères noirs entraient un à un pour s'agenouiller devant lui, Stannis repoussa violemment son déjeuner de pain de munition, de bœuf salé, d'œufs à la coque et les regarda d'un œil froid. A ses côtés, la femme rouge observait cela comme si la scène la divertissait.

Je n'ai rien à faire ici, songea Sam avec angoisse quand les yeux rouges de Mélisandre tombèrent sur lui. *Il fallait à mestre Aemon le bras de quelqu'un pour monter l'escalier. Ne me guignez pas. Je suis uniquement l'ordonnance du mestre.* Ne se trouvaient là que les compétiteurs à la succession du Vieil Ours et Bowen Marsh, en qualité non point de candidat, puisqu'il s'était retiré de la course, mais de gouverneur et de lord Intendant. Sam n'arrivait pas à concevoir le prodigieux intérêt qu'elle semblait avoir pour *lui*.

Le roi laissa les frères noirs à genoux un temps extraordinairement long. « Debout », dit-il tout de même à la fin. Sam prêta son épaule à mestre Aemon pour l'aider à se relever.

Le tapage que fit lord Janos Slynt en se déblayant la gorge rompit le silence tendu. « Que Votre Majesté me permette de Lui dire à quel point on est charmés tous d'avoir été mandés par Elle. Quand j'ai vu vos bannières, du sommet du Mur, j'ai su que le royaume, il était sauvé. "Voilà qu'il vient un homme qu'oublie pas ses devoirs jamais, j'ai fait à ce brave ser Alliser. Un homme *fort*, et un vrai roi." Je peux oser vous féliciter de votre victoire

sur les sauvageons ? Les chanteurs, ça va leur donner un sacré tintouin, moi, je…

— Libre aux chanteurs de chansonner ! aboya Stannis. Epargnez-moi vos obséquiosités, Janos, elles ne vous serviront à rien. » Il se dressa de tout son haut pour les toiser tous, les sourcils froncés. « Dame Mélisandre m'apprend que vous n'avez toujours pas choisi de lord Commandant. Je suis mécontent. Combien de temps encore va durer cette bouffonnerie ?

— Sire, intervint Bowen Marsh sur le ton de la défensive, nul n'a jusqu'ici recueilli les deux tiers de suffrages requis. Nous n'en sommes qu'au onzième jour…

— Dix de trop. J'ai des prisonniers dont il me faut me débarrasser, un royaume à remettre en ordre, une guerre à mener. Des choix doivent être faits, des décisions prises, et qui impliquent le Mur et la Garde de Nuit. Il va de droit que votre lord Commandant aurait voix au chapitre.

— Y devrait avoir, oui, fit Janos Slynt. Mais y a à dire. Nous autres, frères, on est que des simples soldats. Soldats, oui-da ! Et Votre Majesté saura que les soldats, ça se sent plus à l'aise quand ç'a qu'à recevoir des ordres. Leur seraient tout bénef, vos royales directives, que je trouve, moi. Pour le bien du royaume. Pour les aider qu'ils choisissent judicieusement. »

La suggestion indigna certains de ses pairs. « Vous voulez que le roi nous torche aussi le cul, peut-être ? » dit Cotter avec colère. « Le choix d'un lord Commandant appartient aux frères jurés, et à eux seuls », souligna ser Denys Mallister. « S'ils choisissent judicieusement, ce n'est pas moi qu'ils choisiront », dit Edd-la-Douleur d'un ton geignard. Sans se départir de son calme habituel, mestre Aemon déclara : « Sire, la Garde de Nuit choisit son propre chef depuis que Brandon le Bâtisseur a édifié le Mur. Jusqu'à Jeor Mormont inclus, nous avons eu neuf cent quatre-vingt-dix-sept lords Commandants qui se sont succédé sans solution de continuité, chacun d'eux choisi par les hommes qu'il devait mener, conformément à une tradition vieille de milliers d'années. »

Le roi grinça des dents. « Loin de moi d'aspirer à tripatouiller dans vos droits et vos traditions. Quant à *mes royales directives,* Janos, si vous entendez par là que je devrais

ordonner à vos frères de vous choisir, ayez donc le courage de le dire. »

Le coup droit prit lord Janos à contre-pied. Il sourit d'un air hésitant et se mit à suer, mais son voisin Bowen Marsh rattrapa la balle au bond. « Qui serait plus apte à commander les manteaux noirs que l'ancien commandant des manteaux d'or. Sire ?

— N'importe lequel d'entre vous, je pense. Même le cuistot. » Le regard qu'il fit peser sur Slynt n'était pas précisément chaleureux. « Qu'il n'ait pas été le premier des manteaux d'or à se faire graisser la patte, ça, je veux bien vous l'accorder, mais il pourrait bien être le premier de leurs commandants à s'être engraissé par le trafic des places et des promotions. Si bien qu'il devait à la fin toucher son pourcentage sur les appointements d'une bonne moitié des officiers du Guet. Vous inscrirez-vous en faux, Janos ? »

Le cou de l'autre se violaça. « Menteries ! Que des menteries ! Un homme fort, ça s'attire des ennemis, Votre Majesté sait bien ça, qui vous chuchotent des menteries dans le dos. Y a jamais rien eu de prouvé, y a pas un homme qu'ait osé accuser Ja…

— Deux qui s'apprêtaient à le faire ont brusquement trouvé la mort au cours de leur ronde. » Stannis plissa les yeux. « Ne jouez pas au plus fin avec moi, messire. J'ai compulsé les pièces soumises par Jon Arryn au Conseil restreint. J'aurais été roi, vous perdiez plus que votre charge, je vous le garantis, mais Robert préféra vous passer vos peccadilles, en disant, je me rappelle : "Ils volent tous. Tant vaut un voleur qu'on connaît qu'un voleur qu'on ne connaît pas, son successeur pourrait être pire." Tous propos soufflés à mon frère, je gage, par lord Petyr. Il avait du flair pour l'or, le Littlefinger, et je suis persuadé qu'il emberlificotait les choses de manière à ce que votre corruption profite au Trésor autant qu'à vous-même. »

Les bajoues de lord Slynt en tremblotaient, mais il n'eut pas le loisir de formuler une nouvelle protestation que mestre Aemon repartait : « Sire, la loi répute effacés tous les crimes et les délits antérieurs d'un individu dès que ledit individu a prononcé ses vœux pour devenir frère juré de la Garde de Nuit.

— Je ne l'ignore pas. Si d'aventure lord Janos ici présent se trouve être ce que la Garde a de mieux à offrir, quitte à serrer les dents, je l'avalerai. Qui sera choisi, je m'en moque, du moment que vous *aurez choisi*. Nous avons une guerre à faire.

— Sire, répliqua ser Denys Mallister d'un ton poliment circonspect, si vous parlez des sauvageons…

— Non. Et vous le savez pertinemment, ser.

— Et vous devez savoir pertinemment que, tout reconnaissants que nous vous sommes de votre appui contre Mance Rayder, il nous est impossible de vous seconder dans la course au trône. La Garde de Nuit ne prend pas parti dans les guerres des Sept Couronnes. Depuis huit mille ans…

— Je connais votre histoire, ser Denys, l'interrompit brutalement le roi. Je vous en donne ma parole, je ne vous demanderai pas de lever l'épée contre lequel que ce soit des rebelles et des usurpateurs qui m'empoisonnent l'existence. Je compte uniquement que vous persistiez à défendre le Mur comme vous l'avez toujours fait.

— Nous défendrons le Mur jusqu'au dernier homme, dit Cotter Pyke.

— Probablement moi… », fit Edd-la-Douleur d'un ton résigné.

Stannis se croisa les bras. « J'attends de vous quelques autres choses. Des choses que vous risquez d'être moins prompts à me concéder. Je veux vos châteaux. Et je veux le Don. »

Ces mots abrupts explosèrent au milieu des frères noirs comme un pot de grégeois balancé dans un brasero. Marsh, Mallister et Pyke se mirent tous à parler à la fois. Le roi Stannis les laissa faire. Quitte à lâcher, le boucan calmé : « J'ai trois fois plus d'hommes que vous n'en avez. Je puis m'adjuger les terres, si telle est ma fantaisie, mais je préférerais procéder en toute légalité, avec votre consentement.

— Le Don a été concédé à la Garde de Nuit à perpétuité, Sire, tint à souligner Bowen Marsh.

— Ce qui signifie qu'il ne peut légalement vous être acheté, saisi ni retiré. Mais ce qui fut donné une première fois peut l'être une seconde.

— Que voulez-vous faire du Don ? demanda Cotter Pyke.

— Un meilleur usage que vous. Pour ce qui est des châteaux, Fort Levant, Châteaunoir et Tour Ombreuse demeureront en votre possession. Garnissez-les comme vous l'avez toujours fait, mais il me faut prendre les autres pour *mes* garnisons, s'il nous advient d'avoir à tenir le Mur.

— Vous n'avez pas les hommes, objecta Bowen Marsh.

— Certains des châteaux abandonnés ne sont guère plus que des ruines, ajouta Othell Yarwyck, en premier Ingénieur qu'il était.

— On peut relever des ruines.

— Relever ? sursauta Yarwyck. Mais qui fera le boulot ?

— C'est mon affaire. Je vous prierai de me dresser un état détaillé pour chaque château, précisant les besoins pour le restaurer. J'entends les avoir tous regarnis d'ici un an et voir des feux, la nuit, brûler devant leurs portes.

— Des feux ? La nuit ? » Bowen Marsh jeta un regard perplexe à Mélisandre. « Il va falloir, maintenant, qu'on allume des feux de nuit ?

— Oui. » La femme rouge se leva dans un tourbillon de soies écarlates et des cascatelles de cheveux rouges. « Les épées seules ne sauraient tenir en respect ces ténèbres-là. Seule la lumière du Maître en a le pouvoir. Ne vous y méprenez pas, braves sers et frères vaillants, la guerre imminente n'aura rien à voir avec les bisbilles de terres et d'honneurs. La nôtre a pour objet la vie elle-même et, en cas d'échec, l'univers périt avec nous. »

Les officiers ne savaient manifestement comment prendre ces assertions, vit Sam. Bowen Marsh et Othell Yarwyck échangèrent un coup d'œil dubitatif, Janos Slynt écumait, et, à en juger d'après la tête qu'il faisait, Hobb Trois-Doigts serait volontiers retourné à ses rondelles de carottes. Mais la stupéfaction fut générale lorsqu'on entendit mestre Aemon murmurer : « C'est de la guerre pour l'aurore, madame, que vous parlez. Mais où donc se trouve le prince qui fut promis ?

— Il se tient devant vous, déclara Mélisandre, mais vous n'avez pas les yeux pour le voir. Stannis Baratheon est Azor Ahai reparu, le guerrier de feu. En sa personne sont accomplies les

prophéties. La comète rouge a flamboyé au firmament afin de proclamer sa venue, et il porte Illumination, l'épée ardente des héros. »

Sam eut l'impression que ce discours plongeait le roi dans un indicible embarras. Stannis grinça des dents puis dit : « Vous m'avez appelé, messires, et je suis venu. Dorénavant, vous devrez vivre avec moi ou mourir avec moi. Mieux vaut vous faire à cette idée. » Il fit un geste brusque. « C'est tout. Mestre, restez un instant. Toi aussi, Tarly. Vous autres, vous pouvez vous retirer. »

Moi ? songea Sam avec accablement, pendant que ses frères saluaient et prenaient la porte. *Qu'est-ce qu'il me veut ?*

« C'est toi qui as tué la créature, dans la neige, dit le roi Stannis quand ils ne furent plus que tous les quatre.

— Sam l'Egorgeur. » Mélisandre sourit.

Il sentit sa face s'empourprer. « Non, madame. Sire. Je veux dire, je le suis, oui. Je suis Sam Tarly, oui.

— Ton père est un soldat capable, dit le roi. Il battit mon frère, à Cendregué, jadis. Mace Tyrell s'est plu à revendiquer l'honneur de cette victoire, mais lord Randyll avait déjà remporté la décision que le sire de Hautjardin en était encore à chercher le champ de bataille. Il tua lord Cafferen avec cette grande épée valyrienne qu'il possède et dépêcha sa tête à Aerys. » Le roi se frotta la mâchoire avec l'index. « Tu n'es pas le genre de fils que j'escompterais d'un tel homme.

— Je..., non, je ne suis pas le genre de fils qu'il souhaitait non plus, Sire.

— Si tu n'avais pas pris le noir, tu aurais fait un otage utile, rêva Stannis.

— Mais il a pris le noir, Sire, insista mestre Aemon.

— Je le sais bien, dit le roi. Je sais plus de choses que vous n'imaginez, Aemon Targaryen. »

Le vieillard inclina la tête. « Je suis simplement Aemon, Sire. Nous renonçons aux noms de nos maisons lorsque nous forgeons nos chaînes de mestres. »

Le roi acquiesça d'un signe sec, comme pour signifier qu'il était au courant et qu'il s'en fichait. « Tu as tué cette créature

avec un poignard d'obsidienne, à ce qu'on m'a rapporté, reprit-il à l'adresse de Sam.

— Ou-oui, Sire. Jon Snow me l'avait donné.

— Verredragon. » Le rire de la femme rouge était de la musique. « *Feu gelé,* dans la langue de l'antique Valyria. Pas étonnant qu'il soit en abomination à ces froids rejetons de l'Autre.

— A Peyredragon, où j'avais ma résidence, on voit des quantités de cette obsidienne dans les tunnels immémoriaux qui forent la montagne, reprit le roi. Sous forme de morceaux, de blocs ou de ressauts. La plupart noirs, si ma mémoire est bonne, mais certains verts, aussi, certains rouges ou même violets. J'ai expédié l'ordre à mon gouverneur, ser Rolland, d'en entreprendre l'extraction. Je ne tiendrai plus très longtemps Peyredragon, je crains, mais peut-être le Maître de la Lumière daignera-t-il nous accorder suffisamment de *feu gelé* pour nous armer contre ces créatures avant la chute du château. »

Sam s'éclaircit la gorge. « S-sire. Le poignard… le verredragon n'a fait que voler en éclats lorsque j'ai tenté de frapper l'une d'elles. »

Mélisandre sourit. « La nécromancie anime ces revenants, mais ils ne sont jamais que de la chair morte. L'acier et le feu suffiront, contre eux. Ceux que vous appelez les Autres sont quelque chose de plus.

— Des démons de neige et de glace et de froid, dit Stannis Baratheon. L'ennemi de toujours. Le seul ennemi qui compte. » Il dévisagea Sam une fois de plus. « On m'a rapporté que toi et cette fille sauvageonne vous étiez passés par-dessous le Mur, et que vous aviez franchi une porte magique.

— La p-porte Noire, bégaya Sam. Sous Fort-Nox.

— Fort-Nox est le plus vaste et le plus ancien des châteaux du Mur, dit le roi. C'est là que j'entends m'établir pendant cette guerre. Tu me montreras cette fameuse porte.

— Je…, fit Sam, ou-oui, si… » *Si elle s'y trouve encore. Si elle veut bien s'ouvrir pour un homme qui n'est pas des nôtres. Si…*

« Il n'y pas de si ! jappa Stannis. Je te dirai quand. »

Mestre Aemon sourit. « Majesté, dit-il, avant que nous ne nous retirions, condescendriez-vous à nous faire l'insigne honneur de nous montrer cette épée merveilleuse que nous avons tellement entendu vanter ?

— Vous désirez voir Illumination ? Un *aveugle ?*

— Sam sera mes yeux. »

Le roi fronça les sourcils. « Tout le monde l'a vue, pourquoi pas un aveugle ? » Le baudrier et le fourreau pendaient à une patère près du foyer. Il alla les décrocher et mit l'épée au clair. L'acier chuinta sur le bois et le cuir, et la loggia fut comme illuminée de rayons chatoyants, mouvants, or, jaunes et orangés, dont la vivacité de coloris n'était pas sans évoquer le feu.

« Décris-moi ce que tu vois, Samwell. » Mestre Aemon lui toucha le bras.

« Elle *rougeoie,* répondit Sam d'une voix étouffée. Comme si elle était en feu. Il n'y a pas de flammes, mais l'acier est jaune et rouge et orangé, il lance des éclairs et chatoie, comme le soleil sur l'eau, mais en plus joli. Je suis désolé que vous ne puissiez le voir vous-même, mestre.

— Je le vois, à présent, Sam. Une épée pleine de soleil. Si ravissante pour les yeux. » Le vieil homme s'inclina avec raideur. « Sire. Madame. C'était trop aimable à vous. »

Le roi Stannis rengaina l'épée lumineuse, et la pièce sembla devenir très sombre, en dépit du soleil qui se déversait à flots par la fenêtre. « Hé bien, voilà, vous l'avez vue. Vous pouvez retourner à vos obligations. Mais n'oubliez pas ce que j'ai dit. Vos frères choisiront un lord Commandant dès ce soir, ou bien j'agirai en sorte qu'ils s'en repentent. »

Mestre Aemon demeura abîmé dans ses pensées tout le temps qu'ils tournèrent dans l'étroit colimaçon. Mais, quand ils se mirent à traverser la cour, il dit tout à coup : « Je n'ai pas senti de chaleur. Toi si, Sam ?

— De la chaleur ? Dégagée par l'épée ? » Il réfléchit. « L'air, autour, tremblotait, comme il le fait au-dessus d'un brasero.

— Mais tu n'as pas *senti* de chaleur, si ? Et le fourreau qui contient cette épée, il est en bois et en cuir, non ? Je l'ai entendu

quand Sa Majesté a dégainé. Le cuir était-il roussi, Sam ? Est-ce que le bois t'a paru brûlé ou noirci ?

— Non, convint Sam. Pas que j'aie vu, toujours. »

Mestre Aemon hocha la tête. Une fois de retour dans ses appartements, il pria Sam d'allumer du feu et de l'aider à s'installer dans son fauteuil près de la cheminée. « C'est pénible, d'être si vieux, soupira-t-il en s'enfonçant dans les coussins. Et plus pénible encore d'être si aveugle. Le soleil me manque. Et les livres. Les livres me manquent par-dessus tout. » Il fit un geste de la main. « Va, je n'aurai plus besoin de toi jusqu'à l'élection.

— L'élection… Mestre, vous ne pourriez pas faire quelque chose ? Ce que le roi a dit de lord Janos…

— Je me rappelle, dit mestre Aemon, mais je suis un mestre, Sam, je suis lié par ma chaîne et par mes serments. Mon devoir est de conseiller le lord Commandant, quel qu'il puisse être. Il serait indécent que l'on me voie favoriser un candidat au détriment de tel ou tel autre.

— Je ne suis pas mestre, dit Sam. Est-ce que je pourrais, *moi,* faire quelque chose ? »

Le vieillard tourna vers lui ses prunelles blanches d'aveugle et sourit doucement. « Hé bien, je ne sais pas, Samwell. Tu crois que tu pourrais ? »

Je pourrais, songea Sam. *Je le dois.* Et il devait aussi le faire tout de suite. S'il hésitait, pas de doute, il perdrait courage. *Je suis un homme de la Garde de Nuit,* se martela-t-il tout en se hâtant à travers la cour. *Je le suis. Je peux faire ça.* Il y avait eu une époque où il tremblait et couinait pour peu que lord Mormont jetât les yeux sur lui, mais ce Sam-là, c'était le vieux Sam, le Sam d'avant le Poing des Premiers Hommes et d'avant le manoir de Craster, le Sam d'avant les créatures et d'avant Mains-froides et d'avant l'Autre sur son cheval mort. Il était plus courageux, à présent. *« Vère m'a rendu plus courageux »,* avait-il affirmé à Jon, et c'était vrai. Il fallait que ce soit vrai.

Cotter Pyke étant le plus effrayant des deux commandants, c'est auprès de lui que Sam se rendit en premier, tant que son courage était encore bien bouillant. Il le trouva dans la vétuste salle aux Ecus, jouant aux dés avec trois de ses types de Fort

Levant et un sergent à tête rouge arrivé avec Stannis de Peyredragon.

Mais quand Sam osa lui demander un entretien privé, Pyke beugla un ordre, et ses quatre compères raflèrent aussitôt les dés, les mises et les laissèrent tête à tête.

Qualifier de beau Cotter Pyke, nul ne s'en serait jamais avisé, malgré le corps mince et dur et nerveux dont ses braies de bure et sa brigandine cloutée soulignaient la vigueur. Il avait les yeux petits, rapprochés, le nez cassé, le v que formaient les cheveux sur son front plus aigu qu'une pointe de pique. La petite vérole avait fait pis que ravager ses traits, et la barbe censée en camoufler les cicatrices poussait par maigres touffes au petit bonheur.

« Sam l'Egorgeur ! fit-il en guise de salutations. T'es sûr que t'as frappé un Autre, et pas un bonhomme de neige frusqué comme un chevalier ? »

Ça démarre mal… « C'est le verredragon qui l'a tué, messire, expliqua-t-il, prêt à défaillir.

— Ouais, forcément. Bon, déballe, Egorgeur. C'est-y le mestre qui t'envoie ?

— Le mestre ? » Sam déglutit. « Je… je viens juste de le quitter, messire. » Ce n'était pas vraiment un mensonge, mais si Pyke aimait mieux l'entendre de travers, peut-être se montrerait-il plus enclin à écouter. Sam prit une grande goulée d'air et se jeta à corps perdu dans son plaidoyer.

Or, il n'avait pas prononcé vingt mots que Pyke le coupa. « Veux que j' me foute à genoux et que j' baise à Mallister l'ourlet de son joli manteau, c'est ça ? J'aurais pu me douter. Vous autres, de la noblaille, z-êtes à la colle comme des moutons. Ben, mestre Aemon, dis-y qu'il t'a fait perdre ta salive et moi mon temps. Si n'importe qui se retire, faut que ça soye Mallister. 'l est foutrement trop *vioque* pour l' turbin, t'as qu'aller y dire, tiens. On se le choisit, pas un an, je donne, qu'on est re-là pour se choisir encore quelqu'un d'autre.

— Il n'est pas de première jeunesse, reconnut Sam, mais sa longue expérience…

— A se prélasser le cul dans sa tour et à farfouiller dans les cartes, ça se peut. Mais c'est quoi, ses plans, tartiner des

bafouilles aux revenants ? C'est un chevalier, bel et bien, mais pas un *combattant,* et qui il s'est pu démonter dans des joutes à la noix y a cinquante ans de ça, moi je fais pas plus cas que roupie de singe. Le Mimain s'était gagné toutes ses batailles, même un aveugle, y verrait ça. C'est un lutteur qu'on a plus que jamais besoin, 'vec c' putain de roi su' l' colbac. Aujourd'hui, c'est plus que ruines et folle avoine, bel et bien, mais quoi qu'elle va nous exiger, *Sa Majesté,* demain ? Tu crois qu'il a les tripes, toi, *le Mallister,* pour envoyer paître Stannis Baratheon et cette garce rouge ? » Il rigola. « Moi, non.

— Vous ne le soutiendrez pas, alors ? dit Sam, en plein désarroi.

— T'es qui, Sam l'Egorgeur ou Sourd-Dick ? Non, je le soutiendrai pas. » Pyke lui darda son doigt sous le nez. « Pige bien ça, mon gars. C' turbin, j'ai aucune *envie,* et jamais j'ai eu. Je me bats mieux les pieds sur un pont que le cul sur un canasson, puis Châteaunoir, c'est trop loin, la mer. Mais faudra m'endauffer 'vec une épée rougie 'vant que j' rallie la Garde de Nuit à c' pomponné d'aigle de Tour Ombreuse. Et tu peux courir l'y dire, à ton vieux machin, s'y tient à savoir. » Il se leva. « Allez, ouste, hors de ma vue. »

Il fallut à Sam rassembler le peu de courage qui lui restait pour bredouiller : « Et s-s-si c'était pour quelqu'un d'autre ? Vous accepteriez de s-s-soutenir quelqu'un d'autre ?

— Qui ça ? Bowen Marsh ? Il sait que compter les cuillères. Othell est qu'un suiveur, il fait ce qu'on lui commande, et il le fait bien, mais ça va pas plus loin. Slynt..., bon, ses hommes l'ont à la bonne, faut reconnaître, et ça vaudrait presque le coup de le balancer au jabot royal pour voir si Stannis s'étouffe, mais non. Y a trop de Port-Réal dans ce zigomar. Un crapaud, que des ailes y poussent, et ça se croit un foutu dragon. » Il se mit à rire. « Ça laisse qui ? Hobb ? On pourrait toujours, je suppose, mais c'est qui qui te fera bouillir le mouton, l'Egorgeur, dis ? Tu m'as l'air le genre qu'aime son foutu mouton ! »

Qu'ajouter ? C'était la déconfiture... Sam ne put que bafouiller des remerciements et prendre congé. *Je m'en tirerai mieux avec ser Denys,* se promit-il tant bien que mal tout en traversant le château. Ser Denys était chevalier, du meilleur

monde et de beau parler, et il s'était montré mieux que gracieux lorsqu'il les avait trouvés, Vère et lui, sur la route. *Lui m'écoutera, il faut qu'il m'écoute.*

Né au pied de la tour Retentissante de Salvemer, le commandant de Tour Ombreuse faisait Mallister jusqu'au bout des ongles. De la zibeline lui bordait le col et rehaussait les manches de son doublet de velours noir. Un aigle d'argent crispait ses serres sur les coquettes fronces de son manteau. Sa barbe était d'un blanc de neige, il avait le crâne passablement déplumé, et le visage sillonné de rides profondes, c'est vrai. Mais il conservait une charmante souplesse de mouvements, des dents dans la bouche, et les années n'avaient pas plus terni ses prunelles bleu-gris qu'affecté ses manières exquises.

« Messire Tarly, dit-il quand son ordonnance lui amena Sam à la Lance où il avait établi son cantonnement. Je suis ravi de vous voir si bien remis de vos épreuves. Me permettrai-je de vous offrir une coupe de vin ? Madame votre mère est une Florent, si je ne m'abuse. Il faudra que je vous conte un de ces jours le fameux tournoi qui me vit successivement démonter vos deux grands-pères. Mais pas aujourd'hui, nous avons des soucis plus urgents, je sais. Vous venez de la part de mestre Aemon, bien sûr. A-t-il des conseils à m'offrir ? »

Sam prit une petite gorgée de vin puis, pesant prudemment chacun de ses termes : « Un mestre lié par sa chaîne et par ses serments..., il serait indécent à lui de paraître influer sur le choix d'un lord Commandant... »

Le vieux chevalier sourit. « Ce qui explique qu'il ne soit pas venu me voir en personne. Oui, je comprends parfaitement, Samwell. Aemon et moi, nous sommes des gens d'âge et, en telles matières, pleins de pondération. Dis-moi ce qui t'amène. »

Le vin ne manquait pas de moelleux, et, contrairement à Cotter Pyke, ser Denys écouta tout du long le plaidoyer de Sam avec une politesse empreinte de gravité. Mais, ensuite, il secoua la tête. « Je conviens, hélas, que ce jour serait à marquer d'une pierre noire dans notre histoire s'il advenait que notre lord Commandant dût être nommé par un roi. Par ce roi-ci tout spécialement. Il risque fort de ne guère garder sa couronne.

Mais, franchement, Samwell, ce serait à Pyke de se retirer. Je recueille plus de voix que lui, et je suis mieux fait pour le poste.

— En effet, lui accorda Sam, mais il n'y serait pas déplacé non plus. On dit qu'il s'est maintes fois illustré au combat. » Il n'avait nulle envie d'offusquer ser Denys en lui prônant les mérites de son rival, mais comment le convaincre, autrement, de se retirer ?

« Nombre de mes frères se sont illustrés au combat. Ce n'est, hélas, pas suffisant. Il est des affaires qu'on ne peut régler à la hache d'armes. Mestre Aemon le concevra bien, mais Cotter Pyke ne le conçoit pas. Le lord Commandant de la Garde de Nuit est un *lord*, d'abord et avant tout. Il doit être capable de traiter avec d'autres lords… et avec des rois, tout autant. Il doit être un homme digne de respect. » Ser Denys se pencha vers Sam. « Nous sommes fils de grands seigneurs, nous deux. Nous connaissons l'importance de la naissance, du sang, et de cet apprentissage précoce que rien ne saurait remplacer. Je fus écuyer à douze ans, chevalier à dix-huit, champion à vingt-deux. Cela fait trente-trois ans que je commande à Tour Ombreuse. Le sang, la naissance et l'apprentissage m'ont façonné au commerce des rois. Tandis que Pyke… Enfin, tu l'as entendu, ce matin, demander si Sa Majesté lui essuierait le derrière ? Il n'est certes pas dans mes habitudes, Samwell, de dire du mal de mes frères, mais, soyons francs…, les Fer-nés sont une race de pirates et de voleurs, et Cotter Pyke assassinait et violait déjà qu'il était encore presque un gamin. Mestre Harmune en est à lui lire et à lui écrire ses lettres, et cela dure depuis des années. Non, tout fâché que je suis de désappointer mestre Aemon, non, mon honneur m'interdit de m'effacer au profit de Pyke de Fort Levant. »

Cette fois, Sam se tenait prêt. « Le pourriez-vous pour quelqu'un d'autre ? S'il s'agissait de quelqu'un de plus adéquat ? »

Ser Denys prit le temps de la réflexion. « Jamais je n'ai désiré cet honneur pour lui-même. A la dernière élection, je me suis effacé de grand cœur lorsqu'on a proposé le nom de lord Mormont, et j'avais fait exactement la même chose en faveur de lord Qorgile pour la précédente. Pourvu que la Garde de Nuit

reste en de bonnes mains, je suis content. Mais Bowen Marsh n'est pas à la hauteur, pas plus qu'Othell Yarwyck. Quant au soi-disant sire d'Harrenhal, c'est de la portée de boucher parvenue par la grâce des Lannister. Etonnons-nous qu'il soit vénal et corrompu.

— Il y a un autre homme, lâcha Sam. Lord Mormont avait confiance en lui. Tout comme Donal Noye et Qhorin Mimain. Il a beau n'être pas d'aussi haute naissance que vous, il est issu d'un sang ancien. Né dans un château, élevé dans un château, formé au maniement de la lance et de l'épée par un chevalier, il a eu pour précepteur un mestre de la Citadelle. Son père était lord, et son frère roi. »

Ser Denys caressa sa longue barbe blanche. « Après tout..., fit-il au bout d'un long moment. Il est encore très jeune, mais... pourquoi non ? Il pourrait aller, je te l'accorde, encore que je ferais mieux l'affaire. Assurément. De nous deux, je serais le choix le plus judicieux. »

Jon a dit que mentir n'était pas forcément déshonorant, pourvu qu'on mente en vue du bien... « Si nous ne choisissons pas de lord Commandant ce soir, le roi Stannis a l'intention de nommer Cotter Pyke. Il s'en est ouvert à mestre Aemon, ce matin, après votre départ à tous.

— Je vois. » Ser Denys se leva. « Il faut que j'y réfléchisse. Merci, Samwell. Et transmets aussi mes remerciements à mestre Aemon, je te prie. »

Sam tremblait comme une feuille en quittant la Lance. *Qu'ai-je fait là ?* songea-t-il. *Qu'ai-je dit là ?* S'il se trouvait pris en flagrant délit de mensonge, on allait le... *me quoi ? M'expédier au Mur ? M'arracher les entrailles ? Me transformer en créature ?* Tout cela soudain lui sembla absurde. Comment Cotter Pyke et ser Denys Mallister pouvaient-ils lui inspirer une telle trouille, alors qu'il avait vu un corbeau dévorer la face de P'tit Paul ?

Pyke ne cacha pas son déplaisir de le revoir. « Encore toi ? Dépêche, tu commences à me dresser le poil...

— Je n'ai besoin que d'une seconde, promit Sam. Vous ne vous retirerez pas en faveur de ser Denys, avez-vous dit, mais vous pourriez le faire pour quelqu'un d'autre.

— Et qui c'est, c' coup-ci, l'Egorgeur ? Toi ?

— Non. Un lutteur. A qui Donal Noye a confié le Mur à l'arrivée des sauvageons. Qui était l'écuyer du Vieil Ours. Le seul ennui, c'est qu'il est bâtard. »

Cotter Pyke se mit à rire. « Putain d'enfer ! Ça qui t'y foutrait une pique au cul, au Mallister, pas vrai ? Vaudrait le coup rien que pour ça. Y f'rait pas trop d'dégâts, ton gars ? » Il renifla. « Quoiqu' j' vaudrais mieux. Chuis c' qu'on a b'soin, n'importe quel con, y voit ça.

— N'importe lequel, approuva Sam, même moi. Mais..., bon, je ne devrais pas vous le dire, mais... le roi Stannis compte nous imposer ser Denys, si nous ne choisissons pas quelqu'un dès ce soir. Je le lui ai entendu dire à mestre Aemon, après qu'il vous eut congédiés, vous tous. »

JON

Le jeune Emmett-en-fer était un grand escogriffe de patrouilleur dont l'endurance, la vigueur et l'art de manier l'épée faisaient l'orgueil de Fort Levant. Jon ressortait invariablement perclus, moulu de leurs rencontres, et il s'éveillait couvert de bleus, le lendemain, tout juste comme il le souhaitait. A n'affronter que des Satin, Tocard, voire même Grenn, comment se flatter de progresser jamais ?

D'habitude, il donnait le meilleur de lui-même, se plaisait-il à croire, mais pas aujourd'hui. Il avait à peine dormi, la nuit précédente, et, finissant par renoncer même à chercher le sommeil, au bout d'une heure à se tourner, retourner sans trêve, s'était rhabillé pour monter arpenter le Mur jusqu'au lever du soleil, tarabusté par la proposition de Stannis Baratheon. Et, maintenant que le rattrapait la fatigue de l'insomnie, voilà qu'Emmett vous le baladait à travers la cour, vous le martelait impitoyablement, vous le forçait à reculer, reculer, pied à pied, par toute une série de longues taillades en boucle, et de temps à autre vous lui assenait son bouclier pour faire bonne mesure… Et voilà que la violence des impacts avait fini par lui engourdir le bras, et que de seconde en seconde l'épée mouchetée se faisait de plus en plus pesante.

Il était presque au point d'abaisser sa lame et de réclamer une pause quand Emmett fit une feinte vers le bas et profita de ce qu'elle avait ouvert la garde de son bouclier pour lui porter à la tempe un formidable coup droit. Jon chancela, cervelle et heaume également peuplés de volées de cloches. Le temps d'un

demi-battement de cœur, la fente de la visière ouvrit sur un monde flou…

… et puis les années s'abolirent, et il fut de retour à Winterfell, une fois de plus, vêtu non pas de maille et de plate mais d'une cotte de cuir matelassé. Il tenait une épée de bois, et c'était Robb qui lui faisait face, pas Emmett-en-fer.

Chaque matin les voyait s'exercer, eux deux, depuis qu'ils étaient assez grands pour marcher ; courir, eux deux, Stark et Snow, les postes de Winterfell en multipliant les taillades et les moulinets, gueulant et riant aux éclats, sauf à pleurnicher quelquefois, mais si nul ne risquait de voir. Ils n'étaient pas des mioches, quand ils s'affrontaient, mais des chevaliers, des héros puissants. « Je suis le prince Aemon Chevalier-dragon », lançait-il, et Robb ripostait bien fort : « Moi, Florian le Fol ». Ou bien Robb annonçait : « Je suis le Jeune Dragon », et lui-même de rétorquer : « Je suis ser Ryam Redwyne ».

Ce matin, c'est lui qui a ouvert les hostilités, clamant : « Je suis le sire de Winterfell », comme il l'a fait cent fois déjà. Seulement, cette fois, cette fois-ci, voilà Robb qui répond : « Tu ne peux pas être le sire de Winterfell, tu n'es qu'un bâtard. Madame ma mère dit que tu ne peux jamais être le sire de Winterfell, jamais. »

Je croyais l'avoir oublié. A cause du coup qu'il venait de prendre, le sang lui gâtait la bouche.

En fin de compte, il fallut qu'Halder et Tocard l'empoignent chacun par un bras pour qu'il arrête de s'acharner sur Emmett-en-fer. Le patrouilleur se trouvait sur le cul, hébété, son bouclier à demi démoli, sa visière toute de traviole, et son épée à six pas de lui. « Ça suffit, Jon ! gueulait Halder, il est à terre ! tu l'as désarmé ! *Assez ! »*

Non. Pas assez. Jamais assez. Jon laissa tomber son épée. « Je suis désolé, marmonna-t-il. Je t'ai blessé, Emmett ? »

Emmett-en-fer retira son heaume cabossé. « Dans *je me rends,* y avait des trucs qui t'échappaient, lord Snow ? » Dit d'un ton affable, au demeurant. Emmett était un type affable, et il adorait le chant des épées. « Le Guerrier me garde, grogna-t-il, maintenant, je sais ce qu'il a dû jouir, le Qhorin Mimain… »

Là, c'en fut trop. Jon s'arracha brutalement des mains de ses copains pour regagner l'armurerie, seul. Les oreilles lui tintaient encore du coup qu'Emmett lui avait flanqué. Il s'assit sur le banc et s'enfouit la tête dans les mains. *Pourquoi suis-je si fort en colère ?* se demanda-t-il, mais c'était une question stupide. *Sire de Winterfell. Je pourrais être le sire de Winterfell. L'héritier de mon père.*

Ce ne fut pourtant pas la figure de lord Eddard qu'il vit flotter devant lui, mais celle de lady Catelyn. Avec ses yeux bleu sombre et sa bouche froide et dure, elle avait une vague ressemblance avec Stannis. *Comme le fer,* songea-t-il, *solide mais cassant*. Elle le foudroyait du même regard dont elle le foudroyait, jadis, à Winterfell, pour peu qu'il eût surpassé Robb à l'épée, en calcul, en à peu près n'importe quoi. *Qui es-tu ?* semblait toujours dire ce regard. *Tu n'es pas chez toi. Pourquoi es-tu là ?*

Ses copains se trouvaient encore là-bas, dehors, sur le terrain d'exercice, mais il ne se sentit pas en état de se montrer à eux. Il sortit de l'armurerie par l'arrière en dévalant la volée de marches à pic qui menaient aux galeries de ver, les boyaux souterrains qui reliaient entre eux les forts et les tours du château. Il n'y avait pas loin de là jusqu'aux bains, où il se plongea dans l'eau froide pour se décrasser de toutes ses suées puis se laissa mariner dans l'eau bouillante d'un cuveau de pierre. En soulageant un brin ses muscles douloureux, la chaleur lui remémora Winterfell et les bassins bourbeux qui fumaient et cloquaient bulle à bulle dans le bois sacré. *Winterfell…,* songea-t-il. *Theon n'en a laissé que des ruines calcinées, mais il me serait toujours possible de le restaurer.* Sûrement que Père aurait voulu cela. Père et Robb aussi. Ils n'auraient jamais supporté de laisser le château en ruine.

« Tu ne peux pas être le sire de Winterfell, tu n'es qu'un bâtard », lui répéta la voix de Robb. Et les rois de granit grondaient de leurs langues en granit : « *Tu n'es pas à ta place, ici. Tu n'as rien à faire ici.* » En fermant les yeux, Jon revit l'arbre-cœur, avec ses branches blêmes, ses feuilles sanglantes et sa face solennelle. Cet arbre-cœur qui était le cœur même de Winterfell, ainsi que lord Eddard se plaisait à le répéter…, mais,

ce cœur, il faudrait l'arracher, pour sauver le château, arracher ses racines immémoriales, et en repaître l'insatiable dieu de la femme rouge. *Je n'ai pas le droit,* songea-t-il. *C'est aux anciens dieux qu'appartient Winterfell.*

Un bruit de voix, répercuté par l'écho des voûtes, le ramena à Châteaunoir. « Je ne sais pas, disait quelqu'un, d'un ton lourd de perplexité. Peut-être que si je le connaissais mieux... Lord Stannis n'avait pas grand bien à en dire, ça, c'est clair.

— Et quand donc Stannis Baratheon a-t-il trouvé beaucoup de bien à dire de quelqu'un ? » Ser Alliser, et son inimitable timbre de silex. « Si nous laissons Stannis choisir notre lord Commandant, nous devenons ses bannerets sur toute la ligne, excepté de nom. Tywin Lannister n'est pas homme à oublier cela, et tu sais que c'est lord Tywin qui finira par l'emporter. Il a déjà déconfit Stannis une fois, sur la Néra.

— Lord Tywin est pour Slynt, dit Bowen Marsh d'un ton fébrile et pas rassuré. Je peux te montrer sa lettre, Othell. "Notre loyal ami et serviteur", même, qu'il l'appelle. »

Jon se mit brusquement sur son séant, et le clapotis pétrifia les trois hommes. « Messires, dit-il avec une politesse glacée.

— Qu'est-ce que tu fous là, bâtard ? demanda Thorne.

— Je me baigne. Mais je serais fâché de gâcher votre conspiration. » Il sortit de l'eau, se sécha, se rhabilla et les planta à leur complot.

Dehors, il s'aperçut qu'il ne savait pas même où il allait. Il dépassa la tour du lord Commandant, désormais une coquille vide, qui l'avait vu sauver le Vieil Ours menacé par un mort ; dépassa l'endroit qui avait vu mourir Ygrid avec ce sourire affligé ; dépassa la tour du Roi qui les avait vus, Satin, Sourd-Dick Follard et lui-même, attendre le Magnar et ses Thenns ; dépassa les monceaux de décombres carbonisés du grand escalier de bois. La porte intérieure se trouvant ouverte, il s'engouffra dans le tunnel qui le mènerait au-delà du Mur. Quelque pénible que lui fût la froidure ambiante, quelque oppressant le sentiment de la prodigieuse masse de glace qui le surplombait, il poursuivit sa route jusqu'à l'endroit qui avait vu

l'empoignade et la mort de Donal Noye et de Mag le Puissant, le dépassa puis, franchissant la nouvelle porte extérieure, retrouva la pâleur frisquette du soleil.

Il ne s'autorisa de pause que parvenu là. Afin de reprendre haleine et de réfléchir. Othell Yarwyck n'était résolument ce qui s'appelle un homme à convictions qu'en matière de bois, de pierre et de mortier. Le Vieil Ours l'avait toujours su. *A eux deux, Thorne et Marsh vont le déterminer à soutenir lord Janos, et lord Janos sera élu lord Commandant. Ce qui ne me laissera d'autre solution que d'opter pour Winterfell.*

Les remous du vent qui se heurtait au Mur tourmentaient son manteau. La glace soufflait le froid comme les flammes la chaleur. Jon releva son capuchon et se remit en marche. L'après-midi touchait à son terme, et le soleil ne tarderait guère à sombrer. A une centaine de pas devant se trouvait, cerné de fossés, de pieux aigus et de palissades, le camp où le roi Stannis tenait reclus ses prisonniers sauvageons. A gauche béaient les trois immenses fosses dans lesquelles les vainqueurs avaient réduit pêle-mêle en cendres leurs adversaires tombés sous le Mur, gens du peuple libre et géants velus comme ces virgules de Pieds Cornés. Le champ de carnage conservait son aspect désolé, végétation roussie, poix conglomérée, mais partout subsistaient des traces de la horde à Mance, ici des lambeaux de peau, dernier vestige d'une tente, une massue là de géant, la roue d'un chariot plus loin, les débris d'une pique ailleurs, le tas d'excréments d'un mammouth. A l'orée de la forêt hantée naguère occupée par les campements sauvageons se dressait la souche d'un chêne, et Jon s'y assit.

Ygrid me voulait sauvageon. Stannis me veut sire de Winterfell. Mais moi, moi, qu'est-ce que je veux ? La chute inexorable du soleil allait sous peu l'engloutir peu à peu derrière le Mur, là où celui-ci s'incurvait de colline en colline. Jon s'abîma dans la contemplation de la fantastique silhouette de glace où se reflétaient les rouges et les roses du crépuscule. *Qu'aimerais-je mieux, me laisser pendre comme tourne-casaque par lord Janos, ou, au prix d'un parjure, épouser Val et devenir le sire de Winterfell ?* Posée en ces termes, la question semblait aisément résolue..., mais elle eût pu l'être

bien davantage si la mort n'avait emporté Ygrid. Val, elle, ne lui était rien. Non, certes, qu'elle fût d'un aspect rebutant, loin de là, et elle avait eu pour sœur la reine de Mance Rayder, mais…

Je me verrais contraint de la ravir pour mériter son affection, mais elle pourrait me donner des enfants. Je pourrais tenir dans mes bras un fils de mon propre sang. Avoir un fils à lui, Jon n'avait jamais eu l'audace d'en rêver, depuis qu'il avait décidé de consacrer son existence au Mur. *Je pourrais l'appeler Robb. Val ne manquerait pas de vouloir garder à ses côtés le fils de sa sœur, mais il nous serait possible de l'adopter comme pupille, à Winterfell, et celui de Vère également. Ce qui dispenserait Sam d'avoir à mentir. Nous trouverions à caser Vère aussi, et Sam pourrait venir la voir une fois l'an, plus ou moins. Le fils de Mance et celui de Craster grandiraient côte à côte en frères, comme Robb, autrefois, et moi.*

C'est cela qu'il voulait, se rendit-il compte alors. Qu'il voulait plus fort qu'il n'avait jamais rien voulu. *Je l'ai toujours voulu,* songea-t-il, bourrelé de remords. *Puissent les dieux me pardonner*. Il y avait en lui une faim terrible, aussi acérée qu'une lame en verredragon. Une faim… qui le tenaillait au corps. C'était de nourriture qu'il avait besoin, d'une proie, daim rouge embaumant la peur ou grand orignac agressif et fier. Il fallait qu'il tue, il fallait qu'il s'emplisse le ventre de viande fraîche et de sang noir, bouillant. Y penser lui fit venir l'eau à la bouche.

Il mit un bon moment à comprendre ce qui se passait. Bondit alors sur ses pieds. « *Fantôme ?* » Il se tourna vers les bois, et voilà qu'il survint, surgissant à pas silencieux des verts assombris, son haleine chaude barbouillant de blanc ses mâchoires ouvertes. *« Fantôme !* » hurla-t-il, et le loup-garou prit sa course. Il était plus maigre qu'auparavant, mais plus grand aussi, et le seul bruit qu'il faisait était le soyeux crissement des feuilles mortes sous ses pattes. En abordant Jon, il prit son envol pour le culbuter, et ils luttèrent corps à corps parmi l'herbe brune et les longues ombres, alors que se mettaient à scintiller les premières étoiles du firmament. « Dieux, loup, mais où diable t'étais-tu *fourré ?* dit Jon quand

Fantôme eut cessé de lui tourmenter l'avant-bras. Je te croyais mort à moi, comme Robb et comme Ygrid et comme tous les autres. J'avais perdu tout contact avec toi, depuis l'escalade du Mur, tout sentiment de toi, jusque dans mes rêves… » Le loup-garou laissa la question sans réponse et se contenta de lui lécher la figure à grands coups de langue moites et râpeux, tandis qu'un dernier rayon se prenait dans ses prunelles rouges et les faisait flamboyer comme deux grands soleils.

Rouges, réalisa Jon en sursaut, *mais pas du tout comme celles de Mélisandre.* C'étaient celles d'un barral. *Prunelles rouges et babines rouges et blanche fourrure. Sang et os, comme un arbre-cœur. Il est corps et âme aux anciens dieux, lui.* Et blanc, de tous les loups-garous l'unique. Des six chiots qu'ils avaient, Robb et lui, découverts parmi les dernières neiges d'été, le seul ; cinq de robe grise, ou noire, ou brune, pour chacun des cinq Stark, et un blanc, d'un blanc de neige, d'un blanc de Snow.

Jon la tenait, maintenant, sa réponse.

Au bas du Mur, les gens de la reine étaient en train d'allumer leur brasier de nuit. Il vit Mélisandre émerger du tunnel, accompagnée du roi. Elle venait diriger les prières censées, d'après elle, tenir les ténèbres à distance. « Viens, Fantôme, dit Jon. Suis-moi. Tu meurs de faim, je le sais. Je l'ai senti. » Un même élan les fit courir vers la porte en décrivant un grand cercle qui leur permit de se maintenir bien au large du feu qui plantait ses griffes de flammes dans le ventre noir de la nuit.

Les cours de Châteaunoir grouillaient à l'évidence de gens du roi. Ils s'immobilisèrent sur le passage de Jon, bouche bée. Aucun d'entre eux n'avait jamais vu de loup-garou, comprit-il, et Fantôme était deux fois plus gros que les loups communs de leurs bois du sud. Comme il se dirigeait vers l'armurerie, le hasard lui fit lever les yeux, et il vit Val à la fenêtre de sa tour. *Désolé,* songea-t-il, *ce n'est pas moi qui grimperai vous ravir là-haut.*

Dans la cour d'exercice, il tomba sur une douzaine de gens du roi munis de torches et de longues piques. La vue de Fantôme fit carrément tiquer leur sergent, et deux de ses hommes abaissaient déjà leurs armes quand le chevalier qui

menait le train commanda : « Ecartez-vous pour les laisser passer. » Ajoutant à l'adresse de Jon : « Tu es en retard pour le souper.

— Dans ce cas, ser, hors de ma route », riposta Jon, et il obtint tout de suite satisfaction.

Le tapage l'assourdit bien avant qu'il n'eût atteint le bas de l'escalier, voix perçantes, jurons, bruit d'un poing martelant du bois. Il se glissa dans le sous-sol sans que personne le remarque. Ses frères bondaient les bancs, mais plus nombreux debout et vociférant qu'assis, et nul ne mangeait. Il n'y avait rien à manger. *Qu'est-ce qui se passe ?* Lord Janos beuglait aux tourne-casaque, à la trahison, Emmett-en-fer s'était juché sur une table, l'épée au clair, Hobb Trois-Doigts agonisait un patrouilleur de Tour Ombreuse..., et un type de Fort Levant qui ne cessait d'ébranler sa table à coups de poing redoublés pour réclamer le silence ne faisait qu'ajouter au boucan décuplé par l'écho des voûtes.

Pyp fut le premier à repérer Jon. Il eut un large sourire en le voyant escorté de Fantôme et, se fourrant deux doigts dans la bouche, se mit à siffler comme seul était capable de siffler un enfant de la balle, avec une stridence qui fendit le vacarme comme une lame effilée. Jon se dirigea vers sa place, et, au fur et à mesure qu'ils s'en apercevaient, les frères la bouclaient. Un chuchotement parcourut la salle, et bientôt ne s'y perçurent plus que le claquement des talons de Jon sur les dalles de pierre et le brasillement feutré des bûches dans la cheminée.

Ser Alliser Thorne fit voler ce silence en éclats. « Voilà quand même le tourne-casaque qui nous fait la grâce de sa présence, à la fin. »

Lord Janos était cramoisi, tremblant. « Le *fauve,* hoqueta-t-il. Visez-moi ça ! Le fauve qui nous a mis en pièces Mimain... Un zoman marche parmi nous, frères. *UN ZOMAN !* Ce... cette *créature* est pas digne de nous mener ! Ce *bétail* est pas digne de vivre ! »

Fantôme dénuda ses crocs, mais Jon lui posa la main sur la tête. « Messire, dit-il, auriez-vous la bonté de me dire ce qui se passe ? »

La réponse lui vint de mestre Aemon, tout au bout de la pièce. « On a proposé ton nom pour le poste de lord Commandant, Jon. »

C'était tellement absurde que lui échappa un sourire forcé. « Qui, on ? » dit-il en cherchant ses copains du regard. Ce devait être encore une blague de Pyp… Mais Pyp haussa les épaules en signe d'ignorance, et Grenn secoua la tête. Et c'est Edd Tallett-la-Douleur qui se leva. « Moi. Ouais, c'est une sacrée vache de vacherie à faire à un ami, mais plutôt toi que moi. »

Lord Janos se remit à postillonner. « Ça, c'est un scandale ! Faudrait qu'on le pende, ce *gars* ! Oui-da ! Pendez-le, je dis, pendez-le comme tourne-casaque et zoman, lui et son pote Mance Rayder. *Lord Commandant, ça ?* Jamais que je permettrai, jamais que je tolérerai ! »

Cotter Pyke se dressa. « *Tu* le toléreras pas ? Peut-être que t'avais dressé tes manteaux d'or à te lécher ton putain de cul, mais c'est le manteau noir, maintenant, que tu portes !

— N'importe quel frère a le droit de soumettre n'importe quel nom à notre considération, du moment que son candidat a prononcé ses vœux, déclara ser Denys Mallister. Tallett est dans son droit, messire. »

Une douzaine d'hommes se mirent à parler à la fois, chacun s'efforçant de couvrir les autres, et, en peu d'instants, la moitié de la salle gueula de nouveau. Cette fois, ce fut ser Alliser Thorne qui bondit sur la table et leva les deux mains pour imposer silence. « *Frères !* cria-t-il, tout ça ne nous rapporte rien. Votons, je dis. *Cette espèce* de roi qui s'est adjugé la tour du Roi a posté des hommes à toutes les issues pour s'assurer que nous ne puissions ni souper ni sortir avant d'avoir choisi quelqu'un. Ainsi soit-il ! Nous allons le faire, et le refaire toute la nuit s'il le faut, jusqu'à ce que nous ayons notre lord à nous…, mais, avant que vous ne preniez vos jetons, je crois que notre premier Ingénieur a un mot à nous dire. »

Othell Yarwyck déploya lentement sa grande stature, les sourcils froncés, frotta sa joue creuse. « Hé bien, y a que je retire ma candidature. Si vous aviez voulu de moi, vous avez eu dix tours pour me prendre, et vous m'avez pas pris. Pas assez d'entre vous, toujours. J'étais au moment de vous dire que ceux

qui voulaient prendre un jeton pour moi se décident pour lord Janos… »

Ser Alliser opina du chef. « Lord Slynt est le meilleur choix possi…

— J'avais pas *fini*, Alliser, le coupa Yarwyck d'un ton plaintif. Lord Slynt a commandé le Guet de Port-Réal, on sait tous, et il était le sire d'Harrenhal…

— Il a jamais *vu* Harrenhal ! tonitrua Cotter Pyke.

— Hé bien, oui, fit Yarwyck. N'importe comment, maintenant que je suis là, debout, ben, j'arrive pas à me rappeler pourquoi je trouvais que Slynt serait un si bon choix. Ça serait comme une ruade à la gueule du roi Stannis, et je vois pas bien ce qu'on y gagnerait. Se pourrait bien qu'il vaudrait mieux Snow. Il est depuis plus longtemps sur le Mur, il est le neveu à Ben Stark, et il a été l'écuyer au Vieil Ours. » Il haussa les épaules. « Enfin, prenez qui vous voulez, puisqu'y a que c'est pas moi. » Et il se rassit.

Janos Slynt avait viré du rouge au pourpre, vit Jon, et ser Alliser Thorne blêmi. Le type de Fort Levant s'était remis à marteler la table, mais pour réclamer à présent à grands cris le chaudron. Certains de ses copains se joignirent à lui pour rugir : *« Le chaudron ! »* d'une seule voix, *« le chaudron ! le chaudron ! LE CHAUDRON ! »*

Le chaudron se trouvait déjà dans un coin, près de la cheminée, vaste et noir et ventripotent à souhait, avec ses deux énormes anses et son lourd couvercle. Sur un mot de mestre Aemon, Sam et Clydas allèrent s'en saisir et le hissèrent sur la table. Une poignée de frères faisaient déjà la queue du côté des barils à jetons quand Clydas retira le couvercle et manqua se le laisser choir sur le pied. Poussant un cri rauque et battant des ailes, un corbeau de taille peu commune venait brusquement de surgir du chaudron. Il piqua vers la voûte, en quête de poutres où se percher peut-être, ou bien d'une fenêtre par où s'évader, mais la cave n'avait pas de poutres, et pas de fenêtres non plus. L'oiseau se trouvait coincé. En croassant à pleine gorge, il fit le tour de la cave une fois, deux fois, trois fois, puis Jon entendit Samwell Tarly s'exclamer : « Mais je le connais ! C'est le corbeau de lord Mormont ! »

L'oiseau atterrit sur la table la plus proche de Jon. « *Snow »,* lâcha-t-il. Il était vieux, sale et dépenaillé. « *Snow*, répéta-t-il, *snow, snow, snow*. » Il alla se dandiner jusqu'au bout de la table, ouvrit les ailes et vola se jucher sur l'épaule de Jon.

Lord Janos Slynt se laissa si lourdement retomber assis que cela fit *plouf,* mais ser Alliser fit retentir la cave d'éclats de rire goguenards. « Ser Goret nous prend tous pour des buses, frères, dit-il. Ce petit tour, c'est lui qui l'a enseigné à l'oiseau. *Snow,* tous le disent, vous n'avez qu'à grimper à la roukerie, vous l'entendrez de vos propres oreilles. Celui de Mormont avait davantage de vocabulaire. »

Le corbeau inclina sa tête et lorgna Jon. « *Grain ?* » demanda-t-il d'un ton d'espoir. Faute de grain comme réponse, il poussa un gros *couac* et maugréa : « *Chaudron ? Chaudron ? Chaudron ? »*

S'ensuivirent des têtes de flèche, un torrent de têtes de flèche, un raz de marée de têtes de flèche qui n'eut pas de peine à noyer les quelques derniers cailloux et coquillages, ainsi que toute la cuivraille.

Le décompte achevé, Jon se retrouva cerné de toutes parts. D'aucuns lui administraient des claques dans le dos, d'autres se mettaient à genoux devant lui comme s'il était un véritable lord. Owen Ballot, Satin, Halder, Crapaud, Botte-en-rab, Géant, Mully, Ulmer du Bois-du-Roi, Gentil Mont-Donnel et une cinquantaine d'autres s'agglutinèrent autour de lui. Dywen fit cliqueter son râtelier de bois et s'extasia : « Bonté divine ! Il est encore dans les langes, le lord Commandant qu'on s'a ! » Emmett-en-fer lança : « J'espère que ça veut pas dire que je vous ferai pas pisser à mort, le prochain coup, messire ? » Hobb Trois-Doigts voulut toutes affaires cessantes savoir s'il mangerait encore avec les hommes, ou s'il entendait se faire monter ses repas dans sa loggia. Même Bowen Marsh qui prit sur lui pour venir l'aviser qu'il consentirait de grand cœur à poursuivre ses activités comme lord Intendant si tel était le vœu de lord Snow.

« Tu nous salopes le boulot, lord Snow, prévint quant à lui Cotter Pyke, et moi, je t'arrache le foie et je me le bouffe tout cru avec des oignons. »

Ser Denys Mallister enveloppa plus galamment son petit paquet. « Ce n'était pas chose facile que d'accéder à la requête du jeune Samwell, confessa-t-il. A l'élection de lord Qorgyle, je me suis dit : "N'importe, il est plus ancien que toi sur le Mur, ton tour viendra". A celle de lord Mormont, j'ai pensé : "Il a beau être vert et vigoureux, l'âge n'en est pas moins là, ton heure peut encore sonner". Mais vous êtes à peine sorti de l'enfance, lord Snow, et voici que je dois regagner Tour Ombreuse assuré qu'elle ne sonnera jamais. » Il eut un sourire las. « Ne me faites pas mourir le cœur lourd de regrets. Votre oncle était un grand bonhomme. Messeigneurs votre père et son père aussi. J'attends de vous que vous soyez à leur hauteur.

— Ouais, fit Cotter Pyke. Et en débutant par cavaler me dire à ces gens du roi que c'est fait et qu'on s' veut not' putain d'souper.

— *Souper,* criailla le corbeau, *souper, souper. »*

Les gens du roi évacuèrent les issues dès qu'on leur eut fait part de l'élection, et Hobb Trois-Doigts s'empressa de courir aux cuisines avec une demi-douzaine d'acolytes chercher le repas. Jon n'attendit pas leur retour. Le corbeau sur l'épaule et Fantôme sur les talons, il partit arpenter de long en large le château, se demandant s'il ne rêvait pas. Pyp, Sam et Grenn s'étaient jetés dans son sillage et jacassaient, mais il n'avait guère saisi un mot de leurs effusions quand il entendit Grenn souffler : « *Sam*, t'es un chef ! », et Pyp reprendre : « Sam, t'es un *chef* ! » Pyp, qui s'était muni d'une gourde de vin, s'envoya une longue lampée puis se mit à psalmodier : « Sam, Sam, Sam le magicien, Sam la merveille, la merveille d'homme, Sam Sam l'a fait, c'est un chef, Sam. Mais dis, quand t'as planqué l'oiseau dans le chaudron, Sam, par les sept enfers, comment tu pouvais être sûr qu'il volerait à Jon ? Ç'aurait tout bousillé, s'il s'était décidé à prendre pour perchoir cette tête de lard de Janos Slynt…

— Le coup de l'oiseau, je n'y suis pour rien, affirma Sam. Même que j'ai failli me tremper les chausses, lorsqu'il a jailli du chaudron. »

Jon éclata franchement de rire, et il fut presque éberlué de savoir encore le faire. « Vous faites une fichue bande de dingues, vous êtes au courant ?

— Nous ? releva Pyp. C'est *nous* que tu traites de dingues ? C'est nous, peut-être, hein, qu'on a été élus neuf cent quatre-vingt-dix-huitième lord Commandant de la Garde de Nuit ? Feriez bien de prendre un peu de vin, lord Jon. M'est avis que du vin, va vous en falloir, et des quantités *dingues*… »

Et c'est ainsi que Jon Snow saisit la gourde tendue par Pyp et en tira une gorgée. Mais une seule. Le Mur était sien, la nuit était noire, et il allait devoir affronter un roi.

SANSA

Elle s'éveilla tout d'un coup, chaque nerf à vif. Il lui fallut un moment pour se rappeler où elle se trouvait. Elle avait rêvé qu'elle était petite et qu'elle partageait encore sa chambre avec sa sœur Arya. Mais c'était sa camériste, et non sa sœur, qui se retournait en dormant, et ce n'était pas là Winterfell mais Les Eyrié. *Et moi, je suis Elayne Stone, une vulgaire bâtarde.* Le noir et le froid sévissaient dans la chambre, mais il faisait chaud, sous les couvertures. L'aube n'était pas encore venue. Il lui arrivait de rêver de ser Ilyn Payne et de se réveiller le cœur affolé, mais le rêve qu'elle venait d'avoir n'était pas un rêve de cette sorte. *La maison. C'était un rêve de la maison.*

Les Eyrié n'étaient pas la maison. Ils n'étaient pas plus grands que la citadelle de Maegor, et, par-delà leurs blanches murailles à pic, il n'y avait rien d'autre que la montagne et l'interminable descente traîtresse qui, via Ciel et Neige et Pierre, aboutissait aux portes de la Lune, de plain-pied avec la vallée. Aux Eyrié, il n'y avait nulle part où aller et presque rien à faire. Les serviteurs d'âge assuraient que les salles en retentissaient de rires, à l'époque où Père et Robert Baratheon se trouvaient être les pupilles de Jon Arryn, mais ces jours-là remontaient à la nuit des temps. Tante Lysa ne conservait qu'une modeste maisonnée, et il était rare qu'elle permît à des visiteurs de monter au-delà des portes de la Lune. En dehors de la vieille femme attachée à son service, Sansa n'avait pour compagnie que lord Robert, huit ans, pour ne pas dire trois.

Et Marillion. Il y a toujours Marillion. Lorsqu'il égayait leurs soupers, le jeune chanteur ne paraissait que trop lui dédier

maintes de ses chansons, ce qui était loin d'enchanter la dame des lieux. Elle s'était toquée de Marillion au point de bannir deux jeunes servantes et même un page pour avoir osé débiter ce qu'elle nommait des calomnies sur lui.

Lysa menait une vie aussi solitaire qu'elle-même. Son nouvel époux passait le plus clair de son temps au bas de la montagne et ne remontait que de loin en loin. Il était absent pour l'instant, absent depuis quatre jours, parti rencontrer les Corbray. Grâce à des bribes et des bouts de conversation surpris par hasard, Sansa savait que les bannerets de Jon Arryn en voulaient à Lysa de ce mariage et renâclaient à souffrir Petyr comme lord Protecteur du Val. La branche aînée de la maison Royce était au bord de la révolte ouverte, eu égard aux manquements de sa tante à soutenir Robb, et les Waynwood, Ruffort, Belmore et Templeton l'appuyaient de manière inconditionnelle. Les clans montagnards donnaient eux aussi du fil à retordre, et le vieux lord Hunter était mort de façon si brusque que ses deux fils puînés accusaient leur frère de l'avoir assassiné. Bref, il se pouvait que le Val d'Arryn eût été épargné par les pires calamités de la guerre, mais il n'était pas pour autant le havre de paix idyllique tant vanté par lady Lysa.

Je n'arriverai pas à me rendormir, réalisa Sansa. *J'ai la cervelle en ébullition.* A contrecœur, elle repoussa l'oreiller, rejeta les couvertures, gagna la fenêtre et ouvrit les volets.

Il neigeait sur Les Eyrié.

Les flocons descendaient lentement, doux et muets comme la mémoire. *Est-ce cela qui m'a réveillée ?* Déjà la neige formait une couche épaisse sur le jardin en contrebas, tapissant l'herbe et saupoudrant de blanc buissons et statues, faisant ployer les rameaux des arbres. Cette vue renvoya Sansa aux nuits glaciales dès longtemps passées du long été de son enfance.

De la neige, elle en avait vu pour la dernière fois au moment de quitter Winterfell. *Elle tombait plus duveteuse qu'aujourd'hui,* se souvint-elle. *Des flocons fondaient dans les cheveux de Robb pendant qu'il m'embrassait, et la boule de neige qu'Arya tentait de façonner s'effritait constamment sous ses doigts.* Cela lui fit mal, de se rappeler comme elle était heureuse, ce matin-là. Hullen l'avait aidée à se mettre en selle,

et elle s'était bravement élancée à la découverte du vaste monde, entourée de plumes virevoltantes.

Et je m'imaginais, ce jour-là, que ma chanson venait de débuter, quand elle était presque achevée.

Elle laissa les volets ouverts pendant qu'elle s'habillait. Il ferait un froid de canard, en bas, elle le savait, malgré les tours qui, formant le cercle autour du jardin, le protégeaient contre le plus gros du vent qui battait la montagne. Elle enfila des dessous de soie et une chemise de lin, puis une robe bien douillette en laine d'agneau, deux paires de pantalons, l'une par-dessus l'autre, des bottes qui se laçaient jusqu'au genou, de gros gants de cuir et, pour finir, un manteau capuchonné en renard blanc soyeux.

Quand la neige se mit à entrer par la fenêtre, la camérière ne fit que se serrer plus étroitement dans sa courtepointe. Sansa ouvrit la porte et s'aventura dans l'escalier en colimaçon. Quand elle ouvrit la porte du jardin, le spectacle était si enchanteur qu'elle retint son souffle, de peur de l'abîmer si peu que ce fut. La neige tombait, tombait, tombait, dans un silence fantomatique, et molletonnait le sol de son tapis vierge. Toute couleur s'était envolée du monde extérieur. Il n'était plus que blancs, que noirs, que gris. Blanches tours, blanche neige, blanches statues, noires ombres, noirs arbres, gris sombre du ciel par-dessus. *Un monde pur,* songea-t-elle. *Je n'y ai pas ma place.*

Elle y pénétra néanmoins. Ses bottes enfonçaient jusqu'à la cheville dans le moelleux de la neige et s'y imprimaient sans faire le moindre bruit. Sa flânerie la fit passer près de buissons givrés, de sveltes futs sombres, mais n'était-elle pas encore en train de rêver ? Les flocons lui frôlaient la figure avec des délicatesses de baisers d'amant, fondaient sur ses joues. Au centre du jardin, près de la statue de la femme en larmes qui gisait à terre, rompue et à moitié ensevelie, elle renversa sa tête vers le ciel et ferma les paupières. Elle sentait la neige sur ses cils, elle avait la saveur de la neige aux lèvres. La saveur de Winterfell, cela. La saveur de l'innocence. La saveur des rêves.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, Sansa découvrit qu'elle se trouvait à genoux. Elle ne se rappelait pas y être tombée. Le ciel

lui parut d'une nuance de gris plus claire. *L'aube,* se dit-elle. *Un nouveau jour. Un autre nouveau jour.* C'était des jours anciens qu'elle était affamée. C'était eux qu'elle appelait de toutes ses prières. Mais à qui pouvait-elle adresser ses prières ? Le jardin, jadis, elle le savait, voulait être un bois sacré, mais la couche d'humus trop mince et le socle rocheux qu'à peine dissimulait-elle n'avaient jamais permis à aucun barral de s'enraciner. *Un bois sacré sans dieux, aussi désert que moi.*

Elle cueillit une poignée de neige et la pressa entre ses doigts. Vu sa densité, la neige toute neuve ne demandait pas mieux que de se tasser. Sansa se mit à faire des boules de neige, à les façonner, les lisser jusqu'à ce qu'elles aient une rondeur et une blancheur parfaites. Le souvenir l'assaillit d'une neige d'été, à Winterfell, où Arya et Bran s'étaient embusqués, un matin, pour la bombarder, comme elle sortait du manoir. Ils avaient chacun sous la main, toutes prêtes, une douzaine de boules de neige, et elle aucune. Bran était perché sur le faîte du ponceau couvert, hors d'atteinte, mais elle avait poursuivi Arya dans les écuries puis tout autour de la cuisine avec tant d'ardeur qu'elles avaient fini par se retrouver toutes deux hors d'haleine. Mais elle aurait quand même fini par l'attraper, si elle n'avait glissé sur une plaque de verglas. Sa sœur était revenue sur ses pas lui demander si elle ne s'était pas fait mal et, une fois tranquillisée à cet égard, lui avait lancé à la figure une nouvelle boule de neige, mais elle l'avait empoignée par la jambe et fait s'affaler, et elle était en train de lui barbouiller de neige les cheveux quand Jory les avait séparées, ivres de fous rires.

Qu'ai-je à faire de boules de neige ? songea-t-elle. Ses yeux se posèrent sur son arsenal tristounet. *Il n'y a personne à qui les lancer.* Elle laissa retomber celle qu'elle était en train de faire. *Je pourrais faire un chevalier de neige, à la place. Ou même…*

Elle en saisit deux et les comprima pour n'en faire qu'une, y joignit une troisième, étoffa la chose en tassant d'autre neige autour et, par petites tapes, amena l'ensemble à former un cylindre. Cette opération terminée, elle le planta debout et se servit du bout de son petit doigt pour y pratiquer des fenêtres. Le crénelage du sommet se révéla un peu plus délicat, mais,

lorsque ce fut achevé, Sansa possédait un donjon. *Il me faut des murs, à présent,* songea-t-elle, *et puis un manoir*. Elle se mit aussitôt à la tâche.

La neige tombait, le château s'édifiait. Deux enceintes d'un demi-pied, l'intérieure plus haute que l'extérieure. Tours et tourelles, bastions, escaliers, cuisine ronde, armurerie carrée, écuries le long de la face interne du mur ouest. Ce qui ne devait être au début qu'un château quelconque était en fait, Sansa s'en avisa très vite, Winterfell. Elle découvrit sous la neige des ramilles et des branches qu'elle émonda pour planter d'arbres le bois sacré. Des pelures d'écorce lui servirent à figurer les dalles du cimetière. Elle ne tarda guère à avoir ses gants et ses bottes encroûtés de blanc, les mains engourdies de fourmis, les pieds trempés et glacés, mais elle n'avait cure. Seul lui importait le château. Il y avait bien des trucs qu'elle avait du mal à se rappeler, mais la plupart des choses lui revenaient aussi spontanément que si elle les avait vues la veille. La tour de la Librairie, flanquée de son vertigineux escalier de pierre en zigzag. La poterne, deux énormes bastions, l'arc de la porte entre eux, les créneaux courant tout du long, là-haut…

Et, tout du long, la neige continuait à tomber, s'amoncelant en congères qui montaient aussi vite autour de ses bâtiments que ceux-ci s'élevaient. Elle s'affairait à tapoter bien pentu le toit de la grande salle quand elle s'entendit appeler et, levant les yeux, découvrit, penchée à la fenêtre, sa femme de chambre. Madame allait-elle bien ? Désirait-elle déjeuner ? Sansa secoua la tête et se remit à modeler la neige afin d'ajouter une cheminée tout au bout du toit, bien à l'aplomb de l'âtre, dedans.

L'aube se faufila comme un voleur dans son jardin. Le gris du ciel se fit d'un gris plus clair encore, et les buissons, les arbres virèrent au vert sombre sous leurs étoles de blancheur. Quelques serviteurs sortirent la regarder faire un moment, mais elle affecta de les ignorer, et ils regagnèrent l'intérieur, où il faisait moins froid. Elle aperçut lady Lysa qui la guignait, du haut de son balcon, dans une robe de velours bleu soutaché de renard, mais un second coup d'œil lui révéla que sa tante avait disparu. Mestre Colemon pointa son nez à la fenêtre de la

roukerie, la lorgna quelque temps, frissonnant de toute sa maigre carcasse mais rongé de curiosité.

Ses ponceaux n'arrêtaient pas de s'effondrer. Il y en avait un entre l'armurerie et le fort principal, un autre qui, partant du quatrième étage du beffroi, aboutissait au deuxième de la roukerie, mais, si soigneusement qu'elle les façonnât, jamais ils ne tenaient. A la troisième chute de l'un d'eux, elle ne put s'empêcher de jurer tout haut et de sombrer dans un dépit sans fond.

« Tassez la neige autour d'un bâton, Sansa. »

Elle ignorait depuis combien de temps il la regardait, et quand il était revenu du Val. « Un bâton ? demanda-t-elle.

— Cela devrait le renforcer suffisamment pour qu'il tienne, à mon sens, dit Petyr. M'autoriseriez-vous, madame, à pénétrer dans votre château ? »

Sansa se fit prudente. « Ne me l'abîmez pas. Soyez…

— … délicat ? » Il sourit. « Winterfell a résisté à des ennemis plus brutaux que moi. *C'est* Winterfell, n'est-ce pas ?

— Oui », reconnut-elle.

Il fit le tour des murailles extérieures. « Je m'étais mis à en rêver, durant les années qui ont suivi le départ de Cat pour le Nord avec Eddard Stark. Dans mes rêves, il était toujours un lieu sombre, et glacial.

— Du tout. Il y faisait toujours bon, lors même qu'il neigeait. L'eau captée dans les sources bouillantes passe par des conduites dans l'épaisseur des murs pour les réchauffer, et l'atmosphère des jardins de verre était en permanence celle de la plus torride journée d'été. » Elle se leva, et le grand château blanc se déploya tout entier sous ses yeux. « Je ne sais comment m'y prendre pour réaliser la toiture en verre des jardins. »

Littlefinger se caressa le menton, glabre depuis que Lysa l'avait prié de raser sa barbiche. « Le verre était scellé sur des châssis, non ? Des brindilles sont la solution. Epluchez-les, croisez-les, et utilisez de l'écorce pour les nouer en forme de châssis. Je vais vous montrer. » Il se mit à parcourir le jardin et à collecter de-ci de-là des bouts de bois plus ou moins fins dont il secouait la neige. Lorsqu'il en eut à suffisance, il enjamba les deux enceintes d'une seule foulée et s'accroupit sur ses talons au

milieu de la cour. Sansa se rapprocha pour le regarder procéder. Il avait la main sûre et adroite, et il ne fut pas long à tenir un lattis en croisillons tout à fait semblable à celui qui dominait les jardins de verre de Winterfell. « Force nous sera d'imaginer le verre, naturellement, dit-il en le lui donnant.

— C'est exactement ce que je désirais », dit-elle.

Il lui effleura le visage. « Et cela aussi. »

Elle ne comprit pas. « Cela, quoi donc ?

— Votre sourire, madame. Vous ferai-je un autre châssis ?

— Ce serait trop de bonté à vous.

— Rien ne saurait me faire plus de plaisir. »

Elle édifia les murs des jardins de verre pendant que Littlefinger apprêtait leur toit puis, la couverture en place, il l'aida à prolonger les murs et à bâtir la salle des gardes. Dès lors qu'elle utilisait des bâtons pour ses ponceaux, ceux-ci tenaient, ainsi qu'il l'avait prédit. Le donjon primitif fut assez facile à réaliser, une vieille tour ronde en forme de tambour, mais Sansa se retrouva dans l'embarras lorsqu'il s'agit de placer les gargouilles autour du sommet. Elle ne voyait pas de solution. « Il a neigé dru sur votre château, madame, signala Petyr. A quoi ressemblent les gargouilles lorsqu'elles sont tout enneigées ? »

Elle ferma les yeux pour se ressouvenir de l'aspect qu'elles avaient alors. « A des grumeaux blancs.

— Tant mieux. Des gargouilles, c'est dur, mais des grumeaux blancs, ce devrait être assez facile. » Et ce le fut.

La tour foudroyée le fut encore davantage. A eux deux, ils la fabriquèrent bien longue et, agenouillés côte à côte, la firent rouler doucement et, après qu'ils l'eurent redressée, Sansa plongea ses doigts dans le faîte pour y prélever une bonne poignée de neige et la balança à la figure de Littlefinger. Il poussa un glapissement quand la neige lui dégoulina dans le col. « Voilà qui n'a rien de chevaleresque, madame.

— Pas plus que de m'avoir amenée ici, quand vous aviez juré de me ramener chez moi. »

Elle eut une seconde de stupeur. Où donc avait-elle puisé l'audace de lui parler si carrément ? *Dans Winterfell,* songea-t-elle. *Je suis plus forte, à l'intérieur des murs de Winterfell.*

La physionomie de Petyr prit une expression sérieuse. « Oui, je vous ai trompée sur ce point…, et sur un autre aussi. »

Elle sentit son ventre se crisper. « Quel autre ?

— Je vous ai dit que rien ne saurait me faire plus de plaisir que de vous aider, pour votre château. Je crains que ce ne fut un mensonge supplémentaire. Il est quelque chose qui me ferait davantage plaisir. » Il se rapprocha. « Ceci. »

Elle tenta de se reculer, mais il l'attira contre lui et, brusquement, voilà qu'il l'embrassait. Faiblement, elle essaya de se dégager, mais sans autre résultat que de resserrer l'étreinte. Il avait la bouche plaquée sur la sienne et avalait ses protestations. Il avait un goût de menthe. Une seconde, elle s'abandonna à son baiser… puis, détournant vivement la tête, se déroba. « Que *faites*-vous là ? »

Petyr rajusta son manteau. « J'embrasse une vierge de neige.

— C'est *elle* que vous êtes censé embrasser. » Elle jeta un coup d'œil vers le balcon de Lysa. Il était désert. « Dame votre épouse.

— Je n'y manque point. Lysa n'a pas à se plaindre. » Il sourit. « Que ne pouvez-vous vous contempler vous-même, madame. Vous êtes si belle… Vous êtes encroûtée de neige comme un ourson, mais vous avez le teint vermeil, et vous pouvez à peine respirer. Cela fait longtemps que vous êtes dehors ? Vous devez mourir de froid. Laissez-moi vous réchauffer, Sansa. Retirez ces gants, donnez-moi vos mains.

— Non. » Ses intonations lui rappelaient presque Marillion, la nuit du mariage, alors qu'il était ivre mort. Sauf que, maintenant, il ne fallait pas compter que surgisse à sa rescousse Lothor Brune, ser Lothor était un homme de Petyr. « Vous n'auriez pas dû m'embrasser. Je pourrais être votre propre fille…

— Auriez pu, convint-il avec un sourire attristé. Mais vous ne l'êtes pas, si ? Vous êtes la fille d'Eddard Stark et de Cat. Mais vous me semblez encore plus belle que ne l'était votre mère au même âge.

— Petyr, je vous en prie. » Il y avait un tel accent de faiblesse, dans sa voix… « Je vous en prie…

— *Un château !* »

Le timbre était criard, strident, puéril. Lord Baelish se détourna d'elle. « Lord Robert. » Il esquissa une révérence. « Devriez-vous être dehors, dans la neige, sans gants ?

— C'est vous qui avez fait le château de neige, lord Littlefinger ?

— Elayne, pour l'essentiel, messire.

— Il est censé figurer Winterfell, dit Sansa.

— Winterfell ? » Petit pour ses huit ans, Robert était un bout de mioche à peau tavelée, l'œil constamment chassieux. Coincée sous son bras pendouillait la poupée de tissu râpée jusqu'à la corde qui ne le quittait nulle part.

« Winterfell est le siège de la maison Stark, expliqua-t-elle à son futur époux. Le grand château du Nord.

— Pas si grand que ça. » Le mioche s'agenouilla devant la poterne. « Regarde, voilà un géant qui vient pour le démolir. » Il dressa sa poupée dans la neige et la fit avancer par saccades. *« Tagada tagada, je suis un géant, je suis un géant,* chantonna-t-il. *Ho ho ho, ouvrez-moi vos portes, ou je les écrase écrase écrase. »* Balançant la poupée par les jambes, il découronna l'un des deux bastions puis le second.

C'était plus que n'en pouvait supporter Sansa. « Robert, *arrête-moi ça* ! » Loin d'obtempérer, il balança de nouveau la poupée, faisant exploser un bon pied des murs. Elle voulut lui attraper la main, mais c'est la poupée qui se rencontra sous ses doigts. Avec un long bruit déchirant, le tissu élimé céda, et elle se retrouva tout à coup tenant la tête du fantoche, Robert les jambes et le corps dont le rembourrage de sciure et de chiffons ruisselait dans la neige.

La lippe de Robert se gondola. « Tu me l'as *tuéééééééééééééééééé* ! » piaula-t-il, avant de se mettre à trembler. Rien de plus d'abord qu'un léger frémissement, mais qui ne mit que quelques secondes à l'affaler en travers du château, les membres désarticulés par de violentes convulsions. Blanches tours, ponts neigeux s'éparpillèrent de tous côtés. L'horreur pétrifia Sansa, mais Littlefinger prit son cousin par les poignets et s'époumona pour obtenir les secours du mestre.

En peu d'instants, des gardes et des servantes accoururent l'aider à maîtriser l'enfant, bientôt rejoints par mestre Colemon. Les crises de Robert Arryn n'avaient plus de quoi étonner les gens des Eyrié, et lady Lysa avait dressé tout son petit monde à se précipiter auprès de lui dès son premier cri. Tout en lui maintenant la tête et en murmurant des mots apaisants, le mestre lui fit avaler une demi-coupe de vinsonge. Peu à peu, la violence de l'accès déclina visiblement, sans laisser d'autre séquelle qu'un léger tremblement des mains. « Emportez-le dans mes appartements, commanda le mestre aux gardes. La pose de quelques sangsues contribuera à le calmer.

— C'est ma faute. » Sansa exhiba la tête de la poupée. « Je la lui ai déchirée. Sans le faire exprès, mais…

— Sa Seigneurie démolissait le château, dit Petyr.

— Un géant, chuchota le mioche en pleurnichant. Ce n'est pas moi, c'est un géant qui lui a cogné son château. Et elle l'a *tué* ! Je la déteste ! C'est une bâtarde, et je la *déteste* ! Je ne *veux* pas de vos sangsues !

— Messire…, il faut vous fluidifier le sang, dit mestre Colemon. C'est le mauvais sang qui vous rend colérique, et c'est la colère qui déclenche vos tremblements. Allons, allons. »

Et on l'emporta. *Mon seigneur et maître*, songea Sansa, les yeux perdus sur les ruines de Winterfell. La neige avait cessé, et il faisait plus froid qu'avant. Lord Robert tremblerait-il tout au long de leur vie conjugale ? se demanda-t-elle. *Au moins Joffrey était-il sain de corps…* Une fureur folle s'empara d'elle. Elle ramassa une branche brisée et l'assena en plein sur la tête de la poupée qu'elle laissa choir ensuite sur les décombres de la poterne de son château de neige. Les domestiques prirent des mines consternées mais, en voyant ce qu'elle venait de faire, Littlefinger se mit à rire. « S'il faut en croire les histoires, il n'est pas le premier géant à orner de son chef les murailles de Winterfell.

— Contes que cela », fit-elle en le plantant là.

Une fois de retour dans sa chambre, elle retira son manteau et ses bottes trempés puis s'installa au coin du feu. Elle s'attendait à devoir répondre de la crise de lord Robert. *Lady Lysa va peut-être me renvoyer*. Sa tante était prompte à bannir

quiconque encourait son déplaisir, et rien ne vous y exposait autant que d'être suspecté de maltraiter son rejeton.

Son bannissement, Sansa ne l'aurait subi que trop volontiers. Les portes de la Lune étaient beaucoup plus vastes que Les Eyrié, bien plus vivantes aussi. Lord Nestor Royce avait bien l'air d'un rabat-joie revêche, mais c'était Myranda, sa fille, qui le suppléait comme gouverneur du château, et chacun vantait à l'envi sa gaieté. Il se pouvait même qu'on ne lui fît point trop grief, en bas, de sa présumée bâtardise. L'une des filles illégitimes du roi Robert était au service de lord Nestor, et elle passait pour être avec lady Myranda du dernier intime et aussi proche d'elle que d'une sœur.

Je vais dire à ma tante qu'il n'est pas question que j'épouse Robert. Le Grand Septon lui-même n'avait pas le pouvoir de déclarer mariée une femme qui refusait de prononcer les paroles sacramentelles. Sa tante avait beau dire, elle n'était pas une mendiante. Elle avait treize ans, elle avait fleuri, elle était déjà mariée, elle était l'héritière de Winterfell. Son petit cousin lui inspirait parfois de la compassion, mais pas un instant le désir, fut-ce en imagination, de devenir sa femme. *J'aimerais mieux plutôt qu'on me remarie à Tyrion*. Si lady Lysa s'entendait déclarer une chose pareille, elle ne manquerait pas de la renvoyer…, loin des moues de Robert, de sa tremblote et de ses yeux chassieux, loin des œillades appuyées de Marillion, loin des baisers de Littlefinger. *Je vais le lui dire. Je vais !*

Ce n'est qu'en fin d'après-midi qu'elle fut convoquée. Elle avait eu beau rassembler son courage toute la journée, Marillion ne se fut pas plus tôt présenté à sa porte qu'elle recouvra sa pleine et entière pusillanimité. « Lady Lysa requiert votre présence dans la grande salle. » Ce disant, il la déshabillait des yeux, mais elle y était accoutumée.

Avenant, Marillion l'était, indubitablement, avec ses airs d'adolescent, sa sveltesse et sa peau veloutée, sa blondeur cuivrée, ses souris charmeurs. Mais il s'était fait exécrer dans le Val par tout le monde, à l'exception de sa tante et de lord Robert. Les caquets de l'office étaient accablants. Sansa n'était pas la première à subir ses assiduités, et les autres n'avaient pas

eu Lothor Brune pour les défendre. Mais lady Lysa refusait d'entendre la moindre doléance le concernant. Il avait suffi qu'il arrive aux Eyrié pour qu'elle en fasse son favori, parce qu'il chantait chaque soir pour lui endormir son moutard et qu'il lui rimaillait des couplets moqueurs sur les petits travers de ses soupirants. Elle l'avait inondé d'or et de cadeaux, vêtements coûteux, bracelet d'or, ceinture cloutée de pierres de lune, superbe cheval…, était même allée jusqu'à lui donner le faucon préféré de son défunt mari. Tout cela ne servant qu'à le rendre en sa présence d'une impeccable courtoisie et hors de sa présence d'une impeccable goujaterie.

« Je vous remercie, dit-elle avec raideur. Je connais le chemin. »

Il récusa le congé. « Ma dame a commandé de vous ramener. »

De me ramener ? Le terme la révulsa. « Seriez-vous garde, à présent ? » Littlefinger avait congédié le capitaine des gardes précédent pour confier le poste à Lothor Brune.

« Auriez-vous besoin qu'on vous garde ? riposta-t-il d'un ton léger. Autant que vous le sachiez, je suis en train de composer une chanson nouvelle. Une chanson si suave et si triste qu'elle fera fondre votre cœur lui-même, ce glaçon. *La Rose du talus,* je compte l'intituler. Il y est question d'une jouvencelle née de la main gauche et si belle qu'elle ensorcelait tous ceux dont les yeux se posaient sur elle. »

Je suis une Stark de Winterfell, mourait-elle d'envie de lui assener. Mais elle se contenta de hocher du chef et se laissa escorter par lui jusqu'au bas de la tour et le long d'un pont. Depuis son arrivée, la grande salle des Eyrié était toujours restée fermée. Pourquoi sa tante l'avait-elle ouverte ? En temps normal, elle préférait le confort de sa loggia ou l'atmosphère chaude et douillette de la salle d'audience de lord Arryn, qui regardait sur la cascade.

Deux gardes en manteau bleu ciel flanquaient, pique au poing, les portes en bois sculpté de la fameuse salle. « Nul ne pénètre, tant qu'Elayne se trouve avec lady Lysa, leur annonça Marillion.

— Ouais. » Ils les laissèrent passer avant de croiser leurs piques. Marillion claqua les portes et les barra avec une troisième pique, plus longue et plus massive que les précédentes.

Un frisson de malaise parcourut Sansa. « Pourquoi faites-vous cela ?

— Ma dame vous attend. »

Elle embrassa les lieux d'un coup d'œil éperdu. Lady Lysa occupait l'estrade, dans une cathèdre de barral sculpté, seule. A sa droite se dressait un second fauteuil, plus haut que le sien, sur le siège duquel étaient empilés des coussins bleus, mais lord Robert n'y trônait pas. Elle espéra qu'il s'était remis. Mais Marillion ne risquait pas de le lui dire.

Sansa remonta le tapis de soie bleue que bordaient des rangées de piliers cannelés minces comme des lances. Le sol et les parois de la grande salle étaient revêtus d'un marbre d'une blancheur laiteuse et veiné de bleu. Des fusées de jour livides tombaient des fenêtres étroites en arceau qui ponctuaient le mur est. Entre chaque fenêtre étaient bien fichées des torches dans de hautes appliques en fer, mais aucune n'était allumée. Le tapis feutrait les pas de Sansa. Le vent, dehors, poussait des hululements solitaires et glacés.

Au sein de tous ces marbres blancs, les rayons du soleil eux-mêmes prenaient comme un air glacial..., mais bien moins glacial que celui de sa tante. Lady Lysa s'était parée d'une robe de velours crème et d'un collier de saphirs et de pierres de lune. Elle avait fait coiffer sa chevelure auburn en une grosse natte qui lui balayait une épaule. Elle ne bougeait pas de sa cathèdre, rouge et bouffie sous la peinture et la poudre qui la barbouillaient, les yeux fixés sur sa nièce qui approchait. Dans son dos était suspendue au mur une immense bannière aux lune-et-faucon de la maison Arryn, crème et bleue.

Sansa s'immobilisa au pied de l'estrade et fit une révérence. « Madame. Vous m'avez envoyé chercher. » Sous le tapage que faisait la bise se percevaient les accords moelleux que pinçait au fond de la salle Marillion.

« Je vous ai vue faire », dit lady Lysa.

Sansa lissa les plis de sa jupe. « J'ose espérer que lord Robert va mieux ? C'est bien involontairement que j'ai déchiré sa poupée. Il était en train de détruire mon château de neige, et je voulais uniquement…

— Vous comptez me duper avec vos mines de sainte-nitouche ? riposta sa tante. Je ne parlais ni de Robert ni de sa poupée. Je vous ai *vue* l'embrasser. »

Elle eut l'impression que le froid devenait un peu plus vif, dans la grande salle. Que tout ce marbre des murs et du dallage, toutes ces colonnes s'étaient métamorphosés en glace. « C'est lui qui m'a embrassée. »

Les naseaux de Lysa se dilatèrent. « Et pourquoi ferait-il une chose pareille, s'il vous plaît ? Il a une épouse qui l'aime. Une femme, une vraie, pas une fillette. Il n'a que faire de vos semblables. Mais avoue donc, petite… ! Tu t'es jetée à sa tête. C'est ainsi que ça s'est passé. »

Sansa recula d'un pas. « Ce n'est pas vrai.

— Où vas-tu ? Tu as peur ? Un comportement si dévergondé doit être châtié, mais je me montrerai clémente envers toi. Nous avons un souffre-le-fouet pour Robert, comme cela se pratique dans les cités libres. Il est de santé trop délicate pour essuyer lui-même les corrections. Je trouverai quelque fille du commun pour te suppléer toi-même sous les étrivières, mais, avant, tu dois confesser ton crime. J'ai horreur des menteurs, Elayne.

— J'étais en train de bâtir un château de neige, répondit Sansa. Lord Petyr m'aidait, et puis il m'a embrassée, tout à coup. Vous n'avez rien vu d'autre.

— N'as-tu pas d'honneur ? lui lança sa tante d'un ton acerbe. Ou me prends-tu pour une idiote ? C'est cela, n'est-ce pas ? Tu me prends pour une idiote. Oui oui, je vois bien… Hé bien, non, je ne suis pas une idiote. Tu te figures que tu peux t'offrir n'importe quel homme dont tu as envie, parce que tu es belle et jeune, hein ? Ne va pas te figurer que je n'ai pas vu les regards langoureux que tu jetais à Marillion… Je sais tout ce qui se passe aux Eyrié, ma petite dame. Et j'ai aussi rencontré ton espèce avant, figure-toi. Mais tu t'es trompée si tu te figures que les grands yeux et les sourires de catin te gagneront Petyr. Il est

à moi. » Elle se leva. « Ils ont tous essayé de me le dérober. Mon seigneur père, mon mari, ta mère..., Catelyn surtout. Ça lui plaisait bien, d'embrasser mon Petyr, à elle aussi, oh ça oui. »

Sansa recula d'un nouveau pas. « Ma mère ?

— Oui, ta mère, ta précieuse mère, ma propre, mon exquise sœur, Catelyn... Ne te figure pas que tu vas jouer l'innocente avec moi, sale petite menteuse. Après toutes ces années où, à Vivesaigues, elle a joué avec Petyr comme s'il était son petit joujou. Et des agaceries, et des sourires, et des mots câlins, et des œillades lubriques en veux-tu en voilà, pour s'assurer qu'il passe ensuite des nuits bien atroces...

— Non. » *Ma mère est morte !* elle avait envie de hurler. *Elle était votre propre sœur, et elle est morte !* « Jamais. Pas elle.

— Qu'est-ce que tu peux en savoir ? Tu étais là, peut-être ? » Elle dévala de l'estrade dans un tourbillon de jupes en furie. « Tu accompagnais lord Bracken et lord Nerbosc, peut-être, la fois où ils sont venus soumettre leur querelle à l'arbitrage de mon père ? Le chanteur de lord Bracken a joué pour nous, et Catelyn a dansé six danses avec Petyr, cette nuit-là, *six,* je les ai comptées ! En voyant que nos hôtes commençaient à se disputer, mon père les a fait monter dans sa chambre d'audience, si bien qu'il n'y a plus eu personne pour nous arrêter de boire. Edmure s'est saoulé, tout gamin qu'il était..., et Petyr a essayé d'embrasser ta mère, mais elle l'a repoussé. Elle se *riait* de lui ! Et lui, il avait l'air tellement blessé que j'ai cru que mon cœur allait éclater, et, après, il s'est mis à boire, mais à boire tellement qu'il a fini par s'effondrer, là, sur la table. Et Oncle Brynden l'a remporté bien vite dans son lit avant que Père ne puisse le voir dans cet état. Mais tu ne te rappelles rien de tout ça, si ? » Elle la foudroya du regard. « *Si ?* »

C'est qu'elle est ivre, ou qu'elle est folle ? « Je n'étais pas encore née, madame.

— Tu n'étais pas encore née... Hé bien, moi, je l'étais déjà, alors ne prétends pas m'apprendre ce qui est vrai. Je *sais* ce qui est vrai. Tu l'as embrassé !

— Il m'a embrassée, maintint Sansa. Je n'ai jamais eu envie...

— Tais-toi, je ne t'ai pas donné la permission de parler. Tu l'as aguiché, juste comme l'avait fait ta mère à Vivesaigues, cette nuit-là, avec ses risettes et ses danseries. Tu te figures que je pourrais l'oublier, peut-être ? Tu parles ! C'est cette nuit-là que je suis montée le rejoindre dans son lit pour le réconforter. Oh, il m'a fait saigner ! mais ç'a été la plus voluptueuse des douleurs… Il m'a dit alors qu'il m'aimait, seulement, juste avant de resombrer dans le sommeil, il m'a appelée *Cat*. Hé bien, figure-toi que ça ne m'a pas empêchée de rester avec lui jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Ta mère ne le méritait pas. Elle n'a même pas voulu lui donner sa faveur à porter, quand il s'est battu avec Brandon Stark. *Moi,* je la lui aurais donnée, ma faveur… Je lui ai tout donné. Il est à moi, maintenant. Pas à Catelyn ni à toi. »

Toute la détermination de Sansa s'était évanouie devant la véhémence de l'attaque. Lysa Arryn la terrifiait autant que l'avait jamais fait la reine Cersei. « Il est à vous, madame, dit-elle en s'efforçant de prendre un ton humble et contrit. Auriez-vous la bonté de m'autoriser à partir d'ici ?

— Sûrement pas. » Son haleine empestait le vin. « Tu serais quelqu'un d'autre, je te bannirais. Te renverrais à lord Nestor, aux Portes de la Lune, ou même aux Doigts. Ça te dirait, de passer le restant de tes jours sur ce rivage affreux, entourée de mégères crasseuses et de crottes de mouton ? C'est à cette existence que mon père voulait condamner Petyr. Tout le monde a cru que c'était à cause de ce duel stupide avec Brandon Stark, mais que non, pas du tout. Père a dit que je devais rendre grâces aux dieux qu'un si grand seigneur que lord Arryn condescendît à me prendre souillée, mais j'ai bien compris, moi, qu'il le faisait uniquement pour avoir nos épées. Il m'a fallu épouser Jon, sans quoi mon père m'aurait mise à la porte comme il l'a fait avec son frère, mais c'est à Petyr que j'étais destinée. Je te dis tout ça pour que tu comprennes à quel point nous nous aimons l'un l'autre et quel interminable supplice ç'a été pour nous d'en être si longtemps réduits à rêver l'un de l'autre. On s'était fait un bébé, nous deux, un précieux petit bébé. » Elle mit les mains bien à plat sur son ventre, comme si l'enfant s'y trouvait toujours. « Quand on m'en a eu privée, je

me suis juré que je ne laisserais plus jamais se reproduire ça. Jon voulait à toute force expédier mon mignon Robert à Peyredragon, et ce poivrot de roi l'aurait volontiers donné à Cersei Lannister, lui, mais je ne le leur ai pas permis..., pas plus qu'à toi je ne te permettrais de me voler mon Petyr Baelish. Tu m'entends, Elayne ou Sansa ou n'importe comment que tu t'appelles ? Tu entends ce que je suis en train de te dire ?

— Oui. Je vous jure, plus jamais je ne l'embrasserai ou... ne l'aguicherai. » Elle s'imaginait que c'était là ce que sa tante avait envie d'entendre.

« Hé bien, voilà que tu avoues, maintenant ! C'était toi, tout à fait ce que je pensais... Tu es comme ta mère, une dévergondée. » Elle lui saisit le poignet. « Suis-moi, maintenant. Il y a quelque chose que je tiens absolument à te montrer.

— Vous me faites mal. » Sansa se tortilla. « S'il vous plaît, tante Lysa..., je n'ai rien fait. Je le jure. »

Sans tenir le moindre compte de ses protestations, sa tante glapit : « *Marillion !* J'ai besoin de toi, Marillion ! J'ai *besoin* de toi ! »

Il s'était jusque-là tenu discrètement tout au fond de la salle, mais les appels stridents de lady Arryn le firent se précipiter. « Madame ?

— Joue-nous une chanson. Joue *Double jeu franc jeu.* »

Les doigts du chanteur effleurèrent les cordes.

« Allait le sire chevauchant
Par une journée de pluie,
Hé-nenny-ny, nenny-ny-ho... »

Lady Lysa tira violemment sur le poignet de Sansa. Force étant ou de marcher ou de se laisser traîner, moindre mal parut de marcher, de redescendre le tapis bleu et, à mi-longueur de la galerie, d'obliquer entre deux piliers jusqu'à une porte de barral blanc enchâssée dans le marbre du mur. La porte était maintenue solidement fermée par trois lourdes barres de bronze, mais on entendait la bise en tourmenter les bords

contre le chambranle. En apercevant le croissant de lune sculpté dans le bois, Sansa freina des quatre fers.

« La porte de la Lune. » Elle tenta de se libérer. « Pourquoi voulez-vous me montrer la porte de la Lune ?

— Hé ! voilà que tu couines comme une souris, maintenant..., tu ne manquais pourtant pas de hardiesse, dans le jardin, si ? Tu n'avais pas tellement froid aux yeux, dans la neige, hein ?

— Assise à coudre était la dame,
Par une journée de pluie,
Hé-nenny-ny, nenny-ny-ho, chanta Marillion,
Nenny-ny-hé, ho-nenny-ny.

— Ouvre-la, commanda Lysa. *Ouvre-la !* je dis. Tu vas le faire, ou j'appelle mes gardes. » Elle la poussa brutalement. « Ta mère était brave, au moins. Retire les barres. »

Si je m'exécute, elle me laissera partir. Sansa saisit l'une des barres, la souleva pour la décrocher, la laissa tomber. La deuxième barre alla à son tour se fracasser sur les dalles de marbre, puis la troisième. Et à peine Sansa eut-elle touché le loquet que la lourde porte *vola* gifler le mur de la salle avec un bruit retentissant. La neige s'était amassée tout autour du cadre, et elles en furent souffletées par une rafale mordante qui fit grelotter Sansa. Elle essaya de se reculer, mais sa tante se tenait derrière, qui lui rattrapa le poignet puis, tout en lui plaquant son autre main entre les omoplates, la propulsa de toutes ses forces vers la porte béante.

Au-delà, du ciel blanc, la neige qui tombait, rien d'autre.

« Regarde un peu en bas..., dit lady Lysa. *En bas ! »*

Une nouvelle fois, elle essaya de se libérer, mais les doigts de sa tante s'enfonçaient comme des serres dans son poignet. Une nouvelle poussée lui arracha un cri aigu. Son pied gauche creva la croûte de neige et fit culbuter celle-ci. Devant elle ne se trouvait rien d'autre que le ciel désert et, six cents pieds plus bas, l'un des châtelets du chemin, cramponné contre la falaise. « Pas ça ! hurla-t-elle. Vous me faites mourir de peur ! » Là-bas derrière, Marillion continuait de pincer sa harpe en chantant :

« Nenny-ny-hé, ho-nenny-ny.

— Tu veux toujours que je t'autorise à partir ?

— Non. » Carrant ses pieds de son mieux, elle se tortilla pour reculer si peu que ce fût, mais sa tante ne céda pas un pouce. « Pas par ici. Je vous en conjure… » Elle leva une main, ses doigts griffèrent le chambranle, mais sans pouvoir y découvrir de prise, et ses pieds glissaient, glissaient, sur le dallage de marbre humide. Lady Lysa la poussait inexorablement vers le gouffre, et ses quarante livres de plus lui donnaient l'avantage.

« Déposa un baiser la dame
Sur un tas de foin »,

chantait Marillion. Sansa pivota, folle de terreur, et l'un de ses pieds glissa dans le vide. Elle poussa un hurlement.

« Nenny-ny-hé, ho-nenny-ny. »

Le vent lui releva les jupes et planta ses dents froides dans ses jambes nues. Elle sentait sur ses joues fondre les flocons. Elle flageola, battit l'air et, rencontrant la lourde natte auburn de sa tante, s'y agrippa désespérément. « Mes cheveux ! glapit lady Lysa. *Lâche mes cheveux ! »* Elle tremblait, hoquetait. Elles vacillèrent sur le bord. De très très loin lui parvint le martèlement des piques contre la porte et les appels des gardes sommant qu'on les laisse entrer. Marillion cessa brusquement de chanter.

« Lysa ! Que signifie ceci ? » Le cri fusa comme une lame au travers des hoquets, des halètements. La grande salle répercuta l'écho de pas précipités. « En *arrière* ! Lysa ! Que faites-vous-là ? » Les gardes n'arrêtaient pas de battre la porte. Littlefinger était arrivé par l'arrière, empruntant l'entrée du seigneur, derrière l'estrade.

En se retournant, Lysa desserra suffisamment l'étreinte pour que Sansa réussisse à se libérer. Elle s'affaissa sur les

genoux, et c'est dans cette posture que la découvrit Petyr. Il se pétrifia. « Elayne. Qu'y a-t-il ?

— *Elle*. » Lady Lysa l'empoigna aux cheveux. « Il y a *elle*. Elle t'a *embrassé*.

— Dites-lui, supplia Sansa. Dites-lui que nous étions juste en train de bâtir un château…

— *Tais-toi !* piailla sa tante. Je ne t'ai pas donné l'autorisation de parler. Tout le monde s'en fiche, de ton château !

— C'est une enfant, Lysa… La fille de Cat. Que ruminais-tu de faire, encore ?

— De lui donner *Robert* ! Mais c'est une ingrate fieffée. Une… une *impudique*. Tu n'es pas à elle pour qu'elle se permette de t'embrasser. *Pas à elle !* Je lui donnais une leçon, c'est tout.

— Je vois. » Il se caressa le menton. « Je pense qu'elle comprend, maintenant. N'est-ce pas, Elayne ?

— Oui, sanglota Sansa. Je comprends.

— Je ne veux pas d'elle ici. » Ses yeux brillaient de larmes. « Pourquoi me l'avoir ramenée au Val, Petyr ? Ce n'est pas sa place. Elle n'a pas sa place, ici.

— Nous la renverrons, dans ce cas. A Port-Réal, si ça te fait plaisir. » Il fit un pas vers elles. « Laisse-la se relever, maintenant. Laisse-la s'éloigner de la porte.

— *NON ! »* Elle administra une nouvelle saccade aux cheveux de Sansa. Les rafales de neige qui tourbillonnaient autour d'elles faisaient sèchement claquer leurs jupes. « Tu ne peux pas avoir envie d'elle. Tu *ne peux pas*. Ce n'est qu'une petite fille idiote et sans cervelle. Elle ne t'aime pas comme je t'ai aimé. Je t'aime depuis toujours, moi. Je te l'ai prouvé, non ? » Des larmes roulaient sur sa figure rouge et bouffie. « Je t'ai donné mon étrenne de vierge. Je t'aurais aussi donné un fils, mais ils me l'ont assassiné avec du thé de lune composé de chanvrine et de menthe et d'armoise, d'une cuillerée de miel et d'une goutte de régalsou. Ce n'est pas ma faute, moi, je n'en savais *rien,* je n'ai fait que boire la potion que Père me donnait…

— Tout ça, c'est du passé, Lysa, c'est du révolu. Lord Hoster est mort, et son vieux mestre aussi. » Littlefinger se

rapprocha. « Tu as encore touché au vin ? Tu ne devrais pas te montrer si bavarde. Nous ne tenons pas à ce qu'Elayne en sache plus qu'elle ne devrait, n'est-ce pas ? Ou Marillion ? »

Lady Lysa n'eut cure. « Cat ne t'a jamais rien donné. C'est moi qui t'ai fait avoir ton premier poste, moi qui ai su décider Jon à t'emmener à la Cour pour que nous ne soyons pas séparés l'un de l'autre. Tu m'as promis que tu ne l'oublierais jamais.

— Et j'ai tenu parole. Nous voici réunis, exactement comme tu le voulais, exactement comme nous l'avions toujours projeté. Lâche seulement les cheveux de Sansa…

— Jamais ! Je t'ai vu l'embrasser, dans la neige. Elle est exactement comme sa mère. Catelyn t'embrassait bien, dans le bois sacré, mais elle n'y mettait aucune *signification,* tu ne lui as jamais inspiré le moindre désir. Pourquoi c'est elle que tu préférais, dis ? C'était moi, ç'a toujours été *moiiiiiii !*

— Je sais, mon amour. » Il fit un pas de plus. « Et je suis là. Tu n'as besoin que de prendre ma main, vois. » Il la lui tendit. « Tu n'as aucune raison de verser toutes ces larmes.

— Larmes, larmes, *larmes* ! sanglota-t-elle hystériquement. Pas besoin de larmes…, mais ce n'est pas ce que tu disais, à Port-Réal. Tu me disais de mettre des larmes dans le vin de Jon, et je l'ai fait. Pour Robert et pour *nous* ! Et j'ai écrit à Catelyn pour accuser les Lannister d'avoir assassiné mon seigneur époux, exactement comme tu disais. C'était tellement malin…, tu as toujours été tellement malin, je l'avais dit à Père, "Petyr est tellement malin, j'avais dit, il s'élèvera haut, haut, *haut !* vous verrez ce que je vous dis, et il est tellement chou, tellement généreux, même que j'ai son mignon bébé dans mon ventre"… ! Pourquoi que tu l'as embrassée ? *Pourquoi ?* On est ensemble, maintenant, on est ensemble après avoir attendu tellement longtemps, tellement tellement longtemps, pourquoi que t'aurais envie de l'embrasser, *diiiiiis ?*

— Lysa…, soupira-t-il, après tous les orages qu'il nous a fallu essuyer, tu devrais avoir plus de confiance en moi. Je te le jure, plus jamais je ne m'éloignerai de toi, aussi longtemps que nous vivrons, nous deux.

— Vraiment ? demanda-t-elle en pleurant. *Vraiment,* dis ?

— Vraiment. Maintenant, lâche la petite, et viens me donner un baiser. »

Elle se jeta dans les bras de Littlefinger, plus sanglotante que jamais. Pendant que tous deux s'étreignaient, Sansa s'écarta à quatre pattes de la porte de la Lune et enlaça de ses bras le premier pilier venu. Les battements de son cœur l'étouffaient. Elle avait les cheveux pleins de neige, et il lui manquait sa chaussure droite. *Elle a dû tomber…* Traversée d'un frisson, elle enserra le pilier encore plus étroitement.

Littlefinger laissa Lysa hoqueter contre sa poitrine un petit moment, puis il lui prit les bras et l'embrassa du bout des lèvres. « Ma bécasse de jalouse femme chérie, dit-il avec un gloussement. Je n'ai jamais aimé qu'une femme au monde, tu as ma parole. »

Lysa Baelish tremblota un sourire. « Qu'une au monde ? Oh, Petyr, tu le jures ? Qu'une au monde ?

— Cat. » Et il la repoussa d'une vigoureuse saccade.

Elle trébucha à reculons, ses pieds glissèrent sur le marbre humide, et voilà qu'elle n'était plus là. Sans même avoir eu le temps de pousser un cri. Une éternité s'écoula sans qu'on entendît autre chose que le bruit du vent.

Le menton de Marillion se décrocha. « Vous… vous… »

A la porte, les gardes gueulaient, martelant le bois avec la hampe de leurs grosses piques. Lord Petyr releva Sansa. « Vous n'êtes pas blessée ? » La voyant secouer la tête, il reprit : « Alors, courez ouvrir à mes gardes. Vite, il n'y a pas de temps à perdre. Ce baladin vient d'assassiner dame mon épouse. »

ÉPILOGUE

Le chemin qui montait à Vieilles-Pierres faisait deux fois le tour de la colline avant d'en atteindre le faîte. Rocailleux et submergé par la végétation comme il l'était, il n'aurait guère permis d'aller bien vite, même en des circonstances plus favorables, mais la neige de la soirée précédente l'avait transformé en bourbier, pour ne rien gâcher. *De la neige en automne, dans le Conflans, c'est contre nature*, songea sombrement Merrett. Ce n'avait pas été une bien grosse chute de neige, à la vérité ; juste assez pour recouvrir la terre durant une nuit. Et tout ou presque avait commencé à fondre dès que le soleil s'était montré. N'empêche que Merrett y voyait un vilain présage. Entre les pluies diluviennes, les inondations, la guerre et les incendies, on avait perdu deux récoltes et une bonne partie de la troisième. Que survînt un hiver précoce, et la famine sévirait dans l'ensemble du Conflans. Des quantités de gens connaîtraient la faim, et certains d'entre eux crèveraient tout court. Merrett n'espérait qu'une chose, n'être pas du nombre, lui. *Pas exclu, pourtant. Veinard comme je suis, pas exclu du tout. Fou, ce que la veine, jamais j'en ai eu…*

En dessous des ruines du château, les pentes inférieures de la colline étaient boisées si dru qu'une cinquantaine de hors-la-loi auraient pu sans peine s'y tenir tapis. *S'ils ne sont pas en ce moment même en train de m'épier.* Merrett jeta un regard circulaire, et il ne vit rien d'autre que des ajoncs, des fougères, des chardons, des laîches et des massifs de ronces parmi le fouillis de vigiers gris-vert et de pins. Ailleurs, des ormes squelettiques et des frênes et des chênes rabougris étouffaient le

terrain comme folle avoine. Il n'aperçut pas de hors-la-loi, mais cela ne voulait rien dire.

Les hors-la-loi, c'était plus habile à se cacher que les honnêtes gens.

Les bois, pour parler franchement, Merrett détestait, et il détestait encore davantage les hors-la-loi. Il s'était taillé une manière de célébrité en geignant : « Les hors-la-loi m'ont volé ma vie », sa ritournelle aussitôt qu'il était un tantinet pompette. Et pompette, prétendait volontiers son père, et pas discret, je vous prie de croire, sur tous les toits, pompette, il l'était par trop volontiers, pompette. *Trop vrai*, songea-t-il avec accablement. Il vous fallait vous distinguer en quelque chose, aux Jumeaux, n'importe quoi, sans quoi c'était tout le genre à oublier que vous étiez vivant, mais sa réputation de plus gros buveur du château n'avait pas avancé bien gros sa carrière, il finissait par trouver. *Je rêvais d'être le plus épatant chevalier qu'on ait jamais vu coucher une lance, autrefois. Les dieux m'ont refusé cette satisfaction. Pourquoi je devrais me refuser une coupe de temps à autre ? Ça aide, pour le mal de crâne. Sans parler de ma femme, qui est une mégère, de mon père, qui me méprise, et de mes gosses, qui ne valent rien. Quelle raison j'aurais de rester à jeun, tu veux me le dire ?*

A jeun, il l'était, d'ailleurs, pour le coup. Enfin, il s'était bien envoyé deux cornes de brune au déjeuner, puis une petite coupe de rouge au moment de se mettre en route, mais c'était juste pour le mal de crâne qui lui lançait. Merrett le sentait justement, tiens, le mal de crâne, échafauder derrière ses yeux, et il savait que, s'il lui laissait seulement *ça* de chance, la vache ne tarderait pas à lui donner l'impression d'avoir entre les oreilles un de ces orages je vous dis pas, la folie totale. Ses maux de tête prenaient parfois des proportions telles que même pleurer lui faisait trop mal. Et il n'avait alors d'autre solution que de s'allonger sur son lit, dans le noir, avec une serviette mouillée sur les yeux, et de maudire sa déveine et le hors-la-loi anonyme à qui il était redevable de cet enfer.

Rien que d'y penser le fit suer d'angoisse. Son mal de crâne, il ne pouvait décemment pas se le permettre en ce moment, ç'aurait été de la folie. *Si je ramène Petyr sain et sauf*

à la maison, toute ma chance tournera. Il avait l'or, et tout ce qu'il avait à faire, c'était monter jusqu'au sommet de Vieilles-Pierres, y rencontrer ces maudits hors-la-loi dans le château en ruine et procéder à l'échange, là. Une simple affaire de rançon, là. Même lui ne pouvait pas cochonner ça, là..., sauf s'il lui prenait un mal de crâne, un de ces tellement vaches qui le mettaient dans l'incapacité de faire un seul pas en selle. C'était aux abords des ruines qu'il était censé se trouver vers le crépuscule, pas roulé en boule à chialer sur le bas-côté du chemin. Merrett se frotta la tempe avec deux doigts. *Encore un tour complet de la colline, et j'y suis*. Lorsque le message était arrivé et que lui s'était détaché des rangs et porté volontaire pour le transport de la rançon, son père avait louché sur sa personne en disant : « *Toi,* Merrett ? », et il s'était mis à rire dans son nez, de ce hideux *hé hé hé* de rire qu'il te vous avait. Même que quasiment c'est le supplier qu'il avait fallu pour qu'on finisse par lui confier le maudit magot.

Quelque chose bougea dans les broussailles, au bord du chemin. Merrett pila net en massacrant la bouche de son cheval et porta la main à l'épée, mais ce n'était qu'un écureuil. « Crétin ! s'invectiva-t-il en repoussant dans le fourreau la lame qui n'en était jamais sortie, les hors-la-loi, ç'a pas de queue. Putain d'enfer, Merrett, maîtrise-toi un peu. » Le cœur lui cognait la poitrine comme à va savoir quel bleu lors de sa première campagne. *Comme si c'était le Bois-du-Roi, ici, et comme si c'était la vieille Fraternité que je vais devoir affronter, et pas ce ramassis de brigands miteux du seigneur la Foudre...* Il fut un moment tenté de tourner bride et de redévaler dare-dare la colline en quête du premier bistrot. Avec un sac d'or pareil, il y avait de quoi s'en payer, de la brune, et pas qu'un peu..., assez toujours pour oublier jusqu'à l'existence de Petyr Boutonneux. *Hé, qu'ils le pendent ! il l'a pas volé, depuis que ça lui pendait au nez... Lui apprendra ce que ça coûte, filer avec n'importe quelle putain de punaise de camp, comme un cerf en rut*.

Son crâne s'était mis à lui lancer ; pas bien fort encore, mais le pire était sûr, allez. Merrett se frotta l'arête du nez. Il n'était pas vraiment fondé à vouloir comme ça male mort à

Petyr. *J'ai fait pareil, moi aussi, quand j'avais son âge.* Dans son propre cas, tu me diras, tout ce qu'il y avait gagné, c'était une bonne vérole, mais il ne fallait pas, n'empêche, trop blâmer Petyr. Ce n'était pas sans charmes, les putains, surtout quand tu te payais une gueule comme la sienne. Tu me diras qu'il avait une femme, le pauvre gars, mais justement, c'était un gros bout du problème. Non seulement elle avait le double de son âge, mais elle lui baisait aussi son frère, le Walder, si c'était bien vrai, encore, les ragots. Bon, des ragots, tu me diras, il en courait en permanence des tas, aux Jumeaux, et il y avait à peine *ça* dedans de véridique, mais là, là, Merrett y croyait assez. Walder le Noir était le type à prendre ce qu'il avait envie, même la femme du frangin. Il avait eu aussi, ça, c'était de notoriété publique, celle d'Edwyn, et Walda la Belle ne boudait pas non plus de se faufiler sous ses couvertures de temps en temps, et d'aucuns allaient jusqu'à t'assurer qu'il avait connu la septième lady Frey pas mal plus intimement qu'il ne l'aurait dû. Pas surprenant qu'il refusât de se marier, celui-là. Pourquoi tu irais te payer une vache, hein, quand tu avais des pis tout autour de toi qui te mugissaient pour que tu les trayes ?

En jurant sous cape, Merrett enfonça ses talons dans les flancs de sa monture et reprit son ascension de la colline. Si tentant que ce fût d'écluser tout l'or, il savait trop que, si jamais il ne rentrait pas avec Petyr Boutonneux, il ferait aussi bien de ne jamais rentrer du tout.

Lord Walder aurait sous peu ses quatre-vingt-douze. Ses oreilles avaient commencé à l'abandonner, ses yeux y étaient presque parvenus, et sa goutte lui laissait si peu de répit qu'il en était réduit à se faire trimballer partout. Il ne pouvait pas possiblement durer beaucoup plus longtemps, tous ses fils étaient unanimes là-dessus. *Et, lui parti, tout va changer, et pas pour du mieux…* Son père était acariâtre et buté, il avait une langue de guêpe et une volonté de fer, bon, mais il s'était fait un dogme d'assurer la protection des siens. De *tous* les siens, y compris de ceux qui lui avaient déplu ou qui l'avaient désappointé. *Même de ceux dont il ne peut pas se rappeler le nom.* Mais une fois qu'il ne serait plus là…

Du temps où ser Stevron se trouvait encore être son héritier, c'était une autre affaire. Le vieux l'avait dressé pendant soixante ans, et il lui avait bien enfoncé dans le crâne que le sang, c'était le sang. Mais Stevron était mort au cours de sa campagne avec le Jeune Loup dans l'ouest, « mort d'impatience, je parie », avait ironise Lothar le Boiteux, quand le corbeau avait apporté la nouvelle, et ses fils et petits-fils étaient une tout autre espèce de Frey. Son ser Ryman de fils, borné, têtu, vorace, faisait figure d'héritier présomptif, à présent. Quant à ses successeurs potentiels de fils, Edwyn et Walder le Noir, ils étaient pires encore. « Heureusement, avait dit une fois Lothar le Boiteux, qu'ils s'entre-détestent encore plus fort qu'ils ne nous détestent. »

Merrett n'était pas convaincu du tout que cela fût heureux, lui, d'autant que Lothar risquait d'être à lui seul plus dangereux que les deux autres ensemble. Si, lors des noces de Roslin, c'était de lord Walder qu'était émané l'ordre de massacrer les Stark, c'était Lothar le Boiteux qui avait tout manigancé dans les moindres détails avec Roose Bolton, tout de bout en bout, même les chansons qu'il faudrait jouer. Pour se saouler, Lothar était un commensal on ne peut plus divertissant, mais jamais Merrett ne serait assez bête pour lui présenter son dos. Aux Jumeaux, tu n'étais pas long à apprendre que tu ne devais faire confiance qu'à tes frères et sœurs plein sang, et encore modérément…

Ça risquait fort d'être, à la mort du vieux, chaque fils pour soi – et chaque fille aussi, naturellement. Le nouveau sire du Pont garderait sans doute aux Jumeaux *quelques-uns* de ses oncles, neveux, cousins, ceux que d'aventure il aimerait bien, ceux dont il ne se défierait pas trop, ou ceux, plutôt, qu'il estimerait pouvoir lui être d'une quelconque utilité. *Quant au rebut, c'est tous qu'il nous flanquera dehors, et démerde-toi.*

La perspective chagrinait Merrett au-delà de toute expression. Il aurait quarante ans dans moins de trois ans, il était trop vieux pour entreprendre une existence de chevalier errant… si, par chance, il avait été chevalier, mais sa déveine avait voulu qu'il ne le fût point. Il ne possédait pas de terres ni aucun bien propre. Il avait à lui les frusques qu'il portait sur le

dos, mais pas beaucoup plus, pas même le canasson sur lequel il était maintenant juché. Il n'était pas assez intelligent pour faire un mestre, pas assez pieux pour faire un septon, pas assez rustre pour faire un reître. *Les dieux ne m'ont pas fait d'autre présent que la vie, et, en plus, ils ont lésiné.* Ça te faisait une belle jambe, dis, d'être le rejeton d'une riche et puissante maison, quand tu étais le *neuvième* fils ? Si tu tenais compte des petits-fils et arrière-petits-fils, il t'avait, le Merrett, plus de chances d'être choisi comme Grand Septon que d'hériter jamais des Jumeaux.

J'ai pas de veine, songea-t-il avec amertume. *J'ai jamais eu la moindre putain de veine.* Il était du genre costaud, vaste poitrail, épaules larges, quoique de taille simplement moyenne. Au cours des dix dernières années, il avait eu, bon, sérieusement tendance à s'avachir et à s'empâter, tu parles qu'il le savait, mais, dans son bel âge, on l'avait connu presque aussi robuste que ser Hosteen, son frère aîné plein sang, que l'on considérait communément comme le malabar de l'ensemble des portées directement imputables à lord Walder Frey. Tout gamin, on te l'avait expédié servir comme page à Crakehall, dans la famille de sa mère. Et lorsque lord Sumner l'avait fait écuyer, tout le monde s'était attendu à ce qu'il te devienne ser Merrett dans pas beaucoup d'années, mais ces crapules du Bois-du-Roi lui avaient compissé tout son avenir. Alors que son pair et copain Jaime Lannister se couvrait de gloire, lui t'avait d'abord attrapé sa vérole de cette punaise de camp, et puis il s'était démerdé pour se faire en plus capturer par une *gonzesse*, la Wenda qu'on appelait Faonblanc. Lord Sumner s'était fendu d'une rançon pour te le ravoir, mais voilà-ti-pas que, dès le combat suivant, il t'écopait d'un coup de masse qui, non content de lui démolir le heaume, te le laissait sans connaissance quinze jours ? Même que tout le monde le donnait pour mort, on le lui avait dit, après.

Il n'était pas mort, peut-être, mais ses jours de prouesse étaient terminés. Le plus imperceptible choc au crâne suffisait à te lui déclencher des douleurs atroces qui le transformaient en fontaine. Dans ces conditions, l'avait avisé lord Sumner, gentiment du reste, la chevalerie était hors de question. Et, là-

dessus, on te l'avait réexpédié subir aux Jumeaux les mépris venimeux de lord Walder Frey.

Et, depuis lors, sa veine, elle n'avait fait qu'aller de mal en pis. Bon, son père était arrivé à te lui arranger ce qui s'appelle un beau mariage, dans un sens : avec rien moins qu'une fille de lord Darry, puis quand les Darry, s'il te plaît, la faveur d'Aerys en faisait quelque chose de plutôt pas mal… Mais va te faire fiche, il n'avait pas plus tôt dépucelé sa femme que l'Aerys te perdait son trône. Or, contrairement aux Frey, les Darry s'étaient compromis jusqu'au cou par leur loyalisme tapageur envers les Targaryens, et cette bourde leur avait coûté la moitié de leurs terres, le plus clair de leur fortune et à peu près tout leur pouvoir. Quant à sa dame d'épouse, il te l'avait déçue, paraît-il, au premier coup d'œil, et elle s'était acharnée à te ne lui pondre que des filles pendant des années : trois toujours en vie, une fausse couche et une de morte en bas âge, avant de se résoudre enfin à bricoler un fils. L'aînée qu'il t'avait s'était révélée une satanée salope, sa cadette une goinfre. Quand Ami s'était fait pincer dans les écuries avec pas moins de *trois* palefreniers, ça te l'avait bien obligé de s'en débarrasser en la mariant avec un putain de *chevalier de fortune,* si tu vois un peu ? Il ne pouvait pas y avoir possiblement pire, il s'était dit, comme situation…, mais va te faire fiche, voilà-ti-pas que ser Pat, il s'était fourré dans la cervelle de se rendre célèbre en déconfisant ser Gregor Clegane ? Du coup, Ami te lui était revenue veuve au triple galop, à son grand désespoir, au Merrett, et pour le plus grand bonheur, ça oui, de toutes les fourches à crottin des Jumeaux.

Il s'était pris à espérer, le Merrett, que sa veine était finalement en train de tourner quand c'était sur *sa* Walda que Roose Bolton avait jeté son dévolu plutôt que sur une cousine à elle plus mince et moins moche. Comme l'alliance Bolton était importante pour la maison Frey, et que sa fille avait contribué à la lui assurer, il s'était dit qu'on devrait bien te lui en tenir compte, quelque part, mais le vieux te l'avait vite désabusé. « Il ne l'a préférée qu'en raison de son *poids*. Te figures peut-être que Roose Bolton donne un pet de lapin qu'elle soit ta môme ? Te figures peut-être qu'il se prélasse à penser : *"Hé !* Merrett le

Tournis, c'est juste le genre de beau-père qu'il me fallait" ? Ta Walda n'est qu'une truie fagotée de soie, c'est pour ça qu'il l'a prise, et je ne suis pas près de t'en remercier, figure-toi. On aurait eu la même alliance pour moitié prix, si ta petite porcelette avait de temps en temps reposé sa cuillère. »

L'humiliation finale, c'est avec un sourire que te la lui avait fait déguster Lothar le Boiteux, lorsqu'il l'avait fait venir pour lui assigner son rôle durant les noces de Roslin. « Nous aurons tous à y jouer le nôtre, chacun selon ses talents, lui avait dit son demi-frère. Il ne te reviendra qu'une tâche, une seule et unique, Merrett, mais qui t'ira comme un gant, je crois. Je veux que tu me pousses le Lard-Jon Omble à tellement se saouler qu'il puisse à peine tenir debout et à plus forte raison se battre. »

Et même ça, que j'ai raté. Parce qu'il avait eu beau te le cajoler, le colosse, et te lui faire picoler de quoi tuer trois types normaux, bernique, après le coucher de Roslin, il s'était encore débrouillé, le Lard-Jon, pour faucher l'épée de son premier agresseur, et en te lui pétant le bras, s'il te plaît. Et il avait encore fallu s'y mettre à huit pour arriver à te l'enchaîner, bagatelle qui avait coûté deux blessés, un mort et la moitié d'une oreille à ce pauvre vieux croûton de ser Leslyn Haigh. Parce que, quand il n'avait plus pu se battre avec ses mains, l'Omble, c'est avec les dents qu'il s'était battu.

Merrett s'accorda une brève halte et ferma les yeux. Son crâne lui lançait comme ce putain de tambour qui t'avait régalé la noce et, pendant un moment, réussir à se maintenir en selle résuma toutes ses capacités. *Me faut à tout prix poursuivre,* se dit-il. S'il arrivait à ramener Petyr Boutonneux, sûrement que ça te le mettrait dans les bonnes grâces de ser Ryman. Petyr pouvait avoir un vilain côté fouettard, mais il n'était pas si froid qu'Edwyn ni si volcanique que Walder le Noir. *Il me sera reconnaissant de mon rôle, et son père verra que je suis loyal, qu'il a intérêt à m'avoir sous la main.*

A la condition toutefois qu'il se pointe avec l'or vers le crépuscule. Il jeta un œil vers le ciel. *Tout à fait à l'heure.* Il avait besoin de quelque chose pour se raffermir les mains. Il décrocha la gourde à eau suspendue à ses fontes, la déboucha, et s'offrit une longue lampée de vin. Ça n'était jamais, bon, que du

gros rouge sirupeux, tellement sombre qu'il t'avait l'air noir, mais, bons dieux, que ça t'avait bon goût… !

L'enceinte extérieure de Vieilles-Pierres avait autrefois encerclé le front de la colline comme une couronne le crâne d'un roi. Seuls en subsistaient les soubassements et quelques vagues tas d'éboulis maculés de lichen qui te montaient jusqu'à la taille. Merrett longea ces malheureux vestiges jusqu'à l'ancien emplacement de la conciergerie. Les ruines y étaient plus considérables, et il fut obligé de mettre pied à terre pour les faire franchir à son palefroi. Le soleil, à l'ouest, s'était englouti derrière un banc de nuages bas. Des fougères et des ajoncs recouvraient les amas de décombres et, une fois surmonté l'obstacle des murs écroulés, la végétation te montait jusqu'à la poitrine. Merrett déboucla son épée pour qu'elle puisse, le cas échéant, jaillir instantanément du fourreau, puis il examina prudemment l'alentour, mais il n'aperçut pas l'ombre de l'ombre d'un hors-la-loi. *Se pourrait, que je suis venu le mauvais jour ?* Il marqua une pause et se frotta les tempes avec les pouces, mais va te faire fiche, la pression, derrière ses yeux, ne se relâcha pas de *ça. Putains de sept enfers… !*

De quelque part au fin fond du château lui parvinrent, au travers des arbres, des bribes feutrées de musique.

Merrett fut pris d'un frisson, malgré son manteau. Il redéboucha sa gourde à eau et s'expédia une nouvelle lampée de vin. *Je pourrais me contenter juste de remonter à cheval, de galoper jusqu'à Villevieille et là, là, m'écluser tout l'or. Jamais, qu'il t'est résulté du bon, d'avoir commerce avec des hors-la-loi.* Cette ignoble petite salope de Wenda te lui avait imprimé au fer rouge un faon sur une miche de son cul, du temps qu'elle le tenait prisonnier. Pas étonnant que sa femme te le méprisât. *Faut coûte que coûte que je m'en dépatouille. Petyr Boutonneux pourrait bien être un jour le sire du Pont. Edwyn n'a pas de fils, et Walder le Noir s'est fait que des bâtards. Petyr saura se rappeler qui s'est tapé de venir le chercher.* Il prit une dernière rincée, reboucha la gourde et entraîna son cheval par la bride dans ce maudit méli-mélo de pierres effondrées, de fougères et d'arbustes maigres flagellés de vent, se guidant sur les accords qui semblaient provenir de l'ancien poste du château.

Les feuilles mortes jonchaient le sol d'un tapis épais, tels des soldats après quelque épouvantable carnage. Un type en verts délavés et rapetassés se trouvait assis là, jambes croisées, sur un grand tombeau de pierre érodée par les siècles, à grattouiller les cordes d'une harpe. La mélodie avait une douceur poignante. Merrett la connaissait, cette chanson.

Dans les salles des rois défunts,
Jenny,
Tout là-haut là-haut,
Dansait avec ses fantômes…

« Tire-toi de là, dit Merrett. C'est sur un roi que tu es assis.

— S'il s'en fout, le vieux Tristifer, de mon cul osseux… ! La Masse de Justice, on l'appelait. Fait belle lurette qu'il n'a plus dû entendre de chansons. » Le hors-la-loi sauta à terre. Mince et pétant la forme, il t'avait la figure étroite et les traits d'un renard, mais la bouche si grande que son sourire lui frôlait les oreilles. Quelques mèches de fins cheveux bruns lui flottaient sur le front. Il les repoussa de sa main libre et dit : « Vous vous souvenez de moi, messire ?

— Non. » Merrett fronça les sourcils. « Je devrais ?

— J'ai chanté au mariage de votre fille. Et passablement bien, j'ai trouvé. Ce Pat qu'elle épousait était un cousin à moi. Tout le monde est cousin, aux Sept-Rus. L'a pas empêché de virer pingre, l'heure venue de me payer. » Il haussa les épaules. « D'où vient que messire votre père ne me fait jamais jouer aux Jumeaux ? Je ne fais pas suffisamment de boucan, pour Sa Seigneurie ? Il aime bien la musique forte, à ce que j'ai ouï dire.

— T'amènes l'or ? » lança dans son dos une voix plus âpre.

Merrett avait la gorge sèche. *Putains d'hors-la-loi, toujours planqués dans les fourrés.* C'avait été pareil, dans le Bois-du-Roi. Tu te figurais, toi, que tu en avais pris cinq, et il t'en surgissait dix autres de nulle part.

Quand il se retourna, il en avait tout autour de lui. Un troupeau de vieux décatis, tannés, mochards, de gamins sans un poil aux joues, plus jeunes que Petyr Boutonneux, tout ça nippé de bure en loques, de cuirs bouillis, de morceaux d'armure

piqués sur les morts. Il y avait une femme avec eux, empaquetée dans un manteau à capuchon trois fois trop grand pour elle. Merrett avait les nerfs trop à fleur de peau pour s'amuser à les compter, mais ils devaient être une douzaine au moins, voire une vingtaine.

« J'ai posé une question. » Celui qui venait de prendre la parole était un grand diable barbu à dents vertes et crochues et à nez cassé, plus grand que lui-même, quoique la bedaine pas si copieuse. Un demi-heaume le coiffait, et un manteau jaune rapetassé de partout couvrait ses larges épaules. « Où il est, notre or ?

— Dans mes fontes. Cent dragons d'or. » Merrett s'éclaircit la gorge. « Vous l'aurez quand j'aurai vu que Petyr est… »

Sans te lui laisser le temps de finir, un borgne d'hors-la-loi trapu se précipita pour fouiller dans les fontes, le culot ! mais je vous en prie…, et pécha le sac. Merrett esquissa le mouvement de se jeter sur l'homme et eut le bon esprit de se raviser. Le brigand dénoua la cordelière, plongea la main, retira une pièce, mordit dedans. « Goûte correc'. » Il soupesa le sac. « L'air correc' aussi. »

Ils vont prendre l'or et se garder Petyr quand même, songea Merrett, pris d'une panique subite. « Le compte est bon. Tel que vous le vouliez. » Ses paumes étaient moites de sueur. Il les essuya sur ses chausses. « Lequel d'entre vous est Béric Dondarrion ? » Avant de se faire hors-la-loi, Dondarrion était un noble seigneur. Peut-être lui restait-il encore le sens de l'honneur…

« Ben, disons que ça serait moi, fit le borgne.

— T'es qu'un putain de menteur, Jack ! s'indigna le grand barbu au manteau jaune. C'est mon tour à moi d'être lord Béric.

— Cela signifie-t-il que je dois être Thoros, moi ? » Le chanteur se mit à rire. « Messire, à mon grand regret, ses obligations ont appelé lord Béric ailleurs. Les temps sont troublés, et il y a maintes batailles à livrer. Mais nous allons nous occuper de vous aussi scrupuleusement qu'il le ferait lui-même, n'ayez pas peur. »

Peur, Merrett avait, et plus qu'à suffisance. Son crâne lui lançait aussi. Encore un peu plus, et il allait se mettre à

sangloter. « Vous avez votre or, dit-il. Donnez-moi mon neveu, et je suis parti. » En fait, Petyr était plus exactement son petit-demi-neveu, mais il n'était pas indispensable d'entrer dans tous ces détails.

« Il se trouve dans le bois sacré, dit l'homme au manteau jaune. On va t'emmener le voir. Coche, tu tiens son cheval. »

Merrett ne remit la bride qu'à contrecœur. Mais c'était apparemment la seule solution. « Ma gourde à eau, s'entendit-il dire. Une simple gorgée de vin pour m'apaiser mon…

— On trinque pas avec ton espèce, le rabroua brutalement le manteau jaune. Par ici. Suis-moi. »

Les feuilles mortes crissaient sous le pied, et chaque pas que te faisait Merrett lui enfonçait à la tempe une pique de douleur. Ils marchaient en silence parmi les rafales. Il t'avait en plein dans les yeux les ultimes feux du soleil couchant quand il se hissa sur les monticules moussus qui signalaient seuls l'emplacement de l'ancien donjon. Au-delà s'étendait le bois sacré.

Petyr Boutonneux se balançait à la branche maîtresse d'un chêne, son long cou maigre étranglé par un nœud coulant. Les yeux exorbités de sa noire figure jetaient sur Merrett un regard lourd d'accusation. *Tu es arrivé trop tard,* semblaient-ils lui dire. Il n'était pourtant pas arrivé trop tard… Il ne l'était *pas* ! Il était arrivé à l'heure dite, ponctuellement. « Vous l'avez tué, croassa-t-il.

— Fin comme une lame, çui-là », ricana le borgne.

Un aurochs au galop martelait le crâne de Merrett. *Prends-moi en miséricorde, Mère,* songea-t-il. « J'ai apporté l'or…

— Bien obligeant à vous, dit le chanteur avec affabilité. Nous veillerons à l'employer au mieux. »

Merrett se détourna de Petyr. Il avait un goût de bile au fond du gosier. « Vous… vous n'aviez pas le droit.

— Nous avions une corde, dit le manteau jaune. C'est pas mal non plus. »

Deux des hors-la-loi t'empoignèrent Merrett par les bras et les lui lièrent derrière le dos. Il était trop profondément bouleversé pour se débattre. « Non, fut tout ce qu'il put trouver.

Je ne suis venu que pour la rançon de Petyr. Vous aviez promis de ne pas lui faire de mal si vous aviez l'or vers le crépuscule…

— Hé bien là, dit le chanteur, là, vous nous mettez bien le nez dans notre caca. En quelque sorte, il se trouve effectivement que nous avions menti. »

Le hors-la-loi borgne s'avança, portant un long rouleau de corde en chanvre. Il en enroula une extrémité autour du cou de Merrett, l'y assujettit fermement, lui fit un gros nœud sous l'oreille. L'autre extrémité, il te la balança par-dessus une grosse branche, et le grand diable au manteau jaune la rattrapa de l'autre côté.

« Que faites-vous là ? » Merrett eut pleinement conscience de l'ineffable stupidité de la question, mais il n'arrivait pas à croire, même à présent, ce qui lui arrivait. « Vous n'oseriez pas pendre un Frey ! »

Manteau jaune éclata de rire. « Cet autre, là, qui avait des cloques, il disait pareil. »

Il ne compte pas faire ça, il ne peut pas compter faire ça… ! « Mon père vous paiera. Je vaux une bonne rançon, plus que Petyr, deux fois plus. »

Le chanteur soupira. « Lord Walder a beau être à moitié aveugle et perclus de goutte, il n'est pas stupide au point de tomber deux fois de suite dans le même panneau. La prochaine, il dépêchera cent épées au lieu de cent dragons, je crains.

— Il le fera ! » Merrett avait voulu prendre un ton sévère, mais sa voix venait de te le trahir. « Il dépêchera mille épées, et il vous tuera tous.

— Faudrait d'abord qu'il nous attrape. » Le chanteur leva les yeux vers ce pauvre Petyr. « Et puis il ne saurait nous pendre deux fois, n'est-ce pas ? » Il arracha quelques plaintes nostalgiques à son instrument. « Allons, n'allez pas vous souiller, maintenant… Je vous pose juste une question, vous n'avez qu'à répondre, et le tour est joué, je dis à mes amis de vous laisser partir. »

N'importe quoi, qu'il était prêt à te leur dire, le Merrett, si ça devait te le sauver. « Que voulez-vous savoir ? Je vous dirai la vérité vraie, je le jure. »

Le brigand l'enveloppa dans un sourire encourageant. « Hé bien, il se trouve que nous recherchons un chien qui s'est échappé.

— Un chien ? » Merrett nageait complètement. « Quel genre de chien ?

— Il répond au nom de Sandor Clegane. Thoros affirme qu'il était en route pour les Jumeaux. Nous avons retrouvé les passeurs qui lui ont fait franchir le Trident, ainsi que le malheureux butor qu'il a dépouillé sur le grand chemin. L'auriez-vous vu aux noces, par hasard ?

— Aux Noces Pourpres ? » Le Merrett, il t'avait le crâne comme prêt à éclater, mais il fit de son mieux pour rassembler ses souvenirs. Quoique ç'avait été un tel foutu bordel, y aurait toujours eu quelqu'un pour le signaler, que le chien de Joffrey, il reniflait dans les parages des Jumeaux. « Il ne se trouvait pas à l'intérieur du château. Pas au grand festin, toujours… Bon, il aurait pu être au festin des bâtards, ou bien dans les camps, mais…, non, quelqu'un l'aurait dit…

— Il aurait eu un gosse avec lui, insista le chanteur. Une petite fille d'environ dix ans. Ou un garçonnet du même âge, peut-être.

— Je ne pense pas, dit Merrett. Pas que je sache.

— Non ? Ah, comme c'est dommage… Tant pis, on vous hisse.

— *Non !* cria Merrett d'une voix suraiguë. Non, *pas ça,* je vous ai répondu, vous avez promis de me laisser partir.

— Il me semble à moi que ce que j'ai promis, c'est que je leur *dirais* de vous laisser partir. » Le chanteur loucha vers le manteau jaune. « Lim, laisse-le partir.

— Peux te la mettre ! » riposta le grand brigand d'un ton définitif.

Le chanteur adressa à Merrett un haussement d'épaules désolé puis se mit à jouer *Le jour qu'on pendit Robin le Noir*.

« S'il vous plaît… » Tout ce qu'il restait de courage à Merrett lui fuyait le long de la jambe. « Je vous ai rien fait. J'ai apporté l'or comme vous aviez dit. J'ai répondu à votre question. J'ai des *gosses*…

— Le Jeune Loup en aura jamais », fit le brigand borgne.

Avec son crâne qui te lui lançait fallait voir, Merrett arrivait à peine à penser. « Il nous avait couverts d'opprobre, le royaume entier rigolait, il fallait qu'on lave la tache faite à notre honneur. » Son père l'avait ressassé tant et plus.

« Peut-être bien. Mais quoi que ça sait de l'honneur des lords, une poignée de putains de rustres ? » Manteau jaune s'enroula trois fois l'extrémité de la corde autour de la main. « Mais pour ce qu'est des meurtres, on en sait un bout.

— Meurtre y a pas eu ! » Sa voix s'était faite stridente. « Vengeance, c'était, on avait droit à notre vengeance. C'était *la guerre*. Aegon, qu'on s'appelait, nous, Tintinnabul, un pauvre simplet qui avait jamais fait du mal à personne, hé bien, lady Stark te lui a tranché la gorge. Même que, dans les camps, on s'est perdu un demi-cent d'hommes. Et ser Juéry Bonru, le mari à Kyra, et ser Tytos, le fils à Jared… qu'une hache te lui a défoncé le crâne… Et que le loup-garou à Stark, il te nous a tué quatre de nos louviers, arraché de l'épaule le bras à notre maître piqueux, quoiqu'on l'avait déjà farci de carreaux…

— Ah…, voilà pourquoi z'y avez cousu la tête au cou de Robb Stark après leur mort à tous les deux…, dit le manteau jaune.

— Ça, c'est mon père qui l'a fait. Moi, j'ai fait que boire. Vous tueriez pas un homme pour avoir bu. » Merrett se souvint alors tout à coup d'un truc, un truc qui pourrait bien te le sauver. « On dit que lord Béric, il accorde toujours un procès aux gens, qu'il tue jamais les gens, s'il y a rien de prouvé contre eux. Vous pouvez rien prouver contre moi. Les Noces Pourpres, ç'a été l'ouvrage à mon père, à Ryman et à Roose Bolton. C'est Lothar qu'a truqué les tentes pour qu'elles s'effondrent, et c'est lui qu'a mis les arbalétriers dans la tribune avec les musiciens, c'est Walder le Bâtard qu'a dirigé l'attaque dans les camps…, voilà, c'est à eux qu'il faut vous en prendre, si vous voulez savoir, pas à moi, moi, j'ai fait que boire un peu de vin…, *vous avez pas de témoins contre !*

— Il se trouve qu'en l'occurrence vous faites erreur. » Il se tourna vers la femme encapuchonnée. « Madame ? »

Les brigands s'écartèrent lorsqu'elle s'avança, muette. Elle repoussa son capuchon, et quelque chose se serra si fort, dans la

poitrine de Merrett, que, pendant un moment, il te lui fut impossible de respirer. *Non. Non, je l'ai vue mourir. Elle était déjà morte depuis un jour et une nuit quand on l'a mise à poil pour jeter son cadavre dans la rivière. Raymund te lui avait ouvert la gorge d'une oreille à l'autre. Elle était morte.*

Le manteau et le col masquaient l'atroce blessure ouverte par le poignard de son frère, mais le visage qu'elle t'avait était encore plus épouvantable que celui qu'il se rappelait. La chair s'en était ramollie comme du flan durant son séjour dans l'eau, et elle avait viré à la couleur du lait caillé. Elle avait perdu la moitié des cheveux, et ceux qui lui restaient étaient devenus aussi blancs et cassants que ceux d'une vieillarde. Dessous leurs mèches ravagées, sa figure se montrait labourée de sillons encroûtés de sang noir, ceux-là mêmes qu'elle avait creusés de ses propres ongles. Mais le plus terrible, c'étaient ses yeux. Ses yeux qui voyaient, ses yeux qui *le* voyaient, ses yeux qui le haïssaient.

« Elle peut pas parler, dit le grand diable au manteau jaune. Vous y avez tranché la gorge trop profond pour ça, vous autres, putains de salauds. Mais elle se souvient. » Il se tourna vers la morte et demanda : « Votre avis, m'dame ? Il y a trempé ? »

Lady Catelyn ne le lâchait pas des yeux. Elle hocha simplement la tête.

Le Merrett Frey, il t'ouvrit bien la bouche pour parler, mais le nœud coulant vous le lui coupa, le sifflet. Ses pieds quittèrent le sol, le chanvre s'incrusta profond, profond, dans la chair tendre, sous son menton. Et rien, rien, rien, ni ses ruades ni ses sauts de carpe, ne réussit à vous l'empêcher de monter, saccade après saccade, en l'air, et de monter, monter.

REMERCIEMENTS

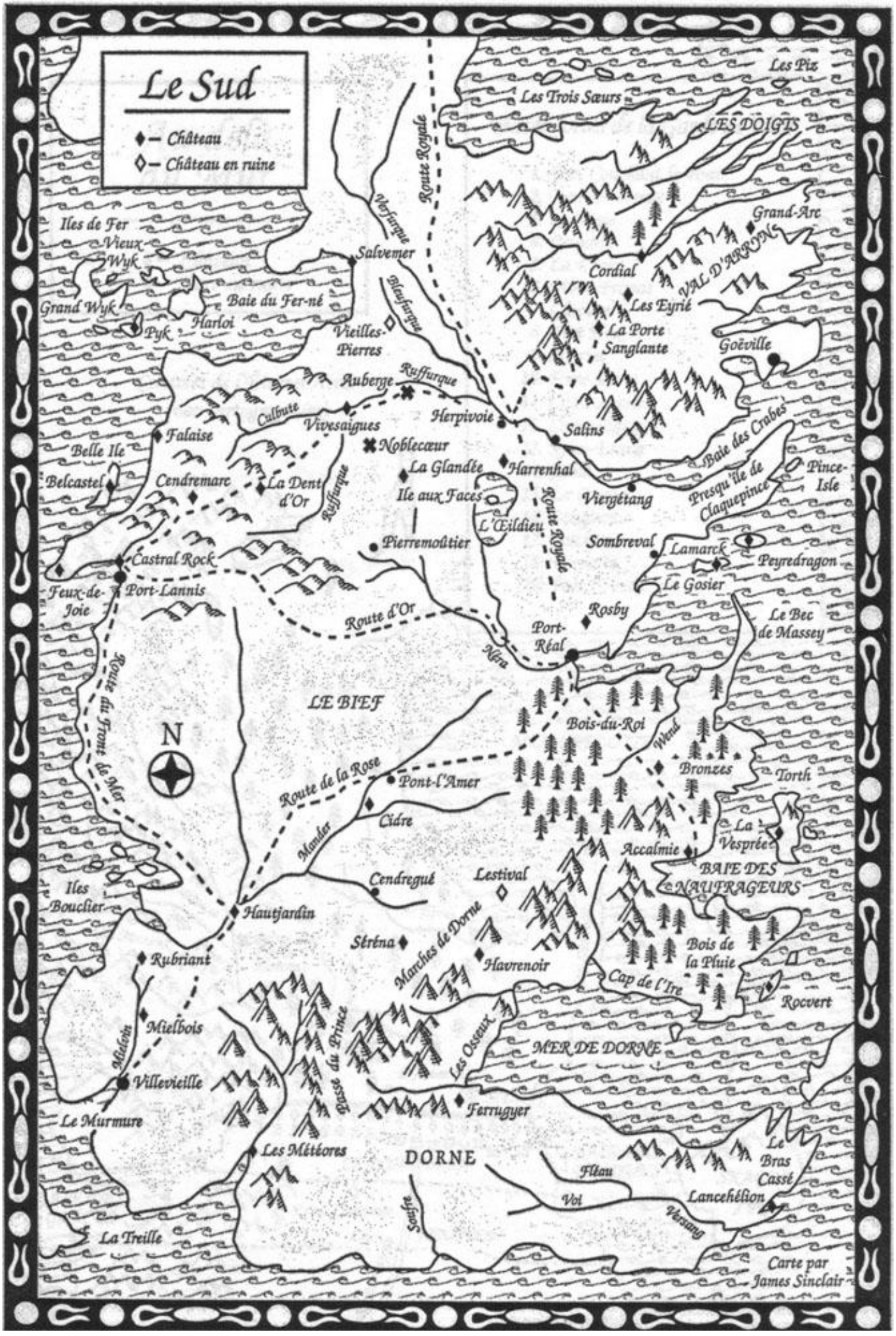
Si les briques ne sont pas bien faites, le mur s'effondre.

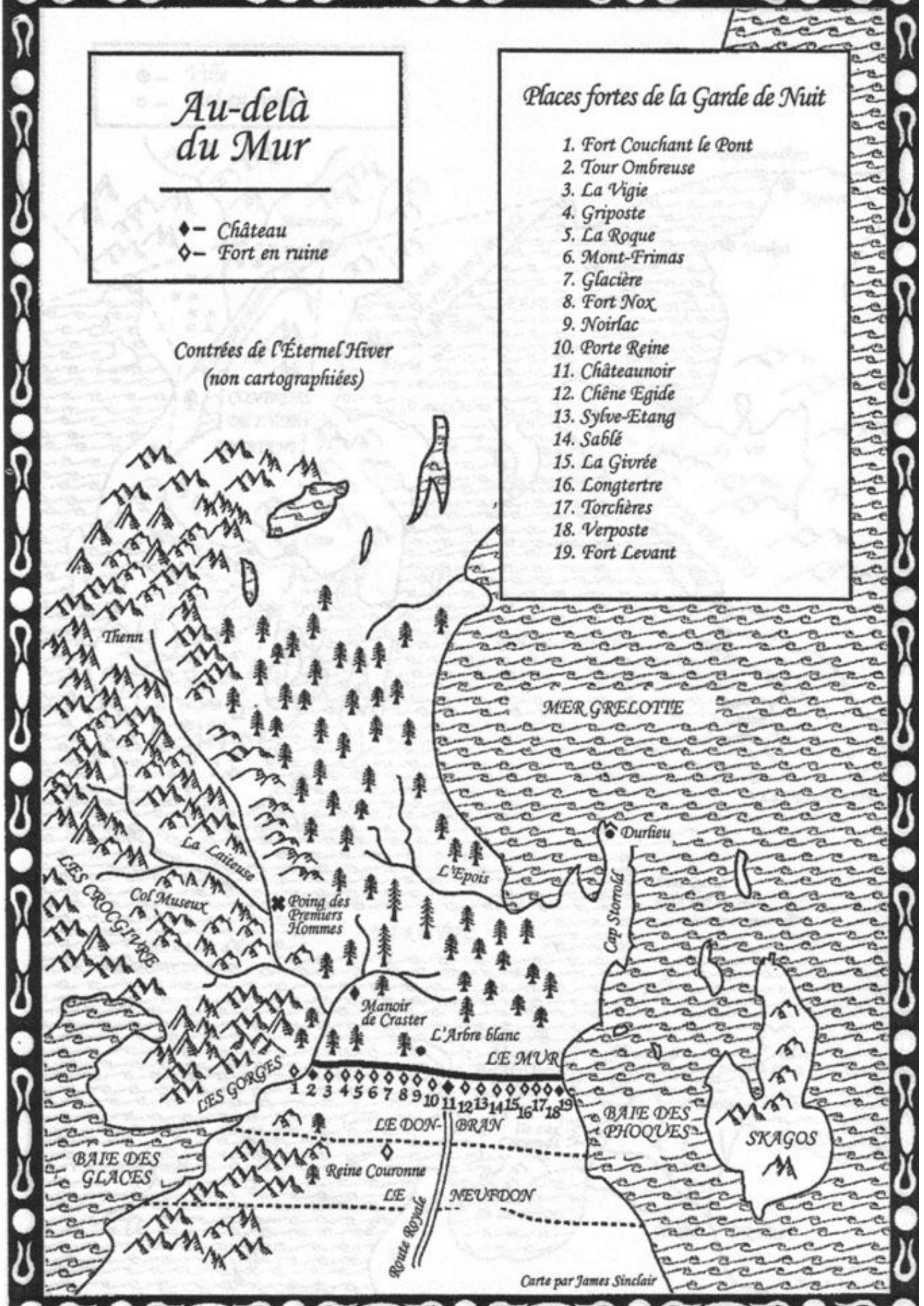
Les dimensions du mur que je suis en train d'édifier sont si formidables qu'elles réclament quantité de briques. La chance veut que je connaisse quantité de briquetiers, sans compter toutes sortes d'autres experts précieux.

Qu'il me soit une fois de plus permis d'exprimer mes remerciements et ma gratitude à ces bons amis qui me prêtent avec tant de générosité leur compétence (voire, parfois, leurs propres *livres*) pour que mes briques soient aussi plaisantes que solides – à mon archimestre Sage Walker, à mon surintendant Carl Keim, à Melinda Snodgrass, mon grand écuyer.

Et, comme toujours, à Parris.

Le Nord
♦ – Château
◊ – Château en ruine
● – Ville
• – Bourg
Les Crocs'yeux
La Forêt Hantée
LE MUR
LA GRÈVE GLACÉE
Tour Ombreuse
Château noir
Fort levant
Reine Couronne
LE DON
BAIE DES PHOQUES
Skagos
BAIE DES GLACES
Ile-aux-Ours
Ultime
Karhold
Presqu'île de Merdragon
Motte-la-Forêt
Bois-aux-Loups
Fort-Terreur
N
Winterfell
Route Royale
Blanchedague
Quart-Torrhen
Les Roches
LES TERTRES
LES RUS
Blancport
La Veuve
FIORD DE PIQUESEL
Moat Cailin
Baie d'Enfer
Pouce-Flint
LE NECK
LA MORSURE
Galet
Les Piz
Cap Kraken
Falaises de Flint
Griseaux
Les Trois Sœurs
LES DOIGTS
Les Jumeaux
Iles de Fer
Cap des Aigles
Salvemer
Vieux Wyk
Grand Wyk
Baie du Fer-né
Harloi
Vieilles-Pierres
Verfurque
Bleufurque
Ruffurque
Culbute
Les Eyrié
La Porte Sanglante
VAL D'ARROYE
Carte par James Sinclair


Le Sud
♦ – Château
◊ – Château en ruine
Les Piz
Les Trois Sœurs
LES DOIGTS
Route Royale
Verfurque
Grand-Arc
Iles de Fer
Vieux Wyk
Salvemer
Cordial
VAL D'ARRON
Blesfurque
Grand Wyk
Baie du Fer-né
Les Eyrié
Pyk
Harloi
La Porte Sanglante
Goëville
Vieilles-Pierres
Auberge
Ruffurque
Culbute
Vivesaigues
Herpivoie
Salins
Falaise
Noblecœur
Baie des Crabes
Belle Ile
La Glandée
Harrenhal
Pince-Isle
Belcastel
Cendremare
La Dent d'Or
Ile aux Faces
Viergétang
Presqu'île de Claquepince
L'Œildieu
Route Royale
Pierremoûtier
Sombreval
Lamarck
Peyredragon
Castral Rock
Port-Lannis
Le Gosier
Feux-de-Joie
Route d'Or
Rosby
Le Bec de Massey
Port-Réal
Nera
LE BIEF
Route du Front de Mer
N
Bois-du-Roi
Wend
Bronzes
Torth
Route de la Rose
Pont-l'Amer
Cidre
Mander
La Vesprée
Accalmie
BAIE DES NAUFRAGEURS
Cendregué
Lestival
Iles Bouclier
Hautjardin
Stréna
Marches de Dorne
Havrenoir
Bois de la Pluie
Rubriant
Cap de l'Ire
Rocvert
Mielois
Mielbois
Les Osseux
MER DE DORNE
Passe du Prince
Villevieille
Ferrugyer
Le Murmure
Les Météores
DORNE
Le Bras Cassé
Flitau
Lancehélion
Voi
Soufre
Versang
La Treille
Carte par James Sinclair


Au-delà du Mur
♦– Château
◊– Fort en ruine
Places fortes de la Garde de Nuit
1. Fort Couchant le Pont
2. Tour Ombreuse
3. La Vigie
4. Griposte
5. La Roque
6. Mont-Frimas
7. Glacière
8. Fort Nox
9. Noirlac
10. Porte Reine
11. Châteaunoir
12. Chêne Egide
13. Sylve-Etang
14. Sablé
15. La Givrée
16. Longtertre
17. Torchères
18. Verposte
19. Fort Levant
Contrées de l'Éternel Hiver
(non cartographiées)
Thenn
La Laiteuse
Les Crocs Givre
Col Museux
Poing des Premiers Hommes
Manoir de Craster
L'Arbre blanc
Les Gorges
MER GRELOTTE
L'Epois
Durlieu
Cap Storrold
LE MUR
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
LE DON-BRAN
BAIE DES PHOQUES
SKAGOS
BAIE DES GLACES
Reine Couronne
LE NEUFDON
Route Royale
Carte par James Sinclair

Ville
Cité en ruine
Skahazadhan
Meeren
Yunkaï
Mantarys
LES FALAISES NOIRES
BAIE DES SERFS
MER DES SOUPIRS
Tolos
Elyria
Ile aux Cèdres
CONTRÉES DE L'ÉTÉ CONSTANT
Astapor
Le Ver
PAYS DE GHIS
MER FUMEUSE
Oros
Tyria
Ghis
GOLFE DEUIL
DÉTROIT DE GHIS
Valyria
Ghaen
La Nouvelle-Ghis
Vers Westeros
Vers Qarth et la mer de Jade
MER D'ÉTÉ
Vers les Iles d'Été
Iles Basilic
Ile de la Hache
Zamettar
Ile aux Crapauds
Naath
Yeen
Ile aux Pleurs
Cap Basilic
SOTH
ORYOS
Carte par James Sinclair